

Université Jean-Monnet - Saint-Étienne

École doctorale Sciences sociales de l'Université de Lyon

Faculté SHS - Département de sociologie

Centre Max Weber

AUX BORDS DU CHEZ-SOI

Étude ethnographique

des conditions de l'habiter précaire des hébergés

Thèse de doctorat en sociologie présentée et soutenue par

David Grand

Direction : **Pascale Pichon**, professeure de sociologie, Université Jean-Monnet de Saint-Étienne, Centre Max Weber.

Composition du jury :

Jacques Ion, ancien directeur de recherche honoraire au CNRS.

Claire Lévy-Vroelant, professeure de sociologie à l'Université Paris 8 Saint-Denis, CRH.

Numa Murard, professeur de sociologie à l'Université Paris 7 Diderot, CSPRP.

Pascale Pichon, professeure de sociologie à l'Université Jean-Monnet de Saint-Étienne, Centre Max Weber.

Bertrand Ravon, professeur de sociologie à l'Université Lumière Lyon 2, Centre Max Weber.

Stéphane Rullac, responsable du pôle recherche et du CERA de BUC Ressources, chercheur associé à l'Université de Reims, CEREP, et au CNAM, CRF.

Décembre 2013

Résumé

La thèse porte sur les conditions de vie des personnes sans domicile hébergées dans des structures d'accueil de jour et/ou de nuit. Elle documente, questionne et analyse ce que signifie habiter quand on est sans domicile. Elle repose sur une enquête ethnographique, par observations et par entretiens, menée dans trois structures choisies en raison de leurs caractéristiques différentes. Il s'agit d'explorer et de comparer le vécu des résidents en se focalisant sur l'hébergement mais aussi en prenant en compte les espaces extérieurs à celui-ci comme ceux habités précédemment. La perspective adoptée dans la thèse donne à voir aussi bien les fortes contraintes subies par les hébergés que les ressources activées dans ces situations, comme la possibilité de s'approprier les lieux, d'aider ses pairs et de s'organiser collectivement. Par ailleurs, elle se place dans le monde de la matérialité et du quotidien, en prenant en compte, par exemple, l'ensemble des temps ou des moments vécus par les résidents, qu'ils soient ordinaires (se laver, déjeuner), transgressifs (voler, boire de l'alcool) ou exceptionnels (fêter un anniversaire).

La thèse raconte la chronique du vécu des résidents dans chaque hébergement. Ce faisant, il est possible de saisir les spécificités des trois structures. Elle met en lumière, grâce à une analyse thématique, les trois dimensions qui structurent l'expérience des résidents, à savoir : l'espace privatif, la cohabitation et le temps. Elle montre que chacune a son importance et peut jouer un rôle dans le processus conduisant à « s'en sortir », ce dernier étant essentiel à dégager et à expliquer afin de souligner que la situation des personnes sans domicile n'est pas irréversible.

La première partie de la thèse est méthodologique. Elle expose la démarche d'enquête, les options théoriques retenues et la construction du questionnement. La seconde partie correspond à la chronique de la vie quotidienne des hébergés et la troisième propose une analyse micro-sociologique et comparative des situations observées.

Mots-Clés : « personnes sans domicile », « résidents », « hébergement », « habiter précaire », « chez-soi », « ethnographie du quotidien », « sociologie des interactions et de l'expérience », « interactionnisme », « vie quotidienne », « approche comparative ».

Remerciements

A Pascale Pichon, ma directrice, sans qui cette thèse n'aurait pas été possible. Je tiens à la remercier de sa présence à mes côtés durant cette épreuve, de sa bienveillance, de sa souplesse et de son exigence qui m'ont permis d'avancer et d'apprendre.

A Jacques Ion qui a codirigé cette thèse à ses débuts et qui a contribué à son avancement.

Je tiens à remercier Élodie Jouve pour sa relecture attentive et ses précieux conseils.

Ce travail doit aux encouragements et à l'aide de ma famille, de mes proches, de mes collègues à l'Université, à la MRIE et à l'IREIS.

A tous ceux croisés ou rencontrés sur le terrain, pour leur accueil, les nombreuses discussions, les entretiens accordés, leur sympathie, leur humour ainsi que leur vitalité.

Enfin, où qu'elle soit, à Xiaoye qui m'a tant soutenu...

Sommaire

Résumé.....	2
Remerciements.....	3
Introduction.....	9
I - Le parcours de recherche.....	13
1- L'écriture du parcours : préalable méthodologique.....	14
2 - Les origines de la recherche : ethnographie urbaine et macadam journal.....	17
3 - Un parcours de recherche dépendant d'une professionnalisation incertaine.....	26
4 - Situer le parcours de recherche : une histoire parmi d'autres.....	45
II - Au seuil de la recherche.....	53
1- Présentation des structures d'hébergement.....	53
2 - La comparaison et l'expérience : deux fils conducteurs de la recherche.....	55
3 - Éléments de questionnement.....	58
4 - Plan de la thèse.....	59
Première partie - La fabrique de la recherche.....	62
Chapitre 1 - Démarche d'enquête.....	65
I - L'expérience de terrain.....	65
1- Un préalable : réintroduire le chercheur dans le compte-rendu scientifique.....	65
2 - Entrer sur le terrain : acceptation et négociation.....	70
3 - L'observation participante : définition et traduction sur le terrain.....	73
4 - S'exposer ou les risques de l'enquête.....	78
II - Les entretiens.....	83
1 - Un outil complémentaire aux observations.....	83
2 - Les acteurs interviewés et les difficultés des entretiens.....	84
3 - Le déroulement des entretiens et les motivations des interviewés.....	86
III - Les lectures.....	88
1 - La recherche d'ouvrages.....	89
2 - Une autre source : les documents recueillis sur le terrain.....	90
3 - Les lectures au fil de l'enquête.....	91

4 - Lire : une double utilité.....	93
IV - L'écriture.....	98
1 - Le chercheur comme auteur.....	98
2 - Les enjeux de l'écriture.....	100
Chapitre 2 - Les choix de la recherche.....	108
I - Un programme : donner à voir plutôt que dénoncer.....	108
II - Un cadre : les interactions de la vie quotidienne.....	112
1 - L'interactionnisme.....	112
2 - La vie quotidienne comme objet d'étude.....	114
III - Un parti pris : la connaissance et le point de vue des résidents.....	117
IV - Les enquêtés comme « coexperts ».....	120
Chapitre 3 - Le terrain.....	123
I - Construire le terrain de recherche	125
1 - Le choix et la délimitation du terrain.....	125
2 - L'unité du terrain : ce qui relie les hébergements.....	126
Chapitre 4 - Esquisse de l'objet de recherche.....	149
I - De l'évolution du questionnement	151
II - A sa reformulation.....	154
Seconde Partie - Chronique de l'expérience de terrain.....	156
Chapitre 5 - Main dans la Main : vers le déclin de la communauté SDF.....	160
Chapitre 6 - Le Train de Nuit : un temps qui passe mal.....	183
Chapitre 7 - Le Patio : les aléas de la retraite et du maintien de soi dans une maison bourgeoise.....	209

Troisième Partie - L'expérience vécue de l'hébergement : l'espace-temps résidentiel.....234

Chapitre 8 - Se construire un espace à soi malgré des menaces.....240

I - L'environnement de l'hébergement : des interstices à la retraite au vert en périphérie.....240

II - Premier aperçu des espaces privatifs : de la précarité au luxe.....245

III - Les clés.....248

1 - Ne pas en avoir : espace hors de contrôle et ouvert au vol.....248

2 - En avoir : espace contrôlé et temps à soi.....250

IV - Définir et redéfinir les limites du privatif.....251

1 - Poser un tapis, défendre son lit.....251

2 - Ouvrir sa porte.....253

V - Les gestes élémentaires de l'appropriation.....254

1 - Nettoyer.....254

2 - Ranger.....255

3 - Aménager et décorer.....256

VI - Espace privatif sous surveillance et sous contrôle.....258

VII - Nommer l'espace : « *maison de vie* », un « *coin à soi* », une « *chambre* » dans une « *maison* », « *chez-moi* » et « *pas chez-moi* ».....262

Chapitre 9 - Cohabiter : contraintes et solidarités.....266

I - Les contraintes de la cohabitation.....267

1 - La violence : l'exclusion comme horizon.....268

2 - La saleté : le propre d'autrui et un risque pour soi.....273

3 - Le « mélange » difficile.....275

II - Solidarités.....285

1 - Solidarités ordinaires.....288

2 - Faire la fête.....291

3 - S'entraider.....295

III - Nommer les relations : « *famille* », « *espace convivial* », « *bon voisinage* ».....300

Chapitre 10 - S'en sortir : le rôle de l'hébergement.....303

I - Le collectif : une voie vers la sortie.....304

1 - De la mobilisation à la mise en place d'un hébergement alternatif : une première pierre pour s'en sortir.....	304
2 - Les effets de la vie collective : transformation et stabilisation individuelles.....	311
3 - Les limites de la vie collective : quel devenir et quelle sortie de l'hébergement ?.....	314
II - Tenir et sortir de l'hébergement d'urgence sans s'en sortir.....	319
1 - Ceux qui se dirigent vers la sortie.....	320
2 - Ceux qui ne s'en sortent pas.....	321
III - Sortir d'un long parcours de rue.....	323
1 - Le parcours des résidents avant l'entrée au Patio.....	324
2 - Le temps du Patio : se transformer et s'en sortir.....	327
Conclusion.....	331
Bibliographie.....	340

« Et ces hommes qui naissent et meurent, d'où viennent-ils, où vont-ils ? Nous l'ignorons. De plus, ces hommes dans leurs demeures précaires, pour qui souffrent-ils, par quoi se réjouissent-ils ? Autant de questions insolubles. Les demeures humaines et leurs habitants rivalisent d'impermanence, disparaissent, et nous font penser à la rosée sur le liseron du matin. Tantôt la goutte de rosée tombe et la fleur demeure ; la fleur demeure sans doute, mais bientôt se fane elle aussi aux rayons du soleil levant. Tantôt la fleur se replie sur elle-même, tandis que la rosée demeure ; la rosée a beau demeurer, elle ne dure jamais jusqu'au soir ».

(Chômei, 2010, p.47)

« Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme.

Dis-moi, mon âme, pauvre âme refroidie, que penserais-tu d'habiter Lisbonne ? Il doit y faire chaud, et tu t'y ragaillardirais comme un lézard (...) Mon âme ne répond pas (...) Allons plus loin encore, à l'extrême bout de la Baltique ; encore plus loin de la vie si c'est possible ; installons-nous au pôle. Là le soleil ne frise qu'obliquement la terre, et les lentes alternatives de la lumière et de la nuit suppriment la variété et augmentent la monotonie, cette moitié du néant. Là nous pourrions prendre de longs bains de ténèbres, cependant que, pour nous divertir, les aurores boréales nous enverront de temps en temps leurs gerbes roses, comme des reflets d'un feu d'artifice de l'Enfer !

Enfin, mon âme fait explosion, et sagement elle me crie : n'importe où ! N'importe où ! Pourvu que ce soit hors de ce monde ! ».

(Baudelaire, 1859 et 2010, p.83-84)

Introduction

L'anthropologue, le sociologue ou encore le romancier ont en commun d'être des acteurs distanciés. Ce trait caractéristique de leur personnalité est ancré en eux depuis longtemps et sans doute a-t-il été renforcé par leur activité professionnelle. On peut dire que l'anthropologue, le sociologue et le romancier ne jouent pas tout à fait le jeu. Certes ils participent à la vie sociale mais pas comme tout un chacun. Ils n'y adhèrent pas totalement. Ils ne peuvent s'empêcher de se mettre en retrait. Ils observent leurs contemporains tout comme ils s'observent eux-mêmes lorsqu'il s'agit de questionner leurs pratiques. En réfléchissant, en discutant les opinions, en mettant à distance les idées reçues, ils sont amenés à se décaler. Leur regard change et le monde peut leur apparaître comme irréel. Ce positionnement présente des avantages notamment parce qu'il est source d'enrichissement intellectuel. On peut postuler aussi qu'il est générateur de tensions. Se pose par exemple la question de la cohabitation avec un autrui plus ou moins différent ou encore celle de l'action dans un monde qui ne va plus tout à fait de soi.

En écho à ce qui vient d'être énoncé, Philippe Descola écrit : *« parmi les facteurs qui ont déclenché ma vocation, je mettrai d'abord en avant ce sentiment que l'on retrouve chez beaucoup d'anthropologues, mais aussi parmi les sociologues et les romanciers : une sensation d'être inadéquat au monde, d'être toujours dans une situation d'entre deux, de ne pas être conforme même si, par ailleurs, en tant que membre du Collège de France, on peut apparaître comme un paradigme de conformité. Mais j'ai toujours eu l'impression de ne pas coller aux conventions, aux usages de la société dans laquelle je vis, de tout regarder avec une sorte de détachement critique, de participer à la vie collective dans laquelle je suis immergé en gardant une certaine distance ironique, en réfléchissant toujours à la position dans laquelle je me trouve, en n'épousant jamais complètement les valeurs et les croyances de mes concitoyens. C'est une question de tempérament »* (Descola, 2008, p.51). On peut retenir du propos de Philippe Descola que la recherche est affaire de personnalité et de réflexivité. Ces deux termes sont particulièrement importants. Pour aller plus loin, le premier signifie qu'il y a de la singularité dans la recherche faisant que deux enquêteurs sur un même terrain ne produiront pas la même connaissance, même s'ils convergent sur certains points d'analyses. Quant au second, il est tout simplement inhérent à la recherche. Sans réflexivité, il n'y a pas d'enquête valable. Il faut être capable de revenir sur ses pratiques pour les examiner autrement et réajuster si nécessaire. Cela vaut pour le chercheur qui

est sur le terrain en train d'observer et de réaliser des entretiens ou qui est à son domicile et qui s'affaire à reprendre un texte. Être réflexif, c'est aussi donner à voir les conditions de réalisation d'une recherche. Comment accède-t-on au terrain ? Comment se déroule l'enquête sur le terrain ? C'est enfin s'interroger sur le sens de ses actes dans la recherche. Pourquoi se donner tel objet ? Pourquoi passer tant de temps à enquêter ? Et qu'est-ce qui pousse un doctorant à aller au bout d'une thèse ?

La thèse présentée porte sur les personnes sans domicile, ceux que l'on nomme « SDF », que l'on croise dans les rues des villes et qui, l'hiver venant, refont parler d'eux dans les médias. Sans conteste le sujet est délicat. Il suscite des réactions très contrastées chez les contemporains allant de l'indifférence au rejet en passant par la pitié. Il pose de nombreuses interrogations. Qui sont ces personnes ? Quel est leur parcours ? Quelles sont leurs difficultés ? Et surtout comment expliquer leur présence persistante dans un pays riche et développé ? Ce qui questionne en premier lieu l'action des politiques publiques ainsi que celle des structures qui les prennent en charge. Face à ces interrogations, il fallait opérer des choix méthodologiques. Pour mener l'enquête j'ai choisi de me focaliser sur les personnes hébergées dans des structures. En outre j'ai orienté ma réflexion à partir d'une thématique donnée : « l'habiter ». Que signifie habiter quand on est sans domicile ? On reconnaîtra que la question posée ne va pas de soi car les deux termes associés (habiter et sans domicile) paraissent antinomiques. Effectivement comment habiter alors que l'on est privé de domicile ? C'est comme si le sol se dérobaît sous les pieds de la personne, menaçait son équilibre et empêchait cette possibilité. Pourtant la réalité des hébergés est plus compliquée, ainsi que je vais le démontrer.

La réalisation de ma thèse m'a entraîné dans ce qu'on pourrait appeler un « parcours de recherche ». Je n'avais prévu ni son déroulement, ni les difficultés rencontrées, ni les apports ou les changements qui en découleraient. Parce que la thèse résulte de ce processus qui est dense et singulier, il me semble essentiel d'y revenir dans cette introduction, en accord d'ailleurs avec l'exigence de réflexivité mentionnée juste avant. Loin d'être un prétexte pour parler de soi, cela doit permettre de mieux situer et ainsi de comprendre la recherche. Il va donc être question tout d'abord de mon parcours de

recherche. Après cela, les structures enquêtées seront présentées. Quel est leur public ? Quelle est la durée d'hébergement ? Quelles contreparties doivent fournir les résidents ? Ou encore qui sont les intervenants présents ? Ce sont à ces questions qu'il faudra répondre. Puis deux notions qui sont les fils conducteurs de la recherche seront explicitées : la comparaison et l'expérience. En effet la thèse peut être définie comme une comparaison à l'échelle micro de l'expérience des hébergés. Enfin les premiers éléments de questionnement ainsi que le plan de la thèse seront exposés.

I - Le parcours de recherche

Il convient d'expliquer les termes utilisés. Le terme de « parcours » est employé à dessein. Il aurait pu être question de « trajectoire ». Mais, comme on le verra, le premier terme est en adéquation avec la réalité décrite. Il véhicule l'idée d'un cheminement qui se fait pas à pas, qui peut comprendre des pas de côté ou même des pas en arrière. En résumé, rien n'est prédéterminé dans un parcours. A l'inverse précisément d'une trajectoire qui est rectiligne et où l'on part d'un point A pour aller à point B.

A travers l'expression « parcours de recherche », plusieurs dimensions peuvent être entendues. La première est centrale. Il s'agit en quelque sorte d'explicitier comment, dans le cadre de la thèse, je circule de structure d'hébergement en structure d'hébergement, comment je les découvre, par quel contact ou par quelle occasion. D'un point de vue temporel, la seconde dimension se déroule en parallèle à la première. Elle a trait à mes expériences professionnelles. On peut s'étonner de la présence de ces dernières dans le cadre d'une réflexion sur le parcours de recherche. Il peut être commode et cohérent de les dissocier. Ce n'est pas le cas ici. Schématiquement mon parcours peut être résumé de la sorte : la recherche a eu des implications sur la professionnalisation, elle l'a impulsée. Puis mon parcours professionnel s'est imposé et a relégué la recherche à l'arrière plan. En devenant incertain, il a même suspendu la recherche. Enfin, en se stabilisant et en se consolidant, il a contribué à relancer la thèse. En somme le parcours de recherche va de pair avec le parcours professionnel. Il peut même lui être subordonné. La troisième et dernière dimension est antérieure à la thèse. Elle a pour objet de mettre à jour l'origine de la recherche. Je tiens à préciser qu'il n'est pas question de se lancer dans une quête infinie et de trouver le point zéro qui serait le commencement de tout. Ce que font certains historiens et ce que critique un philosophe comme Michel Foucault qui voit là une illusion (Leduc, 1999). Plus modestement l'enjeu est de montrer que la thèse n'émerge pas de nulle part. Elle s'inscrit dans un cursus donné et dans la continuité d'une précédente recherche.

1 - L'écriture du parcours : préalable méthodologique

1.1 - Un patient travail d'écriture et de mémoire

Avant de dévoiler le parcours de recherche, il convient de dire quelques mots au sujet du texte lui-même, la manière dont il est construit et ses principales caractéristiques. L'écriture du parcours de recherche s'appuie largement sur les carnets de terrain. Celle relative à la professionnalisation repose exclusivement sur un travail de mémoire. Or comme les faits se sont déroulés plusieurs années auparavant, l'exercice a été difficile. L'oubli a œuvré et parfois il ne restait que de vagues souvenirs. J'ai dû puiser en moi, rechercher patiemment et quelquefois me laisser surprendre par des souvenirs qui surgissaient et que j'ai tenté de mettre bout à bout.

On comprend que l'écriture ne s'est pas faite d'une traite. Elle a nécessité des déconstructions et des reconstructions. Initialement elle n'était d'ailleurs tout simplement pas prévue. La première version de la thèse ne comprenait que les premiers pas sur chacune des trois structures d'hébergement. Puis j'ai eu l'idée d'expliquer le passage de structure d'hébergement en hébergement. De plus j'ai souhaité aborder mes expériences professionnelles et j'ai décidé de traiter de la recherche précédant la thèse. Pour aboutir à la version finale, j'ai réalisé plusieurs réécritures et j'ai dû lever des résistances dont la tentation d'en dévoiler le moins possible. Sans doute cette résistance n'est pas que d'ordre individuel. On peut penser qu'elle découle d'une socialisation scientifique, universitaire et scolaire rendant difficile un discours sur « soi » et le passage du « nous » au « je ».

1.2 - Une écriture sur soi non exhaustive, pré-structurée et vraisemblable

Le récit délivré a plus précisément quatre grandes caractéristiques. Premièrement pour préciser sa nature, il s'agit d'une « écriture sur soi » réalisée rétrospectivement à la première personne du singulier et suivant la « flèche du temps » ou l'ordre chronologique des faits. Plus largement, il est une forme de « pratique de soi¹ » relevant

¹ La « pratique de soi » se manifeste de multiples manières : la correspondance, le journal intime, les récits autobiographiques, les blogs de nombreux anonymes sur Internet, la confession chez le prêtre, la

d'une « culture de soi » dont on trouve de nombreuses proliférations dans les temps modernes. Autrement dit, il est le fruit d'un travail solitaire, d'une conscience qui s'examine elle-même. De fait cela peut poser problème si l'on admet avec Socrate ou Freud que l'on ne peut pas se connaître soi-même. On a besoin d'un tiers pour cela. Certains faits nous échappent, on n'est pas enclin à se remettre en question, à voir et à analyser ses travers ou ses erreurs surtout si elles risquent d'être rendues publiques. Et pourtant, ainsi que je l'ai constaté, dans l'écriture et dans les relectures qui suivent, de la réflexivité peut émerger et il devient possible de s'apercevoir autrement.

Deuxièmement le récit relatant le parcours de recherche n'est pas exhaustif. Cela permet d'éviter ce que Daniel Bertaux nomme l'impasse de la conception maximaliste où les auteurs veulent tout raconter et restituer (Bertaux, 2005). Des éléments sont tombés dans l'oubli, pour d'autres un tri a été nécessaire. Certains ont été gardés et exposés, d'autres ont été rejetés parce qu'ils n'étaient pas pertinents ou alors trop privés.

Troisièmement le récit repose sur des ressorts codifiés. Effectivement « *pour bien raconter une histoire, il faut camper des personnages, décrire leurs relations réciproques, expliquer leurs raisons d'agir ; décrire les contextes des actions et des interactions ; voire porter des jugements (des évaluations) sur les actions et les acteurs eux-mêmes. Descriptions, explications, évaluations, sans être des formes narratives, font partie de toute narration et contribuent à construire les significations* » (Bertaux, 2005, p.36-37). Il faut donc comprendre que le récit est pré-structuré (et non pas écrit à l'avance). Ainsi, comme le rappelle le philosophe Paul Ricoeur, si l'action est mise en intrigue, les personnages le sont aussi. Un personnage est une catégorie narrative (Ricoeur, 2004).

Quatrièmement le récit est « *une fiction subordonnée à des critères de vérité* » (Orofiamma, 2002). Qu'est-ce à dire ? Le terme de « fiction » paraît adéquat car il s'agit d'une séance d'analyse chez le psychologue, l'entretien d'évaluation auprès de son employeur, le récit délivré par l'usager d'un dispositif à un travailleur social ou à l'enquêteur en sciences humaines. À partir de ces situations, il apparaît que la « pratique de soi » peut se faire dans une multitude d'espaces, s'adresser à une personne comme à des pairs ou à des inconnus, être volontaire ou subie. De plus, comme l'écrit Michel Foucault, les « techniques de soi » ne sont pas contemporaines. Elles existaient déjà dans la Grèce Antique. La vie de la cité mais aussi la vie personnelle et sociale étaient guidées par le « souci de soi » et la « connaissance de soi ». Un homme comme Socrate invitait ses concitoyens à s'occuper d'eux-mêmes pour précisément mieux s'occuper de la cité (Foucault, 2001).

révèle bien le caractère construit du récit. Comme énoncé auparavant, il repose sur des ressorts codifiés. De plus il y a un écart entre « ce qui a été vécu » et « ce qui est raconté ». Et ce d'autant plus que le narrateur n'est plus tout à fait le même. Autrement dit, les événements sont décrits par un autre « je ». Comparer le récit à une fiction, c'est aussi une manière de dire que « ceci n'est pas la réalité ». Cependant, quand bien même le récit est une construction résultant d'une subjectivité particulière, il n'est pas n'importe quoi, il n'est pas une pure invention ou une sorte d'« illusion biographique² ». Il conserve une validité scientifique car il entretient un rapport particulier aux faits. Le narrateur est engagé, à travers une sorte de contrat ou de pacte implicite, à en rendre compte fidèlement. C'est-à-dire que les faits décrits ont bel et bien existé. Ils sont racontés au plus proche de ce qui a été vécu et perçu. Au final, bien que n'incarnant pas le « vrai », le récit n'en demeure pas moins « vraisemblable ». Et c'est précisément cela qui est essentiel.

1.3 - Des effets en termes de mémoire, de distanciation et de « renforcement » de soi »

L'écriture du récit a eu un pouvoir d'expression et de révélation. Elle a fait resurgir et clarifier des faits. Elle m'a permis de les rassembler alors qu'ils étaient éparpillés sur plusieurs années, de les ordonner car parfois les repères temporels n'étaient pas exacts. En écrivant sur mon parcours, j'ai réalisé à quel point il se produisait quelque chose de plus que ce que j'ai vécu. La narration fabrique de la mémoire ou plutôt elle en refabrique dans la mesure où elle ne part pas de rien. Elle s'appuie sur l'existant qu'elle remodèle. L'écriture m'a aussi permis de prendre de la distance, de mieux comprendre les interactions entre mon parcours de recherche et mon parcours professionnel. Elle a initié une réflexion précieuse aidant à me situer personnellement, professionnellement ainsi que dans le monde de la recherche.

² L'expression est empruntée à Pierre Bourdieu qui adopte un discours critique vis-à-vis de la démarche biographique. En effet, pour le sociologue, il y a dans celle-ci une illusion car la vie n'est pas une histoire, elle n'est pas naturellement dotée de sens. En se racontant, on raconte en fait autre chose que ce qui a été vécu. On met du sens et de la cohérence à ce qui n'en a pas forcément. On agrège des éléments de notre existence qui sont dispersés et disparates. En somme on se fait l'idéologue de sa propre vie, pour reprendre les mots de Bourdieu (Bourdieu, 1986).

Clairement la narration ne fait pas que juxtaposer des mots. Comme le linguiste Austin l'a montré, les mots ont un pouvoir, ils ne font pas que dire ou produire des énoncés, ils font faire et ont une incidence sur l'action (Austin, 1970). Celui qui a le mieux qualifié les effets de « se raconter » est Paul Ricoeur qui parle d'« identité narrative ». En se racontant et en prenant l'exercice avec sérieux, c'est-à-dire en acceptant de formuler les concordances ainsi que les discordances propres à chacun, on peut se ressaisir d'une part de son expérience, préciser et définir son identité. Ce qui produit du changement - l'*idem* entre en tension avec l'*ipse* - et renforce celui que Ricoeur nomme « l'homme capable » (Ricoeur, 2004).

2 - Les origines de la recherche : ethnographie urbaine et Macadam Journal

2.1 - A la recherche d'un terrain : entre tâtonnements et déambulation urbaine

Quand commence l'enquête de terrain ? Et par où entamer le récit ? Ces questions peuvent paraître simples. Y répondre est moins évident. Dans les premières pages d'un des ouvrages fondateurs de l'ethnographie moderne, Les Argonautes du Pacifique Occidental, Bronislaw Malinowski décrit ses contacts lors de son arrivée, ses impressions, le paysage et les hommes qui y vivent. Il donne leurs caractéristiques. Il explique également l'objet de la recherche et la méthodologie employée (Malinowski, 1922 et 1989). Toutefois, qu'en est-il du processus en amont ? Qu'est-ce qui l'a conduit à partir ? Pourquoi cette destination³ ?

Pour ma part, j'ai décidé de commencer le récit avant la thèse. En effet, c'est lors d'une enquête réalisée auparavant que je me suis intéressé pour la première fois à des questions relatives à la pauvreté. En outre, c'est à cette occasion qu'un enquêté m'a fait connaître et m'a permis d'accéder au premier terrain de thèse. Pour plus d'explications, cette enquête se situe dans le cadre de mon parcours d'ethnologie à Lyon 2 et d'une

³ Et si l'ethnologue ne partait pas toujours enquêter à l'étranger pour les raisons que l'on croit ? C'est ce qu'indique l'ethnologue Nigel Barley. Pour lui le chercheur n'a pas uniquement en tête de nobles intérêts comme le souhait de découvrir et de comprendre d'autres cultures ou encore la volonté de faire avancer la science. Il peut y avoir, au cœur de ses préoccupations, des problèmes personnels à dépasser : un quotidien morne, un mariage brisé ou une absence de promotion professionnelle (Barley, 2001).

année universitaire qui, selon les enseignants, se présentait comme une épreuve. C'était la première fois que nous devions faire du terrain de manière intensive et prolongée. Pour la plupart, nous n'avions réalisé auparavant que de courts dossiers basés principalement sur des lectures. A la différence de mes collègues, je n'avais pas envie de partir à l'étranger. Ce qui sous l'influence de plusieurs enseignants reconnus était en quelque sorte la norme. La situation me mettait mal à l'aise. J'étais un peu intéressé par tout mais pas suffisamment pour franchir le pas et partir six mois ou un an à l'étranger. Il n'y avait pas un pays ou une culture qui m'attirait ou qui me fascinait suffisamment.

Le séminaire d'ethnologie urbaine m'a aidé à y voir plus clair. J'ai découvert l'école de Chicago, Robert Ezzra Park, Everett Hugues et leurs successeurs, Erving Goffman, Howard Becker et Anselm Strauss. J'ai compris à ce moment là que l'enquête pouvait se faire « ici » et pas seulement « là-bas ». Même si, pour reprendre Ulf Hannerz, il y a plus de difficultés à explorer le proche que le lointain. Le proche est ce qui est familier, ce qu'on ne voit plus vraiment. Par conséquent, il y a tout un travail de distanciation à faire pour rendre le familier exotique et produire un regard scientifique (Hannerz, 1983). Alors que ce qui est distant est par nature différent et suscite naturellement de l'étonnement et de la surprise, stimule autrement les sens et questionne plus directement les habitudes.

Sans trop d'assurance, j'ai évoqué auprès des enseignants du séminaire la possibilité d'enquêter sur la vidéo surveillance ou encore sur les violences urbaines⁴. Premier problème, je n'avais pas de terrain et je ne savais pas comment m'y prendre dans les deux cas de figure. Deuxième problème, après quelques échanges, il est apparu que le thème des violences urbaines n'était pas porteur car trop étudié. Qu'allais-je bien pouvoir amener de plus ? Pour mon directeur de recherche, cela n'avait rien d'évident. En somme, l'enquête n'était pas très bien engagée.

⁴ Dans les deux cas, je souhaitais déconstruire un certain nombre de discours convenus. A quoi sert la vidéo surveillance ? Quelles questions éthiques et politiques pose-t-elle ? Ne cache-t-elle pas d'autres enjeux (un marché lucratif pour des entreprises privées) ? Le second thème a suscité mon intérêt de par sa présence dans les médias et dans l'actualité. Il me semblait pertinent de mieux appréhender les « violences urbaines ». Comment se manifestent-elles ? Comment les comprendre au-delà d'un discours dénonciateur et stigmatisant envers les « jeunes » ? Que disent-elles de la société et des politiques publiques menées en direction des « quartiers » ?

J'ai fini par suivre les conseils de mon directeur de recherche. Au lieu de discuter, de formuler un questionnement et d'envisager les choses seulement sur un plan théorique, j'ai commencé une phase exploratoire. Avec mon carnet de terrain à la main, j'ai déambulé librement dans la ville et pris des notes sur ce qui retenait mon attention. Assez rapidement je me suis arrêté dans la gare et j'ai relevé quelques scènes. D'autres perspectives que celles évoquées auparavant se sont profilées dont une interrogation sur la « sollicitation ». C'est-à-dire quand une personne essaie d'attirer l'attention et demande quelque chose à une autre, en général inconnue. Celle-ci m'est apparue sous différentes formes et initiée par divers acteurs : les mancheurs, les vendeurs du Macadam Journal, les usagers de la gare en direction des agents SNCF, etc...

Trouvant que la gare était un espace un peu austère et fermé, j'ai décidé d'en sortir. Toutefois, en passant de la « sollicitation à l'intérieur de la gare » à la « sollicitation dans la ville », se posait le problème de la délimitation du terrain. D'un seul coup, il changeait de dimension et paraissait illimité. Il y avait tout le centre-ville à explorer. Et au cours d'une seule observation, j'ai réalisé que la sollicitation s'étendait à d'autres acteurs comme les laveurs de vitre, les vendeurs d'aquarelles ou de pin's, les sondeurs. *A priori* j'avais plutôt envie d'enquêter sur les mancheurs ou sur les vendeurs du Macadam Journal. Comme des travaux avaient déjà été réalisés sur les mancheurs (Pichon, 1995), j'ai finalement jeté mon dévolu sur les vendeurs du Macadam Journal rencontrés à la gare.

2.2 - Tentative d'explication du choix de l'objet

A l'image de nombreux étudiants, j'étais intéressé par ces objets qu'on nomme la « marginalité » et le « social ». Je regardais avec un peu de suspicion ce qui relevait de l'ordinaire et du commun comme par exemple les interactions dans un bar ou au marché. Et pour tout dire, à l'inverse du temps présent, à l'époque certains mondes sociaux avaient plutôt un aspect répulsif. Ainsi la grande bourgeoisie étudiée par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (Pinçon, Pinçon-Charlot, 2005) ou encore un milieu comme celui des traders (Godechot, 2005). Comment expliquer mon choix ? Phénomène d'imitation des aînés ? Sensibilité partagée ?

Dans Les SDF et la ville. Géographie du savoir survivre, la géographe Djemila Zeneidi-Henry apporte des éléments de réponse à ces questions. Afin de rendre compte de ses motivations, elle cite des enjeux sociaux. Il lui fallait déconstruire les nombreuses idées reçues qui circulent et qui décrivent les personnes sans domicile comment étant paresseuses et dangereuses. La géographe aborde ensuite des enjeux plus personnels. Contrairement à d'autres, elle ne se dit pas portée par un amour chrétien ou par une intention militante. En revanche, parce qu'elle est fille d'immigrés, elle affirme avoir en commun avec les personnes sans domicile l'expérience de l'étranger. A ceci près qu'elle se perçoit comme une « étrangère de l'extérieur » et perçoit les personnes sans domicile comme des « étrangers de l'intérieur » (Zeneidi-Henry, 2002).

Pour enquêter sur un sujet donné il faut se reconnaître dans celui-ci. Le « différent » n'est donc pas forcément si « étranger » à soi que cela. Et enquêter sur un sujet donné peut être une manière d'enquêter sur soi. On peut émettre l'hypothèse qu'en tentant de comprendre l'expérience des personnes sans domicile, Djemila Zeneidi-Henry cherche à en faire de même pour elle, sa famille et peut-être plus largement pour tous ceux qui sont également issus de l'immigration. De mon côté, plusieurs choses peuvent être dites. Tout comme la géographe, je ne suis pas chrétien. De même, je n'ai pas commencé à enquêter sur les vendeurs du Macadam Journal ou sur l'hébergement des personnes sans domicile par militantisme. En revanche, j'ai toujours eu un *a priori* positif et une certaine sympathie vis-à-vis des personnes sans domicile et plus largement des marginaux en tous genres. Par ailleurs j'ai également été marqué par les premières images télévisuelles montrant le dénuement des personnes sans domicile⁵. Elles ont souvent déclenché en moi une certaine gêne résultant sans doute d'une position de spectateur, passif et quelque part comme complice d'une forme d'abandon social

⁵ Pour reprendre l'ouvrage de Luc Boltanski, il est bien question ici de La souffrance à distance. Que faire quand le malheur s'immisce dans la sphère privée et vient interpeller ? Pour le sociologue, soit on détourne les yeux, soit on s'engage. Dans ce dernier cas, on peut faire un don financier comme on peut prendre la parole et dénoncer l'intolérable. Mais un don financier n'est-il pas une sorte d'échappatoire pour se donner bonne conscience ? Quant à la parole, au fond à quoi sert-elle ? Quelle incidence a-t-elle sur la condition du malheureux ? (Boltanski, 2007). Pour poursuivre la réflexion, on peut sans doute considérer que la recherche sur les sans domicile, comme sur d'autres publics en situation de précarité, est une forme d'engagement. Dans cette perspective, elle n'échappe pas elle aussi à des questions d'ordre moral. Enquêter sur de tels sujets, est-ce sauver son âme ? Est-ce transformer l'autre en objet afin de répondre à des intérêts personnels (la quête de reconnaissance) ? La recherche peut-elle se faire uniquement à des fins de connaissance ?

d'autant plus dérangeant que contrastant avec ma situation plutôt favorisée. Par ailleurs, j'ai croisé comme tout un chacun ces personnes dans la rue. Quelquefois je saluais ou je donnais une pièce aux mancheurs. Par contre, je n'ai jamais acheté de journaux de rue. Moins glorieux, bien souvent je les évitais. J'étais pressé, perdu dans mes pensées ou tout simplement je faisais mine de ne pas les voir. Ce faisant je contribuais un peu plus à les faire disparaître. Dans cette situation c'est un peu comme s'ils devenaient des fantômes. Pas tout à fait visibles ou invisibles, ils étaient là sans y être et de temps à temps ils se rappelaient à moi.

Avec du recul, il me semble que c'est cette expérience de la rencontre dans la rue qui, à la manière d'une « scène primitive⁶ », a été intrigante et qui m'a peut-être orienté vers les vendeurs du Macadam Journal. Au-delà des discours et des lieux où se déploie l'assistance, cette scène a l'avantage de donner à voir concrètement la fabrication du lien social dans l'espace public. Comment chaque passant réagit-il quand il croise ces personnes ? Même si l'échelle est petite ou microsociologique, elle n'en demeure pas moins importante pour les interactants - les sollicitants en premier lieu - en raison des effets produits sur le lien social, qu'il soit affaibli, maintenu ou renforcé.

Étudier la sollicitation des vendeurs du Macadam Journal était certainement un moyen de ne plus les éviter, de les rencontrer, de découvrir leur monde et d'éclairer mes propres réactions à travers celles des passants. Concernant cette fois la thèse, enquêter sur les personnes sans domicile revenait sans doute à poursuivre mon questionnement sur le lien social. Pour eux comme pour moi-même, comment le lien social est-il possible ? A quoi faut-il tenir ? Qu'est-ce qui doit être rompu ? Comment faire quand un lien est fragile ? Faut-il s'accrocher à d'autres liens pour compenser et rebondir ? On le devine, les enjeux sont essentiels pour l'individu car ils ont à voir avec son identité et traitent du sens même de son existence. Ce que peut confirmer d'ailleurs cette partie sur le « parcours de recherche » qui, comme on le verra plus loin, montre aussi un « parcours en recherche » au sens où j'évolue progressivement à la fois professionnellement et dans ma thèse sans savoir exactement où je vais, en ayant des doutes et en vivant parfois des temps d'arrêt synonymes de crise. Ce qui voudrait dire,

⁶ L'expression est empruntée à Freud. Elle désigne le fait pour un jeune enfant d'assister à un rapport sexuel entre ses parents. Cela peut produire en lui un véritable choc et perturber son développement.

pour reprendre une idée traversant l'ouvrage de Philippe Bouilloud, que le chercheur peut être un autobiographe malgré lui. Il ne fait pas que de la science pour la science. Il en fait aussi pour lui-même, pour se comprendre et répondre à des questions plus personnelles. Autrement dit, « enquêter » c'est tenter de répondre à des questions sur un sujet donné. De ce point de vue, on se situe plutôt dans un rapport d'extériorité. Mais c'est aussi partir « en quête ». Pour le chercheur, les enjeux sont également intérieurs : répondre à des questions qui peuvent le travailler depuis longtemps ou se découvrir à travers l'autre. Et si, pour reprendre Philippe Bouilloud, la théorie était une forme déguisée du geste autobiographique (Bouilloud, 2009) ?

2.3 - Les enseignements de l'enquête sur les vendeurs du Macadam Journal

Alors que je commençais l'enquête de terrain en 2001, les journaux de rue n'étaient plus ce qu'ils étaient quelques années auparavant. Au niveau national, il ne restait plus que les principaux titres. A Lyon, le Macadam Journal avait un concurrent : le journal Sans Abri⁷. Quant aux vendeurs, selon le responsable de l'antenne lyonnaise où étaient entreposés les journaux, ils étaient peu nombreux. Au total ils étaient une quinzaine alors que l'année précédente ils étaient plus du double. En général il s'agissait d'hommes âgés entre 30 et 45 ans. Ils étaient peu diplômés. Contrairement à ce que je pensais, ils n'étaient pas tous sans domicile. Si quelques uns vivaient seuls dans un hébergement, la plupart avaient leur propre logement, en général un petit studio qu'ils louaient.

J'ai rencontré les premiers vendeurs à la gare de Lyon. Je les ai suivis dans d'autres lieux de vente comme les grandes rues commerçantes. Grâce à eux, j'ai découvert l'antenne du Macadam Journal. En fréquentant cet espace, j'ai eu accès à d'autres vendeurs et à d'autres lieux de vente. Il m'est apparu que si les vendeurs connaissent bien la ville, ils ont tous un ou plusieurs bons « coins » qu'ils défendent face à la concurrence (mancheur, musicien ou autre vendeur de journaux de rue). Ces bons coins sont choisis en fonction de différents critères. Un premier vendeur âgé, pour des raisons

⁷ Il avait pour caractéristique d'être vendu par des roms alors que les vendeurs du macadam que je connaissais étaient plutôt français. Il pouvait donc y avoir une rivalité entre les vendeurs de chaque journal redoublée par les différences ethniques. Certains vendeurs du Macadam Journal tenaient fréquemment contre leurs confrères des discours particulièrement virulents teintés de racisme.

de mobilité, restera à côté de son domicile, un second privilégiant la proximité et la familiarité travaillera sur le marché, un dernier optera pour la gare car il désire tout simplement vendre le plus de journaux possible.

Observer les « façons de faire » des vendeurs n'a pas été simple car, pour reprendre Ulf Hannerz, certains objets ne sont eux-mêmes que des objets à temps partiel (Hannerz, 1983). Ainsi que je l'ai constaté, les vendeurs ne venaient pas systématiquement. Ils avaient leur propre rythme. Sans compter le temps qui jouait contre eux, quand il faisait froid ou quand il pleuvait. Au final si je savais « où » les trouver, je ne savais pas forcément « quand » les trouver. Fréquemment j'étais donc seul sur le terrain, j'attendais dans l'espoir que l'un d'eux vienne et plus d'une fois je suis parti bredouille. Avec ceux qui m'ont accepté, il a fallu que je négocie ma place. Je ne pouvais pas être trop près d'eux au risque de perturber la vente, je ne pouvais pas non plus être trop loin au risque de ne plus percevoir grand-chose des interactions.

En observant les vendeurs, j'ai compris qu'ils n'ont que très peu de temps pour convaincre. Les interactions sont généralement brèves. En outre, ils doivent se différencier des autres sollicitants. C'est pourquoi ils mettent à disposition du passant toute une série de signes qui rendent lisible la situation comme le badge accroché au blouson ou le journal qui est exposé et tendu vers le sollicité. Ensuite les « façons de solliciter » sont très variables⁸. Le vendeur peut être immobile et attendre que les passants viennent vers lui. A l'inverse, dans une démarche bien plus active, il peut aussi prendre les devants et aller à la rencontre des passants. Ce qui m'a frappé, c'est que certains n'ont rien à envier à des commerciaux chevronnés. Tout en souriant⁹ ils essaient de barrer la route du sollicité en se mettant devant lui. Ils le suivent et insistent

⁸ C'est une remarque que l'on peut faire aussi concernant la manche. Pascale Pichon distingue ainsi la « priante » qui consiste à se placer près d'une église et à faire la manche de manière discrète. Il y a aussi le « tape cul ». Dans cette situation, la personne est assise sur le sol et bien souvent se met en scène à travers un carton sur lequel sont décrits ses malheurs. Enfin, tout en déambulant dans les rues, le mancheteur peut aller à la rencontre des passants et les solliciter avec plus ou moins d'audace et d'ingéniosité (Pichon, 2005).

⁹ Comme le suggère David Le Breton, le sourire est un signe élémentaire de civilité, de reconnaissance de l'autre (Le Breton, 1998). Il est également possible de le comprendre comme une tentative de séduction s'inscrivant dans une démarche de type persuasive. Il serait un équivalent du compliment qui pour Katerine Kerbrat-Orecchioni met le bénéficiaire dans une position de débiteur. En l'acceptant le complimenté peut se sentir obligé de fournir une contrepartie. Ce qu'il ne souhaite pas forcément faire (Kerbrat-Orecchioni, 1989).

verbalement et gestuellement en montrant et tendant le journal. Autre technique, ils peuvent mettre directement dans les mains du sollicité un journal. Ce qui d'une certaine façon constitue une sorte de « piège » qu'on nomme ailleurs mettre « le pied dans la porte ». Ils savent d'ailleurs que c'est auprès des « jeunes » - les plus généreux et les moins habitués à la sollicitation - qu'ils ont le plus de chance de vendre.

Outre la vente *in situ*, je me suis intéressé à la finalité de l'activité. En d'autres termes, à quoi servent les journaux de rue ? Pour reprendre Samuel Bordreuil, servent-ils à régler le problème du *homelessness* ou à rendre leur présence acceptable dans l'espace public (Bordreuil, 1992-1993) ? Après des enquêtes, j'ai compris que la vente avait plusieurs fonctions. Elle était une manière d'arrondir les fins de mois, un complément de revenus aux minima sociaux que la plupart d'entre eux touchaient (RMI, AAH). Elle était aussi une activité structurante. La vente représentait un repère dans la journée et dans la semaine. Elle permettait de faire des rencontres, de créer du lien avec certains passants qui pouvaient devenir des habitués, mais aussi entre vendeurs grâce au local où il était possible de se retrouver, de boire un café, de discuter et de s'encourager.

Il y avait néanmoins un revers à la médaille. Le chiffre d'affaire de chaque vendeur ne dépendait pas de sa présence sur le terrain mais du nombre de ventes effectuées. Et les journaux non vendus à la fin du mois n'étaient pas rachetés par le Macadam Journal. Comme dans certaines professions libérales, les vendeurs étaient entièrement responsables d'eux-mêmes. Sauf que leur tâche était loin d'être aisée. Outre leurs problèmes personnels (précarité financière, alcoolisme, souffrance liée à l'isolement) avec lesquels ils devaient composer, ils travaillaient dans des conditions difficiles, étaient exposés aux intempéries ainsi qu'aux passants. En dépit de leurs techniques, ils essuyaient majoritairement des échecs et avaient souvent le droit à des regards méprisants et à des remarques blessantes. Certains passants les qualifiaient de « *fainéants* » et discréditaient leur activité en leur recommandant de « *chercher un vrai travail* ».

Durant le temps de l'enquête, aucun des vendeurs du Macadam Journal n'a accédé à un autre emploi¹⁰. En faisant des entretiens ou tout simplement en discutant avec eux, j'ai réalisé que, loin d'être instables, ils exerçaient cette activité depuis plusieurs années. Pouvaient-ils sortir de cette situation ? D'une part, certains ne le souhaitaient pas forcément. Ils s'étaient accommodés de leur mode de vie qui offrait une certaine autonomie et indépendance. D'autre part, s'engager dans cette voie était complexe. Peu d'emplois étaient accessibles et intéressants financièrement. Et les vendeurs avaient conscience d'être affectés par ce que Simon Whul nomme le phénomène de « surqualification à l'embauche » qui repousse toujours plus loin dans la file d'attente les chômeurs considérés comme les moins performants (Whul, 1996).

2.4 - D'une recherche à une autre

Le responsable de l'antenne lyonnaise était lui-même un ancien vendeur. Plus âgé que ses collègues, il avait une certaine expérience et faisait office de sage à qui on pouvait demander conseil ou se confier. Au fil des visites, nous nous sommes rapprochés et il est devenu un interlocuteur précieux. Il m'a aidé à mieux comprendre le monde des vendeurs du Macadam Journal. A la fin de l'enquête, il m'a suggéré une piste pour poursuivre mes recherches. Il m'a parlé de l'association Main dans la Main à Saint-Étienne, une structure d'hébergement mettant l'accent sur le collectif, tenue « par » et « pour » des gens de la rue, selon son expression. Il m'a proposé de les appeler de sa part car le Macadam Journal et Main dans la Main étaient liés. Il a participé à la promotion du livre de Main dans la Main et l'association stéphanoise était dépositaire du Macadam Journal à Saint-Étienne. Le propos du responsable a retenu mon attention. Souhaitant poursuivre mes études sur une thématique et un public proche, j'ai décidé d'aller à la rencontre de Main dans la Main et peut-être d'en faire un premier terrain de thèse.

¹⁰ D'autres recherches relativisent cette observation. Ainsi Cédric Frégné qui a enquêté sur une population semblable conclut que la vente de journaux de rue permet d'éviter à certains d'entrer dans la marginalisation ou d'y tomber encore plus, mais aussi de s'en sortir temporairement ou définitivement (Frégné, 2004). Portant un regard moins optimiste, Vanessa Stettinger affirme dans sa thèse Le métro, le café, la maison : triptyque d'une sociologie de la précarité que les journaux de rue ne permettent que rarement d'obtenir un autre travail. De plus la vente peut être une épreuve qui n'est pas tenable et qui peut être vite abandonnée. Pour ces raisons, elle conclut qu'il y a un net décalage entre la finalité affichée des journaux de rue (Macadam Journal, Réverbère, La Rue), c'est-à-dire servir de « tremplin » vers une situation « normale », et la réalité des vendeurs sur le terrain (Stettinger, 2001).

3 - Un parcours de recherche dépendant d'une professionnalisation incertaine

3.1 - De Main dans la Main au Train de Nuit

Quelques mois après avoir enquêté sur les vendeurs du Macadam Journal, soit au mois de juillet 2002, je suis allé à Main dans la Main. J'ai eu comme premier interlocuteur le développeur de l'association, Jean-Christian, mon aîné de quelques années, tout juste diplômé de psychologie. L'âge et l'Université sont des points communs qui ont certainement contribué à nous rapprocher. Il s'est chargé de mon intégration dans l'association. Suivant ses conseils, je suis devenu « stagiaire » et j'ai commencé tout d'abord par aider les résidents dans leurs activités quotidiennes.

Deux mois après le début de l'enquête, il a quitté professionnellement Main dans la Main tout en conservant une attache puisqu'il est devenu administrateur. D'une part Jean-Christian avait de l'ancienneté dans l'association. Il avait fait le tour de celle-ci et de ses possibilités. Engagé, il avait donné de lui-même et parfois avait été sérieusement éprouvé dans sa relation aux hébergés. En outre, compte tenu de l'état des financements de l'association, le maintien de son poste dans la durée était délicat. D'autre part, Main dans la Main traversait une grave crise. Les résidents qui étaient au cœur du dispositif étaient moins nombreux, l'accueil était suspendu et le projet initial faisait l'objet de vives discussions. En résumé le devenir de Main dans la Main était incertain. Les conditions étaient réunies et visiblement il valait mieux pour Jean-Christian qu'il anticipe et cherche un emploi ailleurs. Comme pour stabiliser sa situation et évoluer, il a intégré Habitat et Humanisme Rhône¹¹, une association d'insertion par le logement, de

¹¹ L'association a été créée en février 1985 à Lyon sous l'impulsion de Bernard Devert. Depuis elle s'est largement développée dans toute la France. En 2010 elle est structurée en une fédération composée de 48 associations réparties dans 62 départements. Elle rassemble plus de 2000 bénévoles pour 200 salariés. Concernant son action, Habitat et Humanisme gère de l'hébergement d'urgence, des maisons relais, des logements sociaux. Elle peut d'ailleurs être propriétaire du bâti. Elle accompagne des personnes tout au long de leur parcours résidentiel. Ou encore elle s'est lancée dans l'économie sociale et solidaire (ESS) en proposant à destination du grand public des actions dégageant des intérêts et permettant le soutien et le développement du mouvement au profit des personnes accompagnées. On peut ajouter, en reprenant Bernard Devert dans Un toit pour mes frères. Sept propositions pour une économie solidaire, qu'Habitat et Humanisme se distingue des autres associations, outre son mode de financement et la place importante accordée au bénévolat, par la captation de logements vacants et par sa politique de relogement ciblant le

taille respectable car regroupant plusieurs types de structures, des logements, une cinquantaine de professionnels et des bénévoles en plus grand nombre. On peut aussi dire que l'association est plutôt connue sur la place publique et qu'elle bénéficie d'une certaine notoriété en raison de son action mais aussi de l'aura du père fondateur, Bernard Devert, un ancien agent immobilier qui est également prêtre. D'où le nom de l'association en résonance à ses deux appartenances (« habitat » pour « agent immobilier », « humanisme » pour « prêtre »). Détail qui a son importance, au sein d'Habitat et Humanisme Rhône, Jean-Christian n'a pas occupé n'importe quelle place, il est devenu directeur d'une structure d'hébergement d'urgence implantée dans Lyon même : le Train de Nuit.

Après avoir fini le premier terrain de thèse, j'ai suivi les conseils de Jean-Christian et j'ai repris contact avec lui pour avoir de ses nouvelles. Il m'a parlé brièvement de son nouveau poste et décrit le Train de Nuit. Intéressé, j'ai évoqué la possibilité d'en faire un deuxième terrain pour ma thèse. Ce à quoi il a répondu favorablement. Après une première visite et quelques échanges, j'ai embarqué à ses côtés durant l'hiver 2003-2004 officiellement en tant que « bénévole » cette fois.

3.2 - Une offre d'emploi à Habitat et Humanisme Rhône : une opportunité à saisir

Au bout de quelques semaines passées au Train de Nuit, j'ai fait une rencontre importante. Jean-Christian m'a présenté à son supérieur, Pierre, le directeur général d'Habitat et Humanisme Rhône. De prime abord, j'imaginai un homme en costume cravate courant de réunion en réunion. Lui était vêtu simplement et pour le coup ne semblait pas spécialement pressé. Au milieu des résidents, il observait, partageait un café et discutait en toute simplicité avec eux. Il avait, dit-on, pour habitude de faire un tour dans les différentes structures gérées par l'association. En somme il avait gardé un pied sur le terrain afin de ne pas être déconnecté de sa réalité.

Après quelques mots de présentation, je lui ai parlé de ma thèse. Le sujet, la démarche qualitative et la perspective adoptée (une sociologie compréhensive des résidents) ont

centre des villes (Devert, 2007).

trouvé un écho favorable en lui. Il abondait dans ma direction. Pour lui, les acteurs du logement et de l'hébergement étaient parfois obnubilés par les chiffres et négligeaient la manière dont les personnes vivent les situations. A son initiative, nous avons échangé autour de plusieurs auteurs que nous avions en commun et qu'il connaissait bien à ma grande surprise, Michel Foucault, Erving Goffman ou encore Bronislaw Geremek. Je l'ignorais à l'époque mais je venais de faire une heureuse rencontre. Pierre était un ancien éducateur spécialisé. Il avait récemment obtenu son Diplôme Supérieur du Travail Social (DSTS) et soutenu, à cette occasion, un mémoire sur l'habiter sous la direction de Jean-Paul Filiod, spécialiste de la question et anthropologue à Lyon 2. Bref nous avions encore plus de points en commun que ce que j'imaginai.

A la fin de la conversation, il a évoqué la possibilité de me confier un travail. Peu de temps après, nous nous sommes revus et il m'a parlé d'une étude à réaliser, en partenariat avec un cabinet de consultants, sur les opérations de démolition-reconstruction à partir d'entretiens avec des habitants. La commande venait d'un regroupement de bailleurs. L'enjeu était de connaître et de comprendre le déroulement du relogement et les changements consécutifs dans la vie des habitants. Du point de vue de Pierre, mon profil correspondait. Considérant que je devais saisir cette chance qui m'était offerte, j'ai accepté sans hésiter.

La manière dont les choses se sont passées était plutôt étonnante. J'étais engagé dans une thèse. Je n'étais pas en recherche d'emploi. Or voilà que c'était l'emploi qui venait à moi d'une manière inattendue. C'était une réelle opportunité car je savais qu'objectivement j'avais peu de chances d'être recruté à l'Université. D'un autre côté, je ne savais pas trop quoi attendre de perspectives extra universitaires. Je ne pouvais pas le deviner mais cela augurait les débuts de ma professionnalisation et j'allais passer plus de temps que prévu à Habitat et Humanisme Rhône ou HHR comme le disaient les salariés de l'association.

En intégrant professionnellement l'association, j'emboîtais un peu plus le pas à Jean-Christian. Toutefois, contrairement à lui, je n'étais pas dans l'« opérationnel ». Officiellement, j'étais « chargé d'étude ». C'était mon premier « vrai travail ». Quand

bien même il était peu rémunéré, cela n'avait pas d'importance. Il n'était pas « alimentaire » comme peuvent l'être de nombreux petits boulots ou jobs pour étudiants. Perspective plutôt stimulante, j'allais enfin pouvoir être utile et appliquer mes connaissances acquises à l'université.

On m'avait installé au siège d'Habitat et Humanisme Rhône. Celui-ci était plutôt austère et pour tout dire pas très accueillant. Il était composé de deux bâtiments anciens à la façade grisâtre, de garages réhabilités et transformés en bureaux, d'algecos faisant office de bureaux ou de salles de réunion. Le tout donnait le sentiment que l'association avait grandi rapidement et que, pour des raisons financières, elle avait opté pour des moyens de fortune. L'intérieur contrastait car il était correctement aménagé et assez confortable. J'avais d'ailleurs à ma disposition tout le nécessaire (informatique, téléphone, etc...). Je partageais un bureau avec une assistante sociale. Configuration pas très commode quand elle devait recevoir du public.

Spatialement le bureau avait pour caractéristique d'être excentré. Nous étions les seuls au rez-de-chaussée dans un bâtiment à moitié désaffecté. A l'étage, il y avait deux ou trois professionnels. Et pour rejoindre les autres, il nous fallait traverser la cour. Par la suite, j'ai compris que cela reflétait notre position au sein de l'association. Contrairement à ses pairs, ma collègue ne faisait pas de l'insertion par le logement mais par l'activité économique. Elle était donc un peu à part. Quant à moi, j'étais le seul à travailler sur les études. Je n'étais pas rattaché à une équipe et je ne participais que rarement à des réunions. Seule « obligation », je rendais compte de temps à autre au directeur. J'avais la sensation d'être un peu comme un électron libre. Je circulais comme je l'entendais. Ce qui était une chance. Mais je n'étais pas vraiment intégré à l'association. Nombreux étaient les salariés et les bénévoles qui ne savaient pas qui j'étais et qui d'ailleurs ne me saluaient pas toujours.

Cela peut paraître exagéré mais cette première étude a été pour moi comme une sorte de baptême du feu. Il fallait que je sois à la hauteur de la confiance accordée et que je réussisse l'épreuve. La chose n'a pas été évidente. Avec du recul, il me semble que cette première étude a presque concentré toutes les difficultés rencontrées par la suite. En lien

avec le cabinet de consultants, j'ai construit en un temps record un guide d'entretien, réalisé de nombreuses interviews d'habitants puis j'ai écrit et restitué un rapport. J'étais plongé dans l'urgence et dans l'immédiateté. La rentabilité était de mise. Afin de tenir le planning fixé, j'enchaînais les entretiens du matin jusqu'au soir avec à peine un temps de répit entre midi et deux heures. Et si un entretien se finissait plus tôt que prévu, j'en profitais pour aller faire du porte à porte et tenter de décrocher d'autres rendez-vous. Dans une même veine, l'écriture du rapport a été plutôt ardue. Je disposais de peu de temps. Plus que dans mes travaux universitaires, mon propos devait être concis et structuré. En outre, contrairement à mes habitudes, je n'ai presque pas eu le temps de lire et de chercher des références bibliographiques traitant de près ou de loin le sujet abordé.

3.3 - De CDD en CDD : les autres études à Habitat et Humanisme Rhône

Le résultat ayant apporté satisfaction, après une première étude et un premier CDD, j'ai enchaîné une deuxième étude et un deuxième CDD puis une troisième étude et un troisième CDD. Dans une même perspective (qualitative et à partir du point de vue du public), la seconde étude a porté sur le logement des étudiants étrangers et la troisième sur l'accompagnement social lié au logement (ASLL). En quelques mots, la seconde étude était réalisée pour le compte de la Fondation Abbé Pierre. Il s'agissait de se focaliser sur un foyer d'étudiants étrangers (le foyer Saint-Michel) géré par Habitat et Humanisme, de mieux connaître les étudiants qui l'occupent, leur parcours, les difficultés rencontrées au quotidien et l'intérêt du foyer à leurs yeux, celui-ci ayant pour particularité d'être proche du centre-ville de Lyon, d'être de petite taille et d'articuler des espaces privatifs et collectifs. La troisième étude était financée par le Conseil Général du Rhône. Elle portait sur les ménages les plus en difficultés parmi ceux accompagnés par les travailleurs sociaux d'Habitat et Humanisme Rhône. L'objectif était de mieux comprendre ces ménages et leurs interactions avec les dispositifs d'accompagnement afin de trouver une solution « adaptée » à leurs difficultés et de faciliter leur « insertion ».

Loin d'être inutiles, ces deux études m'ont aidé à bâtir une pensée sur « l'habiter », thématique à travers laquelle je voulais enquêter sur les personnes hébergées. En investiguant le foyer d'étudiants étrangers, j'ai compris qu'habiter ce n'est pas simplement résider à une adresse donnée. C'est aussi investir l'espace environnant, autrement dit le « quartier ». Pour les étudiants étrangers, ce dernier avait toute son importance. Situé dans le centre de Lyon, il correspondait à leur mode de vie. Les universités étaient facilement accessibles. Les lignes de métro et les bus étaient nombreux et proches. Ils permettaient de traverser rapidement la ville. Quant aux commerces, ils étaient également nombreux et proches. On peut citer les supermarchés pratiquant des petits prix, les petites épiceries ainsi que les snacks répondant rapidement aux besoins, mais aussi les « commerces ethniques ». Les commerces asiatiques, par exemple, offraient aux étudiants chinois et japonais la possibilité de retrouver les mêmes produits que dans leur pays d'origine et de cuisiner les mêmes plats. Ce faisant, le dépaysement était vécu plus facilement.

Autre apport de cette même étude, la cohabitation au sein du foyer pouvait être essentielle pour les étudiants étrangers. Pour schématiser, l'étudiant étranger est celui qui vient de quitter son monde (sa langue, sa famille, ses amis, ses repères spatiaux, etc...) pour un autre dans lequel il se retrouve déstabilisé, privé d'une partie de ses appuis et donc temporairement exposé et fragilisé¹². Ce que les relations sociales au foyer permettaient précisément de contrebalancer. En effet les étudiants partageaient des temps ensemble. Ils pouvaient regarder à la télévision les informations ou un film loué dans un vidéoclub. De même, ils pouvaient organiser des événements plus fédérateurs comme des soirées ou des fêtes (Noël ou le Jour de l'An). Au quotidien ils discutaient,

¹² C'est bien ce que confirme Alfred Schütz pour qui l'étranger passe par différentes phases lors de son arrivée et de sa découverte du nouveau monde. Dans un premier temps, l'étranger a logiquement tendance à interpréter l'environnement dans lequel il se trouve en fonction de ses habitudes. Puis il réalise plus ou moins abruptement qu'il y a des divergences entre le monde passé et le monde présent. Ce qui allait de soi est remis en cause. Il n'est pas membre du groupe dans lequel il vit. Il ne comprend pas forcément les codes de son nouveau groupe et doit remettre en question ceux de son groupe d'origine. Traversant une crise, l'étranger doit faire un effort de traduction et d'interprétation pour, comme le dit Schütz, sortir de la salle et revenir sur le devant de la scène (Schütz, 1944 et 2003). Cet autre sociologue qu'est Georg Simmel a également écrit sur la figure de l'étranger. Il lui attribue une qualité notable. Pour lui l'étranger est celui qui arrive et qui reste dans un nouveau lieu. Il fait l'expérience de la distance dans la proximité. Comme le pauvre, il n'est pas à l'extérieur de la société mais plutôt dans ses marges. De fait, il est particulièrement bien placé et il peut porter un autre regard sur la société que ceux qui occupent une position centrale. Étant à la fois distant et proche, il peut faire preuve d'une certaine objectivité. Mentalement il est plus libre et moins encombré de préjugés. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si des secrets lui sont révélés ou si des confessions lui sont faites (Simmel, 1908 et 1990).

partageaient leurs difficultés et essayaient de trouver des solutions. Ou encore ils se conseillaient au sujet de leurs devoirs universitaires. Pour autant la cohabitation nécessitait de dépasser ses appréhensions pour aller vers l'autre mais aussi de comprendre et d'accepter les différences culturelles. Ce qui n'était pas aisé au foyer où vivaient plus d'une trentaine de résidents venant d'horizons divers comme la Chine, la Bulgarie, le Tchad, le Kenya, l'Algérie ou encore la Colombie et le Mexique.

L'étude sur l'accompagnement social lié au logement a permis de dégager un point capital : pour habiter il faut cohabiter avec autrui, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du logement. Cela veut dire être inscrit dans des relations sociales et être reconnu, bref avoir une place dans la société. Or il peut arriver que le réseau social d'une personne rétrécisse et qu'elle se retrouve seule, en souffrance, repliée chez elle et sur elle-même. Ainsi l'étude montre que les enquêtés ont un réseau relationnel restreint¹³. Ils entretiennent quotidiennement peu de relations de voisinage. En cela, ils ne diffèrent sans doute pas de leurs contemporains¹⁴. De plus, ils peuvent avoir peu de contact avec leur famille. Parfois ils sont même en rupture avec celle-ci. Très souvent ils sont sans emploi. Les occasions de faire des rencontres sont donc moindres. Enfin quelques uns disent ne pas avoir d'amis ou alors l'amitié se joue dans la famille ou à travers la relation entretenue avec le travailleur social. Dans ce cas particulièrement, l'accompagnement a pour objet la préservation du lien dans le temps présent, condition importante pour le maintien moral de la personne¹⁵.

¹³ Leurs caractéristiques sociologiques permettent d'éclairer quelque peu ce constat. Ils vivent majoritairement seuls dans leur logement situé en général dans Lyon. Ils ont plus de 50 ans. Ils sont d'origine étrangère et bien souvent ils n'exercent pas d'activité professionnelle.

¹⁴ Selon Jean-Yves Authier, les relations de voisinage ont considérablement évolué dans la société française. Autrefois elles étaient denses et revêtaient un caractère obligatoire. Désormais la distanciation entre voisins tend à devenir la norme. Au mieux il y a des conversations ou des visites mais aussi des échanges de petits services. Mais il ne faut pas en déduire que les relations sociales sont moins riches. En fait elles se sont redistribuées. Autrement dit, les français « voient » moins. En même temps ils investissent d'autres rapports sociaux comme les collègues de travail ou les amis présents dans le quartier, la ville et au-delà (Authier, 2002).

¹⁵ Pour reprendre et détourner une expression de Christian Laval et de Bertrand Ravon, ici la « relation d'aide » est aussi une « aide à la relation » (Laval, Ravon, 2005). Cela veut dire que l'enjeu pour l'intervenant est d'établir une relation avec l'usager afin que ce dernier ne s'isole pas plus, voire puisse se réinvestir dans des relations sociales. On voit à travers cet exemple combien on est éloigné d'une insertion « traditionnelle » qui suppose des perspectives en matière de logement ou d'insertion professionnelle. De fait il est clair que le travail social a sensiblement évolué. Comme le formule justement Robert Castel, « le travailleur social est alors comme un passeur qui s'apercevrait en cours de traversée qu'il n'y a plus de berge où conduire son passager » (Castel, 1998, p.42). Comment insérer quand on ne sait pas quelle direction prendre ? Quel est désormais le sens du travail social ?

Au cours de cette étude comme au cours de la précédente, j'ai été soutenu et dirigé par deux acteurs d'Habitat et Humanisme Rhône : Babacar et Jean-Claude. Ils m'ont permis d'intégrer un groupe de réflexion interne à l'association dans lequel j'ai présenté les travaux en cours et profité des réflexions des uns et des autres pour les améliorer. Babacar était salarié de l'association. Il avait une formation d'urbaniste. Jean-Claude faisait du bénévolat et se désignait comme un « sociologue à la retraite ». Après avoir soutenu une thèse sur la culture ouvrière et la reproduction sociale, il a fait carrière en dehors du monde universitaire en tant que formateur dans une école d'architecture, puis consultant dans une agence d'urbanisme et enfin chef de projet dans le développement social urbain. Loin de profiter tranquillement de sa retraite, il avait un emploi du temps relativement chargé. En effet il s'était engagé politiquement et surtout il était bénévole dans plusieurs associations ayant trait au logement : Habitat et Humanisme Rhône, Aralis et la Fonda Rhône-Alpes.

3.4 - D'Habitat et Humanisme Rhône à la Fonda Rhône-Alpes : les débuts d'une professionnalisation marquée par une certaine forme de précarité

A la fin du troisième contrat, je n'ai pas été reconduit à Habitat et Humanisme Rhône. Il n'y avait dans l'immédiat plus d'étude à réaliser. J'étais déçu car des possibilités de travailler durablement dans l'association avaient été évoquées sans pour autant aboutir. Cependant grâce à Jean-Claude j'ai intégré la Fonda Rhône Alpes¹⁶ peu de temps après mon départ d'Habitat et Humanisme Rhône. A ma grande surprise, j'y ai retrouvé comme administrateur Jean-Christian et Pierre. Début 2006 je suis devenu « chargé de mission » à la Fonda Rhône-Alpes en même temps que deux autres doctorants en sociologie. Ce recrutement ne relevait pas du hasard mais exprimait clairement l'intention du bureau de l'association. Ses membres voulaient des personnes ayant des compétences certaines pour réaliser des études et présentant par rapport aux financeurs

¹⁶ La Fonda Rhône-Alpes était une association inscrite dans la filiation de l'Éducation Populaire, un mouvement visant l'émancipation des classes populaires. Elle s'adressait surtout à d'autres associations intervenant dans les quartiers dits « sensibles ». Elle les faisait se rencontrer afin d'échanger et de réfléchir. Elle aidait au développement de projets locaux et réalisait des études. Historiquement, la Fonda Rhône-Alpes est une émanation de la Fonda nationale qui, elle, a été créée en 1981. Il faut savoir qu'il existe en France d'autres antennes de la Fonda (en Île-de-France, en Poitou-Charentes, en PACA, en Lorraine, en Picardie, etc...).

plus de crédibilité qu'un professionnel du travail social ou un étudiant en sciences humaines qui aurait arrêté son cursus en deuxième cycle.

Autre différence notable avec Habitat et Humanisme Rhône, la Fonda Rhône-Alpes était une petite association, elle comptait une poignée de salariés (quatre chargés de missions et une secrétaire). Plus que les locaux d'Habitat et Humanisme Rhône, ceux de la Fonda Rhône-Alpes étaient d'un genre particulier. Ils étaient situés près de la gare de Perrache, à l'entrée du marché de gros, au deuxième étage d'un immeuble presque entièrement désaffecté et voué prochainement à la démolition. Un habitat rêvé pour les blattes que nous croisions régulièrement. La Fonda Rhône-Alpes disposait en tout et pour tout de quatre pièces. Une première était une salle de réunion permettant l'accueil de personnes extérieures, faisant aussi office de salle pour déjeuner et d'entrepôt dans lequel on trouvait pêle mêle des fournitures de bureau, diverses archives, des chaises pliées pas toujours en état, des cartons contenant des rapports et des publications plus ou moins récentes. Une seconde pièce combinait bon gré mal gré une salle de réunion et un centre de documentation. Une troisième était un petit bureau pour le secrétariat. Une quatrième était destinée aux chargés de mission. Elle n'était pas très grande et quand nous étions tous présents, un coup de fil ou quelque conversation suffisait à distraire ou à déranger.

Les conditions de travail n'étaient pas idéales. J'ai moi-même souvenir d'avoir ressenti de la gêne lors de rendez-vous dans nos locaux. Pour autant nous menions à bien notre travail. Nous nous étions habitués à la situation. Il nous arrivait même d'en rire et de lui trouver une sorte de charme un peu « folklorique ». J'ai vécu mon intégration à la Fonda Rhône-Alpes comme une promotion. J'étais mieux rémunéré qu'à Habitat et Humanisme Rhône. En outre, après un premier CDD, j'allais passer en CDI. J'imaginais de la sorte disposer d'un peu de répit. L'enchaînement de CDD, laissant dans l'incertitude, avait été quelque peu éprouvant.

En intégrant la Fonda Rhône-Alpes, j'ai compris que je bénéficiais à Habitat et Humanisme Rhône d'une certaine tranquillité. Auparavant je m'occupais des études et rien que des études. A la Fonda Rhône-Alpes, j'ai découvert tout un versant

administratif et financier. C'était le contrecoup d'un meilleur salaire. Je devais suivre les conventions des missions en cours, réaliser des bilans financiers et fournir divers justificatifs. Non seulement la tâche n'était pas passionnante mais en plus elle était chronophage. Elle absorbait énormément de temps au détriment du travail de fond. Sans compter que l'Université ne m'avait pas formé à cela. En comptabilité je n'y connaissais pas grand-chose pour ne pas dire rien du tout. De fait j'ai dû apprendre en pratiquant.

Pour donner un aperçu de mes travaux, j'ai principalement réalisé à la Fonda Rhône-Alpes deux études, une première consistant à évaluer un dispositif d'insertion par le logement pour des sortants d'hôpitaux psychiatriques et une seconde portant sur les discriminations ethniques. La première étude était une commande d'Habitat et Humanisme Rhône rendue possible grâce aux liens maintenus avec Pierre. Trois ans auparavant, l'association avait ouvert, dans deux maisons situées dans la périphérie de Lyon, un hébergement transitoire à destination des sortants d'Hôpitaux Psychiatriques : les « Maisons Supervisées ». Habitat et Humanisme Rhône avait saisi une opportunité. L'association avait répondu et avait été retenue à un appel d'offres soutenant les « expérimentations » et émanant des services de l'État¹⁷. L'enveloppe financière décrochée devait permettre d'améliorer le bâti et de réaliser une « évaluation » du dispositif. C'est pourquoi, en duo avec un bénévole de l'association, un ancien consultant provenant du monde de l'entreprise, je suis allé interviewer les résidents et les intervenants des deux Maisons Supervisées puis des acteurs associatifs et institutionnels concernés par la question de la santé mentale et du logement.

Ce sont les entretiens avec les résidents qui ont été les plus instructifs. Ils ont amené des éléments de réflexion sur la localisation de l'habitat ainsi que sur la cohabitation. Concernant la première thématique, il apparaît que les résidents apprécient d'habiter dans un quartier calme, loin du bruit et de l'agitation de Lyon. Compte tenu de leur maladie, la schizophrénie¹⁸, c'est un environnement particulièrement propice au repos. Pour autant, la distance avec la ville ne va pas sans présenter des inconvénients. Ainsi

¹⁷ Délégation Interministérielle à l'Innovation et l'Expérimentation Sociale.

¹⁸ La plupart des résidents ont été diagnostiqués « schizophrènes ». Si l'on suit le psychiatre Jean Garrabé, la schizophrénie est une sorte de scission de l'esprit. Elle se manifeste par des hallucinations, des idées délirantes, des troubles du cours de la pensée. Ce néologisme, conçu par Eugen Bleuler lui-même psychiatre, ne désigne pas une maladie unique mais un groupe de plusieurs maladies évoluant diversement en fonction des individus (Garrabé, 2006).

quand ils veulent visiter un proche, ils doivent passer du temps dans les transports en commun. Ce qui n'est pas facilement supportable en raison du traitement médicamenteux qui fatigue considérablement. En résumé si les maisons supervisées sont une sorte de cocon protecteur, elles peuvent aussi enfermer et nuire aux résidents.

Dans chaque maison les résidents ne sont pas plus de trois ou quatre cohabitants. Chacun a un espace privatif (chambre et salle d'eau) et partage avec les autres des espaces collectifs (cuisine, salle à manger). Avec le temps des liens se sont noués. Et ce d'autant plus facilement que les résidents se connaissaient préalablement puisque provenant d'un même hôpital psychiatrique. Au quotidien ils déjeunent ou discutent ensemble. La maladie joue un rôle central. Comme les résidents savent de quoi il retourne à ce sujet, ils se conseillent et s'encouragent mutuellement. Mais rien n'est simple car parfois un résident en crise peut affecter et peser sur le collectif, engendrer temporairement chez les autres résidents un mal-être et un repli dans l'espace privatif.

La seconde étude financée par l'ACSE (Agence Cohésion Sociale et l'Égalité des Chances) portait sur la lutte contre les discriminations ethniques en milieu associatif¹⁹. L'idée plutôt originale était de mettre l'accent sur les discriminations subies mais aussi sur celles produites par les associations. Paradoxalement c'est peut-être cette étude qui a été la plus stimulante à la Fonda Rhône-Alpes. J'ai découvert les associations d'Éducation Populaire. J'ai aussi découvert une thématique que je ne connaissais pas auparavant. Par chance, j'ai pu la travailler de manière continue pendant deux ans et pas seulement pendant quelques mois comme dans bien des études menées auparavant. La méthodologie a été riche en rebondissements dans la mesure où j'ai dû procéder à des réajustements. Elle était également originale. Suivant les habitudes de la Fonda, j'ai mis en place non pas un dispositif d'enquête individuel mais collectif. J'ai commencé par réunir autour d'une même table différents acteurs associatifs afin d'explorer la thématique. Suite à plusieurs réunions, une même difficulté est apparue : la question des discriminations ethniques n'était pas abordée frontalement. Soit le sujet de conversation déviait, soit les discriminations étaient abordées trop généralement²⁰. Bref les

¹⁹ Type centres sociaux.

²⁰ Il était fréquemment question de lieux communs comme l'embauche massive dans les centres sociaux dans les années 1990 de jeunes issus de l'immigration maghrébine aux postes d'animateurs.

participants ne témoignaient jamais en leur nom propre. C'est pourquoi il a été décidé de poursuivre l'enquête en réalisant des entretiens individuels qui, eux, ont porté leurs fruits. Sous couvert d'anonymat, quasiment chaque interviewé a amené des éléments concrets attestant que dans ses pratiques il a fait face à des discriminations ethniques. Pour donner un exemple, les enquêtés ont parlé de « l'ethnisation des groupes de femmes issues de l'immigration maghrébine ». Ces dernières pouvaient se retrouver confinées dans des activités stéréotypées²¹ comme la couture et la cuisine orientale. Ce qui entre en contradiction avec le cadre associatif qui affiche une volonté d'émancipation du public. Enfin, puisque la dimension collective ne fonctionnait pas, nous avons changé d'échelle. Avec l'ensemble des professionnels d'un centre social volontaire, nous nous sommes lancés dans la création d'un abécédaire visant à sensibiliser les acteurs associatifs et institutionnels sur la question des discriminations²².

Après deux ans, j'ai quitté la Fonda Rhône-Alpes car une certaine forme de précarité ressentie à Habitat et Humanisme se poursuivait. Et ce alors même que j'étais en CDI. Les financements globaux de la Fonda Rhône Alpes tendaient à diminuer. D'autres étaient recherchés mais ils ne suffisaient pas toujours. Ceux de la mission « lutte contre les discriminations » étaient assez représentatifs des difficultés vécues. Ils étaient attribués pour une durée de six mois. Au-delà, nous n'avions pas de visibilité. Il fallait systématiquement aller rencontrer le financeur pour tâter le terrain, rendre compte également et déposer un nouveau dossier en espérant qu'il soit retenu. La situation était assez stressante. Je me sentais responsable vis-à-vis de la Fonda Rhône Alpes et des acteurs engagés à nos côtés. J'étais aussi inquiet pour mon devenir. Qu'allait-il m'arriver si la mission s'arrêtait ou pire si l'association mettait la clé sous la porte ?

Conscient de la fragilité de la Fonda Rhône-Alpes, au lieu d'attendre comme à Habitat et Humanisme, j'ai pris les devants. Un peu plus d'un an après avoir intégré

²¹ On peut prétendre que ces activités sont doublement stéréotypées. Certes elles le sont du point de vue de la « culture » (maghrébine). Mais elles le sont aussi du point de vue du « genre » (féminin). Elles donnent à penser qu'une femme ne peut s'occuper que de cuisine et de couture. Et une femme Maghrébine que de cuisine orientale.

²² L'abécédaire a été coconstruit avec les professionnels du centre social tout au long du processus. Il a pour caractéristique de traiter les discriminations au sens large du terme et pas seulement ethnique. A cette fin il comprend les entrées suivantes : a pour amalgame, b pour banlieue, c pour communautaire et communautariste, d pour discrimination, e pour ethnie, f pour femme, g pour gaulois, h pour homophobie, etc...

l'association, j'ai commencé à prospecter et je suis parti en quête d'un emploi. C'est à ce moment là que je me suis rendu compte que les postes à pourvoir correspondant à mon profil étaient peu nombreux. Fort heureusement, au bout de plusieurs mois, les démarches ont abouti. Suivant les conseils de Pierre, j'ai contacté le directeur de la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion Rhône-Alpes (MRIE) afin qu'il m'aide. En réalité ce dernier ne m'était pas tout à fait inconnu. J'avais déjà entendu son nom. D'une part il avait dirigé avant Pierre Habitat et Humanisme Rhône. D'autre part, quelques années auparavant, il avait aussi été administrateur de la Fonda Rhône-Alpes. Il n'a pas tardé à me répondre qu'un poste allait se libérer dans sa structure. Étant donné le profil recherché, une personne ayant une formation en sciences humaines et pouvant conduire des études qualitatives, il m'a conseillé de postuler. Et c'est ce que j'ai fait sans hésiter. Effectivement, autant quand j'étais à Habitat et Humanisme, je ne savais pas ce qu'était la Fonda Rhône-Alpes, autant la MRIE était connue, reconnue et précédée par sa réputation.

3.5 - La relance de la thèse : le rôle clé de l'intégration de la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion...

Et la thèse dans tout cela ? Depuis la réalisation du deuxième terrain (le Train de Nuit), un temps important s'était écoulé. Professionnellement j'accumulais les expériences. Sauf que la thèse restait quasiment au point mort. Tout au plus, j'avais écrit quelques pages et lu des ouvrages. En outre, je fréquentais de moins en moins l'Université et le lien avec mes pairs se distendait progressivement.

Pour faire un bref retour en arrière, lorsque j'étais à la Fonda Rhône-Alpes, je privilégiais mes activités professionnelles, j'avais peu de temps et d'énergie à consacrer à la thèse. Et d'ailleurs je n'en avais pas vraiment envie. Je m'interrogeais sur le sens de mes études et sur mes perspectives professionnelles : après plusieurs années d'études, comment pouvais-je vivre une certaine forme de précarité ? Pour moi il y avait là une contradiction difficilement compréhensible et supportable. Professionnellement la voie choisie était-elle la bonne ? Le mieux n'était-il pas de tout laisser tomber et de tirer un trait sur la thèse, les sciences humaines et l'insertion dans le social ?

Par la suite, deux événements ont été marquants pour la relance de la thèse : l'intégration de la MRIE et la découverte du troisième et dernier terrain (le Patio). Au début de l'année 2008, j'ai été recruté à la MRIE en tant que « chargé de mission ». Cette fois c'était clairement une promotion. La MRIE²³ était plus solide et mieux organisée que la Fonda Rhône-Alpes. Elle jouissait d'une certaine notoriété localement ainsi que nationalement. En passant de la Fonda Rhône-Alpes à la MRIE, j'avais la sensation de basculer dans un autre monde. Le court terme n'était plus le seul horizon. Je pouvais me concentrer sur les missions car je n'avais plus en charge le volet administratif et financier. J'avais l'opportunité de travailler dans de bonnes conditions avec des acteurs importants de l'action sociale comme les Conseils Généraux. Des perspectives s'ouvraient à nouveau. On m'avait d'ailleurs prévenu avant que je n'intègre la MRIE en la décrivant comme un endroit intéressant pour faire des rencontres et se constituer un bon carnet d'adresses. Qui sait où cela me mènerait ?

Compte tenu de la tournure prise par mon parcours professionnel, j'étais incité à reprendre la thèse. Le directeur de la MRIE, Jean-Pierre, m'a lui-même soutenu en m'octroyant davantage de congés et plusieurs semaines de « formation » dédiées à la rédaction de la thèse. Je voyais un double enjeu à la reprise de celle-ci. Pour mon avenir professionnel, elle ne pourrait que me servir et me donner plus de crédit. D'un point de vue plus personnel, il fallait que j'aille au bout de la thèse et que je ne la laisse pas inachevée au risque de le regretter amèrement plus tard.

²³ Bien qu'ayant un statut associatif, la MRIE peut être comparée à un organisme para public voire même à une institution. Pour la définir, elle est un observatoire régional de la pauvreté ayant pour objectif de produire et de diffuser de la connaissance à destination des acteurs concernés par la lutte contre l'exclusion. A cette fin elle collecte des statistiques, réalise des études qualitatives ou quantitatives, s'appuie sur des réunions ou des groupes de travail composés de professionnels ou d'usagers. Elle rassemble généralement ces différentes données dans un même document, le « dossier annuel », qui constitue une pièce centrale dans son dispositif. Il faut souligner que la MRIE est née en 1992 sous l'impulsion d'ATD Quart Monde ainsi que de certains partenaires sociaux et institutionnels. Dans le temps présent, elle est soutenue et financée par l'État, la Région et les huit Départements de Rhône-Alpes.

3.6 - ...Et la découverte du troisième et dernier terrain

Quand bien même je souhaitais poursuivre la thèse, il fallait que je trouve un troisième et dernier terrain. Deux ne pouvaient pas suffire. La quantité de matière récoltée n'était pas négligeable mais elle manquait de diversité pour effectuer un travail de comparaison. En récapitulant, je disposais d'une structure alternative (Main dans la Main) ainsi que d'une autre plus institutionnelle et représentative de l'hébergement d'urgence (le Train de Nuit). L'actualité m'avait guidé vers les « Maisons Relais », sorte d'hébergement pérenne dans des structures de petite taille combinant des espaces privés et collectifs. Visiblement elles se développaient ces dernières années. J'étais retourné vers Habitat et Humanisme Rhône, sachant que l'association gérait plusieurs Maisons Relais. L'une d'elles m'intéressait particulièrement car elle avait plusieurs années d'ancienneté et elle était tenue quasiment depuis le début par la même professionnelle ou « maîtresse de maison » selon la terminologie institutionnelle. J'avais pris contact avec cette dernière qui m'avait accueilli d'autant plus favorablement qu'elle me connaissait déjà. Par la même occasion, j'avais également rencontré le responsable des Maisons Relais d'Habitat et Humanisme Rhône et j'avais obtenu son aval pour démarrer l'enquête.

Sauf que peu de temps après, j'ai reçu par le biais de mon réseau universitaire un appel d'offre émanant des Petits Frères des Pauvres²⁴. L'association souhaitait évaluer un foyer ouvert en janvier 2008 et plutôt inédit car s'adressant à un public particulier : des personnes âgées de plus de cinquante ans et ayant un « passé de rue ». Les objectifs de l'évaluation étaient assez généraux : apprécier en quoi le projet mis en œuvre était conforme aux objectifs initiaux, estimer la capacité du dispositif à évoluer et à s'adapter, analyser la satisfaction des acteurs (résidents, salariés, bénévoles,

²⁴ L'association a été fondée en 1946 par Armand Marquiset (1900-1981), un chrétien fortement engagé dans la vie associative. Le nom de l'association ne l'indique pas mais elle cible une catégorie particulière de pauvres. Elle s'adresse à ceux qui sont âgés de plus de 50 ans et qui souffrent de solitude et d'exclusion. L'association est présente dans toute la France. En 2010 elle comptait 500 salariés pour 9000 bénévoles. Comme Habitat et Humanisme, elle accorde une place centrale au bénévolat. L'association est implantée dans d'autres pays à travers une fédération internationale (Canada, États-Unis, Mexique, Allemagne, Espagne, Suisse, etc...). Son action se décline de différentes manières : elle héberge, loge, accompagne (à domicile, en maisons de retraites, en institution hospitalière, etc...), mais aussi elle permet le départ en vacances de son public. L'association a pour spécificité d'être largement financée par des legs et des dons puis par le revenu de ses activités et par des subventions.

prescripteurs), déterminer l'utilité sociale du projet et l'intérêt de son éventuelle reproduction et enfin disposer d'éléments objectifs et approfondis d'analyse à restituer aux partenaires et aux pouvoirs publics. L'opportunité tombait à pic. Par plusieurs aspects (durée d'accueil, taille et agencement du bâti), le dispositif ressemblait à celui des Maisons Relais. Le Patio avait toutefois l'avantage de pointer un public particulier. De plus, si je choisisais le Patio, j'allais pouvoir être rémunéré et concilier expérience professionnelle et recherche.

J'ai décidé de mettre de côté l'investigation de la Maison Relais. Une difficulté restait à résoudre. Travaillant quasiment à temps complet²⁵ à la MRIE et ayant par ailleurs une charge de cours à assurer à l'Université, je ne pouvais à l'évidence pas répondre seul à l'appel à projets. A ce moment-là, j'ai eu l'idée de solliciter un collectif, le Groupe de Recherche Action (GRAC) composé de doctorants en sociologie, qui se lançait tout juste dans la professionnalisation. Pour ne pas faire de mystère, j'étais proche d'eux et même ami avec certains. Nous partagions le même laboratoire de recherche : le CRESAL (le Centre de Recherche et d'Études Sociologiques Appliquées de la Loire). Nous avons des approches et des références communes. Ce qui était plutôt de bon augure pour une collaboration. Ils ont accepté ma proposition et, comme il se doit, nous avons répondu à l'appel d'offre en un temps record.

Quelques semaines après, j'ai été contacté par François, le directeur du Patio, et invité à me rendre sur le site. Après avoir visité la structure, nous sommes entrés dans le vif du sujet. Il m'a appris que nous avions passé la première sélection. Il ne restait plus que quelques concurrents en course. En somme, l'entretien était un test et je devais répondre à certaines questions : comment le groupe travaillait-il ? Quelles étaient nos méthodes ? Notre rapport serait-il compréhensible par tous et pas seulement par des sociologues ? Puis quelques jours ont passé et le directeur m'a contacté de nouveau pour m'apprendre que nous étions définitivement retenus. L'entretien avait visiblement apporté satisfaction. De l'avis du directeur, notre projet tenait la route. En outre, nous avons quelques « plus » par rapport aux autres concurrents comme l'association en tant que

²⁵ Plus précisément je travaillais à 90% équivalent temps plein. Ce qui me laissait donc au cours de la semaine une demi-journée de libre pour d'autres activités.

conseiller scientifique d'un chercheur reconnu sur la question SDF²⁶ et mon appartenance à la MRIE que je n'avais évidemment pas omis dans mon CV.

L'évaluation du Patio s'est déroulée du mois de juillet 2008 au mois de février 2009. Elle a suivi, dans les grandes lignes, le même cours que la plupart des études. Nous étions cinq à travailler sur celle-ci. Après avoir réalisé ensemble les guides d'entretien et pour faciliter la tâche, nous nous sommes répartis les types d'acteurs à interviewer. J'ai interrogé uniquement les résidents afin de collecter au mieux les données pour la thèse. Mes collègues ont enquêté, soit auprès des intervenants du Patio (professionnels et bénévoles), soit auprès des partenaires (acteurs associatifs et institutionnels). La répartition des interviewés a influé assez logiquement sur l'écriture. Chacun a écrit sa partie, l'a fait circuler afin de recueillir les différents avis, puis nous avons assemblé le tout.

A la fin de l'évaluation, nous avons pris conscience des limites de notre travail. Trois d'entre elles peuvent être citées. Premièrement d'un commun accord l'évaluation s'est faite uniquement par entretiens. Ce qui personnellement m'a donné un peu l'impression de survoler la structure et de ne pas en apprendre assez sur les résidents. Deuxièmement mes collègues ont réalisé que les entretiens menés auprès des partenaires du Patio n'étaient pas forcément pertinents et présentaient des redondances. Sans conteste, il aurait été plus judicieux de faire des observations dans l'enceinte même du Patio. Il convient d'expliquer que l'intégration des partenaires dans l'enquête est le fruit de la volonté des Petits Frères des Pauvres. Elle peut être interprétée comme une tentative de publicisation du dispositif. Autrement dit, il s'agissait pour l'association de montrer aux yeux de tous que le Patio existait bel et bien et qu'il s'y produisait une évaluation²⁷. Troisièmement il nous est apparu que le rapport final est plus une addition de

²⁶ Il s'agit de Pascale Pichon.

²⁷ L'anecdote suivante traite des faits qui se sont déroulés peu de temps après et révèle une même perspective. Quelques semaines après le rendu du rapport, l'association a organisé sur nos conseils une restitution. Nous ne souhaitons pas nous contenter de rendre un rapport sans pouvoir le présenter et débattre. Mais, contrairement à ce que nous imaginions, la restitution ne s'est pas déroulée en petit comité. Plus d'une vingtaine d'acteurs étaient présents. Nous avons été placés au centre d'une grande table, à côté de François et en face du financeur. Sur le coup, la situation était un peu déconcertante car elle s'était comme retournée en notre défaveur. J'avais le sentiment que nous avions été instrumentalisés par plus malin que nous. Et ce qui devait être une discussion ou un débat détendu s'est transformé en un compte rendu un peu formel à l'adresse du financeur sous l'œil vigilant du directeur qui intervenait pour préciser ou pour relativiser certains propos pouvant nuire à l'image de la structure.

contributions qu'un travail collectif. En raison du temps court dont nous disposions, des emplois du temps chargés de chacun et de notre mode d'organisation, nous avons eu du mal à échanger et à créer véritablement une pensée commune.

Après l'évaluation du Patio une autre opportunité s'est présentée à moi. Ma directrice de thèse a lancé et coordonné une recherche pour la Direction Générale des Affaires Sociales (DGAS) portant sur la question de la « sortie de la rue et de l'accès au chez-soi »²⁸. Celle-ci associait des jeunes chercheurs²⁹ et prenait place sur plusieurs terrains d'enquête choisis en fonction des caractéristiques, de l'originalité et de la complémentarité des structures. Mes collègues ont enquêté sur des CHRS à Montpellier et à Lille ainsi que sur une association stéphanoise spécialisée dans l'accompagnement dans le logement. Pour ma part, constatant que la matière concernant les résidents faisait défaut, j'ai tout simplement décidé de retourner au Patio.

L'étude s'est déroulée de septembre 2009 à mai 2010. Sur le terrain nous avons effectué bon nombre d'observations, des entretiens avec les accompagnants et les personnes hébergées ou logées. Ces derniers nous ont permis de réaliser la première partie du rapport qui porte sur des « histoires d'habiter ». Par là il faut entendre des parcours de personnes sans domicile placés sous l'angle de l'habitat et qui présentent en outre l'intérêt de donner à voir une diversité de profils³⁰. Pour en dire plus sur le contenu même du rapport, la seconde partie est une théorisation des conditions permettant l'accès au chez-soi. Articulée autour de plusieurs grandes thématiques, elle comprend de nombreuses réflexions sur le rapport à la propreté qui est fortement normé, l'investissement de l'espace à travers son aménagement et sa décoration, l'intimité qui est protéiforme et qui peut être favorisée ou enfreinte en institution, l'importance des plaisirs du quotidien tels que recevoir, partager ou cuisiner, ou encore la cohabitation dans l'hébergement qui bien que subie peut amener des contreparties non négligeables pour les résidents comme la solidarité.

²⁸ Le rapport final est intitulé Sortir de la rue : les conditions de l'accès au chez-soi (Pichon, Jouve, Choppin, Grand, 2010). Suite à un travail de reformulation, il a été présenté sous forme synthétique dans le dossier annuel 2011 de la MRIE (MRIE, dossier annuel 2011).

²⁹ Élodie Jouve, Katia Choppin et moi-même.

³⁰ On y trouve par exemple l'histoire d'un homme qui a vécu avec son chien dans un appartement insalubre, d'un autre qui a vu son parcours résidentiel basculer lorsqu'il a été incarcéré, ou encore d'un dernier qui a été routard et qui a traversé toute la France.

J'ai perçu assez nettement au fil de l'étude combien elle m'a aidé à me remettre dans une dynamique de recherche. Les échanges avec mes collègues ont été nombreux et denses. De manière originale, comme pour lancer la réflexion, nous avons au début de l'enquête abordé notre rapport respectif au chez-soi afin de comprendre ce que cette notion centrale dans notre travail signifiait pour chacun d'entre nous. Par la suite nous avons pris le temps d'échanger sur les difficultés rencontrées sur le terrain, tout comme nous avons construit ensemble la trame du rapport et commenté en détails les écrits de chacun. Si l'évaluation faite avec le GRAC m'a permis d'entrevoir des éléments forts relatifs au bâti, à la cohabitation ou la spécificité du cadre du Patio, l'étude pour la DGAS m'a donné l'occasion de les reprendre et de les approfondir ou d'en découvrir de nouveaux. Il faut dire que lors de ce retour au Patio j'ai effectué pendant plusieurs mois des observations et des entretiens. Aussi j'ai eu cette fois le sentiment d'intégrer réellement la structure. Je me suis familiarisé avec les résidents et les professionnels en découvrant leur personnalité, leur parcours parfois, leurs activités et tout ce qui fait leur quotidien. Bénéficiant de temps, j'ai pu observer au Patio des événements particuliers comme les anniversaires ou l'arrivée et l'intégration d'un nouveau résident dans la petite communauté. De même, j'ai pu prendre la mesure de l'évolution de l'état physique et moral des résidents qui n'était pas figé et qui pouvait s'améliorer tout autant que se dégrader. Ce que je n'avais pas observé précédemment faute de temps passé dans la structure. En résumé, de l'évaluation du GRAC à l'étude de la DGAS, c'est un peu comme si j'étais passé de la photographie au film. J'avais une vision non plus statique mais dynamique du Patio. Le gain qualitatif était évident.

Par rapport à ma thèse, l'étude pour la DGAS a été aidante de plusieurs manières. J'ai pu réutiliser le carnet de terrain écrit au cours de celle-ci et je l'ai exploité intensivement et presque intégralement. De plus j'ai largement profité de la pensée produite collectivement en la réinjectant dans la thèse. Qu'elle porte sur divers aspects de méthode comme la comparaison et la théorisation qui a pour caractéristique d'être « ancrée » (Glaser, Strauss, 2010), ou sur le fond à travers des réflexions relatives aux thèmes précédemment mentionnés (la propreté, l'intimité, les plaisirs du quotidien, etc...) ou à celui fondamental de la sortie. Enfin je dois dire que je me suis appuyé sur

certain passages du rapport. Ainsi les histoires d'habiter des résidents du Patio ont été reprises. Tout en étant retravaillées, deux d'entre elles ont conservé l'aspect propre au récit de vie, *a contrario* une troisième a été éclatée et dispersée à plusieurs endroits de la thèse.

4 - Situer le parcours de recherche : une histoire parmi d'autres

Pour aller plus en avant dans un travail de réflexivité, il convient maintenant de reprendre mon parcours de recherche, de l'envisager plus largement, de le comparer à celui de mes pairs et de le situer dans l'histoire mouvante de ces disciplines que sont la sociologie et l'ethnologie. Pour cela, deux sources vont être utilisées : l'ouvrage de Jean-Philippe Bouilloud (Bouilloud, 2009) qui donne à voir et analyse des parcours de sociologues (Bourdieu, Castel, Crozier, Morin, etc...) et celui sous la direction d'Anne Dhoquois (Dhoquois, 2008) où plusieurs ethnologues (Augé, Balandier, Descola, etc...) prennent la plume et racontent leur parcours.

4.1 - Quelle vocation à devenir sociologue ou ethnologue ?

Au regard de ces parcours de sociologues et d'ethnologues qui font figure de référence, plusieurs observations peuvent être faites. Une première s'impose au sujet de leur vocation. Selon Jean-Philippe Bouilloud, *« la nouveauté de la discipline fait que le choix de ce métier ne peut correspondre à un désir préalable et cohérent, comme ce serait le cas pour d'autres métiers intellectuels comme ceux d'historien ou de juriste (...) si on peut évoquer pour ceux qui sont nés dans les années 1920 l'absence de filière propre de sociologie jusque dans les années 1960, on constate cependant que même ceux qui vont faire leurs études autour de, ou après, 1968 comme Vincent de Gaulejac ou Michel Wieviorka, vont connaître aussi cette variété d'itinéraires avant d'entamer leur cursus de sociologie, soit qu'ils fassent auparavant des études plus « compatibles » avec les désirs ou contraintes familiaux, soit que l'idée ou le goût de la sociologie ne se sont pas encore manifestés chez eux »* (Bouilloud, 2009, p.155). A ses débuts la sociologie n'était pas assez connue. Elle ne pouvait donc pas susciter des vocations. Pour autant son développement n'a pas forcément aidé à cela. Autour de 1970, elle

pouvait encore être empruntée suite à des détours dans d'autres disciplines universitaires.

Et maintenant ? Sans doute la situation a-t-elle évolué. Néanmoins, me concernant, en entrant à l'Université, je ne comptais pas devenir ethnologue ou sociologue. En raison des enseignements dispensés au lycée, je connaissais la sociologie surtout à travers ses pères fondateurs que sont Comte, Marx et Durkheim. Par contre, je ne connaissais rien à l'ethnologie. Au mieux, le terme d'anthropologie renvoyait à l'étude de sociétés préhistoriques. En ce sens, il est clair que je n'avais pas de vocation tout comme je n'avais pas de projet professionnel d'ailleurs. La seule évidence était mon intérêt pour les sciences humaines. Ayant du mal à opter pour une discipline particulière, j'ai tout simplement fait plusieurs essais. Parallèlement à un DEUG de lettres, j'ai fait un DEUG de psychologie et j'ai suivi un cours de découverte d'ethnologie. A la fin des deux premières années, je me suis finalement dirigé vers la licence d'ethnologie. C'était la discipline qui m'intéressait le plus. Puis j'ai poursuivi en maîtrise, DEA et thèse. Paradoxalement, après avoir été attiré par l'ailleurs et l'étranger, je suis en quelque sorte revenu vers l'intérieur puisque j'ai orienté mes recherches localement sur la pauvreté, en me tournant d'ailleurs plutôt du côté des sociologues³¹ que des ethnologues.

4.2 - Bifurcations et glissements dans le parcours universitaire

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, les bifurcations et les glissements constatés dans mon parcours se retrouvent dans les parcours des sociologues et des ethnologues cités précédemment. Il n'y a pas de trajectoires rectilignes ou linéaires. On observe des réorientations ou des microruptures. Elles sont même la règle d'après Jean-Philippe Bouilloud (Bouilloud, 2009). Un élément récurrent frappe cependant. Avant d'avoir étudié la sociologie ou l'ethnologie, nombreux sont les chercheurs qui sont passés par la

³¹ Ce déplacement du côté de la sociologie n'a pas été simple. Les enseignements dispensés en ethnologie (l'ethnologie des indiens d'Amérique du Nord, l'ethnopsychiatrie, l'anthropologie préhistorique, etc...) me paraissaient assez éloignés de la sociologie. Seule l'ethnologie urbaine servait d'intermédiaire entre l'ethnologie et la sociologie. Par conséquent j'ai dû faire tout un travail de lecture et de compréhension des auteurs et des concepts sociologiques. À l'époque j'avais véritablement l'impression de découvrir un nouveau monde. Ce qui n'était pas forcément agréable. Étant comme perdu, il fallait que je mette en place de nouveaux repères dans un univers que je trouvais moins plaisant que celui de l'ethnologie car moins accessible en raison d'une écriture plus théorique et complexe, d'une sensibilité moins affirmée dans la démarche et d'un choix d'objets de recherche plus conventionnel.

philosophie et des écoles comme l'ENS. On retrouve ces caractéristiques dans les parcours de Marc Augé et de Philippe Descola. Marc Augé a étudié à l'ENS où il a passé l'agrégation de Lettres. Grâce à un proche, il a découvert l'ethnologie et la sociologie, suivi les séminaires de Georges Balandier ou encore ceux de Lévi-Strauss. Après son service militaire, il est rentré dans un institut de recherche. Dans ce cadre, par goût de l'exotisme, il est parti en Côte d'Ivoire pendant cinq ans, a enquêté et soutenu une thèse sur les Alladian et leur rapport à la mort, la maladie et la sorcellerie. Suite à sa thèse, il a continué son parcours à l'EHESS où il a été enseignant et directeur d'études. Philippe Descola, lui, a fait khâgne et hypokhâgne, l'ENS où il a étudié la philosophie. Parallèlement, il a suivi des cours d'ethnologie qui l'ont conduit à l'EHESS. Sous la direction de Claude Lévi-Strauss et grâce à des crédits de recherche obtenus par ce dernier, il est parti pour sa thèse en Amérique du Sud étudier les indiens de la Haute Amazonie (les Achuar). Selon lui, cette destination ne relève pas du hasard. Plus jeune il a développé une affinité avec le monde latino-américain par le biais de son père qui était historien et spécialiste de l'Espagne et de l'Amérique Latine. Au cours de son parcours universitaire, il a enseigné à l'EHESS et au Collège de France (Dhoquois, 2008).

4.3 - Professionnalisation : se perdre en chemin...

Les parcours de Marc Augé et de Philippe Descola permettent de poursuivre la réflexion. Il apparaît en effet qu'ils ont fait leur thèse grâce à des financements et surtout, après celle-ci, ils ont intégré l'Université où ils ont fait carrière. De cette génération à la mienne, les choses ne sont plus tout à fait similaires. Les départements consacrés aux deux disciplines se sont développés, les DEA et DESS se sont progressivement mis en place et les effectifs ont crû de manière importante sous la pression de politiques publiques³². Il en résulte que beaucoup d'étudiants se retrouvent en sociologie par défaut. Ils arrêtent en premier cycle sans forcément obtenir leur diplôme. Pour autant, ils sont nombreux à poursuivre et aller jusqu'en DEA, DESS et en thèse avec ou sans financement.

³² Il est fait référence ici à la volonté que 80% d'une classe d'âge réussisse au bac.

Claude Dubar note qu'en sociologie, parmi ceux qui finissent leur thèse, à peu près un tiers accède à un emploi de fonctionnaire à l'Université, au CNRS ou dans des organismes publics type INSEE ou INED. Mais que deviennent les autres ? Se reconvertissent-ils ? On imagine pour certains des situations particulièrement dramatiques. Comment accepter d'avoir fait une thèse, de ne pas en tirer partie et de la laisser chez-soi rangée sur une étagère ? Comment accepter de se retrouver sans emploi ou alors dans une voie totalement éloignée ? Quant à ceux qui font un DESS, ils sont eux mieux connus. Ils prennent des chemins bien différents et peuvent devenir consultants, experts en organisation ou en management, chargés d'études, développeurs, chargés de mission, ingénieurs, chefs de projet, conseillers. Une question importante se pose : se disent-ils sociologues ? La réponse est plutôt négative pour Claude Dubar. Les étudiants qui font un DESS n'ont pas forcément réalisé l'intégralité de leur cursus en sociologie, certains sont en formation continue et l'Université est parfois loin derrière eux. De plus, le contenu des DESS ne repose pas que sur la sociologie, il combine d'autres disciplines. Selon Claude Dubar, pour se sentir « sociologue professionnel », il faut évidemment se reconnaître dans la discipline, avoir développé des connaissances et des compétences opératoires dans un domaine et être reconnu en tant que tel. Il faut aussi conserver un lien avec la communauté scientifique et certains membres avec qui sont partagées des références méthodologiques et théoriques (Dubar, 2002).

L'incertitude de mon devenir professionnel a eu des conséquences sur la thèse. On peut en dire tout autant concernant la nature de mes activités professionnelles. Dans la continuité du propos de Claude Dubar, j'ai rencontré des difficultés à identifier mes activités professionnelles et à les reconnaître dans la sociologie et cela a aussi contribué à m'éloigner de la recherche et de la thèse. Il faut rappeler que si j'ai suivi les chemins de la professionnalisation, je ne suis pas passé par un DESS mais par un DEA. Ce faisant, j'étais peut-être moins prêt que d'autres à pratiquer la sociologie à l'extérieur de l'Université.

Quand j'ai commencé à travailler en dehors de l'Université, j'ai découvert des contraintes particulières : j'avais moins de temps pour mener l'enquête, je devais être économe dans les lectures, écrire sous une forme synthétique et me soumettre à des

impératifs autres que scientifiques. De fait, je me suis adapté et, pour me soulager intellectuellement, j'ai eu tendance à séparer les deux mondes. Il y avait, d'un côté, l'Université et, de l'autre, mes activités professionnelles. Sans dénigrer ces dernières, elles me laissaient néanmoins perplexe. Certes je m'inspirais de mon savoir-faire universitaire. En même temps, le produit fini différait nettement. Comment le qualifier ? Pouvait-on parler de travail scientifique ? Quand le doute l'emportait, j'avais l'impression de me brader et, par là même occasion, de faire de la « sous sociologie ».

De mon point de vue, il y avait un paradoxe. Qu'il s'agisse d'Habitat et Humanisme Rhône, de la Fonda Rhône-Alpes ou de la MRIE, j'ai clairement été recruté du fait de mes compétences en sciences humaines. Et en même temps, assez fréquemment les conditions n'étaient pas réunies pour que je puisse les mettre en application. Détail intéressant, mes différents directeurs ne se sont généralement pas privés pour me présenter, lors de rencontres ou de réunions, comme « sociologue³³ ». Parole qui témoignait d'une reconnaissance à mon adresse mais qui était aussi sans nul doute destinée à valoriser la structure. La catégorisation ne me convenait qu'à moitié. Souvent j'abondais dans leur sens. D'autres fois je réagissais en précisant que pour l'instant j'étais doctorant.

4.4 - ...Pour mieux se retrouver

Après avoir fini la rédaction d'un premier jet de la thèse, j'ai pris conscience des changements opérés par quasiment quatre années de socialisation extra universitaire. Je n'écrivais tout simplement plus comme avant. J'avais intériorisé des pratiques qui autrefois m'apparaissaient discutables. Le texte était à certains moments trop structuré et découpé. J'écrivais aussi de manière bien plus directe. J'empruntais moins de détours ou de métaphores qui précisément permettent de déplier la pensée. La partie méthodologique était réduite, les références bibliographiques moins nombreuses. La dimension « recommandations » ou « préconisations », présente dans les études et autres rapports, avait même déteint à quelques endroits de la thèse. Avec du recul, il est

³³ On peut noter que je n'étais pas désigné en tant qu'ethnologue alors que c'était ma formation initiale. Cela résulte sans doute du fait que la sociologie est plus connue et reconnue par les acteurs de l'action sociale.

clair que le passage d'un type de production écrite à un autre ne pouvait être que problématique car il nécessite de bien les distinguer et de se défaire de certaines habitudes pour en réacquérir d'autres.

L'écriture de la thèse, l'immersion dans les lectures mais aussi parallèlement la réinscription dans des espaces universitaires m'ont fait réaliser l'importance de reconnecter ce qui a été en partie disjoint (parcours de recherche et parcours professionnel). Dans ma pratique professionnelle présente, cela se traduit de diverses manières : mettre davantage à profit mes connaissances sociologiques notamment lorsqu'il y a des études à réaliser, encadrer des stagiaires venant de l'Université, coopérer avec des acteurs ayant le même parcours et les mêmes activités que moi, organiser des conférences débat avec des chercheurs pour faire circuler les idées auprès des acteurs de l'action sociale. Tout cela est évidemment plus simple à dire qu'à faire. Il n'empêche qu'ainsi ma place professionnelle prend plus de sens et devient plus facile à tenir.

Un point important reste à éclaircir sur mon identité par rapport à mon parcours de recherche et à mon parcours professionnel. Au vu de la présentation faite, on pourrait penser que j'ai commencé l'apprentissage de la recherche, désappris avec les expériences professionnelles puis réappris en relançant la thèse. Comment me qualifier dans le temps présent ? Suis-je devenu ou suis-je en train de devenir sociologue ou ethnologue ? En réalité, les choses sont un peu plus complexes. Ce dont je me rends compte, c'est que mon identité peut être qualifiée d'indéterminée ou d'hybride. Concrètement cela se manifeste par le sentiment d'étrangeté que je ressens à certains moments. C'est un peu comme si je n'étais pas tout à fait à ma place. Grâce à mes différentes expériences professionnelles, j'ai accumulé des connaissances non négligeables relatives aux acteurs, dispositifs et politiques publiques de l'action sociale. Parfois en présence de mes pairs sociologues, je trouve les débats trop peu en prise avec ces réalités. De même, grâce à ma formation universitaire, quand je suis par exemple dans des réunions de travail en présence de professionnels de l'insertion, il me semble souvent que la réflexion manque de recul, de conceptualisation, bref de sciences humaines. Contrairement au début de ma carrière professionnelle, j'arrive désormais à

m'attribuer le qualificatif d'ethnologue ou de sociologue³⁴ non sans quelques hésitations encore.

Tout cela ramène en quelque sorte naturellement vers les sciences humaines. Sans trancher, on peut toutefois se poser un certain nombre de questions. De manière radicale, être ethnologue ou sociologue est-ce seulement faire de la recherche ? Dans ce cas, c'est évidemment problématique pour tous ceux qui pratiquent en dehors de l'Université mais aussi pour les enseignants chercheurs occupés à bien d'autres tâches. Comment se dire sociologue si on pratique peu ou pas ? Le qualificatif est-il comme un titre de noblesse valable *ad vitam aeternam* ? Pour être plus souple, est-ce avoir été formé à la sociologie ou à l'ethnologie (mais jusqu'à quel niveau ?) et, pour reprendre Dubar, s'y reconnaître, être lié à la communauté scientifique et continuer à la pratiquer sous une forme ou une autre³⁵ ?

Le caractère indéterminé ou hybride qui se dégage de mon identité ne m'est pas spécifique. Il est partagé peu ou prou par d'autres. On pourrait citer par exemple ces quelques acteurs, Jean-Christian, Pierre ou Jean-Claude, que le parcours de recherche donne à voir. Ils sont issus du travail social ou de l'Université. Formés aux sciences humaines, ils se sont engagés dans le « social » bien souvent à travers le secteur associatif. Ils essaient de lier la réflexion à l'action en restant attentifs aux idées, débats et publications. Ils sont en quelque sorte des « intellectuels exploitants » pour reprendre une formule d'Isaac Joseph (Joseph, 2004), c'est-à-dire qu'ils ont un pied dans plusieurs

³⁴ Ma présentation varie en fonction des interlocuteurs. Quand je sais qu'ils connaissent les deux disciplines, je me présente plutôt comme un ethnologue. Quand j'ai un doute ou quand je ne sais pas, je me présente comme un sociologue afin d'aider mes interlocuteurs à m'identifier.

³⁵ C'est en tous cas le point de vue que j'aurais tendance à défendre. A condition d'être référés un minimum à la sociologie et à l'ethnologie, c'est-à-dire de reposer sur une méthodologie ainsi que sur des auteurs et des concepts, les travaux menés dans le cadre d'études ou d'évaluations sont une occasion de développer ces disciplines. Ils permettent de découvrir de nouveaux objets, de travailler avec des acteurs de terrain potentiellement coproducteurs de connaissance, d'avoir une incidence sur l'action et de reposer des questions fondamentales comme celle de l'identité de la sociologie et de l'ethnologie.

« mondes sociaux³⁶ » et font de cette pluralité une ressource souvent précieuse pour l'enquêteur.

On pourrait tout autant évoquer l'expérience apparemment moins heureuse « des psychologues sur le front de l'insertion » étudiés par Christian Laval (Laval, 2010). Ils sont recrutés par les services des Conseils Généraux en raison de leurs compétences psychologiques. Pourtant ils n'interviennent pas uniquement dans cette perspective. Ils ont en outre des statuts souvent précaires, des conditions matérielles difficiles. Dans leurs activités, il leur faut traverser plusieurs épreuves : arriver à se positionner par rapport aux références qui structurent leur action (l'insertion, la santé), définir et redéfinir dans leurs services leurs missions, lever les malentendus sur leur identité professionnelle. Pour Christian Laval, tout cela fait d'eux par excellence des professionnels de l'interface, de l'entre-deux et du transitionnel. Précarité des conditions de travail, trouble dans l'action, difficultés à se définir. Comment ne pas établir de parallèles entre ces psychologues, mon parcours et celui d'autres qui ont endossé le rôle de « chargé de mission » ou de « chargé d'étude » ? Ce qui est certain, c'est que ces exemples témoignent de nouveaux « métiers » ayant en commun de graviter dans le « social ». Au regard des missions qu'ils ont à accomplir, les professionnels en question ne sont pas toujours soutenus comme il le faudrait. Compte tenu des multiples difficultés, ils se retrouvent mis à l'épreuve, sommés de puiser en eux et de compter sur leurs ressources personnelles³⁷. Comme une solution au problème

³⁶ Cette notion est celle du sociologue Anselm Strauss. Elle désigne tout groupe humain ayant une activité donnée. Certains mondes sociaux sont petits et invisibles. D'autres au contraire sont gigantesques. Pour Anselm Strauss les mondes sociaux ne sont pas clos sur eux-mêmes. Ils s'entrecroisent, s'incluent, se subdivisent en micro-mondes qui se superposent. Et c'est précisément ce que l'analyse doit mettre à jour (Strauss, 1992). Il faut rappeler avec Patrick Dubéchet combien ces deux mondes sociaux que sont la sociologie et le travail social sont liés. Les travailleurs sociaux ont été formés à la sociologie. D'ailleurs certains bifurquent et deviennent sociologues, à l'image de François Dubet. Des sociologues comme Jacques Ion et Michel Autès pratiquent un « accompagnement de l'intervention sociale ». A distance d'une sociologie critique, ils essaient d'éclairer les pratiques professionnelles. Sans compter tous les « intervenants sociaux experts » (chargé de mission, coordinateur) formés à la sociologie sur les bancs de l'Université (Dubéchet, 2005).

³⁷ Tous ces exemples se placent dans une problématique contemporaine bien connue et identifiée. Comme le dit Alain Ehrenberg, nous vivons dans l'ère du « gouvernement de soi ». Nos comportements sont désormais moins déterminés par des mécanismes sociaux et des habitudes que par des décisions personnelles. La vie n'est pas tant un destin collectif qu'une histoire personnelle. Chacun doit compter sur lui-même, se trouver un projet, donner un sens à sa vie et s'engager dans l'action. La subjectivité est devenue une question collective (Ehrenberg, 1995). Dans un ouvrage au titre révélateur L'invention de soi. Une théorie de l'identité, Jean-Claude Kaufmann produit une analyse comparable. Dans le temps présent, la voie de l'individu n'est plus tracée. Il ne suffit pas de la suivre. De même qu'il ne faut pas la trouver comme si elle avait été perdue. Il faut la construire ou l'inventer. Ego doit réfléchir, choisir avant

donné, il n'est pas étonnant que j'aie éprouvé le besoin de revenir sur mon parcours et de comprendre le cheminement effectué résumable en une formule « se perdre pour mieux se retrouver ».

II - Au seuil de la recherche

1 - Présentation des structures d'hébergement

Après avoir vu le parcours de recherche, il faut maintenant rentrer dans le vif du sujet, la recherche en elle-même, et présenter les structures enquêtées. La première structure se nomme Main dans la Main. Il s'agit d'un hébergement créé à Saint-Étienne « par » et « pour » des personnes sans domicile. L'accueil a pour caractéristique forte d'être inconditionnel. A Main dans la Main, les résidents peuvent aussi bien être seuls qu'en famille, avoir ou non des animaux de compagnie, être demandeurs d'asile ou sans papiers. La durée d'hébergement est indéterminée. Le résident peut rester autant de temps qu'il le souhaite. La structure est ouverte en permanence. Elle peut accueillir entre vingt-cinq et trente résidents. L'hébergement et les repas sont gratuits. En contre partie, la personne doit s'impliquer en fonction de ses capacités et de ses envies dans des activités comme le ménage, la préparation des repas, les déménagements sociaux ou bien encore la restauration et la vente de meubles dans un magasin appartenant à l'association. Bien que les résidents soient les principaux artisans de l'association, celle-ci s'est dotée, après quelques années de fonctionnement, de deux salariés (un comptable et un développeur).

La seconde structure a pour nom le Train de Nuit. Implantée non loin du centre-ville de Lyon, elle est gérée par deux associations : Habitat et Humanisme Rhône et le Secours Catholique. Habitat et Humanisme Rhône met à disposition des professionnels³⁸, le

d'agir. Il doit aussi se définir. Car comment agir si on ne sait pas qui on est (Kaufmann, 2004) ? Il faut donc comprendre que l'individu contemporain est plus libre que ses prédécesseurs. Mais il doit en payer le prix car il est plus vulnérable. Moins étayé collectivement, il doit supporter plus de pressions et il peut s'effondrer plus facilement.

³⁸ A savoir : un directeur et trois veilleurs présents sur le site ainsi que trois travailleurs sociaux qui y effectuent des permanences.

Secours Catholique recrute et oriente des bénévoles. Le Train de Nuit cible des personnes sans domicile mais aussi des demandeurs d'asile. Il s'adresse exclusivement aux hommes seuls. Il peut accueillir quarante résidents. Le Train de Nuit n'existe que durant la période hivernale. Et au cours de celle-ci, il ferme ses portes en journée (entre 10H00 du matin et 16H30) à l'exception du dimanche. Officiellement la durée d'accueil est limitée à quinze jours. L'entrée est gratuite. Toutefois, les résidents doivent veiller à se faire enregistrer quotidiennement, respecter un règlement intérieur et s'impliquer dans les tâches quotidiennes telles que mettre la table, faire la vaisselle ou nettoyer les réfectoires.

Enfin, la troisième structure enquêtée, le Patio, a été créée par les Petits Frères des Pauvres. Élément de rupture avec la plupart des structures, le Patio n'est pas localisé dans le centre mais en périphérie de la ville, ici en l'occurrence Grézieu-la-Varenne, une petite commune aisée située à quelques kilomètres de Lyon. Concernant le public, le Patio accueille des personnes sans domicile de plus de cinquante ans ayant connu l'errance, des ruptures et présentant des fragilités physiologiques et/ou psychologiques. Il a une capacité d'accueil de dix résidents et cible aussi bien les hommes que les femmes. Bien souvent ils ont été orientés sur la structure par des partenaires associatifs. Comme à Main dans la Main, l'hébergement est à durée indéterminée et la structure est ouverte en permanence. Autres caractéristiques du Patio, il est de petite taille et combine des espaces privatifs et collectifs que les résidents peuvent investir s'ils le souhaitent. Il faut ajouter que les hébergés ont un loyer à payer et un règlement intérieur à respecter. Néanmoins, celui-ci présente une certaine souplesse. Ils ne sont pas obligés de prendre leur repas les uns avec les autres. De même, ils peuvent inviter ou dormir à l'extérieur de la structure. Enfin, les résidents bénéficient sur place d'un accompagnement mené par des professionnels et des bénévoles.

2 - La comparaison et l'expérience : deux fils conducteurs de la recherche

2.1 - Une comparaison à l'échelle micro...

On peut relever des divergences entre les structures d'hébergement au niveau du bâti, de sa localisation, des caractéristiques du public, des temporalités ou encore selon la nature des intervenants. En résumé il y a trois structures et trois contextes différents. Une question importante apparaît, celle de la comparaison, sur laquelle il faut s'arrêter. Qu'est-ce que comparer ? Qu'est-ce qui est comparable et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Comment et pourquoi comparer ? En anthropologie la comparaison est une méthode fondamentale afin de construire des connaissances plus générales. Mais, selon l'anthropologue Gérard Berthoud, elle a suscité bien des égarements quand par exemple le scientifique estimait, dans une perspective évolutionniste, que les sociétés exotiques étaient « retardées » par rapport à l'Occident. Cet exemple rappelle que comparer c'est mettre deux termes en relation. Cependant dans la mesure où l'un des deux termes sert de point de départ et de référence à l'observateur, encore faut-il qu'il accepte et qu'il arrive à se décaler par rapport à celui-ci, sinon la comparaison ne présente guère d'intérêt (Berthoud, 2007). Comme le formule très justement l'historien Marcel Detienne, « *comparer, c'est d'abord mettre en perspective, et il faut y insister, qu'on me le pardonne, en se mettant soi-même en perspective* » (Detienne, 2009, p.111).

Si la comparaison présente le risque de réduire l'autre à une copie de soi en niant sa singularité, elle peut tomber dans un travers inverse, insister sur les différences et enfermer l'autre dans l'altérité. Dans un cas comme dans l'autre, elle échoue si on postule que la comparaison doit travailler sur deux fronts en même temps et mettre en avant aussi bien les points communs que les différences. Pour le dire autrement avec François Laplantine, « *ce sont les variations qui intéressent au premier chef l'anthropologie ; mais, pour être étudiées anthropologiquement, et non plus seulement ethnographiquement, ces variations doivent être mises en relation avec un certain nombre d'invariants, car c'est précisément cette mise en relation qui fonde la démarche*

même de la comparaison, si caractéristique de notre discipline » (Laplantine, 2001, p.171-172).

Dans le cadre de la thèse, l'échelle est somme toute pratique. Elle n'est pas « macro » comme lorsque Marcel Mauss s'intéresse au don en Polynésie, Mélanésie et dans le Nord-Ouest Américain (Mauss, 1950) ou comme lorsque le philosophe François Jullien compare la pensée occidentale à la pensée chinoise (Jullien, 1989). L'échelle est plutôt « micro ». En effet ce qui est comparé, c'est le vécu des résidents dans les trois structures d'hébergement. Situées dans un même espace-temps, ces dernières appartiennent au même monde : celui de l'assistance. Et si cela n'est pas arrivé à ma connaissance, les résidents du Patio auraient très bien pu être hébergés au Train de Nuit ou à Main dans la Main. En raison de l'échelle adoptée, je n'ai pas eu à me décentrer et à me mettre en perspective pour reprendre Gérard Berthoud et Marcel Detienne. Cependant la particularité de l'unité de comparaison peut poser d'autres questions. Suite à la présentation de mes travaux, un travailleur social m'avait interpellé en affirmant que les situations des hébergés dans ma thèse ne peuvent pas être comparées car ils vivent dans des structures différentes. En suivant cette logique, on ne peut comparer le vécu des hébergés que si l'hébergement est semblable. Cet argument est contestable. L'hypothèse défendue est que la diversité des structures, loin d'être un obstacle, est précisément un atout en termes de comparaison. Elle configure diversement les situations et consécutivement permet des éclairages mutuels. D'une certaine manière cette hypothèse est validée par les résidents eux-mêmes. Au cours de l'enquête j'ai constaté qu'en puisant dans leur expérience ils effectuent spontanément des comparaisons qui vont d'ailleurs au-delà de l'hébergement et qui recouvrent diverses formes d'habitat comme le squat, les hôpitaux psychiatriques ou encore le logement.

2.2 - ...De l'expérience des hébergés

La notion d'expérience est un second fil conducteur de la thèse. Qu'entend-on à travers cette notion ? Sous une forme minimale une expérience est un fait vécu par un individu. Éphémère ou durable, elle est un moment particulier. Il en va ainsi pour le flâneur dans la ville qui se laisse surprendre par ses charmes, un visiteur dans un musée qui s'émeut

devant une œuvre artistique, une personne qui s'essaie pour la première fois aux drogues ou une autre qui vit une révélation religieuse.

Pour aller plus loin, la notion d'expérience place d'emblée dans le monde du sensible : l'individu voit et entend, il perçoit tout comme il est perçu par ses pairs, il répond aux stimulations qui lui sont faites, il interprète, agit et réagit. Il peut faire de preuve de détachement par rapport à l'action ou au rôle joué (Dubet, 1994). Autrement dit, l'individu conserve toujours une prise sur les événements³⁹. Autre caractéristique, l'expérience a pour effet de produire du changement en soi, parfois minuscule ou inversement susceptible de remodeler presque entièrement l'existence d'un individu. Il faut donc comprendre que celui qui vit une expérience en ressort différent. Il n'est plus tout à fait le même « avant » et « après » l'avoir vécue.

Dans la thèse il va être question de deux expériences. Il y a celle de l'enquêteur. On n'y pense pas spontanément mais après tout lui aussi vit une expérience en enquêtant sur le terrain et plus largement en réalisant sa recherche. Son expérience est comparable à une expérimentation ayant lieu hors laboratoire ou *in situ* puisqu'il se retrouve propulsé, pour une période déterminée, dans un nouvel environnement et pris dans de nouvelles relations sociales. Il doit articuler son rôle d'enquêteur avec celui qu'il doit parfois endosser pour être légitime et accepté sur le terrain. Il peut être éprouvé et affecté personnellement au cours de l'enquête.

Il y a aussi l'expérience des hébergés. Dans la thèse, elle est centrale. Comparativement à d'autres expériences, elle a ceci de particulier qu'elle peut flirter avec l'extrême quand la personne est menacée physiquement, quand elle s'alcoolise régulièrement et intensivement ou quand elle délaisse son apparence et s'abandonne. On peut la rapprocher de l'expérience carcérale (Rostaing, 2006), asilaire (Goffman, 1968) ou concentrationnaire (Pollak, 1990). Pour autant, comme énoncé auparavant, des prises subsistent dans ces situations même si elles sont limitées.

³⁹ D'une certaine manière, c'est ce que dit Michel Foucault en abordant la question du pouvoir. De son point de vue, le pouvoir n'est pas détenu par ceux qui dirigent. Il n'est pas une richesse ou un bien qu'on accapare. Il circule ou il fonctionne en chaîne. Celui qui subit peut aussi exercer le pouvoir. Il n'en est pas que la cible. À moins d'être enchaîné et tenu immobile, il est toujours possible de réagir (Foucault, 2002).

3 - Éléments de questionnement

La thèse est donc une enquête menée dans trois structures d'hébergement sur l'expérience des personnes sans domicile qu'elle propose de problématiser sous l'angle de l'habiter. Afin d'éclairer cette dernière, on peut s'appuyer sur certains travaux décrits dans le parcours de recherche. Il en ressort alors plusieurs enseignements.

Premièrement, avec le Macadam Journal la focale est braquée sur la ville et on peut dire que, d'une certaine manière, les vendeurs habitent la ville. En effet ils la connaissent et se sont appropriés en son sein quelques portions d'espace où ils pratiquent leur activité. Deuxièmement, l'enquête sur les étudiants étrangers, tout comme celle sur les maisons supervisées, déplace les frontières par rapport à celle sur le Macadam Journal. Il n'y a pas que la ville à prendre en considération. Il faut l'envisager à partir de son articulation avec le domicile. Les résidents apprécient ce dernier au regard de son environnement et plus largement de son lien avec la ville. En somme habiter met en jeu l'intérieur et l'extérieur du domicile. Troisième et dernier enseignement, habiter c'est cohabiter. La cohabitation paraît essentielle et devient un drame quand elle fait défaut comme pour certains enquêtés de l'étude sur l'accompagnement social. Quand elle se fonde sur un même dénominateur - l'expérience commune de l'étudiant étranger ou de la maladie - elle peut, en dépit de difficultés, devenir un soutien pour les enquêtés au quotidien ou lorsqu'ils s'affrontent à certaines épreuves.

A partir de ces quelques enseignements, il est possible d'énoncer les premiers éléments de questionnement de la thèse. Pour comprendre le sens de l'habiter pour les résidents, on peut se tourner comme précédemment vers l'extérieur de l'hébergement. Quelles sont les activités des résidents en dehors de celui-ci ? Quels sont leurs repères spatiaux ? Quels regards portent-ils sur l'hébergement et son environnement ? On peut imaginer que les réponses à ces questions varient puisque les structures peuvent être situées aussi bien dans le centre-ville qu'en périphérie. Puis se pose à nouveau la question de la cohabitation. A l'inverse d'un couple qui emménage ensemble, les résidents en hébergement ne se sont pas choisis et ils se retrouvent entre inconnus. Comment vivent-ils cette situation ? Quelles en sont les limites ? Mais aussi en quoi la cohabitation peut-

elle être un soutien ? Autant de questions qui valent aussi pour la cohabitation entre les résidents et ces acteurs que sont les intervenants sociaux (professionnels et bénévoles).

Enfin il faut ajouter un élément supplémentaire de questionnement. On peut faire l'hypothèse que pour tout un chacun le domicile est un élément fortement structurant d'un point de vue identitaire. Il permet le retrait tout comme l'accès à la vie publique. Il offre l'intimité et garantit le repos. Pour les enquêtés l'hébergement se substitue au domicile. Mais comment est-il utilisé ? Quelle valeur a-t-il pour les résidents ? On serait tenté dans un premier temps de penser que l'hébergement se distingue radicalement du domicile. Mais est-ce certain ? Il y a-t-il une réponse valable pour toutes les structures ? Et qu'est-ce qu'être chez-soi ? Il convient également de s'interroger sur la finalité de l'hébergement pour les résidents. En effet, à quoi sert-il ? Quels effets produit-il sur eux ? Est-il aidant ou non ?

4 - Plan de la thèse

Avant de présenter chacune des parties de la thèse, il faut dévoiler son architecture globale. En effet, la thèse a été construite en trois parties qui suivent un ordre et une progression logique. La première partie est un préalable nécessaire. Elle dévoile le processus de fabrication de la recherche. Ce faisant elle permet de mieux comprendre son objet. La seconde partie permet d'appréhender l'expérience vécue de l'hébergement en procédant structure par structure. Elle rassemble trois carnets de bord réécrits. En narrant les événements observés, elle met l'accent sur le temps vécu. Ainsi elle ouvre la voie à la troisième partie qui est une analyse transversale des trois structures d'hébergement ou une comparaison thématique de l'expérience vécue des hébergés.

Il faut donc comprendre que les deux dernières parties de la thèse sont particulièrement complémentaires. Elles relèvent d'un registre spécifique. La seconde est plutôt « descriptive » et la troisième « analytique ». Elles respectent la singularité des expériences vécues dans chaque hébergement tout en permettant des comparaisons. Pour autant il ne faut pas négliger la seconde partie au sens où elle n'est pas qu'une passerelle entre la première et la troisième partie. De même, en raison de son registre

narratif, elle n'est pas moins importante que la troisième partie qui théorise. Elle a aussi un intérêt en soi. D'ailleurs elle pourrait être très bien lue indépendamment des deux autres parties.

Plus en détails, la première partie expose « la fabrique de la recherche ». D'un bout à l'autre de l'enquête, comment le chercheur s'y est-il pris ? Quelles difficultés a-t-il rencontrées ? A-t-il su les surmonter ? Quelles sont ses références théoriques ? Et comment a-t-il construit son objet de recherche ? Il s'agit notamment de donner à voir l'enquêteur sur le terrain en relation avec les enquêtés, à son bureau quand il consigne ses observations et rédige ou encore à la bibliothèque quand il recherche des ouvrages. Le chapitre 1 traite la démarche d'enquête. Il s'intéresse à l'entrée sur le terrain, à cet outil privilégié qu'est l'observation participante et aux entretiens réalisés. Il a pour originalité de donner à voir ces dimensions particulières que sont la lecture et l'écriture. Le chapitre 2 explicite les choix de la recherche. Ici il faut entendre le positionnement par rapport à d'autres chercheurs ou courants de pensée, le cadre de la recherche c'est-à-dire une analyse interactionniste de la vie quotidienne, la place centrale accordée aux personnes hébergées considérées d'ailleurs comme des coexperts. Le chapitre 3 définit et délimite le terrain. Il situe les hébergements enquêtés au regard des autres structures et des politiques publiques. Enfin le chapitre 4 esquisse l'objet de recherche en montrant l'évolution du questionnement jusqu'à sa reformulation.

La seconde partie est une « chronique de l'expérience de terrain ». Elle met en scène l'enquêteur dans sa rencontre avec les enquêtés. Elle décrit les lieux et les hommes. La chronique a surtout un aspect dynamique. Elle rend compte des premiers moments passés sur le terrain, des étonnements et des découvertes qui se font jour. Elle présente petit à petit les protagonistes. Elle narre des temps ordinaires où semble-t-il rien ne se passe, mais aussi des événements heureux ou encore des « micros drames » qui ponctuent tragiquement chaque journée. Au-delà du quotidien, la chronique a aussi pour intérêt de dégager des faits qui affectent durablement les enquêtés. Ce que donne à penser le titre de chaque chronique. Ainsi à Main dans la Main, il est question du « déclin de la communauté SDF » (chapitre 5), au Train de Nuit d'un « temps qui passe

mal » (chapitre 6), au Patio des « aléas de la retraite et du maintien de soi dans une maison bourgeoise » (chapitre 7).

La troisième partie est intitulée « l'expérience vécue de l'hébergement : l'espace-temps résidentiel ». Elle se veut une comparaison de l'expérience des résidents des trois hébergements étudiés. Pour reprendre ce qui a été énoncé auparavant sur la comparaison, la troisième partie a pour objectif de dégager aussi bien des points communs que des différences dans l'expérience des résidents. Pour cela elle est structurée autour de trois thématiques : « l'espace à soi » (chapitre 8), la « cohabitation » (chapitre 9) et la « sortie » (chapitre 10). Ces thématiques font apparaître diverses facettes de l'habiter. La première thématique, l'espace à soi, traite un versant individuel. Elle le fait en n'oubliant pas sa place dans l'hébergement et dans son environnement. La seconde thématique, la cohabitation, est complémentaire à la première car elle met l'accent sur le collectif qu'elle décline en termes de contraintes et de solidarités. Contrairement aux deux autres, la troisième thématique, la sortie, n'est pas tant « synchronique » que « diachronique ». Elle questionne le temps de l'hébergement. Il s'agit de savoir le sens qu'il a dans le parcours des résidents et s'il permet ou non de s'en sortir.

Première partie
La fabrique de la recherche

« S'il était vrai que mon moi fut ma demeure, mon corps figurait en ce cas un verger alentour. Il m'était loisible soit de cultiver à plein ce verger, soit de le laisser envahir par la mauvaise herbe. Libre à moi de choisir, mais cette liberté n'allait pas de soi autant qu'on pourrait le croire (...) Un beau jour, il me vint à l'esprit de me mettre à cultiver mon verger de toutes mes forces. A cette fin, j'utilisais le soleil et l'acier (...) Bien entendu, tout ceci n'arriva pas du jour au lendemain. Pas davantage, cela ne commença-t-il sans qu'existât quelque motif en profondeur. Lorsque j'examine de près ma petite enfance, je me rends compte que ma mémoire des mots a nettement antécédé ma mémoire de la chair. Chez la plupart des gens, je présume, le corps précède le langage. Dans mon cas, ce sont les mots qui vinrent en premier ; ensuite tardivement, selon toute apparence et déjà habillée de concepts, vint la chair. Elle était déjà, il va sans dire, tristement gâtée par les mots ».

(Mishima, 1973, p.10-11)

Dans la citation placée en exergue, l'écrivain japonais Yukio Mishima dit avoir découvert les mots puis bien après la chair. Sauf que les premiers ont primé et nui à l'appréhension de la seconde. Retenons que l'expérience intellectuelle peut s'imposer sur l'expérience sensible, c'est-à-dire celle vécue à partir de notre corps et de nos sens. L'histoire de cet écrivain ne va pas sans rappeler l'histoire de l'ethnologie et de la sociologie qui, comme on le verra plus loin, étaient d'une certaine manière présentées par les pères fondateurs comme des actes essentiellement intellectuels. Autrement dit, ils négligeaient l'expérience sensible et pratique de l'enquêteur.

Parler de « la fabrique de la recherche » est une manière de remédier à cette lacune. C'est dire que la recherche est comparable à une fabrique dans laquelle on produit ou on transforme de la matière. Comme dans une usine ou dans un atelier, la recherche consiste à construire des pièces, à les assembler, à travailler leur apparence et à tester leur fiabilité. Cependant, si on sait à quoi ressemble une pièce qui va sortir d'une chaîne de montage, il n'en va pas de même pour un objet scientifique. Il dépend du terrain, des conditions d'enquête et des matériaux recueillis. Il varie selon la sensibilité du chercheur, ses options méthodologiques et théoriques. En outre, il évolue tout au cours

du processus. Partant de là on peut s'interroger. Un objet scientifique serait-il comme une pièce unique ? Ce qui donnerait à penser qu'il y a de la création dans la fabrication. En même temps un objet scientifique répond à des normes. Il y a notamment des attendus sur sa forme, sur la méthodologie d'enquête ou encore sur la bibliographie. Ce faisant un objet scientifique est-il comparable à un objet standardisé ? Avant de répondre à ces questions, il nous faut revenir à l'expérience sensible et pratique du chercheur, comprendre pourquoi elle a été négligée par les pères fondateurs de la sociologie et de l'ethnologie, et comment elle se donne à voir concrètement dans la thèse.

Chapitre 1 - Démarche d'enquête

I - L'expérience de terrain

1 - Un préalable : réintroduire le chercheur dans le compte rendu scientifique

Bien que présent sur le terrain, l'enquêteur peut disparaître tout ou partie du compte rendu. Deux auteurs en particulier peuvent nous aider à comprendre ce phénomène. Le premier est Émile Durkheim, le second Bronislaw Malinowski. Les paroles du premier concernant les règles de la méthode sont bien connues. Les faits sociaux sont des choses. Ils doivent être traités comme des choses. Par conséquent, il convient de les étudier du dehors. De même, il est nécessaire d'écarter les prénotions et de s'interdire l'emploi de ces concepts formés en dehors de la science. Il faut aussi s'affranchir des fausses évidences qui dominent l'esprit de l'homme ordinaire. La difficulté, dit Durkheim, est que les sentiments se mêlent de la partie. Ils nous influencent, trompent notre entendement et empêchent l'esprit scientifique d'œuvrer (Durkheim, 1937 et 1999).

Ce faisant, Durkheim pose les bases d'une sociologie surplombante, déconnectant l'enquêteur de lui-même ainsi que des enquêtés. Il s'inscrit dans une tradition objectiviste allant notamment de Platon⁴⁰ à Descartes. Selon Edgar Morin, ce dernier est le premier à avoir fait surgir de manière forte une disjonction, une répulsion et un rapport d'annulation entre le sujet et l'objet : « *la science occidentale s'est fondée sur l'élimination positiviste du sujet à partir de l'idée que les objets existent*

⁴⁰ L'allégorie de la caverne de Platon qui se veut une représentation de la condition humaine est assez représentative de cette tradition objectiviste. Dans celle-ci des hommes vivent enchaînés depuis leur naissance dans une caverne. Ils ne peuvent voir qu'une de ses parois et les ombres qui s'y projettent. Ceci constitue leur réalité. Pour Platon ils sont à l'image de chaque homme. Ils sont prisonniers de leurs sens. Ils n'ont pas vraiment conscience de leur existence et du monde. Aussi, pour parvenir au « vrai », le philosophe doit se détacher des apparences. Seul compte l'intellect ou le monde des idées.

indépendamment du sujet, pouvaient être observés et expliqués en tant que tels. L'idée d'un univers de faits objectifs, purgés de tous jugements de valeurs, de toutes déformations subjectives, grâce à la méthode expérimentale et aux procédures de vérification, a permis le développement prodigieux de la science moderne (...) Mais chassé de la science, le sujet prend sa revanche dans la morale, la métaphysique, l'idéologie. Idéologiquement, il est le support de l'humanisme, religion de l'homme considéré comme le sujet régnant ou devant régner sur un monde d'objets (...) Moralement, c'est le siège indispensable de toute éthique. Métaphysiquement, c'est la réalité ultime ou première qui renvoie l'objet comme un pâle fantôme ou, au mieux, un lamentable miroir des structures de notre entendement » (Morin, 2005, p.54-55).

On voit qu'en fonction de l'approche c'est soit le sujet, soit l'objet qui disparaît. On retrouve en partie la tentation de faire disparaître le sujet dans l'ethnologie avec Bronislaw Malinowski. Ainsi, il est tout à fait intéressant de comparer le récit des Argonautes du Pacifique Occidental avec le Journal d'ethnologue qui n'a pas été publié de son vivant. Si dans le premier, il lui arrive de se donner à voir au milieu des indigènes, il en dit en revanche peu sur ses difficultés. Dans le second, on apprend que moralement il s'effondrait régulièrement : *« je suis resté étendu sur ma couchette à côté des sacs de coton (...) J'étais souffrant, malade de solitude et de désespoir. Me levais et, emmitoufflé dans une couverture, m'assis sur une souche, au bord de la mer. Ciel laiteux, brouillé, comme si un fluide sale s'y était répandu (...) Soirée solitaire. Je touchais à peine un dîner plantureux »* (Malinowski, 1967 et 1985, p.57-58). La déprime guette Malinowski. Comment pourrait-il en aller autrement ? Il vit loin de chez lui, de ses proches qui lui manquent. Entouré d'indigènes, il reste un étranger. Parfois, il s'énerve contre eux et les trouve frustrés. En outre, il est attiré par les jeunes femmes, non sans en éprouver de la culpabilité puisque sa fiancée l'attend au pays. La situation est d'autant plus pénible qu'il ne trouve pas facilement de réconfort auprès des quelques occidentaux qui vivent près de son campement. Il ressent de la colère contre les missionnaires qui d'après lui détruisent la raison d'être psychologique des indigènes. Pour se consoler, l'ethnologue se plonge dans la lecture de romans (Kipling, Dumas, Shakespeare, etc...) plutôt que dans la littérature scientifique, il se lève tard et fait régulièrement des siestes. En résumé, d'un récit à l'autre, on passe en quelque sorte de

l'autre côté du miroir. Le premier récit apparaît comme le récit officiel, celui que l'on peut exposer. Le second contient ce qui doit être passé sous silence. Dans le second récit de Malinowski, à l'inverse de certains attendus, le chercheur est loin d'être ascétique dans sa pratique scientifique et semble perdre le contrôle de lui-même et de ses émotions.

Ce « clivage » observé chez Malinowski se retrouve chez d'autres chercheurs. Pour Claude Lévi-Strauss et Michel Leiris, c'est toute la différence entre leurs écrits scientifiques et respectivement pour le premier le fameux Tristes Tropiques, sorte d'incarnation du roman ethnologique, et pour le second L'Afrique Fantôme, à mi chemin entre le journal de bord et le journal intime. Les deux anthropologues ont fait publier ces productions particulières. Le contexte et la réception de ces productions sont assez intéressants. Comme l'explique Jean-Claude Muller (Muller, 2004), Lévi-Strauss est en fin de carrière, il pense ne plus avoir d'avenir universitaire. A deux reprises, il n'a pas réussi à être élu au Collège de France. En somme, n'ayant plus rien à perdre, il se lance dans la rédaction de l'ouvrage qu'il réalise en à peine quatre mois. A sa sortie en 1955, il reçoit un accueil réservé de la part de ses pairs. A l'inverse, le livre est plébiscité dans le monde littéraire à un point tel qu'il aurait pu remporter le Goncourt. La situation est différente pour Michel Leiris. Un an après être rentré d'une expédition (Dakar-Djibouti 1931-1933), il publie son journal. Ce qui l'oppose à son supérieur Marcel Griaule ainsi qu'à Marcel Mauss et à Paul Rivet. Marcel Griaule pense que Michel Leiris risque de donner une mauvaise image de l'ethnologie. Et pour cause. Il fait état de vols d'objets sacrés, d'abus et d'attitudes arrogantes dans un contexte marqué par la colonisation. Le livre ne rencontrera que peu d'échos lors de sa publication. Trente, voire cinquante ans après, il sera redécouvert et, le contexte ayant changé, sera loué et non plus ignoré.

On peut comprendre les résistances à ne pas rendre compte des « coulisses » de l'ethnologie. Il y a danger pour le chercheur qui se raconte mais aussi pour toute une discipline naissante en quête de légitimité. Elle risque d'apparaître subjective ou pire idéologique quand elle reproduit un système qu'elle dénonce par ailleurs. La posture adoptée plaide précisément pour « un retour du refoulé » et pour la réintroduction de ce

matériel sensible dans le récit officiel. La présence du chercheur, les réactions des enquêtés et les difficultés ne doivent pas être niées ou écartées. Elles doivent être prises en compte et analysées. Ce n'est qu'à cette condition que le travail peut gagner en objectivité. Ainsi pour Georges Devereux : *« l'analyste du comportement doit apprendre à admettre qu'il n'observe jamais le comportement qui aurait eu lieu en son absence et qu'il n'entend pas le même récit qu'un même narrateur eut fait à un autre que lui. Par bonheur, ce qu'on appelle les perturbations dues à l'existence et aux activités de l'observateur, lorsqu'elles sont correctement exploitées, sont les pierres angulaires d'une science du comportement authentiquement scientifique et non - comme on le croit couramment - un fâcheux contretemps dont la meilleure façon de se débarrasser est de l'escamoter »* (Devereux, 1980, p.30).

Il importe d'introduire le chercheur dans le compte rendu scientifique et ainsi de le mettre ou de le remettre à sa place. Il n'est plus au dessus ou en dehors du monde mais dans celui-ci⁴¹. Ce qui ne va pas sans rappeler l'entreprise phénoménologique qui vise à réconcilier le subjectif et l'objectif, la vie concrète et le savoir abstrait, l'intériorité et l'extériorité (Lyotard, 2011). Ainsi selon Merleau-Ponty qui représente ce courant de pensée : *« mon corps est au nombre des choses, il est l'une d'elles, il est pris dans le tissu du monde et sa cohésion est celle d'une chose (...) elles sont une annexe ou un prolongement de lui-même, elles sont incrustées dans sa chair, elles font partie de sa définition pleine et le monde est fait de l'étoffe même du corps »* (Merleau-Ponty, 1964, p.19). L'homme est dans le monde. C'est à partir de celui-ci qu'il agit et pense. Ce qu'on peut interpréter comme une remise en cause du doute cartésien qui institue le sujet comme principe premier et comme réalité indépendante et qui oublie qu'il est précédé par tout un monde qu'il a l'illusion de se donner (Lapoujade, 1997).

Si la présence de l'enquêteur n'est pas une perturbation à éliminer mais bien une donnée féconde qu'il convient d'exploiter, on peut alors déplacer le questionnement et interroger un point particulièrement important compte tenu de la nature des terrains enquêtés : le traitement fait par l'enquêteur des affects. Arlette Farge,

⁴¹ Gilles Deleuze tient un discours comparable au sujet de la philosophie. Il critique le platonisme, maladie philosophique qui invite à prendre de la « hauteur ». Il préfère la compagnie des Cyniques et des Stoïciens qui restent à la « surface » où les corps se déploient et où des événements se produisent. Ce qui, de son point de vue, est bien plus intéressant pour la pensée (Deleuze, 1969).

historienne des archives, résume le caractère problématique de l'utilisation des affects : « *comment l'historien peut-il rendre compte de la souffrance ? Comment la traite-t-il ? Que fait-il avec les mots rencontrés exprimant la douleur, quel sens ou quel refus de sens leur donner, et surtout comment peut-il ou doit-il écrire ces suspens tragiques du bonheur ?* » (Farge, 1997, p.15). Le problème transposable à la sociologie et à l'ethnologie se situe à différents niveaux. Le premier est celui de la rencontre entre l'enquêteur et les affects des enquêtés, puis celui de leur interprétation, enfin la question de la restitution des affects. Ces deux derniers niveaux paraissent complexes mais aussi chargés d'ambiguïtés ainsi que le rappelle l'auteur : « *par ailleurs, quel lien exact tisser avec elle (la souffrance), qui ne soit ni d'indifférence, ni de misérabilisme, moins encore de voyeurisme ?* » (Farge, 1997, p.15).

Ces réflexions mettent l'accent sur une « bonne » utilisation de ce matériau que sont les affects. Loin de s'insérer dans une optique de séduction à destination du lecteur, nous considérons que la prise en compte et la restitution des affects des enquêtés nous renseignent à la fois sur ces derniers, leurs singularités, les multiples sentiments qui les traversent, mais également sur la perception de l'enquêteur. Pour lui l'épreuve est double. Elle rend compte de sa capacité à s'émouvoir et, à son tour, d'émouvoir en tentant de conserver la force et la profondeur de ces instants dont il a été témoin. Adopter ce parti pris présuppose une posture d'hospitalité avec toute l'imprévisibilité qui peut en découler puisque s'exposer, c'est automatiquement affecter, être affecté et prendre le risque d'être perturbé voire blessé dans la rencontre.

2 - Entrer sur le terrain : acceptation et négociation

Comment se passe l'entrée sur le terrain ? Pourquoi certaines portes s'ouvrent et d'autres se ferment ? A quelles conditions l'enquêteur est-il accepté ? Cette phase initiale de l'enquête est potentiellement riche en enseignements pour peu qu'on s'y arrête et qu'on l'analyse. Dans une enquête sur l'anorexie, Muriel Darmon s'est notamment intéressée aux refus de la part des enquêtés⁴². Lors d'un rendez-vous avec un professeur en psychiatrie, pour négocier des observations et des entretiens, elle va très rapidement se faire éconduire. Auparavant il tente de la déstabiliser, affirme qu'elle n'a pas d'objet de recherche, qu'elle ne connaît pas l'anorexie et que la sociologie n'est méthodologiquement pas rigoureuse. Rétrospectivement, la sociologue note la domination qui se joue dans l'interaction, celle d'un homme âgé, médecin et professeur sur une jeune femme étudiante en sociologie. Elle conclut : « *on peut faire l'hypothèse que dans la relation de l'enquêté à l'enquêtrice se joue également la façon dont le segment de la psychiatrie représenté par l'enquêté « aborde » la sociologie ou définit ses relations à la sociologie (...) procéder à l'exclusion de l'enquêtrice hors de l'hôpital réintroduit un ordre des discours et des disciplines que les diverses publications de ce psychiatre ou du pôle dans lequel il s'inscrit travaillent déjà à établir (...) le social y est intégré à condition qu'il reste à la place qui lui est désignée : extérieure* » (Darmon, 2005, p.104-106). Le refus du psychiatre résulte donc de ses caractéristiques personnelles (âge, genre) et de son appartenance à une discipline qui tient à conserver une position dominante face à une concurrente détentrice d'une grille de lecture singulièrement différente.

A la différence de Muriel Darmon, non seulement je n'ai pas essuyé de refus dans les structures d'hébergement mais en plus j'ai été plutôt facilement accepté. Les raisons

⁴² Autre exemple témoignant de difficultés lors de l'entrée sur le terrain : Clifford Geertz et sa femme au début de leur enquête dans un village balinais étaient tout simplement ignorés par les indigènes. Ils étaient à peine salués et souvent évités. Ils étaient comme invisibles. C'est en allant assister à un combat de coqs, activité interdite par la loi, que leurs rapports avec les villageois ont changé. Suite à une descente de police, ils ont imité les enquêtés et, sans trop se poser de questions, se sont mis à fuir. Ils ont été aidés à ce moment-là par des indigènes pour échapper à la police. Le lendemain, tout le village a appris les faits et a changé radicalement d'attitude en les considérant avec attention et intérêt. Pour le dire autrement, au lieu de jouer de leur statut d'étrangers ou de chercheurs afin de se tirer de ce mauvais pas, ils ont adopté une attitude solidaire avec les villageois. C'est pourquoi ils ont été acceptés au sein de la communauté (Geertz, 1983).

sont multiples. Tout d'abord, il m'est arrivé au cours d'entretiens d'avoir un bon contact et de me découvrir des affinités avec la personne chargée de me recevoir (Main dans la Main) tout comme il m'est arrivé de connaître préalablement le directeur et d'intégrer aisément sa structure (Train de Nuit et Patio). Ensuite, les associations, loin d'être des institutions totales, sont relativement ouvertes sur l'extérieur. Elles ont l'habitude d'accueillir des stagiaires, des étudiants et occasionnellement des sociologues ou des journalistes. En outre, elles peuvent être intéressées par un retour sur leurs pratiques ou avoir tout simplement besoin d'aide. Comme me l'avait dit le directeur du Train de Nuit, « *un coup de main est toujours le bienvenu !* ». Enfin, le chercheur peut être perçu par les enquêtés comme un moyen de rendre public le dispositif et ainsi de contribuer à la diffusion de la cause (Main dans la Main et le Patio).

Toutefois, il faut apporter quelques nuances. Au Train de Nuit, après l'accord de Jean-Christian, j'ai dû obtenir celui du responsable des bénévoles : John. Je pensais qu'il s'agissait d'une simple formalité. En réalité, cela n'a pas été tout à fait le cas, comme l'atteste le récit suivant. Après m'être présenté, je lui ai fait part de l'échange avec Jean-Christian. Avant toute chose, il a tenu à me raconter sa découverte de la pauvreté en Inde, son travail pour le gouvernement britannique en Afrique dans le développement et dans l'éducation, son engagement bénévole à Forum Réfugiés et au Secours Catholique auprès des demandeurs d'asile. Nous avons ensuite parlé de mon intégration au Train de Nuit. A ce moment-là, il m'a interrompu. En changeant de ton, il a affirmé : « *ici on a déjà beaucoup de bénévoles (...) l'espace est limité et il faut faire attention. Chacun doit avoir une place et être identifié* ». Alors que je m'attendais à une réponse positive, je ne l'ai pas obtenue et à la fin de l'entretien John propose de me contacter d'ici deux semaines. Sur le coup, j'ai été étonné par la réserve du responsable des bénévoles. Quel sens lui donner ? A-t-il eu le sentiment d'être mis devant le fait accompli (un bénévole recruté sans son aval) ? Après avoir finalement obtenu son accord, j'ai intégré le Train de Nuit et, par des voies détournées, j'ai réussi à en savoir plus. Apparemment il m'a catégorisé comme venant de Main dans la Main. Ce qui n'était pas très rassurant pour lui. Je risquais dans la continuité de l'association stéphanoise de soutenir la participation des résidents portée par Jean-Christian et pas toujours bien considérée par les bénévoles, comme je l'observerai plus tard. Avant même de poser les pieds sur le terrain, j'ai donc

été assigné à un camp, celui du directeur, distinct d'un autre, celui du responsable des bénévoles. Entre les deux hommes se jouent des divergences entre des modèles d'action⁴³, des statuts traditionnellement en conflit⁴⁴ et aussi des appartenances puisque Jean-Christian comme les autres professionnels dépend d'Habitat et Humanisme et les bénévoles viennent du Secours Catholique.

Au Patio, il a fallu que je négocie l'entrée dans l'hébergement avec François, le directeur. Quelque temps après l'évaluation avec le GRAC, je devais commencer la recherche pour la DGAS. Aussi j'ai souhaité retourner dans la structure pour avoir plus de matériel de terrain. Sans réelle surprise, François s'est montré plutôt favorable : « *sur le principe c'est oui mais attention car le Patio est régulièrement visité* ». Et en effet on peut citer l'inauguration de la structure où de nombreuses personnes extérieures étaient invitées ou l'évaluation menée par le GRAC. Récemment, un professionnel de l'UNAF0 (Union Nationale des Associations Gestionnaires de Foyers) est venu observer et réaliser des entretiens avec les résidents pour rédiger un article. Enfin, de temps à autre, des partenaires viennent découvrir les lieux.

Pour François, tout cela ne va pas de soi : « *on n'est pas un zoo ! (...) qui aimerait être visité chez-soi ? Si on était à leur place, comment le vivrait-on ?* ». Le directeur est devant un paradoxe qui n'est pas simple à gérer. Parce qu'il y a des opportunités à saisir et parce que la visibilité du dispositif est en jeu, il ouvre les portes du Patio. Ce faisant, l'hébergement acquiert temporairement un caractère semi-public et s'éloigne donc quelque peu du chez-soi. Il y a bel et bien un risque d'intrusion. Et il souhaite donc que je fasse attention aux résidents. Pour cette raison, il dit préférer les observations aux entretiens. A l'inverse, lors de l'évaluation avec le GRAC, il ne souhaitait pas que nous réalisions des observations mais des entretiens. Comment expliquer ce changement ? De l'évaluation à la recherche, la situation n'est plus exactement la même. Ce n'est pas l'association qui passe une commande mais un apprenti chercheur qui la sollicite. Je dispose de plus de temps. Il y a moins d'enjeux institutionnels (la publicisation du dispositif). Pour que l'enquête soit la moins intrusive, il a été décidé que les entretiens se feraient librement (sans insistance de ma part) et que les observations précéderaient

⁴³ « Participation » pour Jean-Christian versus « assistantat » pour John.

⁴⁴ « Professionnel » versus « bénévole ».

ou suivraient dans la mesure du possible. Enfin, le directeur m'a conseillé d'assister à des temps collectifs comme les repas du midi qui sont riches et où généralement la plupart des résidents sont présents.

3 - L'observation participante : définition et traduction sur le terrain

L'observation participante est un des outils fondamentaux de l'ethnologie et de la sociologie. En actes elle peut être comprise de la manière suivante en nous référant une fois encore à Bronislaw Malinowski : « *il n'est pas mauvais non plus que dans ce genre de travail, l'ethnographe abandonne quelquefois sa caméra, son bloc notes et son crayon pour se joindre à ce qui se passe. Il peut prendre part aux jeux des indigènes, les accompagner dans les visites et leurs promenades, s'asseoir, écouter, participer à leurs conversations (...)* De ces plongeurs dans la vie indigène - que j'ai renouvelé à maintes reprises autant pour l'étude elle-même que par besoin de compagnie humaine - j'ai rapporté chaque fois le sentiment très net que leur conduite, leur manière d'être à l'occasion de toutes sortes de transactions tribales, me devenaient plus claires et plus intelligibles qu'auparavant » (Malinowski, 1922 et 1989, p.78). Pratiquer l'observation participante, c'est accepter de se décaler, sortir de sa position d'observateur et participer de diverses manières au quotidien des enquêtés. A cette condition, il est possible de mieux comprendre le monde des enquêtés⁴⁵. Pour autant, il en découle de nombreuses questions : tout en participant, l'enquêteur peut-il observer ? Comment ces deux opérations s'équilibrent-elles ? Et que signifie participer ? Est-ce être un membre du groupe, voire devenir l'autre ?

La littérature journalistique sur les personnes sans domicile comporte plus d'un exemple où l'enquêteur tente de s'habiller comme ces dernières, ne se lave plus, fait la manche et fréquente les structures d'hébergement en tant qu'usager. On peut citer Jack London qui

⁴⁵ Cette définition converge avec celle de David Lepoutre, ethnologue qui a étudié la banlieue en habitant et en enseignant à la cité des Quatre Mille à la Courneuve. Pour lui, l'observation participante « *consiste, pour la résumer, à partager pendant une durée de temps assez importante tout ou partie de l'existence du groupe social que l'on étudie, cela afin de pouvoir bénéficier soi-même d'un point de vue de l'intérieur sur les relations sociales et sur les représentations culturelles de ce groupe* » (Lepoutre, 1997, p.10). Autrement dit, pour reprendre François Laplantine, l'ethnologue n'est pas seulement celui qui vient collecter des données. Il doit s'immerger dans le monde des enquêtés, ressentir ce qu'ils ressentent, comprendre leurs préoccupations et leurs obsessions. Modestement il est celui qui vient pour apprendre (Laplantine, 2001).

a enquêté dans les bas-fonds de Londres au début du vingtième siècle (London, 1903 et 1999), plus récemment Jean-Luc Porquet qui a enquêté dans plusieurs villes de France dont Paris (Porquet, 1987) et Hubert Prolongeau qui a concentré son travail dans cette même ville (Prolongeau, 1993). La modalité d'investigation est intéressante dans sa dimension expérimentale car elle permet d'approcher l'expérience des personnes sans domicile. Ainsi Jack London prétend : « *à peine avais-je fait quelques pas dans la rue que je fus impressionné par le changement complet produit par mes nouveaux vêtements sur ma condition sociale. Toute trace de servilité avait disparu dans l'attitude des gens du peuple avec qui j'entrais en contact. En un clin d'œil, pour ainsi dire, j'étais devenu l'un d'entre eux. Ma veste râpée et déchirée aux coudes signalait au tout venant la classe à laquelle j'appartenais, et dont ils faisaient eux aussi partie. Nous étions désormais de la même race : à la place de la flagornerie servile et de l'attention trop respectueuse dont j'avais été l'objet jusque ici, je partageais maintenant avec eux une sorte de camaraderie familière (...) je découvris une foule d'autres changements, survenus à cause de mon nouvel accoutrement. Lorsque je traversais par exemple aux carrefours, les encombrements de voitures, je devais décupler mon agilité pour ne pas me faire écraser. Je fus frappé par le fait que ma vie avait diminué de prix en proportion directe avec la modicité de mes vêtements* » (London, 1903 et 1999, p.33-34).

Le vêtement est un classificateur social. En changeant d'habits, Jack London passe en quelque sorte de l'autre côté de la barrière. Il n'est plus traité comme il l'était auparavant mais comme une personne appartenant au « peuple d'en bas », pour reprendre le titre de son ouvrage. Pour autant, la modalité d'investigation choisie par les trois enquêteurs est ambiguë et comporte une limite évidente. L'enquêteur ne peut devenir cet autre⁴⁶ car malgré tout il a une vie à côté qu'il peut réintégrer quand bon lui

⁴⁶ Dans cet ouvrage précurseur qu'est Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain, William Foot Whyte en arrive à la même conclusion. En pratiquant l'observation participante, il découvre et intègre les manières de parler et les sujets de discussion des enquêtés. De retour à l'Université, il ne s'exprime plus tout à fait comme auparavant. Lors d'une discussion sur le terrain, il se met à adopter le même langage et à jurer comme ses interlocuteurs. Il est immédiatement repris et critiqué. Le sociologue conclut : « *ce n'était pas seulement un problème de langage plus ou moins obscène. La leçon de cet incident, c'est que non seulement les gens ne s'attendaient pas à ce que je sois exactement comme eux, mais en réalité ils étaient intéressés et contents de me savoir différent, pour autant que je manifestais moi-même un intérêt amical à leur égard. J'ai donc abandonné mes efforts d'immersion totale* » (Foot Whyte, 2002, p.333). L'enquêteur peut faire partie des enquêtés. A force de contacts, il peut leur ressembler, sans pour autant se confondre avec eux. A moins d'abandonner son rôle

semble. Ce que ne manque d'ailleurs pas de faire Jack London. Un jour, alors qu'il ne supporte plus la rudesse de l'asile de nuit, il se retire dans une chambre louée dans un hôtel lui offrant tout le confort nécessaire. A cette occasion, il affirme : « *et tandis que je demeurais encore étendu, à demi assoupi, mon esprit se reporta vers les sept cents malheureux que j'avais laissés en train d'attendre l'office. Pas de bain, pas de rasage pour eux, et surtout pas de draps blancs où se fourrer pour une quinzaine d'heures. A la fin de l'office, c'étaient pour eux de nouveau les rues fatigantes, les problèmes constants du croûton de pain avant la tombée du soir, les longues nuits sans sommeil dans les rues, et le problème angoissant de retrouver une autre croûte de pain le lendemain matin* » (London, 1903 et 1999, p.120). Hubert Prolongeau a lui aussi conscience de la distance qui le sépare des personnes sans domicile : « *je ne suis jamais entré dans leur tête. Il manquait, il manquera toujours à mon expérience ce qui fait l'atroce densité de la vie du clochard : le sentiment d'être condamné à la rue à vie, savoir que cette prison qu'ils se sont souvent créée eux-mêmes peut ne plus jamais s'ouvrir. Leur désespoir n'a jamais été le mien, et je n'ai été pour eux qu'un faux frère d'infortune* » (Prolongeau, 1993, p.10). Ce que Thierry Torche, un ancien sans domicile, critique dans sa biographie. De son point de vue l'enquêteur dissimule sa véritable identité aux personnes sans domicile. Il base son travail sur une falsification. Il se fait passer pour une personne sans domicile alors qu'il n'en est pas une (Pichon, Torche, 2007). Comment enquêter dans un tel contexte ? La fin prime-t-elle sur les moyens ? Qu'est-ce qui est acceptable et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Conscient des limites, Jean-Luc Porquet qualifie sa démarche d'imposture. Il pense néanmoins que s'il s'était présenté en tant que journaliste, l'accès aux structures et aux personnes sans domicile lui aurait été refusé. En outre, ces dernières lui auraient tenu un autre discours, celui qu'on réserve aux « officiels » (Porquet, 1987).

Comparativement à London, Prolongeau et Porquet, j'ai opté pour des modalités plus classiques et somme toute assez pratiques. En passant par la voie officielle dans les structures d'hébergement, j'endossais des rôles faisant sens localement et rendant ma présence légitime pour la plupart des résidents. Je dois ajouter que je n'ai pas modifié mon apparence pour me fondre parmi les enquêtés. Je suis resté habillé comme

d'enquêteur et d'intégrer pleinement leur monde.

d'ordinaire. Néanmoins j'ai essayé d'éviter certains signes distinctifs comme une montre ou un vêtement de marque susceptible de créer de l'embarras ou de générer de la distance avec les enquêtés. Concernant mon identité, il faut ajouter qu'à Main dans la Main et au Patio, de nombreux acteurs savaient que je réalisais une enquête. Il ne pouvait en aller de même au Train de Nuit où les intervenants et les résidents étaient trop nombreux et fluctuaient d'un jour sur l'autre. C'est pourquoi les seuls à connaître mes intentions étaient les responsables de la structure (Jean-Christian et John) ainsi que quelques intervenants et résidents avec qui j'ai établi une certaine proximité relationnelle.

Pour donner une idée de mon implication dans les trois hébergements, j'ai essayé d'être présent une fois par semaine pendant plusieurs mois. On peut dire aussi que ma participation changeait en fonction de la structure. A Main dans la Main, je mangeais régulièrement avec les acteurs présents. Je participais aux différentes activités au côté des résidents comme la récupération de meubles ou l'ouverture du magasin. Outre ces temps, j'ai également assisté à différentes sortes de réunions. Mon implication au Train de Nuit était davantage cadrée. A l'image d'autres bénévoles, j'arrivais et je repartais bien souvent à la même heure. Le déroulement des activités était marqué par une certaine régularité. En fin d'après midi, je m'occupais de l'accueil. Posté derrière le bar, je discutais, servais des boissons chaudes et des gâteaux aux résidents. Quand l'heure du dîner approchait, j'allais en cuisine pour aider, mettre le couvert dans le réfectoire et faire le service. Comme à Main dans la Main, j'ai participé à quelques réunions et à une formation pour les bénévoles sur le thème de l'alcoologie. Le Patio est la seule structure où je suis entré strictement en tant qu'enquêteur. Ce qui était un peu étrange les premiers temps dans la mesure où je n'avais pas vraiment d'activités à partager avec les résidents. En arrivant dans les lieux, je saluais les professionnels, je m'installais à table dans la salle à manger et je discutais avec les résidents autour d'un café. Fort heureusement, comme on va le voir, la situation n'a pas tardé à évoluer.

Dans les trois structures, ma participation n'est pas restée figée. Elle s'est transformée avec le temps, au gré des événements et des attachements noués. Ainsi j'ai tutoyé les résidents avec qui j'étais proche. Parfois même je les ai appelés par leur surnom. Des

résidents m'ont utilisé comme confident. Plus rare, il m'est arrivé d'aller boire un verre avec deux résidents, d'en appeler un sur son téléphone portable pour prendre des nouvelles ou même d'offrir des présents à l'un d'eux (des DVD). A Main dans la Main, j'ai rédigé plusieurs comptes rendus du conseil d'administration ou encore j'ai participé à l'écriture d'un projet de l'association⁴⁷. Suite à de fortes tensions, j'ai essayé d'être plus présent et de supporter les résidents. Pour dépanner le temps d'un après-midi, je suis devenu, à la demande de Jean-Christian, le veilleur du Train de Nuit. Autant dire que j'étais occupé à une multitude de tâches : répondre au téléphone, faire le point avec le 115, accueillir les résidents, discuter, les inscrire sur un registre, leur fournir toute une série de produits (dentifrice, shampoing, brosse à dents, gel douche, vêtements, etc...) et remplir la main courante. Le dernier jour du Train de Nuit, j'ai aidé en transportant quelques résidents en automobile vers d'autres structures, chez des proches ou dans un squat. Au Patio, la familiarité s'installant, les résidents n'ont pas tardé à me solliciter. Ainsi j'ai joué à des jeux de société, discuté de manière privilégiée avec certains ou encore j'ai accompagné un résident faire ses courses à l'extérieur de la structure. En somme, je n'étais pas là en tant que stricte enquêteur. Ma présence était comparable à celle d'un visiteur ou d'un bénévole, condition qui s'imposait pour rester sur les lieux avec les résidents.

Nous pouvons déduire de ces premiers éléments qu'observer ne peut se faire sans participer. Ici participer n'est pas pris au sens d'observer et par là même de participer - si tout comme Yves Winkin on considère que « *l'observation est toujours participante, puisque l'observation pure n'existe pas* » (Winkin, 2001, p.159) - mais bien au sens de partager des temps avec les enquêtés, de s'impliquer dans des activités, de s'engager et de sortir des rôles officiels. C'est important car cela permet de faire tomber les distances, d'aller au-delà des apparences. Ainsi, j'ai découvert les problèmes et les conflits des résidents. Certains livraient des petits bouts de leur histoire personnelle, commentaient leur quotidien, partageaient des rumeurs comme l'exclusion probable d'untel ou les aventures sexuelles d'un autre. Ils me montraient des pratiques secrètes comme le vol d'objets ou la planque d'alcool.

⁴⁷ Il s'agit d'une ferme que l'association comptait acquérir.

4 - S'exposer ou les risques de l'enquête

Afin d'éclairer l'observation participante, Georges Devereux utilise un exemple assez original tiré de la vie quotidienne : l'acte sexuel. D'après lui, « *un acte sexuel objectivement normal (...) comporte nécessairement un voilement temporaire de la conscience rendant l'observation pratiquement impossible, et est par essence irrationnel comme le sont par essence toutes les fonctions fondamentales (...) Or, si l'observateur n'éprouve pas ce voilement de la conscience et conserve donc sa capacité d'observation, son acte sexuel est ipso facto objectivement non normal. Ce qu'il constatera ne jettera donc pas de lumière sur le comportement sexuel normal du sujet* » (Devereux, 1980, p.171). A partir de cet exemple, on comprend que deux solutions s'offrent à l'enquêteur qui pratique l'observation participante. Soit il participe et ne peut que difficilement observer. Soit il privilégie l'observation et, dans ce cas, le phénomène observé diffère du phénomène tel qu'il serait vécu. Cette analyse corrobore la distinction traditionnelle entre « observer en participant » et « participer en observant ». Elle implique la dissociation de ces deux opérations qui ne peuvent s'exercer simultanément avec la même intensité mais à des degrés divers.

Raymond Gold va plus loin dans la réflexion sur l'observation participante. Il distingue quatre rôles balançant entre deux extrêmes, c'est-à-dire d'une forte participation à une forte observation. Il y a le « pur participant », le « participant comme observateur », l'« observateur comme participant » et le « pur observateur ». Dans le premier rôle (le pur participant), l'enquêteur ne révèle pas son identité. Il agit naturellement avec les enquêtés, profite de toutes les occasions pour participer aux activités du groupe. L'enquêteur rencontre alors deux types de problèmes : il peut éprouver un malaise en jouant le rôle attendu si celui-ci rentre en contradiction avec son véritable soi, il peut « virer indigène » et dans ce cas il ne peut pas rendre compte des résultats. Dans le second rôle (le participant comme observateur), l'enquêteur opère à visage découvert. Il est identifié et ses activités sont connues. Des liens peuvent se nouer avec les enquêtés et l'atmosphère être détendue. Le risque dans cette situation est que l'informateur se prenne pour un observateur et ne soit plus un membre du groupe ou que l'enquêteur privilégie la relation d'amitié au détriment de l'enquête. On retrouve le troisième rôle

(l'observateur comme participant) dans les enquêtes qui procèdent uniquement par entretien. En raison du nombre restreint de contacts, les risques de « virer indigène » sont moindres pour l'enquêteur. Ce qui est redouté, c'est plutôt une mauvaise compréhension du monde des enquêtés. Il peut arriver enfin, quatrième rôle (pur observateur), que l'enquêteur observe sans qu'on prenne garde et sans qu'on réagisse à sa présence. Le risque d'indigénisme est bien plus loin. En revanche l'ethnocentrisme menace un peu plus. Distant des enquêtés, l'observateur peut strictement interpréter sa situation à l'aune de sa propre grille de lecture et ainsi commettre des erreurs d'analyse (Gold, 2003).

4.1 - Être pris à partie

En s'appuyant sur les quatre rôles dégagés par Gold, on peut retenir que privilégier la participation ou l'observation comporte tout autant de limites. Sur le terrain je n'ai jamais été un « pur participant » au sens où je n'ai pas opéré à visage couvert. De même, on ne peut pas dire que j'ai été un « pur observateur ». Il est plus juste de prétendre que j'ai été un « participant comme observateur » avec cependant des degrés d'investissement et des risques différents.

C'est sans conteste sur le premier terrain que j'ai le plus « viré indigène » et où la prise de recul a été difficile. Il faut dire que Main dans la Main a une particularité que résume bien le comptable de l'association : « *ici c'est impossible de ne pas se positionner (...)* *On est pour ou contre. C'est blanc ou noir. Il n'y a pas de gris* ». J'ai assez vite réalisé ce que cela signifiait. En intégrant l'association, j'ai découvert qu'elle déclinait et que l'accueil était suspendu. Je me suis retrouvé pris dans une controverse opposant des acteurs souhaitant la reprise de l'accueil, conformément à la philosophie originelle de l'association (inconditionnalité de l'accueil, autogestion, participation des résidents), et d'autres dont le leader souhaitant son évolution (conditionnalité de l'accueil, utilisation de subventions). Pour des raisons pratiques, j'étais surtout avec les premiers. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble. J'ai appris à les connaître. J'ai découvert leurs préoccupations, à la fois personnelles et relatives à l'association. Au bout de plusieurs mois, je faisais quasiment partie de la maison. Le comptable me catégorisait

comme un « *militant* ». De mon côté, je me suis surpris à parler plusieurs fois de l'association à la première personne du pluriel, un « nous » qui signifiait une inclusion dans le collectif. Ce faisant j'ai eu tendance à adopter le point de vue des acteurs critiques. Et ce d'autant plus qu'avant de commencer le terrain, j'avais lu le livre de l'association retraçant en détails sa création. A travers celui-ci, elle m'est apparue comme une initiative génératrice d'espoir qui ne pouvait être abandonnée dans le temps présent.

Malgré mon parti pris, j'ai cependant gardé en mémoire la perspective d'Howard Becker invitant à relativiser les discours, à étudier les différentes parties engagées et les relations qu'elles entretiennent (Becker, 1985). J'ai petit à petit changé d'avis en découvrant le leader, sa personnalité et sa vision de l'association. Pour lui, elle se devait d'avancer et ne pouvait rester fixée sur ce modèle idéalisé des origines au risque de stopper son activité et de voir les différents acteurs se désunir. J'ai également commencé à entrevoir les limites des discours des acteurs critiques, tout particulièrement leur insistance à faire de moi un allié. Accéder à un autre point de vue aurait pu comporter le risque de remplacer un discours par un autre. J'ai tenté d'établir un équilibre, d'articuler et de mettre en perspective ces deux discours.

Loin d'être contrainte, ma participation à Main dans la Main s'est imposée comme une évidence. Que serait-il advenu si j'avais adopté un positionnement distancié ? Je me serais sans doute retrouvé à l'écart ou même en conflit avec certains acteurs. Consécutivement, je n'aurais pas obtenu la même qualité d'information. L'expérience de terrain peut être comparée à celle de l'ethnologue Jeanne Favret-Saada qui a enquêté sur la sorcellerie. Elle va effectivement se rendre compte que « *la sorcellerie, c'est de la parole, mais une parole qui est pouvoir et non savoir ou information. Parler en sorcellerie, ce n'est jamais pour informer. Ou si l'on informe, c'est pour que celui qui doit tuer (le désenvoûteur) sache où faire porter ses coups. Il est littéralement incroyable d'informer un ethnographe, c'est-à-dire quelqu'un qui assure ne vouloir faire aucun usage de ces informations, qui demande naïvement à savoir pour savoir (...) autant dire qu'il n'y a pas de position neutre de la parole : en sorcellerie, la parole, c'est la guerre. Quiconque en parle est un belligérant et l'ethnographe comme*

tout le monde. Il n'y pas de place pour un observateur non engagé » (Favret-Saada, 1977, p.26-27). Le chercheur ne peut pas être informé s'il ne met pas de côté son rôle d'enquêteur et s'il n'accepte pas de considérer autrement les enquêtés. Il ne peut pas être neutre et il doit se positionner vis-à-vis des enquêtés. Sa participation doit parfois croître en intensité jusqu'à être maximale. Il en découle des difficultés car il voit ses repères basculer et à l'extrême il se retrouve menacé dans son intégrité psychique. Dans ces conditions, comment ne pas se perdre ? Et comment poursuivre la recherche ?

4.2 - Face à la violence

Comme cela vient d'être suggéré, l'ethnographie est une pratique qui ne va pas sans présenter des risques ou des dangers⁴⁸. Parmi ceux-ci : la violence. Selon Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot qui ont étudié la grande bourgeoisie et qui se sont retrouvés en situation de « dominé », le sociologue est généralement plutôt en situation de « dominant » en raison de sa dotation en capital économique, culturel, social et symbolique (Pinçon, Pinçon Charlot, 2005). En suivant cette logique, le sociologue ou l'ethnologue qui enquête auprès des sans domicile devrait être dominant. Or la réalité est plus complexe. Au contact des résidents d'un CHRS, Dominique Lebleux a été traitée comme un « objet ». Ils l'insultaient et rivalisaient verbalement entre eux dans une forme de compétition sexuelle visant à la posséder. Ce qui, de son point de vue, révèle leurs difficultés affectives et sexuelles (Lebleux, 2003).

Dans le cas exposé par Dominique Lebleux, ce n'est pas l'appartenance à un groupe ou à une classe sociale qui s'avère déterminante. C'est parce que l'enquêtrice est une jeune femme qu'elle se retrouve dans une position délicate. Néanmoins, être de sexe masculin, ne préserve pas de la violence. A Main dans la Main et au Train de Nuit, j'ai aussi été confronté à la violence, dans un registre toutefois différent dans la mesure où il n'y avait pas d'enjeux autour de la sexualité. Il est arrivé plusieurs fois qu'un résident me teste, me provoque ou même m'insulte. Comment réagir ? Souvent je me suis senti démuni. J'ai réalisé que ce sentiment ne m'était pas propre et qu'il était largement

⁴⁸ Pour Dionigi Albera, on peut distinguer trois sortes de dangers : il y a les dangers physiques qui sont non négligeables. Il y a les dangers symboliques. Ainsi quand l'enquêteur s'implique tout en devant produire de la connaissance. Il y a enfin les dangers méthodologiques. Quand l'ethnologie et ses objets évoluent, ils mettent l'ethnologue dans une situation d'inconfort (Albera, 2001)

partagé par les intervenants présents sur le front qui eux non plus ne savent pas forcément comment se comporter. Au mieux j'ai essayé d'éviter que l'interaction dégénère⁴⁹. Au-delà de cela, j'ai compris le sens de la violence. Comme on le verra plus loin, elle résulte du parcours des résidents et des conditions de vie présentes. Par ailleurs, si elle concerne principalement les résidents, elle peut très bien frapper un bénévole car, quand bien même il s'est engagé pour les aider, il représente l'assistance, il est présent, disponible et peut faire les frais de la rancœur accumulée contre celle-ci.

4.3 - Aller sur le terrain à reculons

Avant d'aller sur le terrain, l'enquêteur se prépare, il repère les lieux et organise le trajet. Il lit aussi, se renseigne et se forme une première représentation mentale du terrain. Si les préparatifs sont importants, le terrain peut cependant être la phase la plus attendue provoquant enthousiasme et excitation. C'est le moment où l'on peut vérifier ses hypothèses, se mettre à l'épreuve relationnellement et tester les « ficelles du métier » (Becker, 2002). Ces sentiments me sont familiers. J'en ai cependant éprouvé d'autres moins idéaux. Il m'est arrivé de ne pas avoir envie d'aller sur le terrain comme parfois on resterait volontiers chez-soi plutôt que de se rendre au travail.

Au Train de Nuit particulièrement, ce sentiment s'est installé durablement. A plusieurs reprises, je me suis surpris à résister. J'allais sur le terrain à reculons, c'est-à-dire que je traînais en route ou que j'attendais la dernière minute. Une fois dans l'hébergement, je me hâtais et je me contentais de m'acquitter de mes obligations de bénévole. Comme par culpabilité de ne pas être un « bon enquêteur », j'ai passé sous silence ces faits et je n'en ai pas rendu compte dans mon carnet de terrain. Il m'a fallu un temps pour y revenir et y mettre du sens. J'ai compris que plusieurs éléments me perturbaient au Train de Nuit : la précarité du bâti, les débordements de violence ou les manifestations de folie, l'alcoolisation et la détresse manifestes de certains résidents, le rapport dissymétrique des bénévoles aux résidents, l'exposition continue dans les espaces collectifs parfois difficilement supportable en raison du nombre d'acteurs présents et du

⁴⁹ Lorsque deux acteurs rivalisent et ne cessent de surenchérir, il y a un risque d'affrontement et d'effondrement de l'ensemble. Ce processus peut concerner aussi bien des individus que des groupes sociaux ou même des États (dans le cas, par exemple, de la course aux armements). Il est nommé par Gregory Bateson une « différenciation progressive » ou « schismogénèse » (Bateson, 1977).

bruit permanent. Ce à quoi il faut ajouter, pour être plus complet, mon propre rôle de bénévole qui ne me plaisait guère du fait de la nature des activités exercées comme la dimension relationnelle qui n'allait pas de soi pour moi.

A posteriori ces résistances me sont apparues normales. Comment pourrait-il être facile d'aller dans un espace comme le Train de Nuit ? Elles sont intéressantes aussi car en miroir elles éclairent la situation des autres bénévoles et, bien sûr, des résidents. Si un enquêteur seulement de passage dans l'hébergement éprouve des difficultés, comment font les résidents alors qu'ils y sont sept jours sur sept, qu'ils y dorment et qu'ils n'ont pas vraiment d'alternative ? En d'autres termes, cela m'a fait prendre conscience des fortes contraintes subies et des ressources déployées par les résidents pour tenir dans l'hébergement.

II - Les entretiens

1 - Un outil complémentaire aux observations

D'après Stéphane Beaud et Florence Weber, « *l'observation reste le principal outil de l'ethnographe, sa meilleure arme. L'entretien en est le complément plus ou moins indispensable. Selon les enquêtes, on s'appuiera plus sur l'un que sur l'autre. Par exemple, les travaux sur des institutions où il est difficile de s'installer comme enquêteur (prisons, usines) utilisent des entretiens longs et répétés avec des personnes qui travaillent à l'intérieur comme données de substitution (...) au contraire, les pratiques les plus ordinaires se prêtent difficilement à l'entretien : les enquêtés ne voient littéralement pas ce qu'ils font ; le travail reposera alors principalement sur l'observation* » (Beaud, Weber, 2003, p.176). Dans sa « sociologie des seins nus », Jean-Claude Kaufmann dit avoir privilégié les entretiens car il voulait « savoir ce qui se cachait dans les têtes ». Les observations ont donc été secondaires. Il explique cependant qu'il faut être vigilant lors des entretiens. Les dires des enquêtés peuvent être contradictoires, comporter des dissimulations, varier en fonction du contexte. Un

homme seul ne tient pas le même discours sur les seins nus qu'un homme qui est avec sa conjointe ou qu'un jeune en présence d'un groupe de pairs (Kaufmann, 1998).

A travers ces propos, on voit les limites des deux outils. En accord avec Stéphane Beaud et Florence Weber, les observations demeurent premières dans le cadre de la thèse. Elles ont été privilégiées. Les entretiens, eux, sont secondaires. Ce qui ne veut nullement dire accessoires mais complémentaires. Les entretiens livrent de la matière que n'apportent pas les observations. C'est en tout cas ce que j'ai vérifié de manière assez nette. Pour schématiser, les observations se sont focalisées sur le temps présent. Les entretiens ont permis d'éclairer le parcours des résidents. A Main dans la Main, ils ont été tout particulièrement utiles. En effet, ils ont permis de mieux expliquer la crise observée dans le temps présent en donnant à voir l'histoire ô combien importante de l'association.

2 - Les acteurs interviewés et les difficultés des entretiens

A Main dans la Main, la plupart des acteurs ont été interviewés. Les conditions requises étaient que chaque enquêté soit encore à l'association et s'y investisse (ne serait-ce qu'en passant prendre des nouvelles). Seul un entretien demandé auprès du comptable de l'association a été refusé. Pour ce dernier, il n'était pas question de se livrer à un exercice où l'on est mis en avant. De la même façon, il a toujours refusé d'intervenir quand la radio ou la télévision sollicitaient Main dans la Main. Comment comprendre son refus ? L'argument avancé par le comptable doit être pris au sérieux. En lien avec sa personnalité, il n'aime pas être exposé en public. A l'inverse, comme je l'ai ressenti à son contact, il donne abondamment son point de vue quotidiennement, à condition qu'il n'y ait pas trop de personnes présentes. Autrement dit, il agit plutôt dans l'ombre et dans le cadre de relations interpersonnelles.

Au Train de Nuit, j'ai réalisé seulement quelques entretiens car, pris dans le feu de l'action et porté par le rythme de la structure, j'ai privilégié les observations. Ce n'est qu'après la fermeture de l'hébergement que j'ai interviewé un résident, le directeur, le responsable des bénévoles et un veilleur. Cependant, j'ai accumulé un matériel non

négligeable lors de conversations avec les résidents que l'on peut considérer comme autant d'entretiens informels⁵⁰. Ils me racontaient leur parcours de vie, leurs occupations durant la journée. Ils me livraient leur ressenti vis-à-vis de l'hébergement et plus largement de l'assistance.

Dans le Patio, j'ai effectué des entretiens avec quasiment tous les résidents et tous les professionnels (le directeur et les trois auxiliaires de vie sociale). Un résident n'a cependant pas accepté l'exercice. Il ne voyait pas l'intérêt de « se raconter » une fois de plus et il a refusé de me rencontrer. Par ailleurs, lors des entretiens, j'ai fait face à deux limites. Pour se préserver, des résidents ont évité ou abordé brièvement leurs parcours avant le Patio. Ensuite, ils ont eu des difficultés à répondre aux questions posées concernant leurs parcours. Ainsi plusieurs ont été dans l'impossibilité d'ordonner des événements vécus. Si « se raconter » ne va pas de soi pour tout un chacun, comme je l'ai expérimenté d'ailleurs en écrivant mon parcours de recherche, cela s'avère encore plus difficile pour les résidents. Il faut dire qu'ils ont pu expérimenter, à certains moments de leur existence, de multiples hébergements et abris précaires. Ce qui ne

⁵⁰ Au sujet des entretiens informels, il est intéressant de renvoyer aux propos tenus par Patrick Bruneteaux et Corinne Lanzarini. Pour ces deux sociologues, les « entretiens informels » doivent remplacer les « entretiens formels » quand l'enquête cible les « classes populaires ». En enquêtant auprès de ceux qu'ils nomment les « jeunes sous-prolétaires des cités » et les « jeunes sous-prolétaires à la rue », ils ont constaté que les entretiens formels présentent de nombreux inconvénients. Les enquêtés n'adhèrent pas à la démarche. Ils ne viennent pas aux rendez-vous pris. Ou alors ils rient, font silence, sont embarrassés par la présence des microphones et font preuve d'agressivité. S'ils réagissent de la sorte, c'est parce le cadre imposé représente une violence institutionnelle supplémentaire. Ils sont contraints une fois encore de raconter leur souffrance et leurs échecs. Ils ne veulent pas que leur parole soit dérobée et qu'elle puisse se retourner contre eux. Par ailleurs, autre difficulté de l'entretien formel, les enquêtés peuvent livrer des « histoires préfabriquées », c'est-à-dire celles qu'ils racontent habituellement aux travailleurs sociaux pour obtenir des aides sociales. Par conséquent, le mieux est de ne pas utiliser les entretiens formels qui peuvent être trop rigides. Pour les deux sociologues, les entretiens informels sont une réponse aux inconvénients cités. Ils sont préférables car ils sont plus adaptés aux enquêtés. Ils se déroulent au cours de conversations ordinaires et prennent place dans leurs espaces habituels (banc, cage d'escalier, maison de quartier). Cependant, à la différence d'un entretien formel, l'enquêteur ne peut compter au cours d'un entretien informel que sur sa propre mémoire puisqu'il se retrouve sans carnet de notes, stylo, magnétophone ou vidéo. Ce qui suppose qu'il ne tarde pas pour retranscrire au plus juste ce qui a été vu et entendu (Bruneteaux, Lanzarini, 1998). Si auprès d'un même public j'ai usé moi aussi des entretiens informels et si j'ai également constaté les mêmes inconvénients que Bruneteaux et Lanzarini, j'ai tendance à penser à partir de mon expérience qu'ils ne doivent pas remplacer les entretiens formels mais plutôt les compléter. L'enquêteur peut s'adapter à la situation et opter pour l'un ou pour l'autre. En effet, l'entretien formel ne peut se réduire à un cadre rigide, comme le laissent entendre les deux sociologues. Il peut faire l'objet d'une négociation. Le lieu, la durée et l'enregistrement des entretiens peuvent être discutés. Il en va de même pour le contenu. Me concernant, outre le rappel des règles élémentaires (cadre de l'enquête et anonymat de la personne interviewée), j'ai toujours précisé aux enquêtés qu'ils n'avaient pas l'obligation de répondre à mes questions s'ils les jugeaient indiscrettes tout comme ils pouvaient aborder d'autres points s'ils le souhaitaient.

facilite évidemment pas la reconstitution biographique. En outre, d'autres facteurs ont pu affecter leur mémoire. Comme le dit bien Jean-François Laé, « *ce sont les dangers de la rue qui vont prendre l'esprit à la place de la mémoire. Des invendus de boulangeries aux embrouilles avec les occupants d'un squat, d'un sommeil entre un porche et une tôle de fer, d'une manche à réaliser au bon moment et au bon endroit, d'un contrôle policier à déjouer à la défense du territoire de ravitaillement : voilà de quoi éloigner à la fois passé et futur. Les dangers prennent la place de la mémoire. C'est dans cette concentration incroyable sur chaque instant pour défendre sa sécurité physique que s'effectue l'éclatement de la mémoire, une dispersion des souvenirs et des obligations qui hier liaient encore* » (Laé, 2000, p.88). On peut comprendre que les impératifs de la vie à la rue mais aussi l'alcool peuvent perturber fortement la mémoire de certaines personnes sans domicile. Ils envahissent l'espace psychique et amoindrissent la capacité à se souvenir mais aussi à se projeter.

3 - Le déroulement des entretiens et les motivations des interviewés

La durée des entretiens a été extrêmement variable. Certains ont nécessité quarante minutes, d'autres trois heures. Dans l'ensemble ils ont dépassé une heure. Souvent ils ont été réalisés en une séance, quelquefois il en fallut deux voire trois pour aller au bout de l'exercice. Pour des raisons d'ordre pratique, les entretiens se sont déroulés assez souvent dans les différents hébergements, généralement à l'écart des autres acteurs, afin de trouver une certaine tranquillité et d'aborder librement des sujets délicats. Bien souvent, une pièce était mise à ma disposition comme un bureau. Dans le meilleur des cas, l'entretien a eu lieu dans les espaces privatifs. La situation était intéressante car elle offrait des prises à la discussion et invitait aussi bien l'enquêté que l'enquêteur à commenter ou à questionner la décoration, les objets présents, l'agencement des lieux. Sur le terrain de Main dans la Main, quelques entretiens ont été passés dans les demeures respectives de plusieurs acteurs tels que d'anciens membres du conseil d'administration. Ce fait est loin d'être anodin. Il reflète leur distanciation, leur désintérêt croissant voire même leur opposition par rapport à l'évolution de l'association portée par le leader. En somme, afin d'être à l'aise ils ont préféré que l'entretien se déroule en terrain conquis (leur domicile) plutôt qu'en milieu hostile (les

locaux associatifs) où ils ne souhaitaient pas s'aventurer et prendre le risque de croiser des acteurs avec lesquels ils étaient en désaccord.

Les entretiens ont été accomplis sur un mode « semi directif ». De cette manière, il est possible de s'adapter⁵¹ aux enquêtés, de repérer et d'aborder de nouveaux thèmes, tout en traitant un certain nombre de questions définies préalablement. Dernier point, il faut ajouter quelques mots sur l'acceptation et l'implication des enquêtés dans les entretiens. Pour Main dans la Main, il est concevable d'évoquer une certaine hospitalité qui est attachée à la philosophie de l'association. En effet, des enquêtés ont accepté un entretien alors qu'ils ne me connaissaient pas vraiment. Ensuite être interviewé constitue une preuve de reconnaissance quant aux possibilités qu'a la personne de se raconter. Enfin l'entretien est souvent pour l'enquêté une occasion de donner son point de vue, de dénoncer ou tout simplement de témoigner en direction de l'enquêteur et des lecteurs potentiels. Plusieurs hébergés en ont d'ailleurs profité pour revenir sur leur parcours, clarifier des événements passés ou présents, parler et se libérer de faits pesants et ainsi atténuer des angoisses. C'est pourquoi, en sortant de l'entretien, ils ont pu me remercier⁵².

⁵¹ Selon Jean-Claude Kaufmann, l'entretien semi directif ou entretien compréhensif a pour caractéristique essentielle d'être adaptatif. Il se distingue du questionnaire qui repose sur une hiérarchie dans l'interaction (l'informateur est en position basse par rapport à l'enquêteur) et dans lequel les réponses sont brèves et claires. L'entretien compréhensif doit bousculer cette hiérarchie. Il doit approcher la conversation et permettre à l'informateur de s'exprimer de la manière la plus libre possible. Autrement dit, le cadre de l'entretien doit être comme oublié. L'enquêteur doit être modeste et discret. Il n'a pas à se mettre au premier plan. C'est l'informateur qui est en vedette. Cela signifie aussi que l'enquêteur, tout en étant attentif et empathique, doit mettre de côté ses opinions et ses catégories car il lui faut découvrir celles de l'informateur. Néanmoins il y a un équilibre subtil à trouver car l'enquêteur ne peut pas être effacé au risque que l'informateur, ne sachant pas qui lui fait face, soit prudent et livre peu d'informations. En somme, il faut aussi personnaliser et s'engager dans l'entretien, à l'inverse de ceux qui préconisent une neutralité de la part de l'intervieweur (Kaufmann, 2011).

⁵² On peut dire que les enquêtés ont joué le jeu de l'entretien. Ils ont pris le temps de répondre aux questions, de reformuler leur propos, de chercher dans leurs souvenirs. Bref ils ont donné de leur personne. Ce qui ne va pas forcément de soi. Dans un autre milieu, la grande bourgeoisie, les personnes rencontrées par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot ont eu tendance, de par leur éducation et les codes qui régissent leur milieu, à contrôler l'information, à rester sur la réserve et à ne pas divulguer d'informations préjudiciables à leur image ou à celle de leurs pairs. Quelque part, disent les sociologues, cela revient à interroger des hauts fonctionnaires ou des hommes politiques qui sont des spécialistes de l'expression orale, qui peuvent pratiquer la « langue de bois » et qui s'avèrent au final des sujets particulièrement difficiles pour le chercheur (Pinçon, Pinçon-Charlot, 2005).

III - Les lectures

Le livre n'est pas un objet dépassé, inutile et mort. Pour peu que le lecteur s'en saisisse, il peut devenir vivant⁵³. Il en va ainsi dans le domaine de la recherche. D'après Glaser et Strauss, « *il existe des ressemblances frappantes - quelquefois évidentes bien que souvent ignorées - entre le travail de terrain et la recherche en bibliothèque. Lorsque quelqu'un est debout au milieu des étagères, il se trouve métaphoriquement, entouré de voix suppliant d'être entendues. Chaque livre, chaque article de magazine a autant de valeur que l'informateur de l'anthropologue ou l'interviewé du sociologue. Dans ces publications, les personnes débattent, prennent position, argumentent avec conviction et décrivent les événements de manière tout à fait compatible avec ce que l'on voit et entend lors du travail sur le terrain. Le chercheur n'a qu'à tendre l'oreille pour entendre les voix dans la bibliothèque et découvrir ce qu'elles ont à lui dire afin de les utiliser pour ses analyses* » (Glaser, Strauss, 2010, p.278).

Sur le terrain, il est parfois difficile d'observer et d'entendre tous les enquêtés. On ne peut pas être partout à la fois. De plus, il se produit des rencontres entre l'enquêteur et l'enquêté. Il peut y avoir aussi de l'animosité entre les enquêtés faisant que l'enquêteur travaille plus avec certaines personnes qu'avec d'autres. En considérant l'analogie faite par les deux sociologues, il faut à présent déplacer le questionnement du travail de terrain à la lecture. Comment la recherche bibliographique a-t-elle été faite ? Quelles sont les voix qui ont été entendues ? Comment les livres ont-ils été utilisés ? Et qu'apportent-ils ? L'enjeu de cette partie est d'éclairer cette phase qu'est la lecture. Après tout elle demande énormément de temps et peut-être même bien plus que l'enquête sur le terrain. Or elle fait couler moins d'encre. En sciences humaines, je n'ai pas trouvé d'ouvrages consacrés spécifiquement à la lecture, comme il peut y en avoir pour l'observation ou pour les entretiens. Pour autant, je me suis appuyé sur le Guide de l'enquête de terrain de Beaud et Weber qui a le mérite de consacrer plus d'une trentaine de pages aux différentes lectures qu'il faut réaliser tout au long de la recherche (Beaud, Weber, 2003).

⁵³ C'est bien ce qu'affirme Marcel Proust dans un court essai sur la lecture. Pour lui un livre ne peut se réduire à un objet rangé et exposé dans une bibliothèque. A condition de faire preuve d'imagination, il permet de ressentir le vécu des personnages et offre la possibilité de converser avec des êtres d'une autre époque (Proust, 1906 et 1993).

1 - La recherche d'ouvrages

Est-il besoin de le rappeler ? La recherche s'est évidemment faite à partir des ouvrages eux-mêmes puisqu'ils citent, discutent, référencent et renvoient à d'autres ouvrages. Un peu comme une porte qu'on ouvrirait et qui à son tour ouvrirait sur d'autres portes⁵⁴ pouvant être connues car déjà empruntées ou inconnues. J'ai souvent écouté les conseils de mes pairs qui m'ont orienté vers de nombreux auteurs et ouvrages. En outre, bien d'autres espaces que les bibliothèques ont été utiles comme les librairies. S'observer dans ces dernières est instructif. Parfois la recherche était précise et portait sur un ouvrage donné. D'autres fois, elle était « flottante »⁵⁵. C'est-à-dire que je cherchais sans idée préconçue, un peu à la manière du flâneur dans la ville dont parle Walter Benjamin (Benjamin, 1939 et 2004). Je regardais les nouveautés, sautais d'un ouvrage à un autre au gré des titres et des couvertures ou alors je les passais en revue un par un. Après la sociologie et l'ethnologie, j'allais souvent du côté de la philosophie, de la littérature et quelques fois je m'aventurais en histoire ou en urbanisme. C'est de cette manière que j'ai fait d'heureuses trouvailles comme Le peuple d'en bas de Jack London (London, 1903 et 1999) ou Éloge de l'ombre de Junichirô Tanizaki (Tanizaki, 2011). Enfin, c'est

⁵⁴ Comme l'écrit le philosophe Frédérique Pernin, « *ce sont les livres eux-mêmes qui s'appellent les uns les autres et s'engendrent en de curieuses filiations ; et l'on devient lecteur presque malgré soi, guidé étape par étape, de livre en livre, sans qu'aucun parcours n'ait été préétabli. Chaque lecture fait naître des sentiers que l'on ne devinait pas : un livre d'Edgar Allan Poe peut bifurquer vers un livre de James Ellroy, de David Hume ou de Howard Phillips Lovecraft, selon les humeurs noires, philosophiques ou fantastiques qu'il aura su éveiller. Le lecteur se trace un chemin, à la fois singulier et extérieur à lui-même* » (Pernin, 2008, p.53). En somme, c'est un peu comme si chaque lecteur, tout en étant guidé, allait de livre en livre en suivant un itinéraire particulier qui plus jamais ne sera emprunté.

⁵⁵ Ce qualificatif peut être attribué à l'écoute en psychologie mais aussi à l'observation. Pour l'anthropologue Colette Pétonnet l'observation flottante est une méthode adaptée à l'étude des mondes contemporains et, plus précisément, de la ville et des lieux de passage ou de circulation. Elle l'a d'ailleurs testé sur un terrain particulier : le cimetière du Père-Lachaise à Paris. De son point de vue, l'observation flottante « *consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes. Il va sans dire que pour obtenir de soi-même cette disponibilité attentive, il faut se garder de l'influence de penseurs contemporains, tel J.Baudrillard qui dénonce les citadins séparés et indifférents, la ville-ghetto, la désocialisation, la société urbaine abstraite* » (Pétonnet, 1982, p.39). En résumé, pratiquer l'observation flottante, c'est se départir de grilles d'interprétation qui biaisent l'observation, c'est aussi relâcher son attention. Cela ne signifie pas être inattentif mais moins attentif, de manière à ce que les mécanismes de vigilance baissent en intensité et permettent d'appréhender de nouveaux éléments. On peut dire de cette méthode qu'elle peut être enclenchée de manière intentionnelle comme elle peut s'enclencher sans qu'on y prenne garde, parce qu'on est plongé dans l'action ou alors tout simplement parce qu'on ne peut pas maintenir continuellement un degré important de concentration et que l'esprit a besoin de décontraction.

aussi en dehors du temps de recherche, autrement dit en me livrant à des activités ordinaires (la lecture du journal ou l'écoute de la radio) que j'ai découvert certaines références qui ont contribué à la construction de la bibliographie. Ce bref tour d'horizon donne à penser que la recherche d'ouvrages n'est pas qu'affaire de rationalisation ou de planification. Il y a aussi du hasard ou des coïncidences comme il s'en produit sur le terrain ou tout simplement au quotidien.

2 - Une autre source : les documents recueillis sur le terrain

Pour mener l'enquête, je me suis également appuyé sur des sources écrites relatives aux terrains enquêtés. Ainsi ont été utilisés des documents comme les bilans moraux et financiers, des rapports d'activité, une main courante, un projet d'établissement, des articles de presse, les statuts des associations gérant les trois structures.

Parmi ces sources écrites, il faut compter une pièce qui se distingue : le livre de l'association Main dans la Main intitulé Nous voulons être utiles. Il a été réalisé par deux personnes anciennement sans domicile. Le premier est le narrateur principal de cette histoire. Il réside à Main dans la Main. Il est membre fondateur et vice-président de l'association. Il est aussi le leader de celle-ci. Le second se définit comme le « metteur en texte ». C'est lui qui a rassemblé et organisé les différents témoignages. Autrefois résident, il n'est plus présent à l'association. Le livre de Main dans la Main reprend l'ordre chronologique des événements vécus par l'association depuis les débuts de l'action en 1996 jusqu'en 2000. Il se focalise tout particulièrement sur la naissance de Main dans la Main qui est un temps fort et qui acquiert, comme tout moment fondateur, une résonance mythique. Outre le témoignage du leader, bien d'autres ont été agrégés dont celui des résidents, des membres du conseil d'administration ou encore des sympathisants qui à un moment ou à un autre ont aidé le collectif. Au sens d'Halbwachs, le livre peut être comparé à un fragment de « mémoire collective ». Il est un souvenir partagé de l'action du groupe. Il n'a pu être réalisé que parce que cette dernière s'est suffisamment éloignée dans le temps (Brian, 2008). Néanmoins, il n'est pas que cela dans la mesure où il a été rendu public. Il s'adresse à un auditoire bien plus large que les membres de l'association, ses sympathisants et tous ceux qui en ont plus

ou moins entendu parler. En effet, l'une des intentions clairement formulée est de témoigner de cette expérience qui a un caractère exemplaire. Selon le leader lui-même, dans un extrait du livre, « *la réussite de Main dans la Main sera de dire que ça a été possible* » (Pepin, Proton, 2001, p.226). Mieux. Le fait qu'ils y soient arrivés suppose que d'autres le peuvent aussi : « *ainsi l'association permet d'offrir de l'espoir ici et là, dans toutes les villes où des gens se sont trouvés dans la même situation que nous* » (Pepin, Proton, 2001, p.226).

Dans la recherche, le livre de Main dans la Main a été très utile. Alors qu'il me fallait enquêter sur le passé de l'association, il a constitué un moyen d'accès privilégié à celui-ci, complétant la matière récoltée lors des entretiens. En écho aux propos du leader, il m'a apporté des éléments sur le caractère exceptionnel de cette initiative et sur la mobilisation qui a rendu possible son émergence. De même, il m'a permis de mieux comprendre la crise traversée dans le temps présent en donnant à voir sur plusieurs années l'évolution de l'association ainsi que ses limites, à savoir la difficulté pour les mêmes résidents de soutenir le collectif et de faire face aux conflits et aux heurts qui, comme je l'ai découvert, n'étaient pas exceptionnels et propres au temps présent mais faisaient partie intégrante de l'histoire associative.

3 - Les lectures au fil de l'enquête

De manière assez traditionnelle, Beaud et Weber recommandent de ne pas avoir les mêmes lectures avant, pendant et après l'enquête sur le terrain. Selon eux, il vaut mieux avant l'enquête lire des ouvrages utiles et informatifs, des études historiques, des comptes rendus d'enquêtes ethnographiques, quelques grands textes sur le thème choisi. Lors des investigations sur le terrain, ils conseillent la lecture de textes stimulants et enthousiasmants aux yeux de l'enquêteur, des textes exotiques susceptibles d'éclairer autrement la recherche. Pour finir, il vaut mieux des textes critiques pour discuter le matériel de terrain et d'autres spécialisés afin de préciser la réflexion (Beaud, Weber, 2003).

Bien qu'il soit difficile de reconstituer les lectures faites durant plusieurs années, il s'avère globalement que j'ai lu quelques ouvrages spécialisés avant de commencer l'enquête. Puis j'ai souvent alterné des phases de terrain avec des phases intensives de lecture durant lesquelles je suis allé chercher toutes sortes de textes (« grands », « exotiques » ou « spécialisés »). Assez nettement, l'écriture a fait évoluer les lectures. En effet, en faisant émerger du nouveau, elle m'a conduit à chercher d'autres lectures. Pour donner un exemple, la question du temps m'est apparue alors que je comparais les données portant sur chaque structure d'hébergement. C'est alors que j'ai recherché des ouvrages sur ce thème et que je me suis tourné vers des auteurs comme Norbert Elias qui a écrit Du temps (Elias, 1958) ou encore François Jullien avec Les transformations silencieuses (Jullien, 2009).

Il est possible d'apporter un élément nuanciant le point de vue de Beaud et Weber. La lecture ne commence pas au moment même où on lance une enquête. En réalité, elle la précède. On n'arrive pas vierge sur le terrain. On ne part pas d'un degré zéro de connaissance. Il est d'ailleurs probable que les lectures antérieures jouent plus d'un rôle. Intériorisées, elles contribuent à façonner le regard du chercheur sur le terrain. Ainsi la lecture d'Erving Goffman (Goffman, 1968) et de Michel Foucault (Foucault, 1975) m'a incité, dans un premier temps, à prêter davantage attention aux contraintes de l'institution sur les résidents qu'aux réactions de ces derniers pour conquérir un peu de liberté.

Quand vient le temps de l'écriture, les lectures exercent aussi une influence. En me relisant j'ai eu plusieurs fois le sentiment d'avoir repris à mon compte le style, des expressions voire des notions d'autres auteurs. Il en va ainsi de la notion d'« observation flottante » évoquée précédemment. Ce n'est qu'après réflexion et recherche que j'ai réalisé qu'elle provenait d'un texte de Colette Pétonnet (Pétonnet, 1982) étudié plusieurs années auparavant lors d'un séminaire d'ethnologie urbaine et oublié depuis sous l'effet du temps. Il faut ajouter que l'enquête m'a permis d'exploiter de manière consciente des lectures faites auparavant. J'ai pu les utiliser ou alors les revisiter en tirant partie d'autres passages ou d'autres notions. Dans les deux cas, il en a

résultat des surprises, l'expérience permettant de tisser davantage de liens et de saisir plus en profondeur l'originalité de certains penseurs⁵⁶.

4 - Lire : une double utilité

4.1 - Des lectures pour voir plus et plus loin...

Pourquoi lire ? Et quel doit être le poids des lectures dans la recherche ? Jean-Claude Kaufmann constate que pour ses pairs la phase de terrain prend de plus en plus d'importance au détriment des lectures. Il y a une tendance à sacraliser le terrain. Pour le sociologue, « *il n'est pas question bien entendu d'abandonner l'enquête de terrain et de retourner à la pure théorie livresque. Mais (...) sans instruments conceptuels, toute enquête, aussi belle soit-elle, ne donnera que des résultats très pauvres. Il est donc urgent de redécouvrir le goût de lire. Pas de lire pour lire : de lire pour découvrir et constituer des outils de travail* » (Kaufmann, 2011, p.37). La lecture n'est pas une fin en soi. Comme le dit Yves Winkin, elle n'est pas non plus un artifice. Elle ne sert pas simplement à intégrer des données de terrain dans une réflexion plus conceptualisante. Elle conduit surtout à voir plus et plus loin (Winkin, 2001).

De son côté l'historienne Arlette Farge s'intéresse aux usages de la citation. Elle affirme que cette dernière remplit trois fonctions. La première est la moins exigeante car elle consiste à reformuler le propos (« citation halte »). En ce sens elle n'apporte pas vraiment un plus à l'inverse des deux fonctions suivantes. En effet la citation peut amener une nouvelle situation et permettre la progression du récit ou du raisonnement (« citation amorce »). Elle peut aussi surprendre et briser les évidences (« citation rupture »). Quoiqu'il en soit la citation ne doit pas être une facilité ou un moyen détourné d'apporter des preuves à la place d'un raisonnement (Farge, 1989). En

⁵⁶ Au sujet des « façons de lire », il est possible d'apporter d'autres précisions. Un essai n'étant pas un roman, il n'y a pas obligation de le lire de la première à la dernière page. C'est pourquoi je me suis parfois concentré sur un chapitre ou même sur quelques pages qui m'intéressaient particulièrement. Pour éviter certains risques comme la déformation et l'oubli, j'ai essayé dans la mesure du possible de conserver une « lecture active ». Effectivement, tout en lisant, je notais les idées qui retenaient mon attention puis je les reprenais dans des fiches synthétiques. A l'usage, ces dernières se sont avérées assez pratiques. Elles ont facilité la compréhension des auteurs, la manipulation de notions, l'établissement de connexions avec le terrain ou encore la comparaison entre des ouvrages.

reprenant la typologie proposée par Arlette Farge, j'aurais tendance à dire que j'utilise fréquemment des citations qui vont dans le sens de l'argumentaire (« citation halte » ou « amorce ») et quelquefois des citations qui le contredisent (« citation rupture »). Ce qui permet de rappeler que penser c'est faire « avec » mais aussi « contre » (Noiriel, 2003).

4.2 - ...Mais aussi pour situer la recherche

Les lectures ont une autre utilité qui est essentielle. Elles permettent de situer la recherche dans l'ensemble des productions scientifiques. Il apparaît à ce propos que la thèse est à la frontière entre, d'une part, la thématique de l'habiter et, d'autre part, celle des personnes sans domicile. Pour démontrer cela, je ne vais pas passer en revue l'ensemble des sources propres à chaque thématique mais m'appuyer sur quelques productions qui paraissent emblématiques et qui servent de référence.

Les travaux utilisés sur l'habiter peuvent schématiquement être décomposés en deux groupes. Le premier est celui des « grands philosophes » : Bachelard, Heidegger et Lévinas. De l'un à l'autre, les approches et les sensibilités ne sont pas les mêmes. Par exemple autant la métaphysique d'Heidegger est dans son écriture plutôt classique, autant la phénoménologie de Bachelard ancrée dans le réel est empreinte de poésie. L'essentiel est cependant ailleurs. En une phrase, les philosophes ont en commun de ne pas réduire l'habiter à la simple occupation du logement et à ses caractéristiques techniques. Ils l'envisagent bien au-delà. Pour Bachelard, la maison permet le repos, la rêverie. Elle développe l'imaginaire et soutient l'identité. Sans maison l'homme s'effondre (Bachelard, 1957 et 2001). Lévinas s'interroge sur la demeure. De son point de vue, elle ne peut pas être seulement une fin en soi. Elle doit aussi être un moyen pour aller au dehors. Elle est la condition et le commencement de l'activité humaine (Lévinas, 2008). A la recherche de l'essence de l'habiter, Heidegger en vient lui à la conclusion qu'« habiter » et « être » sont synonymes (Heidegger, 1958). Autrement dit, parler d'habiter c'est poser la question de l'identité mais à travers l'espace, celui-ci se déclinant au pluriel (l'ensemble des lieux habités).

Le deuxième groupe de productions sur l'habiter est le fruit d'enquêtes de terrain menées principalement par des sociologues ou des anthropologues attentifs à la matérialité et à l'expérience sensible de l'homme dans l'espace. Elles portent sur des objets assez divers comme la cohabitation dans les HLM (Kaufmann, 1983), le chez-soi (Serfaty-Garzon, 2003), le rangement et le nettoyage (Kaufmann, 1997), le désordre domestique (Filiod, 2003), la collection d'objets (Frère-Michelat, 1993), le déménagement, ses enjeux, ses contraintes et ses étapes [(Rautenberg, 1989), (Desjeux, Monjareux, Taponier, 1998)] ou encore les habitants des « une pièce » obligés de « bricoler » sans cesse l'espace (Rosselin, 1998). D'autres enquêtes renseignant indirectement sur l'habiter ont été mobilisées. Elles peuvent prendre place dans une institution totale comme la prison (Marchetti, 2001), les camps de concentration (Levi, 1958 et 1987) ou l'asile (Goffman, 1968). Tous ces travaux ont un intérêt fondamental. Ils permettent de ne pas isoler l'expérience des hébergés. Il y a du commun entre ces derniers et le tout un chacun. Il y en a aussi avec des situations extrêmes qui jouent un rôle de révélateur. En dérochant les fondements de l'habiter⁵⁷, elles le révèlent.

Concernant les travaux sur les personnes sans domicile⁵⁸, certains adoptent une approche « macro » [(Damon, 2002), (Brousse, Firdion, Marpsat, 2008), (Ballain, Maurel, 2002)]. Ce qui ne signifie pas qu'ils mettent de côté l'expérience des personnes sans domicile. Ils essaient de les quantifier (combien sont-ils ?) et de les qualifier (qui sont-ils ?) à travers leurs caractéristiques, les conditions de vie présentes et des éléments de leur « parcours résidentiel ». Il en ressort une hétérogénéité déconstruisant l'unité de la catégorie « sans domicile ». Par ailleurs, il est significatif que ces chercheurs n'omettent pas d'évoquer les « stratégies » ou « bricolages » des personnes sans domicile pour tenir au quotidien. Ce faisant, ils démontrent qu'elles ne font pas que subir des situations mais qu'elles sont aussi capables de réaction et d'anticipation.

Outre les publics, ces différents travaux questionnent l'ensemble des dispositifs⁵⁹ de prise en charge des personnes sans domicile. Ils interrogent aussi le rôle des associations, leurs interactions avec les institutions et les politiques publiques. Dernier

⁵⁷ Le nom de chaque individu, son chez-lui, ses relations sociales, ses activités quotidiennes, etc...

⁵⁸ Pour une approche complète du sujet, il convient de lire Les sciences sociales et le sans-abrisme (Choppin, Gardella, 2013).

⁵⁹ Le 115, les accueils de jour, les différents types d'hébergement, etc...

point notable, ils peuvent se déplacer vers le logement social. Dans un contexte d'extension de la pauvreté et de fragilisation des individus, il n'est pas simple de se maintenir dans le logement social. Ceux qui sont logés risquent-ils de devenir sans domicile ? Et, à l'inverse, comment les sans domicile peuvent-ils sortir de l'hébergement ? C'est problématique quand les logements sociaux accessibles financièrement font défaut et que les politiques publiques en matière de logement ne suivent plus (Lévy-Vroelant, 2005). On peut noter que sous la plume de René Ballain et d'Élisabeth Maurel émerge la catégorie de « logement très social » qui regroupe tout en différenciant ceux qui vivent dans le parc privé (hôtels meublés), dans les logements HLM et dans le monde des foyers ou des centres d'hébergement. Au-delà des conditions de vie, ce qui peut les rapprocher, c'est le maintien dans l'assistance et la fragilisation du droit au logement (Ballain, Maurel, 2002).

A côté de ces travaux, on peut en discerner d'autres plus « micro ». Ils s'appuient sur des enquêtes conduites auprès des intervenants et surtout des personnes sans domicile. Les observations sont précieuses tout comme les entretiens qui permettent de retracer des parcours ou des « carrières de survie ». L'exercice peut même être réalisé à partir d'un seul sans domicile dans un « accompagnement sociologique à l'autobiographie » (Pichon, Torche, 2007). Certains travaux « micro » tentent de saisir l'expérience spatiale des personnes sans domicile de manière assez complète [(Pichon, 1995), (Zeneidi-Henry, 2002)]. Ils s'intéressent à l'hébergement d'urgence (CHU) et d'insertion (CHRS) ainsi qu'aux grands foyers qui atteignent leur paroxysme avec le CHAPSA (Centre d'Hébergement et d'Assistance aux Personnes Sans Abri) de Nanterre (Declerck, 2001). Ils sont également attentifs à ce qui se passe en dehors de l'hébergement, c'est-à-dire aussi bien les autres lieux relatifs à l'assistance⁶⁰ que, plus largement, les trajets empruntés et les espaces utilisés dans la ville. Qu'ils soient typiques et bien connus comme les grandes rues ou places, la gare, les centres commerciaux. Qu'ils soient plus discrets et minuscules comme une montée d'escalier, un garage, une cabane, ou un squat, bref autant de formes possibles de l'abri précaire (Pichon, 2002).

⁶⁰ L'accueil de jour, l'hôtel, l'hôpital, etc...

D'autres travaux adoptent une entrée spécifique : la rue (Girola, 1996), le squat (Bouillon, 2011) et, bien sûr, l'hébergement. Souvent le propos sur l'hébergement est structuré de la même manière. L'histoire, les conditions d'accueil, le fonctionnement, le public et les finalités de l'hébergement sont décrites et analysées. Ainsi Bertrand Bergier avec les communautés Emmaüs (Bergier, 1992), Gilles Teissonnières avec les CHU et les CHRS parisiens (Teissonnières, 2003) ou encore Alain Thalineau (Thalineau, 2002) et surtout Patrick Pelège dont la thèse porte exclusivement sur les CHRS (Pelège, 2002). Autre manière d'entrer dans l'hébergement, les enquêtes peuvent prendre pour objet des publics parfois négligés et peu visibles. La condition d'étranger est alors un dénominateur commun. Boubekar Boutaleb a étudié les immigrés algériens retraités dans les foyers Sonacotra de la région parisienne (Boutaleb, 2000). Dans un cadre lyonnais, Bourgeois, Ebermeyer et Sevin analysent la naissance, la structuration et les conséquences dramatiques de la saturation de l'hébergement pour les demandeurs d'asile (Bourgeois, Ebermeyer, Sevin, 2004).

On peut constater que, sur l'ensemble des travaux portant sur les personnes sans domicile, seuls quelques uns adoptent directement l'angle de l'habiter. Pascale Pichon liste les formes d'habitat précaire, leurs qualités, usages et conséquences sur l'identité des personnes sans domicile (Pichon, 2002). Djemila Zeneidi-Henry interroge la spécificité de l'habiter des personnes sans domicile et la manière dont il n'est pas pris en compte dans l'insertion par le logement aboutissant ainsi à des échecs (Djemila Zeneidi-Henry, 2003). Dans les études sur l'hébergement, l'habiter se décline à travers la question de l'intimité et celle du chez-soi [(Pelège, 2002), (Boutaleb, 2000), (Laé, 2000), (Thalineau, 2002)]. Les chercheurs donnent à voir l'importance de l'intimité pour les résidents (avoir un espace, des biens et des idées à soi), son effraction ainsi que les modalités de sa préservation, les enjeux éthiques et déontologiques pour les professionnels. Ils concluent généralement que l'hébergement ne peut avoir valeur de chez-soi même s'il en revêt certains aspects. C'est ce qui se dégage d'une production déjà évoquée, Sortir de la rue : les conditions d'accès au chez-soi (Pichon, Jouve, Choppin, Grand, 2010), qui doit être soulignée car elle aborde de part en part les personnes sans domicile sous l'angle de l'habiter. Elle montre en effet le caractère paradoxal de l'hébergement. Et ce particulièrement quand la durée d'accueil est

temporaire. En effet, il est demandé aux personnes de se projeter alors qu'elles sont empêchées de s'installer et de s'approprier l'espace. Pour autant elles arrivent à restaurer des éléments du chez-soi. Quand l'hébergement est durable, le chez-soi est davantage présent mais pas intégralement. En réalité, c'est surtout en dehors de l'hébergement et de l'assistance que le chez-soi est retrouvé (Pichon, Jouve, Choppin, Grand, 2010).

IV - L'écriture

« Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine. Écrire c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait - on ne le sait qu'après - avant, c'est la question la plus dangereuse qu'on puisse se poser. Mais c'est la plus courante aussi. L'écrit ça arrive comme le vent, c'est nu, c'est de l'encre, et ça passe comme rien d'autre ne passe dans la vie, rien de plus, sauf elle, la vie ».
(Duras, 1993, p.53)

1 - Le chercheur comme auteur

Qu'est-ce qu'écrire ? Preuve que l'action est complexe, elle peut se dire à travers de nombreux synonymes : noter, consigner, marquer, rédiger, décrire, inscrire, raconter, relater, développer, expliquer et bien d'autres encore. Au sens le plus simple du terme, écrire c'est coucher sur du papier un ensemble de caractères qui une fois agrégés revêtent une signification. Quand il s'agit de rendre compte de sa pensée avec ses mots, l'exercice est cependant loin d'être simple. Car en écrivant on ne fait pas que matérialiser des idées formées mentalement, on en fait également surgir de nouvelles⁶¹. Pour aller plus loin, un écrit scientifique n'est pas un travail standard et anonyme. Il porte la signature de celui qui l'a bâti et assemblé, un « auteur » pour le dire autrement.

⁶¹ Ce qui recoupe les réflexions importantes en la matière de l'anthropologue Jack Goody. Pour ce dernier, l'écriture est un outil qui influence considérablement notre mode de pensée. Elle ne doit pas être confondue avec l'oral. Elle n'est pas une copie de celui-ci, comme des linguistes (Saussure et Sapir) ont pu le penser. Elle permet d'objectiver le discours. Son stockage infini et sa transmission rendent possible le développement de la connaissance et de la pensée rationnelle, la progression dans l'abstraction à travers la métaphysique ou l'algèbre (Goody, 1979).

On peut s'arrêter un instant sur ce terme. Un auteur c'est quelqu'un qui est responsable de certaines actions. Untel est l'auteur des faits, dit-on. En général, l'auteur c'est plutôt celui qui a écrit un texte littéraire (roman, conte, poème, pièce de théâtre), mais cela peut être aussi un essai philosophique et par extension une étude en sciences humaines. De fait, s'il est publié et vendu, cela lui confère la possibilité de toucher des « droits d'auteur ». L'auteur peut être un inconnu comme il peut être connu et s'imposer de par son nom. Le cas échéant, il fait autorité. A l'image du photographe ou du réalisateur, l'auteur d'un texte peut être défini comme un créateur. Tel un démiurge, il plante le décor, fait évoluer l'intrigue ou le raisonnement jusqu'à la conclusion. L'auteur d'un texte scientifique n'a toutefois pas la même latitude que l'auteur d'un texte littéraire. Il a des règles et principes à respecter. Aussi il peut être critiquable quand il use de certains procédés. James Clifford ne manque pas de rappeler que Malinowski dans Les argonautes du Pacifique occidental ne fait pas que décrire ou expliquer la vie des Trobriandais. Il déploie des stratégies pour convaincre le lecteur. Il présente son étude comme objective. Pour que le lecteur ait l'impression d'être face à la réalité, Malinowski fait en sorte qu'il s'identifie au narrateur, il dramatise en se mettant en scène au milieu des indigènes, il généralise trop rapidement en créant fictivement un « auteur collectif » nommé le « point de vue indigène » ou les « Trobriandais » (Clifford, 2003).

Raisonné en termes d'auteur, c'est reconnaître qu'un texte est situé. Il est mené par un individu particulier ayant une histoire et appartenant à un espace-temps donné. C'est précisément pour cette raison que j'ai opté à certains endroits de la thèse pour la première personne du singulier, le « je » au lieu du « nous », en considérant que le « nous » peut être une façon de se cacher derrière un pronom qui peut être vague ou qui peut renvoyer à la communauté de pairs, comme pour mieux s'imposer. Cependant il ne faut pas être dupe. Le « je » comporte des limites. Qui peut être totalement l'auteur de ce qu'il écrit ? Pour être plus clair, cela signifie que chacun reprend ce que d'autres ont énoncé avant lui : ce qui a été vu et entendu sur le terrain, ce qui a été lu pour les besoins de la recherche, mais aussi ce qui a été appris à l'Université. Aussi on peut dire, comme Gilles Deleuze et Claire Parnet au sujet de toute création (Deleuze, Parnet, 1996), qu'une construction scientifique ne commence jamais en un point zéro ou encore

il n'y a pas de recommencement comme après avoir fait table rase ou après une révolution. Une construction scientifique se situe toujours au « milieu ». Il y en a eu d'autres avant. Elle les reprend, les prolonge dans une même direction ou les entraîne vers d'autres horizons jusqu'à opérer parfois de véritables détournements. Il y en aura d'autres après. Peut-être viendra le moment où elle sera reprise à son tour.

Au final, il apparaît qu'un texte scientifique dépend de son auteur. Il se comprend mieux dès lors qu'on en sait plus sur celui-ci. Qui est-il ? Quel parcours a-t-il eu ? Comment l'écriture s'est-elle déroulée ? Quelles étaient ses intentions ? On ne peut donc pas traiter un texte comme s'il n'avait pas d'auteur ou comme s'il venait de nulle part. A l'inverse il est problématique d'expliquer un texte en se référant seulement à son auteur. En procédant ainsi, on risque d'en limiter la portée car un texte peut être lu différemment selon le lecteur, sa sensibilité, son questionnement et ses interprétations.

2 - Les enjeux de l'écriture

On notera avant d'aller plus loin que prendre l'écriture scientifique comme objet de réflexion ne va pas de soi. En s'engageant dans cette direction, Martyne Perrot et Martin de la Soudière ont rencontré plusieurs objections formulées par leurs pairs. Il n'est pas nécessaire de prendre du temps pour s'intéresser à un tel thème car il y a d'autres priorités. S'intéresser à l'écriture peut être une manière de détourner l'attention et de délaisser le fond qui est essentiel. N'est-ce pas aussi sombrer dans un certain narcissisme qui nous en apprend plus sur l'auteur que sur l'objet de recherche ? Par ailleurs, les chercheurs n'étant pas des écrivains, à quoi bon s'intéresser au style et à l'esthétique (Perrot, de la Soudière, 1994) ?

2.1 - Les raisons d'écrire

Si ces objections sont en partie fondées, on peut cependant faire l'hypothèse qu'elles traduisent des formes de résistance. Il y a tout intérêt à ne pas parler de l'écriture car elle se pratique mais elle est peu chargée en réflexivité et elle ne fait pas l'objet de discours alors que précisément elle comporte bien des difficultés. Qui n'a pas été

confronté au vertige de la page blanche ? Qui n'a pas repris maintes fois son texte en se demandant s'il était clair ? Qui ne s'est pas interrogé sur la forme de son écriture ? Quand bien même cette dernière est une pratique individuelle, elle est partageable. C'est pourquoi je souhaiterais à présent dévoiler les coulisses de l'écriture en posant tout d'abord la question suivante : pourquoi écrire ? La question peut paraître étrange. A quoi bon demander à quelqu'un pourquoi il fait ce qu'il fait ? N'est-il pas naturel qu'un écrivain ou qu'un universitaire écrive puisque c'est son activité ou son métier et qu'il est un « homme du livre » ou un « homme de lettres » ? Mais qu'est-ce qui ce qui pousse les uns et les autres dans cette direction nécessitant patience et persévérance ? Pourquoi passer tant d'heures à écrire ? Est-ce un besoin de reconnaissance ? Le souhait de témoigner ? Plus trivialement est-ce pour des raisons financières ou tout simplement pour le plaisir d'écrire ? Dans un registre différent, l'écriture n'est-elle pas quelquefois une tentative pour fuir le réel voire surmonter ses malheurs ? Autant de questions qui laissent entrevoir de multiples réponses variant selon les individus⁶².

L'écriture de la thèse trouve dans mon cas plusieurs raisons. Il y a une raison principale : la thèse est une épreuve personnelle qui a été commencée et qui doit être terminée. Il y a aussi une raison secondaire qui est liée à la première. Telle que je la considère, la thèse est porteuse d'enjeux symboliques, sociaux, professionnels. Elle peut amener de la reconnaissance et contribuer à ouvrir des perspectives professionnelles. En avançant dans la thèse, j'ai vu apparaître une autre raison d'écrire. La thèse est stimulante intellectuellement. Elle m'a entraîné dans de nombreuses directions. Elle m'a

⁶² Il est intéressant à ce propos de regarder du côté des écrivains. Pour Marguerite Duras l'écriture est une entreprise vitale qui lui a permis de ne pas sombrer dans la solitude et dans l'alcool (Duras, 1993). Comme pour répondre à certains détracteurs critiques envers son succès et son œuvre abondante, Stephen King prétend ne jamais avoir écrit pour l'argent, même s'il en gagne énormément. Pour lui, « *écrire était ce qui me comblait (...) j'écrivais parce que c'était le pied, pour la pure joie des choses. Et si c'est pour la pure joie de la chose qu'on écrit, on peut continuer toute sa vie. Il y a eu des moments pour moi où écrire a relevé de l'acte de foi, a été un crachat dans l'œil du désespoir. La deuxième partie de livre a été rédigée dans cet état d'esprit. Je me la suis sortie des tripes (...) L'écriture ce n'est pas la vie, mais je crois qu'elle peut être parfois le moyen de revenir à la vie. C'est quelque chose que j'ai découvert pendant l'été 1999 lorsqu'un homme au volant d'un van bleu a bien failli me tuer* » (King, 2001, p.297-298). Même s'il opère une dissociation, Stephen King donne à penser que l'écriture et la vie sont entremêlées. C'est l'avis de Gilles Deleuze et de Claire Parnet pour qui l'écriture est intimement liée à la vie, elle n'est pas une fuite dans l'imagination ou dans l'art, elle produit de la vie. Ce qui revient à dire que l'écriture n'est pas une fin en soi. Elle n'est pas strictement tournée vers elle-même ou ce qu'on pourrait nommer la réalisation d'une œuvre (Deleuze, Parnet, 1996).

fait revenir sur mon parcours. Elle m'a permis d'aller dans plusieurs disciplines ainsi que dans la littérature. Au sujet de l'habiter, elle m'a conduit aussi bien au Japon pour comprendre le rapport à l'espace qu'auprès de Robinson Crusoé pour comprendre la cohabitation. Elle m'a fait découvrir les politiques publiques relatives à l'hébergement tout comme certains publics spécifiques à l'image des demandeurs d'asile ou des routards. En résumé la thèse m'a apporté des connaissances générales. En outre, elle a généré des réflexions qui m'ont accompagné au quotidien et qui m'ont aidé professionnellement, en me permettant d'être plus réflexif ou en m'incitant à être plus exigeant dans les études menées.

Si on peut écrire pour le plaisir, j'ai oscillé entre celui-ci et la contrainte. Le plaisir de l'écriture s'est présenté à bien des occasions. Ainsi quand, à la manière du musicien qui improvise, je trouvais facilement les mots, je reprenais le texte en le développant, j'arrivais à formaliser des idées pressenties depuis longtemps ou je dégageais clairement la logique d'un chapitre ou alors d'une ou de plusieurs parties. Sous un autre jour, l'écriture apparaît contraignante. Elle nécessite de la discipline et des renoncements parfois lourds de conséquences. Elle confronte à des doutes et à des interrogations. Le texte tiendra-t-il ses promesses ? Comment sera-t-il réceptionné par les lecteurs ? L'écriture ne va pas sans rappeler l'exercice du coureur de fond ou pire celui du galérien. A deux reprises je pensais être proche de la fin. Or, après relecture et correction, il est apparu que j'étais loin d'y parvenir. Il fallait que je reprenne le texte, que je change son organisation et que je développe certains passages. Quelque part la thèse est devenue un piège. En avançant je me rapprochais forcément du but. Sauf que je n'avais pas pris la mesure du chemin qui restait à parcourir et qui en réalité était considérable. Dans ces circonstances, l'arrêt était difficile. Pourquoi abandonner après avoir fait tant de chemin ? Placé devant ce paradoxe, je ne pouvais que continuer et finir la thèse, quitte à supporter les contraintes évoquées.

2.2 - Les conditions pour écrire

Autre point concernant l'écriture. Dans quelles conditions est-elle réalisée ? Et quelles conditions doivent être réunies pour que l'écriture soit facilitée ? Faut-il s'isoler voire

parfois se retirer du monde ? Dans ce cas, c'est un peu comme si pour créer un univers, il fallait s'abstraire de celui dans lequel on vit. De plus, faut-il que l'existence soit stable, c'est-à-dire être en bonne santé, avoir des relations sociales ? Ou encore, pour reprendre l'écrivaine Virginia Woolf, disposer d'une chambre à soi et d'un minimum d'argent pour subvenir à ses besoins et se consacrer pleinement à l'écriture (Woolf, 1929 et 1992) ? Pour autant la stabilité de l'existence est-elle toujours une condition *sine qua non* ? On peut en douter. La littérature française ou américaine comprend de nombreux exemples prouvant le contraire, des écrivains qui ont vécu dans le dénuement voire la folie, d'autres qui ont goûté aux drogues, voyagé et qui sont partis sur les routes. L'écriture pouvait être stimulée par ces conditions et même rendue d'autant plus nécessaire.

Loin de ces conditions, j'ai besoin de stabilité pour écrire. Il m'est difficile de pratiquer cette activité n'importe où et n'importe quand. Je n'imagine pas écrire assis sur le banc d'une place publique, dans les transports en commun ou dans une chambre d'hôtel. Pour moi l'idéal est d'être dans un cadre connu et un minimum hospitalier. Ce qui m'a amené à privilégier deux ou trois lieux. J'ai été accueilli chez des proches. Je suis également resté chez moi où j'ai d'ailleurs le plus écrit. Quel que soit le lieu, pendant les périodes d'écriture, j'ai limité les perturbations, qu'elles soient privées ou professionnelles, qu'il s'agisse de visites, de coups de fil ou de diverses activités. Dans la mesure du possible, j'ai organisé mes journées selon un même rythme. Je me levais, déjeunais, écrivais et dînais aux mêmes heures. C'est de cette manière que j'ai été le plus efficace. Contrairement à ce qu'on peut imaginer de l'extérieur, cette situation n'est pas que désagréable. Elle procure même parfois un certain plaisir, celui de se retrouver seul, à l'écart du monde et de sa marche quotidienne, celui d'avoir un temps dédié spécifiquement à l'activité de penser. Ce qui peut apparaître dans notre société comme une sorte de privilège ou de luxe.

Comme je travaillais quasiment à temps plein à la MRIE, je disposais de revenus qui me permettaient de subvenir à mes besoins ainsi que de financer ma thèse. Néanmoins, et c'est la contrepartie évidente, je bénéficiais de peu de temps pour rédiger. Ayant une écriture qui est lente plus qu'automatique, j'ai réalisé qu'il était difficile d'écrire en

soirée et que les week-ends ne suffisaient pas pour avancer convenablement. Pour faire un petit détour, on pourrait certainement comparer l'acte d'écrire à celui d'habiter. De la même façon qu'il faut du temps pour s'habituer à un espace, prendre ses repères et le transformer, il en faut pour écrire. A chaque fois, il est nécessaire de replonger dans le texte, de le reprendre et de remettre en marche toute une dynamique. Si le temps ne suffit pas, il peut en résulter une construction inaboutie, fragile et peu convaincante. J'ai particulièrement remédié à ce défaut grâce à des congés parfois prolongés qui m'ont permis de rédiger la part la plus importante de la thèse.

Néanmoins, j'ai rencontré dans un premier temps une difficulté majeure. A l'image de certains écrivains, je me suis fixé pour consigne de produire un nombre donné de signes par jour. Sauf que ce qui fonctionne pour les autres ne fonctionne pas nécessairement pour soi. Un peu de manière obsessionnelle, je me suis mis à privilégier la « quantité ». Il m'a fallu terminer un premier texte pour réaliser l'erreur commise. Souhaitant tirer parti au mieux de mon temps, j'ai produit un texte qui donnait l'impression d'effleurer la réalité de l'expérience des hébergés. Après coup, il m'est apparu qu'en allant trop vite, j'étais assuré de ne pas parvenir au but fixé. Comme le dit François Jullien interrogeant la conception de l'action occidentale au regard de l'action chinoise, l'efficacité ne va pas forcément de pair avec la rapidité, au contraire elle peut opérer de façon indirecte ou discrète, supposer de la patience et de l'attention aux situations et aux changements (Jullien, 2005).

2.3 - La forme de l'écrit

Enfin, question basique à laquelle il n'est pas simple de répondre : quelle doit être la forme de l'écrit ? On voit à ce sujet une opposition. D'un côté, on trouve Pierre Bourdieu qui affirme : *« je crois dangereuse la stratégie qui consiste à abandonner la rigueur du vocabulaire au profit d'un style lisible et facile (...) il faut assumer que le discours peut et doit être aussi compliqué que l'exige le problème (lui-même plus ou moins compliqué) dont il traite. Si les gens retiennent au moins que c'est compliqué, c'est déjà un enseignement. En outre, je ne crois pas aux vertus du « bons sens » et de la « clarté », ces deux idéaux du canon littéraire classique (...) les discours les plus*

« clairs » c'est-à-dire les plus simples, sont sans doute ceux qui ont les plus grandes chances d'être mal compris, parce qu'ils fonctionnent comme des tests projectifs où chacun apporte ses préjugés, ses prénotions, ses fantasmes » (Bourdieu, 1987, p.67-68). Pierre Bourdieu critique le style facile et lisible. Comme le réel est complexe, il doit être restitué de la sorte. D'un autre côté, le positionnement peut se résumer en une phrase bien connue attribuée généralement à Boileau : « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». Howard Becker partage aussi ce point de vue. Il a tenté de déconstruire la première approche. Dans un ouvrage consacré à l'écriture sociologique, il raconte avoir corrigé le travail d'une de ses étudiantes en simplifiant l'écriture, raccourcissant le texte, enlevant des digressions inutiles et en substituant des mots simples à d'autres compliqués. En réponse aux corrections faites, l'étudiante a répliqué que son texte était plus clair, plus court mais moins « classe ». Pour le sociologue, cela révèle non pas des habitudes propres à une personne mais à un milieu intellectuel et scientifique⁶³ que les étudiants doivent imiter pour approcher leurs aînés et se distinguer à leur tour. Acquérir un style « classe » fait paraître intelligent, donne de la hauteur et de l'autorité vis-à-vis du commun. Or c'est critiquable dans la mesure où cela peut nuire au propos en l'obscurcissant (Becker, 2004).

La perspective adoptée dans la thèse s'inscrit pleinement dans la réflexion d'Howard Becker qui lève un tabou et déconstruit un « allant de soi ». Pour reformuler sa pensée, le langage scientifique peut être ésotérique et technicisé à outrance. Pour ma part, il a révélé ou plutôt confirmé ce que je pensais sans oser le formuler. Il m'a incité à poursuivre avec plus d'assurance dans une voie résumable en quelques principes :

⁶³ William James a aussi identifié cette tendance en philosophie : « si par hasard quelqu'un écrit sous une forme populaire, en se préoccupant seulement des résultats et en focalisant directement son esprit sur le sujet, son ouvrage passe pour une affaire superficielle, dépourvue de toute valeur. Le professeur Paulsen a récemment écrit quelques lignes bien senties sur cet excès de professionnalisme, dont le règne en Allemagne a fait perdre leur crédit à ses propres écrits, jugés trop littéraires (...) Il y a une véritable peur de la popularité. La simplicité de l'exposé est jugée synonyme de vacuité et de superficialité. Paulsen rappelle ainsi cette remarque d'un vieux professeur qui lui a dit une fois : « oui nous autres philosophes, nous pouvons aller si loin quand nous le souhaitons qu'avec un couple de phrases nous pouvons nous transporter là où personne ne peut nous suivre ». Ce professeur disait cela avec une fierté consciente, alors qu'il aurait dû en avoir honte. Aussi importante que soit la technique, les résultats le sont plus encore. Enseigner la philosophie de telle manière que l'intérêt des élèves pour la technique excède leur intérêt pour les résultats est certainement une vicieuse aberration. C'est là une mauvaise et non une bonne méthode dans une discipline d'un intérêt humain aussi universel » (James, 1909 et 2007, p.24-25). William James ne mâche pas ses mots contre la philosophie. Elle entre en contradiction avec elle-même car elle fait primer la technique sur les résultats et enseigne de surcroît ce travers aux étudiants. En outre elle n'est comprise que par les initiés. Ce faisant elle ne peut se diffuser.

privilégier quand c'est possible des mots simples plutôt que d'autres complexes, écrire des phrases courtes ne dépassant pas quelques lignes, veiller à une certaine fluidité du texte⁶⁴ permettant au lecteur de ne pas perdre le fil du propos. Le texte qui en résulte peut apparaître simple. Il convient alors de préciser que la « simplicité » ne rime pas avec « facilité ». En effet le texte n'a pas été écrit d'une traite mais lu, relu et repris plus d'une fois. Plus important encore, la simplicité a pour objectif de servir le fond en le mettant en évidence et non pas en constituant une difficulté supplémentaire.

Par ailleurs j'ai essayé d'éviter un travers en quelque sorte inverse, celui de la « tentation littéraire ». Cette dernière peut gagner car, comme le rappelle François Laplantine, l'ethnologie et la littérature sont proches et l'on glisse facilement de l'une à l'autre. Des anthropologues comme par exemple Malinowski ou Lévi-Strauss ont utilisé un style littéraire dans certaines de leurs productions. Nombreux sont les auteurs, à l'image de Zola, Balzac ou Flaubert, qui décrivent de manière fine, inventorient, classent et vont jusqu'à épuiser leur objet (Laplantine, 1996). Pour autant, l'ethnologie et la littérature tout en se superposant ne se confondent pas. La première a une fin précise qui n'est pas celle de la seconde. Elle a une visée objective qui est l'étude d'un monde qui doit être décrit et expliqué tout en étant replacé dans un contexte et une histoire. Alors que la seconde n'a pas d'objectif scientifique et peut accorder à l'esthétique une place prépondérante.

Ce qui vaut pour la complexité et la technicité du langage vaut aussi pour la tentation littéraire. L'important demeure le fond. Concrètement, cela signifie que j'ai pesé mes mots, veillé à une certaine neutralité et évité la multiplication des qualificatifs. Le risque peut être d'aboutir à une « écriture froide ». Je crois avoir contourné celui-ci en étant fidèle au terrain. Cela signifie que j'ai essayé de conserver la vitalité des scènes observées et de restituer l'épaisseur des personnes rencontrées. Pour mieux y parvenir, je leur ai parfois cédé la place en insérant des citations qui sont tirées de conversations, d'entretiens ou de réunions auxquelles j'ai assisté. Suivant Latour (Latour, 2007), j'ai tenté dans la description de laisser la place au détail et au particulier. Ce que Geertz nomme la « description dense » et qui consiste à éclairer les sous-entendus, décrypter

⁶⁴ Autrement dit, il faut qu'il y ait une clarté dans la construction et dans l'articulation des phrases et des paragraphes.

les comportements, montrer la complexité et le caractère circonstancié des faits (Geertz, 2003). Néanmoins décrire en ethnologie, ce n'est pas tout dire. La tâche serait immense et quelque peu inutile car certains détails ne sont pas pertinents voire même ils peuvent empêcher l'imagination de cheminer quand ils sont trop nombreux.

Chapitre 2 - Les choix de la recherche

I - Un programme : « donner à voir » plutôt que « dénoncer »

Pour mieux comprendre le programme de la thèse, il est possible de le comparer à un autre qui diverge et qui est porté par un collectif d'ethnologues menés par Patrick Gaboriau et Daniel Terrolle. Prenant pour objet les « sans-logis », ils expliquent ainsi leur posture : *« les textes qui suivent (...) recherchent les mécanismes de domination qui se reproduisent à travers les discours sociaux et l'organisation institutionnelle (...) les textes qui suivent ont en commun un sentiment initial que nous avons. Sur le thème des « sans logis », nous étions excédés par trop de publications que nous lisions, très promptes à esquiver les rapports sociaux, et notamment la violence, réelle et symbolique, que connaissent les plus misérables. Nous voulions collectivement réagir à cela. Il nous a semblé qu'il ne fallait pas laisser la part belle à ce type de discours au service de la demande officielle et du pouvoir (...) L'ethnologue n'a pas à légitimer une forme ou l'autre de domination. Il doit, de façon critique, formuler avec sa méthode sa propre problématique qui permettra de mieux comprendre les optiques des personnes à la rue et les rapports de pouvoir qui se jouent dans les dénominations »* (Gaboriau, Terrolle, 2003, p.6-8). Le discours s'inspire de la sociologie de la domination et de l'un de ses principaux représentants : Pierre Bourdieu. On y retrouve les mêmes mots-clés : la domination, le pouvoir, la légitimation, la critique. On retrouve aussi un certain soupçon et une volonté d'en découdre avec les chercheurs qui dévieraient de la « bonne voie », celle de la critique. C'est dire que le chercheur, dans un monde fractionné en « dominants » et « dominés », doit se positionner explicitement et se situer du côté des dominés avec l'intention de dénoncer et de dévoiler les rapports de domination. Celui qui ne procède pas ainsi se rend complice de la domination et des dominants car il rationalise et légitime leur idéologie.

Il est important de signaler les principales limites de cette lecture des sans-logis. Premièrement, elle veut avoir le monopole de l'énonciation. Or les ethnologues ne sont pas les seuls à pratiquer la critique sur le thème des sans-logis. D'autres s'y emploient et en font le ou l'un des moteurs de leur cause. Ainsi les enfants de Don Quichotte ou encore la fondation Abbé Pierre. De plus, j'ai pu constater sur les terrains d'enquête et à travers mes expériences professionnelles que la critique circule et touche individuellement à des degrés divers de nombreux acteurs concernés par les personnes sans domicile, aussi bien associatifs qu'institutionnels, intervenant sur le front ou à l'arrière des dispositifs. Comme le rappelle Boltanski, la compétence en matière de critique n'est pas propre au philosophe ou au sociologue. Nous vivons dans des sociétés où les acteurs ont des ressources critiques qu'ils emploient fréquemment. Et cela se retrouve dans les partis politiques, la presse et les autres médias, les lieux publics, les ateliers ou les bureaux, les couloirs ou les salles de cantine. Quiconque y prête attention entendra cette rumeur incessante montrant que les personnes s'indignent, souffrent et s'inquiètent devant l'injustice (Boltanski, 1990).

Deuxièmement, qu'en est-il dans l'approche de ce collectif d'ethnologues des ressources des personnes sans domicile ? Des négociations qui se produisent dans l'assistance ? On pourra rétorquer que ce n'est pas l'objet de la recherche étant donné qu'elle se focalise sur la domination. Dans ce cas, pourquoi ne pas l'expliciter ? Et pourquoi parler de « *mieux comprendre les optiques des personnes à la rue* » ? Donner peu ou pas à voir les ressources des personnes sans domicile, n'est-ce pas rendre la domination plus flagrante et renforcer la démonstration ? C'est problématique d'un point de vue anthropologique, éthique et politique car les personnes enquêtées en ressortent amoindries.

Le programme de la thèse se différencie assez nettement du positionnement du collectif d'ethnologues. L'intention n'est pas de « critiquer » mais de « donner à voir », c'est-à-dire d'exposer et d'énoncer sans prendre parti pour que le lecteur puisse se faire sa propre idée. « Donner à voir », c'est élargir l'horizon en rendant compte aussi bien des « contraintes » subies par les résidents dans l'hébergement que de leurs « ressources » que nous détaillerons plus loin. De fait, nous approchons un « pluralisme » ou

« perspectivisme », opposé à ce que William James nomme l'« absolutisme ». La difficulté est de déterminer les signes auxquels on peut faire confiance. Et comment faire de la pluralité en général un objet de confiance vu que le pluralisme introduit du doute et de l'indétermination (Lapoujade, 1997) ? On peut rappeler à ce sujet que Becker, qui peut être catégorisé en tant que sociologue « pluraliste » ou « perspectiviste », a lui-même essuyé de nombreuses critiques après avoir exposé ses thèses sur la déviance et la marginalité. Comme chacun peut se faire sa propre idée, les lectures et les critiques ont été diamétralement opposées. Pour certains, Becker confortait les adversaires de l'ordre établi. Pour d'autres, il soutenait l'ordre établi lui-même. Enfin, et c'est le point de vue de l'aile gauche des sociologues de terrain, il paraissait soutenir les adversaires de l'ordre établi tout en prônant insidieusement un *statu quo* (Becker, 1985).

On peut penser que le doute et l'indétermination sont précisément des qualités déterminantes. Elles viennent briser la sécurité offerte par l'absolutisme que James estime paralysant car fermé sur lui-même. Effectivement, si l'absolutisme fait croire, il ne permet pas de créer de nouvelles significations ou de nouvelles connexions avec le monde. Inversement, la force du pluralisme perçu comme une entreprise de libération réside dans le fait qu'il ne dicte pas de règle et qu'il introduit de l'instabilité, de l'ouverture sur les possibles (Lapoujade, 1997). Et comme la philosophie de James est une philosophie de l'action, il privilégie le pluralisme qui inclut une place pour le changement, pour la création et offre donc plus de signes fiables que l'absolutisme.

Parler des « ressources » des enquêtés indique qu'ils demeurent quoiqu'il en soit des « acteurs ». La métaphore dramaturgique s'avère intéressante pour conforter notre réflexion. Pour reprendre Simmel dans sa Philosophie du comédien, « *peut-être même, aussi étrange que cela paraisse, la manière dont un comédien doit concevoir un rôle ne découle-t-elle pas, même comme une exigence idéale, du rôle lui-même, mais de la relation de sa nature d'artiste à ce rôle (...) il n'y a pas simplement d'un côté la tâche objective, fixée par l'auteur, et de l'autre la subjectivité concrète du comédien, qu'il suffirait de couler l'une dans l'autre ; mais au-dessus de ces deux aspects, il y en a un troisième : ce que tel rôle exige de tel comédien, et peut-être de lui seul, la loi*

particulière que ce rôle impose à cette personnalité de comédien. On dépasse ainsi la fausse objectivité qui fait du comédien la marionnette de son rôle, et dont la conséquence idéale serait que tous les comédiens devraient jouer le même rôle de la même manière - et du même coup la fausse subjectivité, en vertu de laquelle le comédien n'aurait qu'à jouer son propre personnage, pour ainsi dire tel que la nature l'a fait ; le rôle ne serait alors que le vêtement de hasard dans lequel se présente son individualité » (Simmel, 1908 et 2001, p.32-33). Simmel invite à se méfier des simplifications. L'acteur ne fait pas qu'obéir aux instructions données et jouer un rôle de manière téléguidée. De même, il n'est pas pleinement libre, il a un rôle à interpréter. Pour être convaincant, il doit l'endosser, se plier un minimum à celui-ci et à ses contraintes. Ce qui est donc décisif, c'est la rencontre et les interactions qui se font entre le rôle et l'acteur. Pour revenir aux résidents dans l'hébergement, ils ne sont ni strictement déterminés, ni strictement libres. S'ils ont à faire face à un ordre, s'ils ont des obligations à respecter, ils sont aussi capables d'agir et de réagir parfois même de manière imprévue.

Pour reformuler notre propos, cela montre aussi que les individus ne sont pas seulement les réceptacles des structures sociales. Le niveau qui paraît plus important est celui des interactions. Selon Queiros et Ziolkowski : *« la vie sociale n'est rien d'autre qu'un processus continu de communication, d'interprétations et d'adaptations mutuelles. Les normes sociales n'existent et ne se maintiennent que grâce à l'utilisation par les acteurs en situation, de schémas d'interprétations identiques, qui ne perdurent à leur tour qu'en raison de leur confirmation constante dans le cours de l'action et en particulier grâce aux définitions produites par autrui. Les situations où chacun sait très bien à quoi s'attendre, où la signification des activités et des objets est commune, bien établie et même institutionnalisée, sont monnaie courante. Mais même dans ce cas, la communauté de significations doit être vérifiée et renforcée (...) La société est donc un processus d'actions et non un ensemble fixé de structures (...) La macro-organisation sociale, la culture, la configuration de rôles sociaux existent certes. Mais ils influencent les conduites réelles dans la seule mesure où ces entités abstraites se concrétisent dans la composition de situations qui mettent les acteurs en état d'agir et de se servir, en les modifiant, de systèmes prédéfinis de définitions »* (Queiros, Ziolkowski, 1997, p.33). On

peut comprendre que c'est bien dans les interactions que tout se joue, se définit et se redéfinit. Les structures sociales n'existent pas une fois pour toutes. Elles ne sont pas une réalité extérieure aux individus. Ce sont eux qui quotidiennement les font vivre, qui les reproduisent ou qui les transforment.

II - Un cadre : les interactions de la vie quotidienne

1 - L'interactionnisme

La thèse se concentre sur le niveau des interactions. Ce faisant elle s'inscrit dans ce courant qu'est l'interactionnisme. Pour les psychologues Edmond Marc et Dominique Picard, auteurs de L'interaction sociale, la démarche de l'interactionnisme est comparable à celle du naturalisme. Elle consiste à observer et à décrire, non pas le monde animal ou végétal mais les situations de la vie quotidienne dans lesquelles se trouvent les individus. Ces situations sont réelles et authentiques au sens où elles ne font pas l'objet d'expérimentations provoquées en laboratoire (Marc, Picard, 1989). En sociologie l'interactionnisme est représenté tout particulièrement par Erving Goffman, Howard Becker et Anselm Strauss. L'interactionnisme trouve son origine dans l'école de Chicago et plus en amont chez Georg Simmel, Alfred Schütz ou encore William James. Il est également lié à l'anthropologie, la psychologie et la communication à travers des penseurs comme Edward Hall, Gregory Bateson et Paul Watzlawick.

Le niveau des interactions constitue en quelque sorte la plus petite échelle d'observation. Comme il y a une macro et une microphysique, il y a une macro et une microsociologie⁶⁵. Il ne s'agit pas de s'intéresser à ce qui se passe au niveau d'une ville, d'une institution ou d'un pays. La focale est resserrée et braquée sur les acteurs qui vivent une situation donnée, ici en l'occurrence les résidents dans l'hébergement.

⁶⁵ De même, tout comme il y a une macro histoire, il y a une micro histoire. Si la première s'intéresse à la longue durée, aux personnages illustres ou aux hauts faits, la seconde se donne de petits objets d'étude, très localisés et en apparence assez ordinaires. On peut citer Carlo Ginzburg, un des principaux représentants de ce courant, qui dans Le fromage et les vers donne à voir la vie et les pensées d'un inconnu, Ménocchio, meunier italien au 16^{ème} siècle qui a été brûlé sur le bûcher en raison de ses propos jugés hérétiques par l'Inquisition (Ginzburg, 1980).

Comment agissent-ils ? Et comment réagissent-ils les uns aux autres ? Il faut dire que l'interactionnisme ne s'intéresse pas tant à la vie psychique de l'individu, comme peut le faire une certaine psychologie ou philosophie, qu'à ce qui se passe entre les individus, autrement dit l'interpsychique ou l'intersubjectivité. De plus, il envisage l'individu comme composé d'une multiplicité de rôles comprenant eux-mêmes diverses facettes⁶⁶. Cette multiplicité n'est pas perçue comme problématique ou pathologique (Joseph, 1998). Elle nécessite en revanche une certaine combinaison, unité et harmonie. Il est attendu qu'il n'y ait pas de contradiction majeure entre les rôles concernant les valeurs et les croyances personnelles (Hannerz, 1983). Autre élément important de l'interactionnisme, au cours de l'action chaque individu procède à une « définition de la situation », selon l'expression de William Isaac Thomas (Thomas, 1984). Il puise dans son répertoire et active tel rôle de telle manière en fonction de la personne qui lui fait face, de son comportement mais aussi de l'environnement ou du cadre. Comme dans un jeu de cartes, l'acteur peut redéfinir la situation en fonction de la tournure de l'échange. Pour autant ce jeu est tout ce qu'il y a de plus sérieux dans la mesure où chacun risque de réaliser un faux pas, de faire piètre figure voire de perdre la face, pour reprendre le vocabulaire d'Erving Goffman.

Il reste maintenant à définir le terme d'interaction. Pour être précis, il y a interaction quand au moins deux personnes sont présentes sur une même scène et exercent une action réciproque. Selon Isaac Joseph, l'interaction est focalisée dans les situations de face-à-face ou dans les conversations, non focalisées dans les situations de coprésence dans la rue ou dans l'espace public (Joseph, 1998). Bref, la notion d'interaction recouvre une diversité de situations. Il en va de même sur les terrains d'enquête. Elles peuvent se produire à l'extérieur comme à l'intérieur de l'hébergement, dans les espaces les plus privés comme dans les espaces les plus collectifs de l'hébergement. Elles peuvent mettre en scène deux résidents qui sont assis l'un à côté de l'autre sans échanger verbalement comme tous les résidents d'un même hébergement qui déjeunent ensemble

⁶⁶ C'est dans cette perspective qu'Anselm Strauss aborde l'identité dans Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme. Pour lui l'identité de l'acteur est plurielle. Elle est façonnée par tous ceux qu'il côtoie au présent ou qu'il a côtoyés dans le passé. Ils peuvent être aussi bien réels qu'imaginaires. De manière métaphorique, ils sont à ses côtés ou derrière lui, tapis dans son ombre et prêts à revenir au premier plan. Ils sont manifestes pour l'un ou l'autre des acteurs sur scène ou pour le public qui assiste à la représentation. En somme un acteur peut en cacher d'autres. Ce qui fait que la performance peut être bousculée et présenter des variations (Strauss, 1992).

tout en discutant et en plaisantant. Apparaît ici une caractéristique importante des interactions. Elles sont une combinaison subtile de différentes formes de communication. Il y a le « verbal » que l'on privilégie souvent. Mais il ne faut pas négliger le « non verbal ». Quand bien même il y a silence entre les interactants, ils peuvent s'échanger des messages perceptibles dans la manière de se regarder ou de se tenir. Autrement dit, il n'y a pas de « non comportement » ou encore « on ne peut pas ne pas communiquer ». Tout a valeur de message (Watzlawick, Helmick Beavin, Jackson, 1972). Évidemment encore faut-il être en mesure de comprendre le « non verbal ». Ce qui suppose une bonne transmission du message. Et ce qui présuppose le partage d'un répertoire commun entre l'émetteur et le récepteur.

2 - La vie quotidienne comme objet d'étude

Dans la thèse il est question de décrire et d'analyser les interactions de la vie quotidienne. Mais le terme de « vie quotidienne » peut contenir un certain flou. Qu'entend-on au juste par là ? La vie quotidienne, c'est ce qui se passe tous les jours, c'est ce qui revient tous les jours. Autrement dit, c'est ce qui est récurrent : se laver, prendre son petit déjeuner, emprunter les transports en commun, aller au travail puis rentrer chez-soi. Ce que l'on résume par la formule que tout le monde a sur le bout des lèvres : « métro, boulot, dodo ». Celle-ci ne va pas sans véhiculer l'idée d'un certain ennui. Or cela peut être nuancé. Comme l'a montré Jean-Claude Kaufmann, le rangement et le nettoyage, actions typiquement quotidiennes, ne sont pas qu'une corvée. Ils ne sont pas que négatifs. Parce qu'intériorisés, ils s'effectuent naturellement et sans effort. En ce sens ils ne représentent pas forcément une charge mentale. Ils peuvent même soulager en vidant l'esprit et offrir du plaisir l'espace d'un instant (Kaufmann, 1997).

En sciences humaines, la vie quotidienne n'a pas toujours été un objet digne d'intérêt. Un bref rappel historique peut s'avérer à ce propos éclairant. D'après Yves Winkin, l'anthropologie a été marquée par trois révolutions. La première a eu lieu avec Bronislaw Malinowski qui, dans les années 1915-1920, est allé mener lui-même l'enquête sur le terrain. La seconde a été déclenchée par l'école de Chicago, dans les

années 1930-1935, pour qui l'enquête ne devait pas forcément se dérouler à l'étranger mais pouvait se faire dans son propre pays. Ce qui dans le contexte de l'époque était d'autant plus intéressant que la ville de Chicago était en plein mouvement, marquée par le développement de ses communautés, une spécialisation accrue des activités, l'émergence d'une mentalité propre à l'homme de la grande ville. La troisième révolution s'est déroulée dans les années 1950 où tout objet, dont ceux relevant de la vie quotidienne, est devenu bon à étudier (Winkin, 2001). En comparaison, il est intéressant de noter un décalage avec l'ethnologie française. Effectivement, dans les années 1970, dit Christian Bromberger, elle était largement focalisée sur la ruralité et ne laissait pas de place à l'urbanité et à la modernité. Puis fidèle à ses origines, elle s'est tournée vers tout ce qui avait une coloration exotique à l'image des bandes de jeunes ou des immigrés. Ce faisant, elle délaissait tout un pan de la réalité sociale : l'homme ordinaire, celui qui travaille, fait ses courses et regarde la télévision. Ce n'est que par la suite que l'ethnologie française a comblé ce vide et s'est intéressée à la vie quotidienne et, plus largement, à l'ensemble de la société (Bromberger, 1997).

De prime abord l'étude de la vie quotidienne peut sembler moins attirante que celle d'objets exotiques. Il faut dire également qu'elle présente une difficulté non négligeable. Le scientifique peut ne rien voir dans le quotidien parce qu'il est familier de celui-ci. Par conséquent il lui faut prendre de la distance car, comme le dit Howard Becker, il est impossible qu'il ne se passe rien : « *il se passe toujours quelque chose ; simplement, cela ne nous semble pas digne d'attention* » (Becker, 2002, p.161). De même, pour Yves Winkin, les moments les plus vides sont peut-être les moments les plus pleins au sens où ils révèlent le fonctionnement régulier de la société, ce qu'on pourrait appeler son ronronnement (Winkin, 2001).

Fort de ces éléments, plusieurs remarques peuvent être faites. Tout d'abord, la thèse présente une particularité car elle porte sur la vie quotidienne non pas du tout un chacun mais de personnes hébergées dans des structures relevant de l'assistance. En cela, elle concilie une tendance classique (l'étude de la marginalité ou de l'exotique) et une tendance plus récente de l'ethnologie (l'étude de la vie quotidienne). Aussi elle peut être rapprochée tout particulièrement d'un ouvrage qui constitue une référence et qui, lui

aussi, questionne un public spécifique sous l'angle de la vie quotidienne : Asiles d'Erving Goffman. En effet Goffman y montre comment le malade est traité dans l'hôpital psychiatrique, la manière dont il vit sous la surveillance du personnel tout en s'adaptant au système. Pour cela il s'intéresse à tous les espaces et à tous les temps de la vie hospitalière : quand les malades jouent à des jeux, se restaurent, quand ils sont en thérapie ou dans leur chambre (Goffman, 1968).

Ensuite, la vie quotidienne des hébergés a été envisagée de manière extensive. Elle concerne véritablement tous les moments vécus par les résidents : quand ils se lavent ou entretiennent leur espace privatif, quand ils préparent le repas, font des courses ou visitent des proches. Certains de ces moments sont prévus, d'autres imprévus. Ils se déroulent tous les jours ou alors ils sont exceptionnels comme les fêtes. Autre caractéristique, la vie quotidienne des résidents revêt un caractère transgressif quand ils consomment de l'alcool, volent des biens ou font preuve de violence. Ce qui souligne la coloration particulière de l'expérience étudiée. Les résidents affrontent des épreuves qui pour tout un chacun relèvent plutôt de l'exceptionnel. Néanmoins leur quotidien est aussi parsemé de bons moments. Ainsi quand ils prennent un café avec un plaisir évident ou quand ils plaisantent et rient entre eux. Par ailleurs, il faut faire preuve de nuance. Les enquêtés n'ont bien sûr pas tous la même vie quotidienne. Sans être exhaustif, il est clair qu'il y a des différences évidentes entre un résident impliqué dans l'hébergement et actif du matin jusqu'au soir, un autre qui est demandeur d'asile et qui attend avec anxiété une réponse de l'administration et un dernier qui en raison de son âge prend le temps et profite en essayant de tirer parti au mieux de l'hébergement.

III - Un parti pris : la connaissance et le point de vue des résidents

Sur le terrain, l'enquêteur est bien souvent confronté à plusieurs types d'acteur. Que doit-il faire ? Doit-il enquêter auprès de tous ? En privilégier certains plutôt que d'autres ? Lesquels ? Et selon quels critères ? Le chercheur doit opérer des choix qui vont influencer sur la connaissance produite. Il doit en avoir conscience et être en mesure de les expliquer. Goffman, dans son étude sur l'asile, s'est intéressé avant tout aux malades. Il explique ainsi : *« au cours de mon stage à Sainte-Elisabeth, je me suis attaché à étudier d'aussi près que possible la façon dont le malade vivait subjectivement ses rapports avec l'environnement hospitalier (...) ma méthode connaît encore d'autres limites. Un groupe tend à avoir du monde une vision rassurante qui procure à ses membres une image justificatrice de leur situation et infamante pour ceux qui sont en dehors, en l'occurrence les médecins, les infirmières, les surveillants et les familles. Dès lors, décrire fidèlement la situation du malade, c'est nécessairement en proposer une vue partielle. Pour ma défense je dirai qu'en cédant à cette partialité on rétablit au moins l'équilibre puisque presque tous les ouvrages spécialisés relatifs aux malades mentaux présentent le point de vue du psychiatre qui est, socialement parlant, totalement opposé »* (Goffman, 1968, p.37-38). Étudier les malades, c'est adopter un parti pris. Pour autant, celui-ci est intéressant et pertinent car le point de vue des malades est ignoré et il est opposé à celui des spécialistes qui lui bénéficie d'une reconnaissance aussi bien dans l'institution qu'à l'extérieur des murs. Ce qui amène au moins deux questions : est-ce parce qu'il est opposé que ce point de vue n'est pas connu ? Est-ce tout simplement parce qu'il est sans intérêt et qu'à l'époque la question ne se posait pas ? Rappelons effectivement que son ouvrage a été publié en 1968 et que le travail de terrain date de 1955-1956.

Proche de Goffman, on pourrait citer Howard Becker. Il a choisi de donner à voir une perspective mise de côté, celle des « déviants ». Il prétend : *« les immigrés italiens qui continuaient à faire du vin pour eux-mêmes pendant la prohibition agissaient conformément aux normes des immigrés italiens, mais ils enfreignaient la loi de leur nouveau pays (...) le délinquant de classe populaire qui se bat pour défendre le territoire de sa bande ne fait que ce qu'il considère comme nécessaire et juste, mais les*

enseignants, les travailleurs sociaux et la police sont d'une opinion différente » (Becker, 1985, p.39). La catégorisation (ici « délinquant ») a tendance à produire de la réalité auprès du plus grand nombre. La personne finit par être ce par quoi elle est désignée. Intégrer le point de vue des personnes catégorisées permet de relativiser ce discours. Avec Becker on peut constater qu'elles ne se reconnaissent pas forcément comme déviantes. Il y a en fait un conflit de normes entre un groupe majoritaire et un groupe minoritaire, le premier ayant l'avantage de disposer de moyens pour imposer son point de vue (Becker, 1985).

La recherche s'inscrit pleinement dans la filiation de Goffman et de Becker. Pour comprendre les hébergés, j'ai choisi de les observer, de les écouter, de participer à des activités à leurs côtés. Bref la focale est clairement réglée sur les résidents. Il faut à présent expliquer ce choix. Les résidents sont les principaux concernés par l'hébergement. C'est bien pour eux que des structures ont été créées et des politiques publiques mises en place. En outre, ils sont les mieux placés pour parler de leur expérience. Ils sont à même d'en rendre compte et de l'expliquer. Cependant, pour reprendre et pour adapter au contexte le questionnement de Goffman et de Becker, peut-on dire que le point de vue des résidents n'est pas connu ou qu'il est opposé à celui des professionnels ? Concernant la connaissance de ce point de vue, on peut faire l'hypothèse que la situation a changé ces dernières années. Les usagers participent dans les structures d'hébergement et s'expriment dans les « conseils de la vie sociale⁶⁷ ». Des études ont lieu pour dégager leur point de vue. Ils peuvent d'ailleurs y être convoqués en tant qu'expert⁶⁸. Ajoutons à cela la publication d'ouvrages dans lesquels les parcours des personnes sans domicile sont racontés à l'aide d'un tiers, journaliste (Leroux, Lederman, 1998) ou sociologue (Pichon, Torche, 2007). Il arrive aussi que les personnes sans domicile prennent la plume elles-mêmes (Pepin, Proton, 2001). Par ailleurs, plus ou moins discrètement, elles font leur apparition dans des colloques ou dans des séminaires afin de témoigner et d'expliquer leur expérience.

⁶⁷ Il s'agit d'une instance participative qui doit être mise en place dans les structures d'hébergement et qui a été instaurée par la loi 2002-2.

⁶⁸ Comme on le verra plus loin, certains membres fondateurs de Main dans la Main ont participé à une étude action, initiée par la DDASS et les associations, visant à faire l'inventaire sur Saint-Étienne des défaillances des structures d'hébergement.

Au regard de ces éléments, on peut penser que globalement l'écart tend à se réduire entre le point de vue des personnes sans domicile et celui des professionnels. Au Train de Nuit, j'ai constaté qu'ils pouvaient converger quand par exemple il est question des conditions d'hébergement ou du bien-fondé de l'action. Cependant, comme le confirment mes diverses expériences professionnelles, les intervenants ont de nombreuses contraintes⁶⁹ à respecter et n'ont pas toujours la disponibilité pour maintenir de manière satisfaisante une relation avec l'utilisateur. Quant aux professionnels qui exercent une fonction de cadre, ils sont pris dans les rouages des dispositifs. Au cours de multiples réunions, j'ai pu constater que le fonctionnement, le partenariat ou le financement des structures accaparaient les esprits au détriment des usagers. Dès lors, quand bien même des changements sont observés, la perspective adoptée demeure pertinente. Et ce d'autant que l'écart est irréductible du fait même des places de chacun.

En échangeant avec divers acteurs, aussi bien côté action sociale que côté recherche, j'ai réalisé que mon parti pris sur la connaissance et le point de vue des résidents ne faisait pas toujours l'unanimité. Certains acquiesçaient alors que d'autres sceptiques me faisaient remarquer que mon choix avait un goût de « déjà vu » ou alors ils me questionnaient sur la possibilité de « croiser les regards⁷⁰ ». Au début j'étais plutôt embarrassé par ces réactions. Les premières signifiaient que ma thèse n'était pas forcément originale. Elle s'inscrivait dans un mouvement qui visait à donner ou à redonner une place première à l'utilisateur⁷¹ et qui parfois pouvait apparaître un peu démagogique. Les secondes invitaient à comparer le point de vue des résidents et des intervenants, à montrer et à comprendre leurs représentations et pratiques respectives. Becker s'est heurté à cette dernière objection. D'après lui, si on interroge des détenus en prison, les gardiens peuvent se sentir lésés. On peut alors rétablir l'équilibre en les interrogeant également. Mais les supérieurs des gardiens peuvent aussi se plaindre de la partialité de l'enquête. Pourquoi ne pas avoir regardé de leur côté ? Pourquoi avoir négligé ces acteurs ? Sans compter que les supérieurs ont aussi des supérieurs. Bref, nous voilà entraînés, dit Becker, dans une régression infinie. Allons-nous étudier toute la société ? Pour le sociologue, chaque enquête est forcément partielle et il y aura

⁶⁹ Les procédures administratives, les temps de réunion ou de formation.

⁷⁰ Usagers versus intervenants.

⁷¹ Il est fait référence à la loi 2002-2 qui positionne « l'utilisateur au centre » de l'action sociale.

toujours des accusations de partialité. Par conséquent, il faut préciser « de quel côté nous sommes » et les limites de la recherche (Becker, 2006). Pour être exact, j'ai observé, entendu et rendu compte des autres acteurs présents dans l'hébergement, à savoir les intervenants. Mais cela s'est fait occasionnellement, au gré des opportunités, et non systématiquement. Le point de vue des intervenants reste donc secondaire. Par ailleurs, si j'avais « croisé les regards » et donné la même place aux uns et aux autres, je n'aurais pas obtenu un objet plus « complet » et « supérieur » mais « différent ». Et surtout je disposerais d'informations moins denses concernant l'expérience des hébergés alors même qu'elle est la cible de la thèse.

IV - Les enquêtés comme « coexperts »

Dans La république Platon considère que notre âme est tripartite, c'est-à-dire divisible en trois lieux correspondant chacun à une fonction précise. Il distingue l'intellect situé dans la tête, puis la volonté, le courage et la colère dans la poitrine (partie gardienne exécutant les ordres de l'intellect), et enfin la passion localisée dans le ventre (le lieu le plus éloigné de la tête, elle-même protégée par la poitrine). Un parallèle est ensuite développé entre le corps biologique et le corps social faisant tenir ensemble une conception des émotions et du politique. En effet pour Platon l'âme doit servir de modèle à la cité idéale. L'intellect est alors associé aux dirigeants, la poitrine aux gardiens et le ventre au peuple. Dans l'ordre ainsi constitué, il apparaît que les dirigeants conduits par leur intellect ont comme seconds les gardiens qui les protègent et qui contrôlent le peuple et ses passions. Il découle de ce raisonnement que les passions sont une menace pour le corps et le corps social. En conséquence, il faut séparer les passions de la raison, le peuple doit être tenu à distance du pouvoir, toute transgression équivalant à une contamination.

Les réflexions du philosophe sont tout à fait discutables. Pourquoi la passion serait-elle réservée au peuple et la raison aux dirigeants ? Le premier n'est-il pas aussi capable de raisonner y compris en recourant aux émotions qui peuvent être une ressource pour l'action ? Le second est-il uniquement dans la raison ? Comment dire qu'il n'y a pas

d'affect ou d'intérêts personnels en politique ? Selon Vinciane Despret, le modèle de Platon a fortement influencé le monde de la recherche. Il a abouti à la tradition objectiviste dans laquelle le scientifique se place au dessus des enquêtés. Équivalent aux dirigeants décrits par Platon, le scientifique est celui qui a du recul. Il détient le « vrai » et la « raison » est de son côté. Les enquêtés représentent le peuple. Aussi ils sont incapables de discerner, d'évaluer ou d'argumenter. Ils sont sous l'emprise des émotions. Pour Vinciane Despret il faut rompre avec ce modèle. Cela signifie passer d'une position dissymétrique à une position symétrique entre l'enquêteur et les enquêtés. La qualité d'expert n'est plus réservée à l'enquêteur. Il n'y a pas rupture et distinction entre différents savoirs mais plutôt collaboration avec l'enquêté considéré comme un coexpert (Despret, 2001). Selon la fameuse formule de Garfinkel, il n'est plus un « idiot culturel », c'est-à-dire cet homme qui reproduit mécaniquement les structures sociales. C'est même tout l'inverse. Il met en œuvre des compétences au cours de l'action. Il peut aussi prendre du recul, décrire et rendre compte des situations dans lesquelles il est impliqué (Garfinkel, 2007).

D'un modèle scientifique à un autre, le statut des enquêtés a considérablement évolué. Ainsi pour Vinciane Despret, *« l'informateur n'est plus un informateur, il devient un ethnothéoricien ; le sujet interrogé n'est plus un simple objet d'interrogation. Il est celui qui donne à l'anthropologue ses questions. Il devient collègue à part entière, un collègue de confiance, dès lors que ce qui est attendu de lui n'est plus quelles sont « ses » réponses à « mes » questions (...) mais bien le fait de contribuer à l'élaboration d'une manière de savoir »* (Despret, 2001, p.332). Penser l'enquêté comme un coexpert implique de se laisser guider sur le terrain pour découvrir les questions posées et les problèmes rencontrés par les principaux intéressés. L'approche défendue dans la thèse s'inscrit dans la droite ligne de celle de Vinciane Despret. Toutefois si les résidents sont considérés comme des coexperts, il n'empêche qu'il n'y a pas à dupliquer leur discours. En effet ce dernier peut très bien manquer de nuance ou être mal argumenté. C'est pourquoi il est possible de se décaler ou d'être en désaccord avec les enquêtés. Si dans l'ancien modèle scientifique leur parole était discréditée, dans le nouveau elle n'a pas à être mis sur un piédestal ou à être perçue comme une sorte de « vérité révélée ». Ce qui peut arriver d'autant plus que les enquêtés sont en situation de pauvreté. Aussi il peut

être tentant de les considérer comme des « victimes » qui doivent être protégées et valorisées. En tombant dans ce travers, on passe en quelque sorte d'une position dissymétrique à une autre. A ceci près que ce n'est plus le chercheur qui est position haute mais les enquêtés. Comme un intermédiaire entre ces deux extrêmes, quand le chercheur prend en compte le point de vue des enquêtés, il doit être en mesure de le discuter. De cette manière, il ne fait pas l'économie de leur intelligence et il tient une position réellement symétrique.

Chapitre 3 - Le terrain

La notion de terrain est incontournable quand il est question d'enquête en sciences humaines. Pour mieux la comprendre, il est intéressant de réfléchir à son sens de manière plus large. Un terrain cela peut être un sol ayant certaines caractéristiques comme celui qui est dit argileux, calcaire, boisé ou sec. Un terrain c'est aussi une aire ou une parcelle de terre. Il semble que la plupart du temps un terrain soit la propriété ou le bien d'une personne donnée. Dans ce cas, il peut être « à vendre » ou « à bâtir ». Il peut permettre la construction d'habitations ou être aménagé afin de laisser place à des activités humaines. Que l'on pense à un terrain agricole, à un terrain de tennis ou à un terrain de football. On parle également de terrain pour désigner un état d'esprit. Ainsi quand deux personnes ont trouvé un « terrain d'entente ». Un terrain en médecine, ce sont les caractéristiques biologiques qui influent sur les maladies. Ainsi fumer crée un terrain propice aux maladies respiratoires. En somme, il y a de l'affrontement sur le terrain. Et cela vaut également entre les hommes. Comme le rappelle Dionigi Albera, la notion de terrain a une connotation militaire : « aller sur le terrain », c'est se rendre sur le champ de bataille et combattre. Pour les chefs de guerre qui restent en retrait, ce moment sonne comme une mise à l'épreuve de leurs stratégies. De plus, dit Dionigi Albera, il faut rappeler que d'autres acteurs vont sur le terrain. Il y a l'agent commercial et l'homme politique (Albera, 2001). Le premier doit s'y rendre pour convaincre, vendre ses produits et en tirer des ressources financières. Pour le second, le terrain représente une occasion de rentrer en contact avec ses concitoyens, d'entendre leurs préoccupations et de gagner des voix pour les élections à venir.

A partir de ces premiers éléments, qu'en est-il en sciences humaines de la notion de terrain ? Tout d'abord, à l'image d'autres acteurs, l'ethnologue ou le sociologue doit lui aussi en passer par le terrain. Il en retire de l'expérience. Il y est mis à l'épreuve. Il y récolte des données pour construire de la connaissance. C'est ce qui lui permet d'être légitime aux yeux de ses pairs. En effet il est allé sur le terrain et il en est revenu. On pourrait dire que le terrain est un rite de passage qui une fois franchi marque l'entrée de

l'enquêteur ou confirme sa place dans la communauté scientifique. Néanmoins cela n'a rien d'automatique. Celui qui fait du terrain ne devient pas chercheur pour autant (Laplantine, 1996).

Ensuite on peut déceler dans l'enquête menée par l'ethnologue ou le sociologue une connotation militaire. En effet, comme dans un duel ou comme à la guerre, il y a parfois sur le terrain de l'opposition et de l'affrontement entre l'enquêteur et les enquêtés. Ainsi pour obtenir des données l'enquêteur peut s'imposer et pénétrer dans les moindres recoins de la vie des enquêtés. Ce que faisait Frédéric Le Play avec les familles ouvrières en s'intéressant à leur budget et en consignant scrupuleusement leurs dépenses et leurs recettes de l'année (Albera, 2001).

Enfin, dernier point, si un terrain sur lequel on dresse des habitations est délimité, qu'en est-il du terrain ethnologique ou sociologique ? L'est-il lui aussi ? Et comment ? De prime abord, les terrains des premiers ethnologues paraissaient clairement délimités. Ils travaillaient sur des groupes définis et circonscrits. Pour reprendre Céline Rosselin, le terrain ethnologique s'est fondé sur une unité de lieu (l'exotisme), de temps (le primitivisme) et d'action (le traditionalisme). Mais cette unité est questionnable dans la mesure où il se produisait entre les ethnies des contacts, des échanges et des influences réciproques. Pour Céline Rosselin, cela donne à voir la représentation du chercheur. Celui-ci pensait être devant un tout homogène et hermétique. Il a procédé à un découpage et les limites de l'ethnie sont en fait celles de son regard (Rosselin, 1998). Dans les sociétés occidentales, on note aujourd'hui une diversité de terrains. Ainsi que le souligne Daniel Cefaï, il peut s'agir d'observer des interactions dans les espaces publics ou dans une gare, d'enquêter dans une cité ou auprès de fans de séries télévisées, de prendre pour objet un club de boxe, un sport comme le football, la médecine, le journalisme ou bien encore les gardiens de prison. Point commun à certains de ces terrains, il peut être particulièrement difficile de circonscrire leurs limites spatio-temporelles (Cefaï, 2003). Celles-ci sont très extensives. Le terrain ne se passe pas en un seul lieu. Il peut être disséminé dans la ville, sur le sol national et au-delà. D'un point de vue temporel, il n'est pas forcément continu. Il peut faire son apparition à certains

moments puis disparaître. On peut en déduire que l'unité du terrain paraît encore moins nette dans les sociétés occidentales en raison même de la complexité des faits observés.

I - Construire le terrain de recherche

1 - Le choix et la délimitation des terrains

Tout en étant un espace homogène, le terrain est donc également hétérogène. Et cela se vérifie dans la thèse. Si les résidents ont en commun l'expérience de la rue et de l'hébergement ou encore s'il y a entre eux de l'interconnaissance, des liens et de l'entraide, il n'empêche qu'on observe une diversité d'âges, de situations administratives et de provenances faisant que parfois c'est bien l'hétérogénéité qui prédomine et qui rend la cohabitation contraignante. Donnée plus importante à retenir du propos précédent, le terrain est un espace doté de frontières résultant d'un découpage opéré par le chercheur. Partant de là il faut expliquer le découpage et préalablement le choix du terrain par le chercheur. Élément à préciser, un échantillon qualitatif n'a pas à être représentatif d'une réalité donnée. Il vaut en lui-même. Comme l'empirisme le proclame, il se fonde sur la possibilité d'expliquer le tout par la partie, à l'inverse du rationalisme qui explique la partie par le tout (James, 1909 et 2007). Suivant cette logique, je n'ai pas essayé de couvrir toutes les formes d'hébergement, je n'ai pas enquêté dans ces structures bien connues et répandues que sont les CHRS (Centre Hébergement et de Réinsertion Sociale) ou encore dans les grands foyers pour personnes sans domicile. En revanche, j'ai essayé d'obtenir une diversité de structures dans l'idée de faciliter la mise en évidence de récurrences ou de divergences et ainsi d'enrichir l'analyse. Au sujet de la délimitation du terrain, cette dernière est facilitée car l'enquête s'effectue dans trois hébergements qui sont des entités clairement définies. Ils le sont spatialement par des murs mais aussi temporairement par des horaires et par différents moments quotidiens. Si l'enquête se fait « dans », elle est aussi « sur » l'hébergement. Certes elle porte sur trois structures. En même temps elle peut renseigner sur ce qui se passe dans bien d'autres structures. De plus, notons qu'elle aborde son environnement et plus largement la ville. Tout comme elle peut prendre pour objet le

parcours des résidents et s'intéresser aux structures occupées précédemment, aux villes connues, aux personnes rencontrées. En ce sens si l'enquête a été faite dans trois hébergements, elle les déborde en ouvrant sur d'autres espaces-temps.

2 - L'unité du terrain : ce qui relie les hébergements

On peut penser qu'il y a trois terrains dans la thèse correspondant aux trois hébergements. On peut aussi penser que chacun de ces terrains est une entité bien délimitée. En fait il est plus juste de prétendre qu'il y a un seul terrain formé par les trois hébergements. Cela tient au geste du chercheur qui rassemble ainsi qu'aux liens entre les structures enquêtées. En effet elles ne sont pas isolées mais reliées les unes aux autres. Elles font partie du monde de l'assistance. Les hébergés circulent dans celui-ci. Les hébergements sont insérés dans des réseaux qui s'entrecroisent. Les représentants des structures se connaissent. Ils situent leur association respective. Les hébergements sont pris dans une même dynamique. Comme nous allons le voir, ils ont en commun d'être des « dispositifs », de répondre à une urgence et d'être des « expérimentations » qui font figure d'« événement ». Il faut ajouter qu'ils ont été créés en fonction des politiques publiques. Ils s'inscrivent dans l'histoire de l'hébergement et de la prise en charge des personnes sans domicile. Ils peuvent en révéler certains aspects emblématiques. En outre, ils se répondent les uns aux autres. Ainsi quand une structure émerge, elle se définit en réaction aux limites des structures existantes.

2.1 - L'hébergement comme « dispositif »

Le dispositif comme réponse stratégique à une urgence

Qu'est-ce qu'un « dispositif » ? Ce terme est employé quotidiennement. Il peut désigner des réalités différentes⁷² : un dispositif sanitaire pour protéger de la propagation d'une

⁷² On notera une tendance comparable dans l'emploi du terme dispositif chez le philosophe Giorgio Agamben : « j'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. Pas seulement les prisons donc, les asiles (...) les écoles, la confession, les usines, les disciplines, les mesures juridiques, dont l'articulation avec le pouvoir est en un sens évidente, mais aussi, le stylo, l'écriture, la littérature, la philosophie, l'agriculture, la cigarette, la navigation, les ordinateurs, les téléphones portables et, pourquoi pas, le langage lui-même, peut-être le

épidémie, le dispositif Hadopi pour sanctionner le téléchargement illégal, un dispositif d'exposition artistique, un dispositif d'alarme contre le vol, un dispositif militaire pour éviter une guerre civile, un dispositif contre les violences conjugales. A travers ces quelques exemples, on constate qu'un dispositif est une création localisée qui a une tâche donnée à réaliser. En général, il s'agit d'un moyen pour contrôler et réguler le comportement humain. Le dispositif peut comporter une dimension publique dans la mesure où il est souvent activé par l'État afin d'assurer la prise en charge d'une population.

Du côté des sciences humaines, on peut rappeler la fameuse définition du dispositif par Michel Foucault. Selon lui il faut entendre par dispositif « *un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit* » (Foucault, 2001, p.299). Force est de constater que les trois structures enquêtées articulent du bâti, des objets, des hommes, des procédures écrites ou orales et implicites. Il y a donc de la complexité dans le dispositif. Ce qui invite à ouvrir l'analyse. Ce qu'il faut étudier, ce n'est pas un élément mais bien les interactions entre les différents éléments.

Plus important, Foucault apporte une autre précision. Un dispositif est « *une formation qui, à un moment donné, a eu pour fonction majeure de répondre à une urgence. Le*

plus ancien dispositif dans lequel, plusieurs milliers d'années déjà, un primate, probablement incapable de se rendre compte des conséquences qui l'attendaient, eut l'inconscience de se faire prendre » (Agamben, 2007, p.31-32). Agamben définit un dispositif de manière très large. Il englobe les institutions où s'exercent les disciplines, mais aussi les outils, les objets, la science, l'art. En somme, c'est un peu comme si toute production humaine était potentiellement un dispositif. Par ailleurs, comme le confirme le passage suivant, il a une lecture particulière des dispositifs : « *il ne serait sans doute pas erroné de définir la phase extrême du développement du capitalisme dans laquelle nous vivons comme une gigantesque accumulation et prolifération de dispositifs. Certes, les dispositifs existent depuis que l'homo sapiens est apparu, mais il semble qu'aujourd'hui il n'y ait plus un seul instant de la vie des individus qui ne soit modelé, contaminé, ou contrôlé par un dispositif (...) par exemple, vivant en Italie, c'est-à-dire dans un pays où les gestes et les comportements des individus ont été refaçonnés de fond en comble par les téléphones portables, j'ai fini par nourrir une haine implacable pour ce dispositif qui a rendu les rapports entre les personnes encore plus abstraits* » (Agamben, 2007, p.33-35). Agamben a une théorie plutôt critique des dispositifs. Ils envahissent le quotidien. A l'image du téléphone portable, ils peuvent être néfastes. Cette approche est discutable dans la mesure où un dispositif comme un téléphone portable ne peut pas être essentialisé. S'il peut rendre les rapports plus impersonnels, il peut tout autant accroître l'autonomie et participer au maintien du lien social. En cela, il ne peut pas être bon ou mauvais en soi. Tout dépend l'usage qui en est fait par son détenteur.

dispositif a donc une fonction stratégique dominante » (Foucault, 2001, p.299). Cette proposition correspond bien aux trois structures. Main dans la Main s'est opposée à l'assistance et s'est donnée pour objectif de proposer aux personnes sans domicile une vie décente dans un cadre communautaire. De la même manière, le Train de Nuit a une forte raison d'être. Initialement il a été impulsé pour faire face en 1996 à la fermeture de la gare de Perrache la nuit qui a privé des personnes sans domicile d'un abri. Les Petits Frères des Pauvres, eux, ont conçu le Patio après avoir constaté une augmentation du nombre de personnes sans domicile âgées dans l'agglomération lyonnaise et une inadaptation de l'hébergement à ce public. En raison de leur âge, elles le vivaient encore plus difficilement que d'autres. Si les structures enquêtées répondent à une urgence, on constate aussi que leur geste est mu par un souci de l'autre, une volonté de prendre soin ou ce qu'on pourrait nommer une certaine « bienveillance dispositif⁷³ ».

Le dispositif comme expérimentation

Pour comprendre ce qu'est un dispositif, il faut le comparer à l'institution. Ainsi pour reprendre Jacques Ion et Bertrand Ravon qui placent leur analyse dans le cadre du travail social, le dispositif travaille sur le court terme (l'urgence, le projet) et l'institution sur le long terme (la socialisation, le programme). Le dispositif s'appuie sur des savoirs bricolés et mouvants alors que l'institution a des savoirs stables et constitués (les disciplines). Enfin, le dispositif fonctionne sur des rapports horizontaux et symétriques, l'institution sur des rapports verticaux et dissymétriques. Pour le dire autrement, le premier part de la personne et de la relation à établir avec celle-ci, la seconde impose un modèle extérieur [(Ion, 2005), (Ion, Ravon, 2005)].

Au regard des caractéristiques énoncées, le dispositif peut être défini comme une « expérimentation ». Il propose quelque chose de singulier. Il relève du « bricolage » tout comme la pensée mythique dont parle Lévi-Strauss qui, à partir d'un répertoire limité, assemble des éléments différents et peut parvenir à un résultat brillant et imprévu (Lévi-Strauss, 1962). Le caractère expérimental du dispositif est manifeste à Main dans

⁷³ Cette expression est d'Emmanuel Belin. Elle signifie que les dispositifs ont comme ligne de conduite de « bien veiller ». Au cours de l'expérience ordinaire, ils restaurent la confiance et permettent de voir le monde sous un jour amical faisant qu'il est possible de s'y aventurer sans crainte. Parmi les nombreux dispositifs de bienveillance qui nous entourent, la maison compte tout particulièrement (Belin, 2002).

la Main où des SDF, à la manière des associations de patients comme les alcooliques anonymes, prennent en charge d'autres SDF. Sans travailleurs sociaux, ils se fondent sur leur propre expérience et décident par eux-mêmes des moyens à mettre en œuvre (l'accueil inconditionnel par exemple).

Y compris au Train de Nuit, une structure d'hébergement d'urgence, il y a expérimentation. Les résidents peuvent s'approprier dans une certaine mesure les espaces les plus privatifs de la structure. De même, au-delà des obligations, ils peuvent participer au quotidien et s'engager dans les activités jusqu'à devenir parfois l'égal des intervenants. Tout cela est rendu possible grâce à une volonté de mettre les uns (les résidents) et les autres (les intervenants) sur un pied d'égalité, d'installer une dynamique participative, mais aussi grâce à une condition première qu'il faut souligner. En réalité, les résidents peuvent rester plusieurs semaines voire quasiment plusieurs mois dans l'hébergement car le dispositif transgresse l'ordre établi et refuse que l'accueil soit limité à quelques jours comme il devrait théoriquement l'être.

Quant au Patio, son côté expérimental est visible de par le public ciblé et de par la réponse apportée. Sans conteste, le premier est « émergent ». Il existe peu d'exemples similaires. Sophie Rouay-Lambert parle d'« anciens SDF » pour désigner ceux qui sont désormais à la retraite et qui vivent en hôtel social, en foyer logement ou en maison relais (Rouay-Lambert, 2006). De son côté, la Mission d'Information sur la Pauvreté et l'Exclusion en Île-de-France (MIPES) a identifié un public « femme sans domicile de plus de 50 ans » (MIPES, 2009). En lui-même, le Patio est original. Les résidents n'ont pas d'injonction à sortir du dispositif ou encore ils n'ont pas de projet à formuler ou à « se raconter ». En ce sens, le Patio va à rebours d'une logique qui traverse l'action sociale. Autre point qui est particulièrement intéressant : le bâti du Patio est de qualité et se différencie de nombreuses structures qui sont précaires et qui se situent dans les interstices urbains.

Le dispositif comme événement

Il est possible d'attribuer au dispositif une dernière qualité. Il constitue un « événement ». Il n'est pas un « grand » événement mais il n'est pas non plus « minuscule » au sens où il relèverait d'une mémoire individuelle ou d'une simple et unique trace dans les archives. Il est partagé par de nombreux acteurs et circule au delà de l'assistance quand le voisinage, les médias ou un chercheur se mêlent de la partie.

On peut définir un événement comme du nouveau, du surprenant, du non maîtrisé, la possibilité d'affirmer un nouvel ordre et des possibilités auparavant entravées (Colson, 2001). De même, selon l'historienne Arlette Farge, « *l'événement qui survient est un moment, un fragment de réalité perçue qui n'a pas d'autre unité que le nom qu'on lui donne. Son arrivée dans le temps est immédiatement mise en partage par ceux qui le reçoivent, le voient, en entendent parler, l'annoncent puis le gardent en mémoire. Fabricant et fabriqué, constructeur et construit, il est d'emblée un morceau de temps et d'action mis en morceaux, en partage comme en discussion. C'est à travers son existence éclatée que l'historien travaille s'il veut en saisir la portée, le sens et la ou les marques dans la temporalité* » (Farge, 2002, p.2-3). L'événement a un caractère notable. Il fait parler de lui et ne peut être oublié du jour au lendemain car il marque les esprits. Il a en effet pour particularité de ne pas laisser s'écouler le temps. Il le coupe et introduit de la discontinuité amenant à distinguer un « avant » et un « après ». Du fait de son existence, il est détenteur d'une force de questionnement et peut conduire à l'action. Ainsi Main dans la Main donne à voir que la mobilisation des personnes sans domicile est possible. Dans son expression originelle, le Train de Nuit dit en quelque sorte qu'il n'est pas acceptable de laisser des personnes à la rue. En même temps, tout en constituant une solution, il ne manque pas d'interroger en raison de son caractère précaire. Comme mentionné auparavant, le Patio se veut une alternative pour les personnes sans domicile âgées. Dans les autres hébergements, ce public peut être noyé parmi les autres ou ne pas être perçu et nommé. Le tour de force du Patio, c'est de rendre visible ce public. Ce faisant, il contribue à débattre. Ce public est-il connu par d'autres acteurs ou accueilli ? Faut-il s'en soucier et s'engager ? Est-il pertinent de construire d'autres « Patio » ?

En faisant événement, le dispositif introduit une brèche dans l'ordre institutionnel. Mais pour reprendre Jacques Ion et Bertrand Ravon, est-il « contre » ou « tout contre » l'institution ? Autrement dit, il y a-t-il opposition ou complémentarité ? A première vue, en prenant en compte les différences, il y a opposition entre le dispositif et l'institution. Pour autant, cela ne suffit pas pour conclure. Après tout, ce qui est différent peut être complémentaire. C'est pourquoi les sociologues émettent l'hypothèse que les dispositifs ne sont pas en train d'achever les institutions ou tout bonnement de les remplacer. Plus modestement, ils prennent leur relais quand elles sont défaillantes. De la sorte, ils participent à leur adaptation et à leur renforcement. Dans cette perspective, il n'y aurait donc pas tant « déclin » des institutions, selon François Dubet (2002), que « recomposition » [(Ion, 2005), (Ion, Ravon, 2005)]. D'un autre côté, on peut aussi se questionner sur les possibles transformations du dispositif. L'institution influe-t-elle sur ce dernier ? Comment ? Ou encore quel intérêt pour un dispositif quand il s'institutionnalise ? Risque-t-il de perdre son identité ? On verra que ces questions trouvent un écho particulier à Main dans la Main.

2.2 - L'hébergement au regard des autres structures et services

Afin de dégager ce qui relie les hébergements au regard des politiques publiques, nous allons nous appuyer sur les trois structures enquêtées. Nous allons commencer par le Train de Nuit, poursuivre avec Main dans la Main et finir avec le Patio. Avant cela, précisons le sens donné au terme « hébergement ». En effet, d'après Claire Lévy-Vroelant, l'hébergement est une offre de logement qui se présente sous des formes hétérogènes. Que l'on pense à « l'hébergement privé », quand un individu héberge à son domicile des amis qui lui rendent visite, ou à « l'hébergement institutionnel » avec les cités universitaires ou les maisons de retraite pour personnes âgées (Lévy-Vroelant, 2002). En suivant cette terminologie, les hébergements enquêtés sont institutionnels. Plus précisément, ils relèvent de « l'assistance ». Ils consistent à loger sous un même toit des personnes sans domicile pour une durée variable (temporaire ou, à l'inverse, indéterminée). La situation est particulière pour les résidents. Bien souvent une solution

par défaut, l'hébergement impose le partage de l'espace et place sous la responsabilité et sous l'autorité de l'hébergeant.

Le Train de Nuit : de l'hébergement d'urgence à un panorama des dispositifs de prise en charge

Le Train de Nuit peut être tout particulièrement qualifié d'hébergement institutionnel. Cela veut dire qu'il est reconnu, défini et financé par les pouvoirs publics. Il fait partie des centres d'hébergement d'urgence (CHU). C'est en hiver 1984 que ces structures ont été instituées, à l'occasion du plan « pauvreté - précarité » et de la prise de conscience par les pouvoirs publics d'une extension manifeste de la pauvreté. Elles seront ensuite reconduites d'année en année et elles prendront une ampleur considérable. Que sont les CHU ? Ces structures pratiquent un « accueil à bas seuil ». Plus clairement, cela signifie qu'elles sont peu sélectives. Elles accueillent des hommes et des femmes, des français comme des étrangers, des demandeurs d'asile et des sans papiers. En général, il est impossible de demeurer dans ces structures la journée. Ce qui fait que les personnes sans domicile se retrouvent à la rue pendant ce temps. De plus, les places sont attribuées pour une courte durée. Élément important, l'hébergement en CHU se fait uniquement pendant l'hiver, période pendant laquelle il vise à mettre à l'abri du froid.

Par la suite, l'intervention d'urgence en hiver sera précisée. Ce qui est nommé le « plan froid » va se décliner à partir de 2004 en trois niveaux. Le premier se nomme « vigilance et mobilisation ». Il va du mois de novembre au mois de mars. Il consiste à ouvrir un certain nombre de places d'hébergement. Le deuxième niveau dit « grand froid » se déclenche quand les températures sont négatives durant la journée et comprises entre - 5° et - 10° la nuit. Le troisième niveau ou « froid extrême » correspond à des températures très basses durant plusieurs jours. Quand le deuxième et le troisième niveau sont atteints, des places supplémentaires sont créées et plus de professionnels sont mobilisés.

En matière d'hébergement, il est indispensable de mentionner ces autres structures que sont les Centres d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS). Les CHRS sont nés

avant les CHU. Ils ont fait leur apparition en 1974 et ils se sont développés depuis. Leur temporalité n'est pas celle du court terme comme les CHU. En effet, les CHRS ont pour particularité d'héberger sur une durée plutôt longue et de proposer un accompagnement ou une formation en général moyennant un loyer variable en fonction des revenus de la personne. Selon Patrick Pelège, les CHRS sont extrêmement divers. Ils n'accueillent pas les mêmes publics et certains sont spécialisés⁷⁴. Les conditions d'accueil, les critères d'acceptation ou de refus, la mise en place et l'orientation du projet sont décidés par chaque structure. En résumé, derrière l'unité de la catégorie, il y a une réalité institutionnelle complexe résultant des politiques locales ainsi que de la volonté de cibler de manière préférentielle certains publics (Pelège, 2002).

Par ailleurs, il existe bien d'autres formes d'hébergement que les CHU ou les CHRS. On peut citer l'hôtel, les résidences sociales, les centres d'accueil pour demandeurs d'asile (CADA) ou encore les centres provisoires d'hébergement (CPH). Ceci permet d'apercevoir la complexité du secteur de l'hébergement. Selon le Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, il y avait en 2004 à peu près 90 000 places d'hébergement. Pour avoir un ordre d'idée, c'est l'hébergement d'urgence qui compte le plus de places (37800 places), puis les CHRS (30300 places), les CADA (15440 places) et les résidences sociales (3300 places) (Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, 2004). Pour ajouter un peu de plus de complexité, les places en hébergement d'urgence ne sont pas réparties seulement dans les CHU. Elles peuvent être en CHRS, dans des logements dits temporaires ou dans des chambres d'hôtel.

Il convient de définir les différents hébergements mentionnés. Les logements temporaires sont des appartements qui sont loués ou sous loués par des associations. Cette disposition qui permet de diversifier l'offre d'hébergement date de la loi Quillot de 1982. Les chambres d'hôtels sont, soit dans des hôtels de tourisme, soit dans des hôtels sociaux. Elles permettent d'accueillir de manière temporaire des familles. Néanmoins les deux types d'hôtel ne se valent pas. Les hôtels de tourisme sont chaque année fortement sollicités alors qu'ils ont un coût financier important pour la collectivité et un coût humain pour les personnes parfois fortement contraintes par le règlement et

⁷⁴ Sortant de prison, homme seul, jeune homme, femme avec enfant, personne prostituée, toxicomane, etc...

logées dans des pièces petites et insalubres (Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, 2004). Les hôtels sociaux sont présentés comme un mode d'hébergement souple. Ils doivent permettre de s'adapter aux variations des besoins. Ils doivent offrir aux personnes des conditions qui sont adaptées à leur composition familiale et qui sont décentes. Autre hébergement : les résidences sociales. Elles ont été instituées en 1994 et représentent une solution de logement meublé temporaire pour des personnes ayant des difficultés financières et n'arrivant pas à accéder à un logement indépendant. On entend par résidences sociales des structures comme les foyers pour les travailleurs migrants (FTM) ou les foyers de jeunes travailleurs (FJT) qui accueillent de jeunes travailleurs ainsi que des étudiants. Enfin, il faut citer ces hébergements spécifiques que sont les centres d'accueil pour demandeurs d'asile (CADA) réservés aux personnes dont la demande d'asile est en cours d'instruction, mais aussi les centres provisoires d'hébergement (CPH) destinés au même public, à ceci près que les personnes ont été reconnues comme réfugiées et qu'elles rencontrent des difficultés d'insertion.

A côté de l'hébergement, d'autres dispositifs ciblant les personnes sans domicile jouent un rôle de premier plan. Ils sont eux aussi largement portés par des acteurs associatifs et financés par les collectivités locales. Ces dispositifs sont souvent spécialisés. Il y a les accueils de jour. Comme leur nom l'indique, les accueils de jour sont ouverts uniquement pendant la journée. Aussi ils peuvent représenter le pendant des centres d'hébergement d'urgence. Les accueils de jour sont des lieux d'accueil et d'écoute, proposant des activités et des services comme la domiciliation, l'orientation vers le soin, la douche. Il faut noter ensuite que certains dispositifs se focalisent sur les besoins alimentaires. Ainsi la banque alimentaire ou les restaurants du cœur créés respectivement en 1984 et 1985. Autre dispositif : le Samu Social. Ce dernier a été lancé en 1993 à Paris. Il s'agit d'intervenants sociaux et sanitaires mobiles qui ont vocation à « aller vers » ceux qui ne demandent plus rien et qui sont en quelque sorte les plus « exclus ». Ils circulent dans la ville, discutent avec les personnes rencontrées et proposent une soupe, un hébergement ou une orientation vers le soin. Ce service marque pour Stéphane Rullac (Rullac, 2001) une rupture avec les pratiques antérieures puisque

la brigade d'assistance pour les personnes sans abri (BAPSA) embarquait par la force ces derniers et les conduisaient au CHAPSA de Nanterre⁷⁵.

Peu de temps après le lancement du Samu Social, un nouveau dispositif a été impulsé nationalement : le 115. Celui-ci est un « numéro vert » qui a été mis en place en 1997 et qui a pour objectif d'informer et d'orienter à l'échelle départementale les personnes sans domicile vers l'hébergement mais aussi vers les accueils de jour, l'aide alimentaire, le soin et les services sociaux. Le 115 est un outil coordonnant l'aide aux personnes sans domicile. Dernier élément, la loi d'orientation relative à la lutte contre les exclusions a été votée le 29 juillet 1998. Dans la continuité de la loi Besson du 31 mai 1990, elle réaffirme que l'accès à un logement décent et indépendant est un droit pour tous que la société doit garantir. Elle comporte des dispositions sur le logement insalubre, l'attribution des logements HLM, la prévention des expulsions. Plus important, elle rend obligatoire dans chaque département la création d'une « veille sociale » intégrant et coordonnant le 115, le Samu Social et les structures d'hébergement.

⁷⁵ C'est en 1810 que le vagabondage est devenu un délit conduisant à l'arrestation et même au marquage au fer (Bruzulier, Haudebourg, 2001). La répression pénale à l'égard des personnes sans domicile a diminué autour des années 1970. Et ce n'est qu'en 1994 que le délit de vagabondage et de mendicité a disparu du code pénal. La BAPSA a stoppé ces activités en 1993. Il est intéressant de noter le caractère contemporain du phénomène outre Atlantique. Dans un petit texte remarquable datant de 1960 Jack Kerouac écrit : « *le vagabond américain a bien du mal à mener sa vie errante aujourd'hui avec l'accroissement de la surveillance que la police exerce sur les routes, dans les gares, sur les plages, le long des rivières et des talus, et dans les mille et un trous où se cache la nuit industrielle. En Californie, le chemineau, ce type ancien et original qui va à pied de ville en ville avec ses vivres et son matériel de couchage sur le dos, le Frère sans Logis, a pratiquement disparu, en même temps que le vieux rat du désert chercheur d'or qui cheminait, le cœur plein d'espoir à travers les villes de l'Ouest qui vivaient alors et qui sont maintenant si prospères qu'elles ne veulent plus des vieux clochards (...)* En Amérique vous passez une nuit au violon si l'on vous prend à ne pas avoir sur vous une certaine somme (...) A l'époque, les enfants dansaient autour du vagabond ; il portait d'énormes haillons et il regardait toujours droit devant lui, indifférent aux enfants ; et les familles laissaient les petits jouer avec lui. C'était tout naturel. Mais aujourd'hui les mères serrent leurs enfants contre elles quand le vagabond traverse la ville à cause de ce que les journaux ont dit du vagabond : il viole, il étrangle ; il mange les enfants. Écartez-vous des inconnus, ils vous donneraient des bonbons empoisonnés » (Kerouac, 1969, p.73-77). On voit à travers ce témoignage la force des normes qui poussent à la sédentarisation, guident l'action policière et se diffusent auprès de tout un chacun incitant à rejeter le vagabond.

Main dans la Main : de la critique à la reconfiguration de l'hébergement

Ce qui vient d'être énoncé donne une vue d'ensemble de l'assistance aux personnes sans domicile. On comprend que ce monde s'est progressivement développé et diversifié jusqu'à atteindre une certaine complexité. Il y a différentes formes d'hébergement et de publics. De même il y a une multiplicité de services et d'acteurs. C'est précisément dans ce contexte qu'a émergé Main dans la Main. Et c'est d'ailleurs en le critiquant dans son ensemble que l'association s'est constituée. Plus précisément, elle est née en 1997 et résulte d'une action collective portée par des personnes sans domicile. Pour ces derniers, il n'était pas tolérable que des personnes soient sélectionnées et séparées (dans le cas d'un couple par exemple), qu'elles ne puissent pas rester dans l'hébergement et qu'elles soient remises à la rue. De même, il n'était pas tolérable qu'il n'y ait pas de convivialité dans les structures et que les hébergés n'aient aucune activité jusqu'à ressentir un sentiment d'inutilité. C'est pourquoi Main dans la Main a proposé un accueil inconditionnel (gratuit, pour tous et durable) dans un cadre communautaire reposant sur des activités. On peut aussi dire de cet accueil qu'il a pour caractéristique d'être alternatif vis-à-vis des hébergements type CHU ou CHRS.

En critiquant l'assistance, Main dans la Main était en quelque sorte en avance sur son temps. En effet, c'est surtout après les années 2000 que sortent des publications qui mettent en avant les limites de l'assistance. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'elles sont de diverses natures : universitaires, associatives et institutionnelles. Ce qui montre le caractère sensible du sujet qui ne concerne pas que la recherche et qui invite d'autres acteurs à en débattre publiquement.

Côté universitaire, l'hébergement d'urgence est décrit comme une réponse partielle aux problèmes des personnes sans domicile. Il faut noter à ce sujet les travaux précurseurs de Pascale Pichon et tout particulièrement sa thèse qui date de 1995. Enquêtant à Saint-Étienne et à Paris, aussi bien dans les espaces publics, les réseaux de transports que dans les structures elles-mêmes, elle souligne que l'hébergement d'urgence n'est pas toujours simple d'accès. De plus, il offre des prestations réduites. Et le délabrement qui est souvent la norme n'invite pas à y rester. L'hébergement d'urgence fait partie des

multiples solutions auxquelles les personnes recourent pour survivre (Pichon, 1995). Dans un article publié ultérieurement, Pascale Pichon conclut que « *le traitement dans la longue durée du cas de chaque individu, dont tous les praticiens de l'aide proclament la nécessité, s'oppose à l'urgence sociale inscrite au front des politiques publiques en matière d'hébergement et de prise en charge sociale (...) l'ensemble des dispositifs d'assistance aux SDF n'ouvre pas les portes vers la sortie (...) les individus auraient plutôt tendance à circuler d'un lieu d'hébergement à un autre, d'un guichet d'accueil à une permanence d'urgence* » (Pichon, 2003, p.197-207). Du fait de l'organisation et des règles de fonctionnement, les personnes sans domicile peuvent aller de structure en structure sans pour autant trouver de solution durable. En somme, pour elles, tout est toujours à refaire. Elles sont absorbées quotidiennement par la satisfaction de leurs besoins vitaux : trouver un hébergement, se nourrir, demander des aides. Elles sont dans une situation de survie, épuisante aussi bien physiquement que psychologiquement, dont il est difficile de s'extraire et qui contrarie toute projection ou planification.

Il faut préciser que les personnes sans domicile s'affrontent à une contrainte particulière dans les structures. Elles peuvent se retrouver face à un processus de sélection qui repose sur les caractéristiques du public (sexe, composition familiale, situation administrative, etc...) ou sur d'autres critères tout autant problématiques. Parce qu'elles sont alcoolisées, agitées ou encore parce qu'elles délaissent leur apparence, elles peuvent se voir refuser l'entrée d'un hébergement. Ce phénomène présent dans les CHU se renforce dans les CHRS où les exigences sont plus importantes. Comme l'explique le sociologue Julien Damon, les structures sont régulièrement saturées et par conséquent elles ont tendance à être plus sélectives. La tentation est d'accueillir ceux qui ont le moins de difficultés. En somme il s'effectue une sélection « par le haut ». De manière involontaire, les structures participent à un processus d'exclusion contre lequel elles sont sensées lutter. De fait, la situation des personnes les plus fragilisées risque de ne pas changer voire même de se dégrader. C'est ce que Julien Damon nomme « l'effet Mathieu » en référence à une parabole biblique : « car à celui qui a, l'on donnera ; mais à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a ». Cet effet s'applique tout particulièrement aux « grands exclus », ceux qui sont présentés comme les plus

« désocialisés » ou « désaffiliés » et qui à force de côtoyer l'assistance peuvent échapper ou refuser la prise en charge (Damon, 2002).

Pour revenir à l'hébergement d'urgence, selon les sociologues Cécile Brousse, Jean-Marie Firdion et Maryse Marpsat, il s'inscrit dans une logique de réaction à une catastrophe. Or les personnes peuvent être dans cette situation depuis plusieurs années (Brousse, Firdion, Marpsat, 2008). En outre, même si l'hiver est une période cruciale, elles ne sont pas seulement en difficultés durant cette saison. Stéphane Rullac qui a enquêté de manière ethnographique sur le Samu Social de Paris tire de ses observations la réflexion suivante : *« il arrive que certains meurent d'hypothermie le reste de l'année. Force est de constater que ces décès ne sont jamais relayés par les médias qui d'ailleurs ne viennent que très rarement rencontrer les équipes en dehors des mois d'hiver. Finalement, la mort d'un SDF dans les rues de nos villes est considérée comme un drame s'il fait froid et comme un fait divers banal si la température est clémente. Et cette mortalité hivernale est d'autant plus considérée comme tragique qu'un dispositif est susceptible de lutter contre son existence »* (Rullac, 2004, p.29). Pourquoi l'action publique et les médias relâchent-ils leur attention quand le froid ne sévit plus ? Pourquoi fait-on mine chaque hiver de découvrir une situation qui n'a rien de nouveau ? En effet, c'est durant l'hiver 1954 que l'Abbé Pierre a lancé son appel et dénoncé la situation d'hommes et de femmes sans domicile mourant de froid⁷⁶.

Par ailleurs, qu'elles soient en CHU ou en CHRS, les personnes sans domicile doivent faire face à un même problème à la sortie de l'hébergement : le manque de logements sociaux accessibles financièrement. Toujours d'après Brousse, Firdion et Marpsat, *« trop peu de logements bon marché sont disponibles (dans le secteur HLM comme dans le secteur privé). Le dispositif ne peut être efficace lorsque l'insuffisance de l'offre de logements accessibles aux revenus modestes bloque les sorties »* (Brousse, Firdion, Marpsat, 2008, p.62). On peut en déduire que les difficultés sont également d'ordre extérieur et que certaines personnes sans domicile restent malgré elles dans

⁷⁶ Les paroles de celui-ci ont d'ailleurs conservé une certaine actualité : *« mes amis, au secours. Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant hier, on l'avait expulsée. Chaque nuit, ils sont plus de deux mille recroquevillés sous le gel, sans toit, sans pain, plus d'un presque nu. Devant l'horreur, les cités d'urgence, ce n'est même plus assez urgent ! »*.

l'hébergement. Si le coût du logement était inférieur, elles seraient à même d'en sortir. Comment expliquer cela ? Selon la sociologue Claire Lévy-Vroelant, il s'est opéré un décrochage entre les populations pauvres et le logement social. Dans les années 50, 60 et 70, la production de logement était quantitativement satisfaisante et répondait *grosso modo* à l'ensemble des besoins. Depuis, non seulement elle a diminué mais en outre la part des logements sociaux à loyer les plus faibles⁷⁷ a été réduite. La rénovation urbaine, loin de contenir ce phénomène, y a d'ailleurs contribué. A partir des années 80, il ne s'agissait plus de se demander combien de logements manquaient mais de cibler des populations spécifiques et de leur offrir certains produits comme le « logement temporaire ». De plus, tandis que le logement social reculait, l'hébergement se développait sous toutes ses formes. Comme l'exprime Claire Lévy-Vroelant, alors que l'État était garant de l'accès au logement, il est devenu hébergeant en déléguant pour partie cette compétence aux associations et aux bénévoles. C'est comme si les politiques avaient renoncé à des perspectives à moyen ou à long terme et géraient l'urgence en multipliant les dispositifs transitoires (logements de passage, hébergement). Cependant l'efficacité de ces derniers ne peut être que limitée quand les solutions de relogement font défaut. Dès lors il faut comprendre que le droit au logement s'est progressivement fragilisé en même temps que paradoxalement il n'a cessé d'être proclamé théoriquement. Dans le temps présent, il n'est pas étonnant d'observer la multiplication des squats tout comme il n'est pas étonnant d'assister au relogement de leurs occupants dans des hôtels sans autre perspective (Lévy-Vroelant, 2005).

Côté association, plusieurs publications notables doivent être mentionnées. Il faut préciser préalablement que les associations ou réseaux associatifs peuvent être considérés comme des experts produisant et diffusant de la connaissance. On compte parmi ces associations la Fondation Abbé Pierre ou la Fédération Nationale des Associations de Réinsertion Sociale (FNARS) qui regroupe des établissements de type CHRS. Les deux sont implantées localement et ont une envergure nationale. D'autres acteurs pourraient être cités comme le Secours Catholique, ATD Quart Monde, l'Observatoire Nationale de la Pauvreté et de l'Exclusion Sociale (ONPES), la Mission sur la Pauvreté et l'Exclusion Sociale en Île-de-France (MIPES) ou encore la Mission

⁷⁷ Il s'agit de ceux qui sont financés par le Prêt Locatif Aidé d'Intégration (PLAI).

Régionale d'Information sur l'Exclusion Rhône-Alpes (MRIE). Ces acteurs peuvent être financés par les pouvoirs publics et n'être pas tout à fait libres dans leur propos. Plus indépendants, comme la Fondation Abbé Pierre, ils peuvent s'engager dans une posture de dénonciation et s'afficher comme les défenseurs des « non logés » et des « mal logés ». Point qui est loin d'être anecdotique, certains ne sont pas que des observateurs. A l'image de la FNARS, ils sont aussi des prestataires de services et des promoteurs des structures d'hébergement. Autrement dit, s'ils sont soucieux des intérêts du public, ils veillent aussi à ceux de leurs adhérents qui sont aussi bien sociaux, économiques que politiques. En résumé on note parmi les acteurs associatifs des positionnements différents qui influent leur mission d'observation sociale.

Parce que les moyens traditionnels ne suffisent plus à faire face aux problèmes des personnes non logées ou mal logées, ces acteurs associatifs se déploient sur la scène publique. Ils invitent les médias, organisent des manifestations, s'en remettent à des personnalités bien connues pour parler de leur cause. Comme la Fondation Abbé Pierre, ils restituent leur rapport publiquement en donnant à voir des constats et des propositions. Il s'agit de sensibiliser le tout un chacun, d'entraîner des dons ou de susciter des engagements, de gagner les esprits ou encore de faire plier les institutions. Par rapport à la production de connaissance, comme nous allons le voir, il n'est pas anodin que ces acteurs élaborent et utilisent des données quantitatives. C'est parce que le chiffre fait preuve. Il est une référence dans la compréhension des phénomènes mais aussi en matière de communication. Il permet de mieux résonner dans l'espace public et de « jouer à armes égales » avec les acteurs institutionnels et politiques qui sont habitués à le manipuler.

Deux questions paraissent centrales dans les publications associatives étudiées : combien il y a-t-il de personnes sans domicile ? L'hébergement suffit-il pour tous ? Globalement il apparaît pour les acteurs associatifs que le nombre de personnes sans domicile est sous évalué par les pouvoirs publics. La FNARS qui gère au niveau national l'observatoire du 115 a mené en 2003 une étude dans 48 départements. Les résultats font apparaître que sur plus de 10 000 appels au 115, il y a eu 53% de réponses positives et 46% négatives concernant les demandes d'hébergement. Ces chiffres

accréditent l'hypothèse d'une offre insuffisante d'hébergement. Ils indiquent que de nombreuses personnes sans domicile se retrouvent livrées à elles-mêmes. Pour les écoutants du 115, la situation est éprouvante puisqu'ils n'ont pas toujours de réponse à apporter et qu'ils peuvent être débordés par les appels (Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, 2004).

Les chiffres du 115 peuvent être utilisés localement par les pouvoirs publics qui en font un indicateur privilégié de la situation des personnes sans domicile. Or ils sont partiels au sens où ils éclairent uniquement le nombre de personnes appelant. Pour avoir une connaissance plus large et prendre en considération les personnes qui ne recourent pas au 115, comme celles qui sont hébergées chez des tiers, la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion Rhône-Alpes (MRIE) et le Réseau Personne Dehors, composé de professionnels associatifs et institutionnels engagés dans le domaine de l'hébergement et du logement, ont réalisé en 2008 une étude quantitative originale sur l'agglomération lyonnaise. Après identification et sollicitation d'une centaine de structures institutionnelles (Conseil Général, CCAS, etc...) et associatives (Missions Locales, accueils de jour, etc...), des questionnaires ont été envoyés et passés par les professionnels ou les bénévoles de ces mêmes structures auprès des usagers pendant un intervalle de deux semaines. Ensuite ils ont été renvoyés à la MRIE puis saisis et analysés.

Au final, la saisie de 602 questionnaires a permis de recenser 1038 personnes sans logement ou hébergement fixe dans l'agglomération lyonnaise. On peut penser qu'en réalité elles sont plus nombreuses car certaines structures n'ont pas participé à l'enquête. De plus, dans les structures impliquées, les intervenants étaient débordés et ne pouvaient pas y consacrer le temps nécessaire. Enfin, ne voyant pas l'intérêt de la démarche, des enquêtés ont tout simplement refusé de participer à l'enquête et par conséquent n'ont pas été pris en compte. Plusieurs traits caractérisent les enquêtés : il s'agit majoritairement d'hommes seuls et de jeunes. Ils peuvent être dans cette situation depuis 1 à 5 ans (36%) voire depuis plus de 5 ans (17%). Ce qui confirme que la notion d'urgence est discutable et ne s'applique pas à toutes les personnes sans domicile. A la question « où avez-vous dormi la nuit dernière ? », la plupart évoquent l'hébergement

chez un tiers (44%) ou, dans une moindre proportion, la rue (15%), l'hébergement d'urgence (11%), l'abri de fortune (11%) et le squat (10%). Les trois quarts des enquêtés n'ont pas sollicité le 115 pour la nuit précédente. Une partie d'entre eux ne souhaitent clairement pas recourir aux structures d'hébergement d'urgence. En outre, ils ne veulent pas ou alors ils hésitent à recourir au 115 en raison des difficultés à le joindre (27%), du manque de place (33%) et des conditions ou des contraintes des structures qui sont dissuasives (43%) (MRIE, Réseau Personne Dehors, 2009). En écho à ces limites, une conférence ayant pour thème « sortir de la rue » a été organisée en 2007, à l'initiative de la FNARS. Dans le rapport qui en découle, un certain nombre de recommandations ont été formulées. Elles visent à procurer à toute personne sans domicile une structure adaptée à ses besoins, un accueil digne et efficace, un espace doté de clés où elle puisse laisser ses effets personnels, un allègement des règles de fonctionnement, un accompagnement personnalisé (Jury d'Audition, 2007). Ce qui révèle bien combien tout cela ne va pas de soi d'ordinaire.

On peut cependant se questionner. D'une part, est-il pertinent de construire des dispositifs à destination de publics spécifiques⁷⁸ ? Cela peut-il enfermer dans un « entre soi » ? D'autre part, et c'est plus important, une augmentation du nombre de places et de structures d'hébergement ne risque-t-elle pas de multiplier les zones d'attente sans pour autant résoudre le problème de fond qui est le droit au logement pour tous (Ballain, Maurel, 2002) ? Dans son rapport annuel 2008, la Fondation Abbé Pierre insiste sur les données d'ordre structurel. L'hébergement fait les frais d'une politique de logement inadaptée. Il manque des logements sociaux accessibles financièrement. C'est pour cette raison que les travailleurs pauvres recourent et demeurent dans l'hébergement. Ce faisant, ils contribuent sans le vouloir à faire saturer un peu plus l'hébergement et à le détourner de ses missions premières puisqu'il devient en quelque sorte un logement de substitution et non un sas ou un tremplin. Il faut ajouter, écrit la Fondation Abbé Pierre, que l'hébergement fait les frais d'autres politiques publiques, celles relevant de l'immigration, de la détention ou encore de la santé. Autrement dit, c'est parce que l'immigration n'est pas assez régulée que l'hébergement d'urgence est débordé. Des personnes y recourent faute de mieux. C'est aussi parce que la sortie de la prison ou de

⁷⁸ Par exemple les « jeunes errants avec chiens ».

l'hôpital psychiatrique n'est pas suffisamment assurée que des personnes se retrouvent en hébergement. Finalement l'hébergement est comme un dernier filet de sécurité. Il réceptionne ceux pour qui les politiques publiques de l'immigration, de la détention et de la santé n'ont pas fonctionné. Sauf que compte tenu de ses propres difficultés, il ne risque pas de corriger celles qui viennent s'ajouter (Fondation Abbé Pierre, 2008).

Dernier point de vue à intégrer : celui des acteurs que l'on peut qualifier d'institutionnels. Parmi les données quantitatives les plus fiables, il faut citer une enquête de l'INSEE conduite en 2001. D'après celle-ci, il y aurait au niveau national environ 86 500 personnes sans domicile dont 16 000 enfants et 6 500 personnes en CADA ou en CPH. Parmi eux, la veille de l'enquête, 22% ont dormi dans des lieux non prévus pour l'habitation (rue, gare, centre commercial, voiture, cage d'escalier) ou dans des hébergements quittés le matin, 36% ont été accueillis en chambre individuelle ou collective dans des établissements ouverts la journée et 37% ont été hébergés dans des logements gérés par des associations ou des institutions (Brousse, Rochère, Massé, 2002). Si cette enquête permet d'y voir plus clair, elle présente néanmoins des limites. Elle a été réalisée à partir de personnes fréquentant les centres d'hébergement ou les services de distribution des repas chauds. Mais combien n'ont pas été comptabilisées parce qu'elles ne recourent pas à ces services ? Et la population a-t-elle augmenté depuis cette enquête ? Une publication plus récente de l'INSEE répond par l'affirmative à cette dernière question. Établissant un point dans la deuxième moitié des années 2000, elle fait état de 133 000 personnes sans domicile dont 33 000 en très grande difficulté car vivant entre la rue et l'hébergement d'urgence et 100 000 accueillies pour des durées plus longues dans des services d'hébergement ou de logement bénéficiant d'un financement public. Toujours selon cette publication, 117 000 personnes sont hébergées chez des tiers ou recourent par leurs propres moyens à l'hôtel. Enfin, 2,9 millions de personnes vivent des situations de mal logement comme la privation de confort ou le surpeuplement (Briand, Donzeau, 2011).

Les chiffres de l'INSEE donnent à penser que la situation s'aggrave. C'est aussi ce qu'expriment plusieurs paroles dissonantes au sein des pouvoirs publics. Ce n'est pas anodin si le 10^{ème} rapport du Haut Comité pour le Logement des Personnes

Défavorisées, en date de 2004, s'intitule « l'hébergement d'urgence : un devoir d'assistance à personnes en danger » (Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, 2004). Cela signifie que l'hébergement d'urgence ne joue pas son rôle et peut avoir des conséquences dramatiques pour les personnes sans domicile. Trois ans après le 10^{ème} rapport du Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, la Cour des Comptes s'est penchée sur la thématique des personnes sans domicile. Elle conclut que l'hébergement d'urgence est inadapté et pointe sans détour une gestion chaotique des moyens dévolus aux actions à destination des personnes sans domicile (Cour des Comptes, 2007). Dans la foulée, le rapport du député membre de la majorité présidentielle Étienne Pinte invite sans plus attendre à la modernisation de l'hébergement et à l'augmentation de la production de logements sociaux pour sortir les personnes de la rue (Pinte, 2008).

Pour résumer l'ensemble des publications évoquées, un constat assez partagé par l'ensemble des acteurs se dégage dans les années 2000. En dépit des lois, des plans et des dispositions, la prise en charge des personnes sans domicile paraît à bout de souffle. Telle qu'elle est décrite, la situation ressemble à une impasse. Elle est complexe à appréhender et à résoudre car les difficultés sont nombreuses et s'entrecroisent. Il y a les difficultés du public, du système de prise en charge et celles qui sont structurelles. En ajoutant les griefs, l'hébergement paraît débordé, contraignant et inefficace. A l'inverse de ce qui est attendu de lui, il peut générer de l'exclusion et du non recours. Parce que des limites ont été atteintes et parce qu'elles ont été reconnues et admises au-delà des acteurs associatifs, il s'est dessiné un paysage favorable à l'action et au changement.

Sans trop de surprise, ces derniers vont résulter d'une action militante comparable à celle de Main dans la Main, tant dans ses modalités que dans ses revendications. En 2006, l'association des enfants de Don Quichotte représentée par le médiatique Augustin Legrand entre en scène. Au mois de décembre, des tentes sont installées en nombre sur les bords du canal Saint-Martin à Paris, puis dans d'autres villes⁷⁹. L'association rédige une charte à l'adresse de l'État. Reprenant à son compte des revendications formulées par le monde associatif, elle demande l'ouverture des

⁷⁹ Il y a notamment Strasbourg, Lille, Grenoble et Toulouse.

structures 24H/24H, 365 jours par an, l'humanisation des conditions d'accueil, l'arrêt d'un hébergement de courte durée et son remplacement par une solution stable, la création de logements sociaux accessibles aux plus pauvres, le développement de structures alternatives à l'image des maisons relais et enfin la création d'un droit au logement opposable sur tout le territoire.

En pleine campagne présidentielle pour les élections de 2007, l'action médiatique des enfants de Don Quichotte va faire mouche. Leur charte va être signée par l'ensemble des grands partis politiques. Dans une allocution publique en date du 18 décembre 2006, le candidat Nicolas Sarkozy s'engage, s'il est élu, à ce qu'en deux ans plus personne ne soit obligé de dormir sur le trottoir et de mourir de froid dehors⁸⁰. Selon lui, le droit à l'hébergement est une obligation humaine. Quelques semaines après, à l'occasion des vœux du nouvel an, le président Jacques Chirac dit souhaiter la création d'un droit au logement opposable.

En janvier 2007, Jean-Louis Borloo, ministre du logement, de l'emploi et de la cohésion sociale, s'engage à construire plus de logements sociaux et surtout annonce le plan renforcé en direction des personnes sans abri (PARSA) qui consiste à créer et à transformer des places d'hébergement. C'est ainsi que des places d'hébergement d'« urgence » doivent devenir des places de « stabilisation ». Cela veut dire qu'elles auront un caractère durable. Le 5 mars 2007, la loi sur le droit au logement opposable (DALO) est votée au parlement pour une application au 1^{er} janvier 2008. Elle va dans le même sens que le PARSA. Elle postule une continuité dans la prise en charge et met fin à toute remise à la rue. Les personnes doivent se voir proposer une solution d'hébergement stable ou de logement⁸¹. En cas contraire, elles peuvent entamer une procédure de recours contre l'État. Si elles sont reconnues prioritaires, l'État est

⁸⁰ Ce propos qui a tout d'un effet d'annonce ne va pas sans rappeler celui de Lionel Jospin, lors de la campagne présidentielle de 2002, qui avait annoncé un objectif de « zéro SDF ».

⁸¹ Ce que confirmera plus tard la loi de mobilisation pour le logement et la lutte contre l'exclusion (loi MOLLE) du 25 mars 2009 portée par Christine Boutin alors ministre du logement et de la ville : « toute personne sans abri en situation de détresse médicale, psychique et sociale a accès, à tout moment, à un dispositif d'hébergement d'urgence (...) toute personne accueillie dans une structure d'hébergement d'urgence doit pouvoir y bénéficier d'un accompagnement personnalisé et y demeurer, dès lors qu'elle le souhaite, jusqu'à ce qu'une orientation lui soit proposée. Cette orientation est effectuée vers une structure d'hébergement stable ou de soins, ou vers un logement, adaptés à sa situation ».

contraint de leur procurer une solution durable et adaptée d'hébergement ou de logement.

La reconfiguration amorcée semble se poursuivre avec le nouveau gouvernement en place en 2007. Celui-ci affiche en effet deux objectifs : la création d'un service public de l'hébergement et de l'accès au logement, la mise en place d'une politique dite du « logement d'abord ». Afin de parvenir au premier objectif, le gouvernement veut s'appuyer sur des plans départementaux d'accueil, d'hébergement et d'insertion (PDAHI) et sur un service intégré d'accueil et d'orientation (SIAO) devant faire correspondre l'offre et la demande, rationaliser les moyens et simplifier les services. Ensuite, la politique du « logement d'abord » vise, comme son nom l'indique, à ce que l'accès au logement soit prioritaire et à ce que le passage en hébergement ne soit plus obligatoire. A cette fin, il a été demandé aux Préfets de fixer et de suivre des objectifs d'accès au logement.

Le Patio : vers un chez-soi pour les personnes sans domicile les plus en difficultés

Ce n'est pas un hasard si le Patio est l'hébergement enquêté le plus récent. Rappelons qu'il a été créé en 2008 à destination d'un public spécifique. Il présente d'ailleurs des traits particuliers. Son bâti est de qualité à l'inverse de nombreux hébergements. La structure est de petite taille puisqu'elle accueille au maximum dix résidents. En cela elle se différencie de Main dans la Main (entre vingt cinq et trente résidents), du Train de Nuit (quarante résidents) et *a fortiori* des grands foyers. En revanche le Patio a un point commun avec Main dans la Main. En effet il propose un hébergement durable contrairement à la plupart des structures. Dans ses principes fondateurs, le Patio revient à considérer que l'hébergement classique n'est pas une solution, tout comme le logement individuel n'est pas souhaitable pour son public qui a besoin de la présence de pairs et d'intervenants sociaux. Le Patio vise en quelque sorte à concilier ces deux mondes en proposant une sorte de chez-soi au sein de l'assistance.

Du fait de ses caractéristiques, le Patio exprime plusieurs tendances qui traversent le monde de l'hébergement. Tout d'abord, il n'est pas le seul hébergement à se soucier de

la qualité du bâti. Dès les années 1990, certains grands foyers ont été réaménagés et améliorés. Des dortoirs sont ainsi devenus des box, laissant plus de place à l'intimité des personnes accueillies. Ensuite, le Patio est défini par les Petits Frères des Pauvres comme un « foyer ». Il n'entre pas dans une catégorie institutionnelle préexistante. Néanmoins, il correspond à ces structures que l'on nomme les « pensions de famille » ou « maisons relais ». Que sont-elles ? Elles ont été lancées en 1997 à titre expérimental pour être généralisées en 2002. Les maisons relais sont désormais présentes dans toute la France et sont des dispositifs connus par les intervenants sociaux. En 2004, il y avait en tout plus de 1800 places en maison relais (Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, 2004). Pour définir les maisons relais, on peut reprendre une bonne partie des caractéristiques du Patio. Elles sont de petite taille. Elles accueillent un petit nombre de résidents (entre dix et vingt personnes). Elles combinent des espaces privatifs et collectifs. L'hébergement est durable. Quant au public, comme celui du Patio, il doit être particulièrement en difficultés : faibles ressources financières, isolement, problèmes psychologiques ou psychiatriques. Comme beaucoup de dispositifs, les maisons relais sont gérées par des associations. Elles disposent d'intervenants, un « maître » ou une « maîtresse de maison », chargés d'organiser et d'animer le quotidien de la structure. En considérant leurs caractéristiques, les maisons relais représentent apparemment une solution intéressante pour le public ciblé.

Enfin, le Patio mais aussi par voie de conséquence les maisons relais peuvent être rapprochées d'une expérimentation qui est en cours dans le cadre de la politique dite de « logement d'abord ». Celle-ci se nomme *housing first* qu'on peut traduire par « chez-soi d'abord⁸² ». L'expérimentation se déroule sur quatre sites : Lille, Marseille, Toulouse et Paris. Elle a pour objectif de permettre à des personnes en difficultés, présentant une ou des pathologies mentales d'accéder à un logement et de s'y maintenir grâce à tout un travail d'accompagnement mené par une équipe pluridisciplinaire⁸³. Elle est inspirée d'expérimentations en provenance d'outre-Atlantique. Selon le rapport de

⁸² La nuance est subtile mais parler de « chez-soi d'abord » ne revient pas au même que de parler de « logement d'abord ». Le second terme donne à penser que l'insertion vise l'accès au logement sans que l'on sache ce qui s'y passera. La personne s'y maintiendra-t-elle ? Voudra-t-elle le quitter ? Le premier terme est plus ambitieux. Il implique que l'insertion va au-delà de l'accès au logement. Ce qui compte c'est qu'il y ait appropriation des lieux ou transformation du logement en un chez-soi. Dans cette perspective on peut penser que l'insertion a plus de chances de réussir.

⁸³ Elle est composée d'infirmiers, de travailleurs sociaux et d'un médecin coordinateur.

Girard, Estecahandy et Chauvin sur la santé des personnes sans domicile, ces dernières ne sont pas tout à fait récentes puisqu'elles ont commencé à New York en 1992 sous l'impulsion du psychiatre Sam Tsemberis. Elles ont ensuite été développées dans plusieurs villes des États-Unis au point de faire référence dans les politiques publiques de santé mentale pour les personnes sans domicile. En 2005, elles ont démarré au Canada. Au présent, elles sont notamment expérimentées, outre la France, au Royaume-Uni, en Scandinavie et au Danemark avec un intitulé un peu différent⁸⁴(Girard, Estecahandy, Chauvin, 2009).

Il y a proximité entre le Patio et le *housing first* au niveau du public. Dans les deux cas, il rencontre de grandes difficultés et il peut être écarté ou délaissé par les dispositifs existants. De plus, il y a proximité entre le Patio et le *housing first* au niveau de la démarche. Les deux partent en fait d'un même postulat. Toujours selon Girard, Estecahandy et Chauvin, les personnes sans domicile n'ont pas besoin d'un abri pour une nuit ou d'un hébergement temporaire mais d'un chez-soi grâce à un logement (ou un hébergement durable pour le Patio). Et c'est à cette condition qu'elles pourront aller mieux. Alors qu'en France on a plutôt tendance à proposer un logement une fois que les personnes ont réglé certains problèmes comme la dépendance à l'alcool. Avant cela, elles peuvent suivre les différentes étapes du « parcours résidentiel », ce modèle qui existe dans les représentations sociales des intervenants et des personnes sans domicile, qui mène de l'hébergement d'urgence à l'hébergement d'insertion puis au logement individuel. En résumé, au Patio comme dans le *housing first*, le postulat est inverse. Il n'y a pas besoin de suivre les étapes du parcours résidentiel. Le chez-soi est un préalable ou une condition première et nécessaire. Il n'est pas une finalité. Cela veut dire aussi qu'on sort d'une logique strictement individuelle. La personne n'a pas à faire ses preuves. C'est à l'action sociale de mettre en place les conditions nécessaires lui permettant de vivre dignement. Autrement dit, il s'agit de retourner la conditionnalité ainsi que le stigmatisme. L'alcoolisme ou bien encore la maladie mentale ne doivent pas exclure (Girard, Estecahandy, Chauvin, 2009).

⁸⁴ *Freak houses for freak people* soit « maisons atypiques pour personnes atypiques ».

Chapitre 4 - Esquisse de l'objet de recherche

Qu'est-ce qu'un objet de recherche ? Pour le philosophe François Zourabichvili, « *l'objet pensé est moins l'objet d'une découverte que d'une reconnaissance, car la pensée n'étant pas dans un rapport d'absolue étrangeté avec ce qu'elle pense ou s'efforce de penser, se devance en quelque sorte elle-même en préjugant de la forme de son objet. On ne recherche pas la vérité sans la postuler à l'avance, autrement dit sans présumer, avant même d'avoir pensé, l'existence d'une réalité : non pas d'un monde, mais d'un monde véridique, identique à soi, et qui serait docile, fidèle à notre attente pour autant que nous le connaîtrions. Dès lors que la pensée interprète son objet comme réalité, elle lui assigne a priori la forme de l'identité : homogénéité et permanence. L'objet est soumis au principe d'identité pour pouvoir être connu, si bien que toute connaissance est déjà une reconnaissance* » (Zourabichvili, 1994, p.11). Comment chercher si par définition nous ne savons pas ce que nous cherchons ? Et si nous savons ce que nous cherchons, comment ne pas appliquer à l'objet les catégories de l'identité ? La reconnaissance pose le problème d'une pensée tournée vers le dedans, d'un objet nous renvoyant notre propre image. Quelle place alors pour une extériorité ? Comment opérer un renversement du dedans vers le dehors ?

L'objet ethnographique se distingue d'une quelconque réalité préexistante à découvrir. Il ne peut relever strictement du « même ». Il n'est pas une photocopie du réel ou une représentation (au sens de « présenter à nouveau »). Tout comme l'art, il dialogue avec le réel et tente d'en rendre compte (Laplantine, 2001). Il y a donc forcément dans celui-ci un tant soi peu de « différent » ou ce que Jankélévitch nomme un « je ne sais quoi » synonyme de devenir ou de mystère (Jankélévitch, 1980). Cependant, il ne peut y avoir que du différent ou de la nouveauté. Autrement dit, faire rupture ou table rase du passé apparaît dans une certaine mesure illusoire. C'est oublier qu'on se situe dans un environnement et dans une histoire particulière. Par conséquent l'objet ethnographique est une combinaison du « même » et du « différent ». En d'autres termes, penser c'est se

situer dans une zone « claire obscure », être confronté à du connu et à de l'inconnu (Zourabichvili, 1994).

On peut prétendre également que l'objet ethnographique résulte d'un travail de construction et de traduction (Ghasarian, 2002). Arrêtons-nous sur ce dernier terme. Traduire, c'est généralement trouver l'équivalent d'un mot dans une autre langue. Cela s'applique donc à l'ethnologue qui part à l'étranger et qui doit traduire le propos des enquêtés dans sa langue maternelle. Cela s'applique aussi à l'ethnologue qui reste dans son pays et qui entre dans un monde social, découvre ses us et coutumes, son histoire, son parler ainsi que ses activités. Lui aussi vit l'expérience de l'étranger sur son terrain car, comme le dit Schütz, l'étranger c'est le migrant par excellence mais aussi le nouveau venu d'un club fermé, le futur marié dans sa belle famille, le fils de paysans qui intègre le lycée, le citadin qui va à la campagne, une recrue dans l'armée (Schütz, 1944 et 2003). Si l'ethnologue est bien un « traducteur », on peut alors souligner plusieurs limites relatives à l'exercice. Il s'agit d'un pari difficile voire parfois impossible à tenir car il faut servir deux maîtres à la fois. Il y a la « source » (le terrain) et la « cible » (le lecteur). Comment être fidèle aussi bien à l'un qu'à l'autre ? En chemin, que faut-il conserver (travail de mémoire) et à quoi faut-il renoncer (travail de deuil) ? Et n'y a-t-il pas de l'intraduisible ? C'est pourquoi, dit Ricoeur, il faut renoncer à l'idéal de la parfaite traduction. C'est même précisément ainsi qu'on peut le mieux traduire (Ricoeur, 2004).

Pour conserver le vocabulaire de la traduction, l'objet construit peut-être défini comme une « version ». Selon Vinciane Despret, « *la version ne se définit pas sur le registre de la vérité ou du mensonge et de l'illusion (...) la version ne dévoile pas le monde plus qu'elle ne le voile, elle le fait exister sur un mode possible* » (Despret, 2001, p.44). Il y a de l'ordinaire dans la version. C'est un peu comme quand on donne sa « version des faits ». Celle-ci est bien « un » et non « le » point de vue. Il peut y en avoir d'autres tout autant valables. Aussi elle nécessite un minimum de stabilité et de solidité. Clairement la version ne prétend pas détenir le « vrai ». Elle s'en dégage même tout comme elle relativise la réalité en tant qu'une et indivisible.

I - De l'évolution du questionnement...

Désormais il est possible de mieux qualifier l'objet de recherche de la thèse. Il n'est pas la réalité mais une construction élaborée à partir de celle-ci. Comme on va le voir, loin de préexister ou d'être donné une fois pour toutes, il a été assemblé petit à petit, combinant du connu et de l'inconnu. Ainsi du projet de recherche initial au questionnement final, on observe une évolution significative. Le projet de recherche initial consistait à enquêter dans plusieurs structures d'hébergement. Quels sont les acteurs présents ? Comment sont agencées les structures ? Il s'agissait d'être particulièrement attentif aux tensions entre les espaces privés et publics, à l'intimité des résidents qui est une base pour se construire et qui peut être menacée par les intervenants. La vie collective devait être un objet d'investigation, à la fois dans des temps ordinaires et extraordinaires. Qu'en est-il de la répartition des tâches ? Comment les décisions sont-elles prises ? De même, je comptais étudier les ressources des résidents, les liens créés ainsi que les conflits observables entre les différents acteurs (résidents, bénévoles, professionnels).

En analysant et en rédigeant, je me suis rendu compte qu'il y avait un net décalage entre ce que j'avais projeté et ce qui se dessinait. Ce décalage peut être résumé en quatre points. Premier point, tout ne se passe pas dans l'hébergement pour les résidents ou, pour être plus précis, on ne peut pas les réduire à cette catégorie. Ils sont aussi « citadins », parfois « travailleurs » ou « membres d'une famille », quand bien même les liens sont distendus voire rompus. Les résidents ont tout simplement une vie en dehors des structures. Ils entrent et sortent de celles-ci. Il y a en premier lieu l'environnement qui est emprunté, utilisé et qui peut faire sens. Au-delà, il peut aussi y avoir la ville qui représente tout autant l'assistance (accueil de jour, travailleur social) que des proches à visiter ou diverses activités à exercer.

Si les enquêtés ne sont pas que des résidents, il n'empêche que dans la thèse ils sont principalement désignés à travers cette catégorisation. Avant d'aller plus loin, il faut expliquer ce choix. Le « résident⁸⁵ », c'est celui qui, à un endroit donné, a établi sa

⁸⁵ Il ne faut pas confondre « résident » et « résidant ». Selon l'Académie Française, si les deux mots peuvent être employés pour désigner la même réalité, il s'avère en fait que le premier est un nom et le

demeure ou son habitation. Il y vit. Il peut y être hébergé. Cette catégorie est utilisée dans les différentes structures enquêtées. Elle a été reprise car elle se différencie des catégories des politiques publiques telles que « sans domicile fixe » ou « demandeur d’asile ». Elle témoigne de la possibilité de s’attacher à un lieu et de se l’approprier. Elle ne va pas sans évoquer une certaine hospitalité. Les deux autres catégories, « sans domicile fixe » et « demandeur d’asile », vont plutôt dans un sens inverse. Elles semblent comme suspendre et détacher l’individu. La personne sans domicile n’a pas d’habitation, le demandeur d’asile pas de pays. En ce sens, la catégorie « résident » est le reflet d’une logique de dispositif et celle de « sans domicile fixe » ou de « demandeur d’asile » est typique d’une logique institutionnelle ou administrative.

Ensuite, deuxième point, influencé par Foucault (Foucault, 1975) et Goffman (Goffman, 1968), j’imaginai les contraintes et les menaces dans l’hébergement relevant avant tout de l’institution. Il s’est avéré qu’elles sont bien présentes et importantes dans l’hébergement. Néanmoins, elles peuvent résulter aussi de la cohabitation entre pairs à l’image de la violence. En outre, l’institution n’est pas monolithique au sens où elle ne fait pas qu’imposer un ordre et peut tout à fait négocier avec les résidents.

Troisième point, les résidents ne font pas que subir des contraintes et des menaces. Il serait d’ailleurs extrêmement réducteur de les appréhender uniquement sous cet angle. Comme le disent bien Jean-François Laé et Bruno Proth, « *il ne faudrait pas conclure trop vite. Si les institutions sont des machineries de désappropriation corporelle, rien sans doute ne peut tenir l’homme par les cornes : des prises de parole se réalisent, l’intimité interdite ailleurs se dédouble et se déplie, des vies se racontent, des sociétés secrètes s’inventent* » (Laé, Proth, 2002, p.9). C’est aussi un enseignement qu’on peut retirer des situations extrêmes comme les camps de concentration à travers le témoignage de Primo Levi qui décrit la multiplicité des apprentissages qui s’y font pour survivre comme la connaissance précise des acteurs et du règlement intérieur, l’utilisation de fil de fer pour attacher les chaussures ou de chiffons en guise de chaussettes (Levi, 1958 et 1987).

deuxième un adjectif.

Il est apparu que les résidents ont plus de « ressources » que prévu. Précisons que la notion de « ressource » ne désigne pas une dimension économique ou monétaire mais les capacités des résidents à agir et à s'adapter aux situations. Formulé en d'autres termes, on pourrait parler de « compétence » (Joseph, 1998) ou de « tactique » (De Certeau, 1990). Entrevoir les ressources des résidents, c'est se détacher des étiquettes⁸⁶ et des images négatives qui y sont associées⁸⁷. Elles ne sont pas seulement « sans ». On ne peut pas les décrire sous le seul registre de la privation. Elles ont de la ressource ou plutôt des ressources. Sur tous les terrains, je n'ai d'ailleurs pas manqué d'être surpris. Pourtant j'avais accumulé de la connaissance à ce sujet. Grâce à l'enquête sur les vendeurs du Macadam Journal, j'ai compris qu'ils avaient développé une connaissance de la ville, des lieux et des techniques de vente. Est-ce à dire que les représentations négatives qui circulent concernant les personnes sans domicile ont parfois tendance à s'imposer et à reprendre le dessus ? On peut le penser. Autre élément de surprise, les ressources des résidents s'expriment individuellement et collectivement. J'ai sans doute eu des difficultés à les envisager sous ce dernier angle dans la mesure où ma grille de lecture était plutôt orientée sur l'individu que sur le collectif, à l'image d'une tendance contemporaine qui individualise le social. Les ressources collectives sont une évidence à Main dans la Main. Il s'y opère un retournement du stigmatisme permettant de créer une appartenance commune, de fonder et de dynamiser l'action. Les ressources collectives existent aussi au Train de Nuit et au Patio, à un degré moins élevé cependant, quand par exemple les résidents mus par de l'interconnaissance et des affections réciproques essaient de réguler la violence ou la consommation d'alcool. Les résidents ne sont donc pas que des acteurs individualistes et égoïstes. Ils développent des solidarités, se renforcent les uns les autres et accroissent ainsi leur capacité d'action.

Quatrième point, l'hébergement c'est de l'espace mais aussi du temps. Concernant l'espace, Heidegger prétend : « *nous parlons de l'homme et de l'espace, ce qui sonne comme si l'homme se trouvait d'un côté et l'espace de l'autre. Mais l'espace n'est pas pour l'homme un vis-à-vis. Il n'est ni un objet extérieur ni une expérience intérieure* » (Heidegger, 1958, p.186). On peut comprendre qu'il n'y a pas l'homme et l'espace, l'homme est dans l'espace. Il faut aller plus loin et ajouter à l'espace le temps. Pour

⁸⁶ « SDF », « sans papier », « clochard », etc...

⁸⁷ La personne sans domicile serait alcoolique, sans envie, passive, etc...

Norbert Elias, on ne peut pas penser l'espace sans le temps car l'un ne va pas sans l'autre (Elias, 1958). Faire cela, c'est prendre le risque de figer une réalité qui est sans cesse mouvante (Jullien, 2009). Cependant, il n'est pas simple de penser le temps. On sait de quoi il s'agit car on en fait l'expérience perpétuellement. Mais on ne peut pas l'expliquer vraiment. On ne sait pas ce que c'est [(Elias, 1958), (Tabboni, 2006)].

Au cours de la recherche, la dimension temporelle n'est pas apparue sans difficultés. Il faut dire que l'entrée est spatiale et que la modalité d'enquête privilégiée, l'observation *in situ*, invite plutôt à regarder ce qui passe « ici et maintenant ». Prendre en compte le temps, c'est prendre en compte ce qui passe « avant », « pendant » et « après » l'hébergement. Ainsi avant d'intégrer les structures, les résidents ont un parcours individuel et aussi parfois collectif comme dans le cas de Main dans la Main. Pendant la durée d'hébergement, ils peuvent évoluer et parfois surmonter leurs difficultés. Ce que nous appelons aussi « s'en sortir ». C'est ici que le temps propre à chaque hébergement est important. Il peut être court et haché par les contraintes de la structure. De même il peut être long. Il peut s'écouler calmement, de manière stable et continue, comme il peut être marqué par des conflits, des tensions et de la violence. Tout cela ne revient évidemment pas au même pour les résidents.

II - ...A sa reformulation

Les considérations établies amènent à distinguer plus clairement l'objet d'étude. Tout d'abord, on peut regarder l'hébergement dans sa dimension individuelle et se demander comment en dépit de menaces un résident peut se construire un espace à soi. Mais qu'entend-on par « espace à soi » ? Quels sont les gestes qui le permettent ? On peut aussi questionner l'hébergement dans sa dimension collective. Autrement dit, il est question de cohabitation, de contraintes mais aussi de solidarités. Ce qui amène à interroger les relations sociales. Comment les qualifier au plus juste ? Relèvent-elles, par exemple, du « chez-nous » ? Outre l'espace, il s'agit enfin d'interroger le temps. D'où viennent et où vont les résidents ? Que se passe-t-il pour eux durant l'hébergement ? Quelle possibilité ont-ils de « s'en sortir » ?

Nous avons mis en évidence trois thématiques : l'espace à soi, les relations sociales et le temps. Réunies, elles désignent « l'espace-temps résidentiel » ou « l'habiter précaire ». On peut employer ce dernier terme si on admet qu'habiter c'est être (Heidegger, 1958) et que l'expérience des résidents est marquée du sceau de la discontinuité et de l'incertitude. Relevons que notre réflexion va au-delà de l'espace personnel. L'habiter précaire, c'est aussi des relations sociales et du temps. Mais comment ces différentes dimensions sont-elles articulées ? Laquelle prime ? Faut-il, comme on le dit parfois, opposer le « dedans » (espace personnel) et le « dehors » (les espaces collectifs ou l'extérieur de l'hébergement) ? Ou alors les penser de manière complémentaire ? Autre interrogation, l'habiter semble aller de pair avec la durée. Est-ce à dire qu'il est impossible de se construire un espace à soi quand le temps fait défaut et que c'est comme automatique quand on dispose de temps devant soi ?

Seconde partie
Chronique de l'expérience de terrain

Parce que la quotidien de l'hébergement apparaît petit à petit à l'enquêteur mais aussi parce qu'il est spécifique et mouvant, j'ai opté pour une chronique au jour le jour, rendant compte successivement de l'expérience de terrain à Main dans la Main, au Train de Nuit et au Patio. Ce faisant, j'ai conservé l'ordre dans lequel les structures ont été investiguées. Rappelons que l'enquête s'est déroulée à Main dans la Main en 2002-2003, au Train de Nuit en 2003-2004 et au Patio de 2008 à 2010. A Main dans la Main, nous verrons « le déclin de la communauté SDF » qui se manifeste à travers une crise, des conflits, des heurts, le départ de résidents ou encore le désengagement d'administrateurs. Il sera ensuite question d' « un temps qui passe mal » au Train de Nuit. Ce temps, c'est notamment celui du partage difficile des espaces privatifs, de l'irruption de la violence ou de la fermeture de la structure à la fin de l'hiver. Enfin, à travers « les aléas de la retraite et du maintien de soi dans une maison bourgeoise », nous montrerons comment les résidents vivent le Patio, s'y installent, cohabitent bon gré mal gré et, en dépit de difficultés, parviennent individuellement et collectivement à une certaine stabilité.

Pour bâtir cette chronique, je me suis appuyé sur mes différents carnets de terrain. En général, j'ai tenu ces derniers à peu près de la même manière. Suivant les conseils d'Yves Winkin (Winkin, 2001) ou de Stéphane Beaud et de Florence Weber (Beaud et Weber, 2003), en revenant du terrain je prenais au plus vite un temps pour écrire et pour ne pas perdre trop de données. Sur une page, je consignais sans trop prêter attention à la forme, la date, la durée d'observation, les acteurs présents, les faits observés et les paroles entendues. Sur l'autre page, en même temps ou après-coup, j'ajoutais des commentaires, des réflexions théoriques ou des renvois à des lectures. De plus, pour faciliter la relecture et l'analyse, je soulignais des idées ou des mots clés.

Souvent le carnet de terrain original n'est pas celui qui est présenté ou rendu public. Cela peut être critiqué. En même temps, n'est-ce pas souhaitable si l'on admet que le carnet de terrain est pour l'enquêteur un espace privé devant permettre la libre expression ? Dans celui de Malinowski publié après sa mort, des éléments d'ordre intime ont été enlevés, comme indiqué dans la préface par sa femme (Malinowski, 1967 et 1985). Celui de Jeanne Favret-Saada faisait initialement plus de deux mille pages. Il a

été réduit à plus de trois cents pages et repris en collaboration avec Josée Contreras (Favret-Saada, Contreras, 1993). Par ailleurs, si la version définitive des deux journaux de terrain cités suit bien l'ordre chronologique des faits, on peut noter que Loïc Wacquant, dans Corps et âme, carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur (Wacquant, 2002), a procédé autrement. En effet, il a privilégié une structuration thématique tout en incluant dans le texte des extraits de son carnet de terrain.

Me concernant, la version présentée du récit suit l'ordre des faits. Dans un souci de cohérence, il m'est arrivé cependant de déplacer quelques éléments isolés et de les regrouper. L'idée est que chaque jour de la chronique soit une unité faisant partie d'un tout, les deux ayant leur propre logique ou dynamique. Cette dernière est d'ailleurs résumée dans les titres et les sous titres qui ont été choisis et qui ne figurent pas dans les carnets de terrain. A l'origine je disposais de cinq carnets bien remplis qui ont alimenté cette chronique d'un peu plus de soixante dix pages. Des carnets à la chronique, il y a eu un travail de sélection et de construction de sens. J'ai écarté certains éléments qui ne trouvaient pas leur place ou qui ont servi à alimenter la troisième partie. A l'inverse, j'ai développé des éléments en travaillant la description et l'explication. Parfois, je suis aussi revenu sur mes pas. En effet, j'avais intégré dans la chronique diverses citations sociologiques, ethnologiques ou philosophiques. A une exception près, réalisant qu'elles gênaient la narration, j'ai préféré les enlever et les utiliser dans la troisième partie.

Le récit délivré suit l'ordre chronologique des faits. Quelles sont ses autres particularités ? Un récit comme celui de Jack London dans les bas fonds de Londres (London, 1903 et 1999) ou d'Yves Leroux sur son expérience en tant que personne sans domicile (Le Roux, Lederman, 1998) peut être assimilé à un témoignage. Dans cette perspective, il est question de rendre compte au mieux de ce qui a été vu, entendu et vécu individuellement. Cette dimension se retrouve dans la chronique proposée. Néanmoins, sans hiérarchiser pour autant, elle a aussi été réalisée selon d'autres moyens et à des fins différentes. En effet, elle est cadrée par un travail de contextualisation et de lecture détaillée. A sa manière, elle répond aux questions de recherche. En outre, la chronique est une étape vers la théorisation (la troisième partie). Autre caractéristique

ethnographique : la chronique est animée par un travail de recul et de distanciation sur le positionnement du chercheur ainsi que sur les éléments récoltés sur le terrain. Celui-ci m'a amené tout particulièrement, comme énoncé dans le chapitre 2, à prendre mes distances avec une approche critique centrée sur les contraintes vécues par les personnes sans domicile. Si elles font partie de leur vécu, j'ai tenté de ne pas en rester là et d'aborder en quelque sorte l'envers du décor, à savoir les ressources des personnes visibles notamment dans l'assistance.

Chapitre 5 - Main dans la Main : vers le déclin de la communauté SDF

Mardi 2 Juillet - premier contact

En appelant Main dans la Main, je fais la connaissance d'un salarié, Jean-Christian, développeur. Après une brève présentation de mon parcours universitaire, de mon enquête sur les vendeurs du Macadam Journal, j'expose mon projet de thèse, le souhait d'enquêter sur l'association et tout particulièrement sur la dimension spatiale du dispositif. Comment l'hébergement est-il agencé ? Quelle place pour l'intimité ? Comment se déroule la vie collective ? Intéressé, mon interlocuteur me pose un certain nombre de questions sur ma démarche, mon directeur de recherche et mes références sociologiques. Alors que je réponds à ses questions, je réalise qu'il a de la répartie et qu'il connaît la sociologie et les sciences humaines. Le contact semble bien passer. Au bout de quelques minutes, il m'invite à l'association afin de faire plus ample connaissance.

Vendredi 5 juillet - première visite : un lieu curieusement vide et peu animé

Quelques jours après, le vendredi 5 juillet, je prends le train de Lyon pour Saint-Étienne où se trouve Main dans la Main. Sachant que je ne connais pas la ville, Jean-Christian vient me chercher à la gare. En arrivant, je relève, un peu étonné, que les locaux de Main dans la Main sont d'un genre particulier. Il s'agit en fait d'une ancienne école. Celle-ci est excentrée et proche d'une zone industrielle. Il y a peu d'habitations, à peine quelques piétons, une station service et un hôtel dont le parking est vide. L'environnement est plutôt désertique. L'école a été réaménagée pour les besoins de l'association. En entrant, Jean-Christian me présente. Je rencontre Josselin qui est un autre salarié et Pierre qui est un résident. Le premier a 53 ans. Il est comptable à l'association depuis deux ans. Le second a 36 ans et réside à Main dans la Main depuis un an. Quant à Jean-Christian, 32 ans, il a intégré l'association trois ans auparavant. Il y exerce la fonction de « développeur ». Pour le dire autrement, il s'occupe du partenariat,

c'est-à-dire il fait le lien entre Main dans la Main et les autres acteurs prenant en charge les personnes sans domicile. De plus, il structure et met en place des projets portés par les résidents.

En faisant le tour de l'association, je ne fais pas d'autres rencontres et découvre un lieu curieusement vide et peu animé. Qu'en est-il des autres résidents ? Sont-ils à l'extérieur ? Que s'est-il passé ? Je n'ose pas questionner les différents protagonistes. Puis, Jean-Christian me conduit dans son bureau pour échanger en tête à tête. Il m'explique dans les grandes lignes l'histoire de Main dans la Main. En 1997 un groupe de SDF s'est mobilisé, a squatté une vieille maison inoccupée, manifesté dans l'espace public et entamé des discussions avec les pouvoirs publics. En définitive, il a obtenu la possibilité d'ouvrir sa propre structure d'hébergement « par » et « pour » les SDF. Cette dernière a été organisée autour de trois grands principes. Tout d'abord, l'accueil est inconditionnel (gratuit, pour tous et durable). Selon les statuts de l'association : *« le centre de vie (...) permettra (...) de combler les manques du dispositif social, c'est-à-dire d'accueillir des personnes sans qu'il leur soit demandé de papiers d'identité ou tout autre document, sans critère de nationalité, d'appartenance religieuse ou politique, de ne pas séparer les personnes de leur conjoint, de leur(s) enfant(s) ou de leur animal domestique »*. Ensuite, l'association doit être autogérée et financée. Les statuts affirment ainsi la nécessité *« de ne pas dépendre de subventions, de ne pas participer à l'utilisation abusive des deniers publics et de s'autofinancer pour une grande part de son budget »*. Enfin, Main dans la Main doit proposer à chaque résident des activités de divertissement (concerts, spectacles, rencontres) et d'occupation offrant à chacun une place, une utilité et permettant l'autofinancement.

Actuellement, dit Jean-Christian, les activités d'occupation se répartissent en deux pôles. Un premier tourne autour d'un local, le Trois Mâts, où sont exposés et vendus à petits prix des meubles, des vêtements et des bibelots. Un deuxième concerne les *catering*, un service de restauration lors des concerts, spectacles, à destination des techniciens, des artistes mais aussi des spectateurs. Après cette présentation, Jean-Christian aborde brièvement un point plus délicat éclairant la situation actuelle. Main dans la Main a évolué depuis ses débuts. Ses principaux acteurs sont en plein

questionnement. C'est pourquoi l'accueil a récemment été stoppé. Cependant, Jean-Christian demeure optimiste. Il affirme que l'accueil va bientôt reprendre. Nous en venons pour finir à mon intégration dans l'association. D'après mon interlocuteur, je serai « stagiaire » et sans doute bien occupé car « *il y a tout le temps quelque chose à faire à l'association* ». Il conclut en me demandant : « *au fait t'as ton permis de conduire ?* ». Ce à quoi je réponds par l'affirmative sans me douter de ce qui m'attend.

Mercredi 16 Octobre - la découverte de la seconde maison de vie et de ses habitants

A la fin du mois de septembre, j'appelle l'association. Cette fois, c'est Josselin qui répond avec un certain enthousiasme. Et pour cause, l'accueil recommence comme convenu. La perspective paraît intéressante. Je vais pouvoir assister à la reprise progressive de Main dans la Main que j'imagine riche en enseignements. Le mercredi 16 octobre, je retourne à l'association. J'y retrouve Jean-Christian, Josselin et Pierre. J'y fais la connaissance de deux autres résidents, Stéphanie et un dénommé « Pépito ». Stéphanie est plutôt jeune et donne l'impression d'une certaine fragilité. Selon Pierre, « *elle est perdue. Elle ne sait pas trop où elle en est* ». De son côté, Stéphanie prétend avec humour être une « *SDF de luxe* » car elle a en sa possession un téléphone portable. Pépito se présente comme « *un ancien de Main dans la Main* » et il ajoute : « *ici je connais bien (...) mais attention je ne reviens que provisoirement !* ».

Je lance la conversation au sujet de la reprise de l'accueil. Un certain embarras est perceptible. Sans fournir plus d'explications, Jean-Christian prétend que celui-ci est à nouveau suspendu. Un débat s'ensuit sur les perspectives et les propos tenus divergent clairement. Pour les uns, Main dans la Main va reprendre son activité, comme à son habitude. Pour les autres, elle doit évoluer. Mais de quelle manière ? Il est possible qu'il y ait moins de résidents accueillis et qu'ils soient sélectionnés. Comme pour mettre fin au débat, Josselin rappelle que des éclaircissements vont être apportés à l'occasion d'une prochaine réunion. En aparté, il me fait part de son sentiment d'être impuissant face à la désagrégation de cette utopie qu'est Main dans la Main.

Lors de cette deuxième journée de terrain, je vais prendre connaissance d'un élément essentiel. Un peu comme si d'un coup on posait sur un puzzle une pièce centrale. En réalité, les acteurs de Main dans la Main ne sont pas tous présents en un lieu, à savoir l'ancienne école également nommée « maison de vie » ou « maison de vie Josipe⁸⁸ ». Quelques uns habitent depuis un an dans la « maison de vie Anaïs » qui est localisée à Meylieu, dans la campagne, non loin de Saint-Étienne. Il s'agit d'Hervé, de sa compagne et de leur fille prénommée Anaïs. Âgé de 50 ans, Hervé est le seul à être présent depuis la création de l'association. Il est décrit comme ayant du charme, de l'audace. Il sait manier le verbe. De même, il a une capacité à rallier et à agir. A Main dans la Main, Hervé a une place particulière. Il joue le rôle de leader. D'un seul homme, Josselin et Pierre disent qu'il est difficile et parfois même impossible de prendre des décisions sans passer par lui. Ce qui pour eux est contradictoire avec la philosophie de l'association qui se veut participative.

Je passe une partie de l'après-midi avec Pierre et Pépito. Nous allons aux Trois Mâts et arrivons une vingtaine de minutes avant l'ouverture. Selon Pierre, « *il faut pas plaisanter avec ça. On ne peut pas ouvrir quand ça nous chante ! Faut respecter les horaires et montrer qu'on est sérieux ! Le client, il n'est pas bête. Il voit tout cela* ». Je réalise assez vite que Pierre est une forte tête et qu'il a fait en quelque sorte du Trois Mâts son territoire. Il décide des tâches à effectuer et de leur répartition. De son point de vue, l'autorité est importante car « *chez les SDF, c'est le plus fort qui l'emporte !* ». Au cours de l'après-midi, les deux résidents gèrent les commandes, c'est-à-dire aussi bien les livraisons que les récupérations qu'il faut parfois effectuer. Ils retapent des meubles, inscrivent sur le livre de compte les dépenses et les recettes. Je note aussi qu'ils sont attentifs aux clients qui franchissent la porte du magasin. Signe de disponibilité, ils regardent dans leur direction. Comme de bons vendeurs, ils vont à leur rencontre, font preuve de politesse et tentent à chaque fois de répondre au mieux aux questions posées. Lors d'une pause, Pierre essaie de me prendre à partie. D'après lui, Hervé vit « *un peu protégé. La maison de vie Anaïs, c'est tranquille !* ». En outre, « *les catering, c'est le truc d'Hervé. Mais on en fait trop et ça ne me plaît pas franchement !* ». Enfin, Pierre

⁸⁸ Du nom d'un des résidents fondateurs de l'association.

aimerait être écouté à l'association. Il pense que son avis n'est pas vraiment pris en compte. Pour lui, c'est injuste car il travaille tout autant sinon plus qu'Hervé.

Mardi 22 octobre - l'art du bricolage

J'arrive à Main dans la Main alors que les uns et les autres finissent de partager un repas. Après un café, je pars avec Pierre. Nous devons livrer dans la banlieue lyonnaise des meubles pour une association. Cela promet une après-midi plutôt chargée. Je découvre sur le parking un vieux camion. Pierre m'annonce que je vais devoir prendre le volant car il n'a pas le permis. Puis il m'explique tranquillement qu'il conduit de temps à autre et qu'il a même sa propre voiture. Mais aujourd'hui la distance à parcourir est longue et les risques importants. A ce moment-là, je repense à cette petite phrase de Josselin pour qui « *Main dans la Main est entre deux mondes, entre le légal et l'illégal, entre le normal et l'anormal* ». Après plusieurs essais, j'arrive enfin à démarrer le camion. Il vibre tellement que j'ai l'impression qu'il va se disloquer sur le champ. Le rétroviseur côté conducteur est mal fixé. Je n'arrive pas à le remettre en place. Pour freiner, il faut appuyer fermement. Quant au pot d'échappement, il est maintenu grâce à un jeu de cordes. Outre le camion, je dois composer avec Pierre. Dès le début du voyage, comme pour donner le ton, il me parle de la reprise de l'accueil à l'association et de ses intentions : « *je vais te dire, je ne vais pas laisser faire n'importe quoi ! De temps en temps, j'irai jeter un coup d'œil dans les chambres. Faut pas qu'elles deviennent des poubelles. Faut mettre des limites. Sinon, il y en a qui ne se lèvent pas ou qui ne se lavent pas !* ».

Pierre a tendance à s'imposer. Et du discours il passe à l'acte. Fréquemment il s'énerve et s'emporte contre les autres automobilistes mais aussi contre moi. Il les injurie et dirige ma conduite. L'ambiance se tend progressivement jusqu'à devenir électrique. L'idée de tout laisser en plan me traverse l'esprit. Pourtant, ce n'est que la deuxième fois que je collabore avec Pierre. En même temps, il a conscience de ses actes et de ses limites. Il sait qu'il ne se maîtrise pas. C'est pourquoi il me demande de ne pas le prendre au pied de la lettre. Évoquant le futur, il est inquiet car il ne s'imagine pas reprendre un travail sous les ordres d'un patron.

En fin d'après-midi, après avoir accompli notre mission, nous sommes de retour à l'association. J'ai résisté à Pierre et le camion a tenu bon. Après coup, cet épisode m'est apparu comme révélateur de Main dans la Main. En dépit de difficultés, l'association peut parvenir à ses objectifs avec peu de moyens. A sa manière, elle est maîtresse dans l'art du « bricolage ».

Jeudi 24 octobre - cuisiner : du domestique au professionnel

Aujourd'hui je rencontre pour la première fois Hervé. Les premières impressions sont troublantes. L'image un peu négative du leader, formée au contact de Pierre et de Josselin, diffère sensiblement du personnage présent. Il paraît calme et chaleureux. Il fait preuve d'humour. Enfin, sa parole est véhiculée par une voix forte et rauque qui ne laisse pas indifférent.

Hervé est venu nous chercher à la maison de vie Josipe car nous devons effectuer un *catering*. Une fois sur place, dans les cuisines d'une salle de spectacle, Hervé recense les forces en présence : « *quatre pour une trentaine de couverts à servir, cela devrait aller ! Et puis, Pierre et moi, on connaît la chanson !* ». Hervé répartit ensuite les rôles. Comme nous débutons, Stéphanie et moi avons droit aux tâches les plus simples et les plus répétitives. Nous coupons et épluchons les légumes. Nous mettons les couverts. Hervé et Pierre s'occupent de la préparation des plats et du service. Hervé est particulièrement à l'aise dans les relations en public. Il a le contact facile. En milieu d'après-midi, nous plions bagages. J'ai le sentiment d'avoir couru et travaillé sans arrêt. Pierre m'assure pourtant avec fierté qu'il s'agit d'un « *catering cool (...) on peut servir bien plus de repas que cela !* ». Je reste étonné par Main dans la Main qui apparemment n'a rien à envier à des professionnels de la restauration. Les résidents savent s'organiser et les plats servis sont appréciés. A plusieurs reprises, des clients sont entrés en cuisine pour féliciter l'équipe pour la qualité de la nourriture.

Comment les acteurs de Main dans la Main ont-ils développé ces compétences ? Hervé et Pierre n'ont jamais travaillé dans la restauration. Ils ont appris en « situation ». Les

occasions n'ont d'ailleurs pas manqué à l'association. Ainsi les repas préparés quotidiennement pour plus d'une vingtaine de résidents ou bien encore les fêtes où de nombreuses personnes extérieures étaient conviées. D'une activité domestique à une activité professionnelle, il n'y a qu'un pas à franchir. C'est ce qui s'est passé trois ans auparavant. Un sympathisant de l'association, également organisateur d'un festival, leur a confié l'organisation d'un snack et d'une buvette. Comme l'expérience s'est avérée satisfaisante, elle a été réitérée. Le bouche à oreille fonctionnant, Main dans la Main s'est progressivement taillée une réputation et a élargi sa clientèle. Selon Pierre et Josselin, la professionnalisation n'est pas problématique quand l'activité est occasionnelle. Par contre, elle le devient quand il y a intensification des *catering*, comme dans le temps présent. « *On ne veut pas devenir une entreprise* », disent-ils. Cependant l'usage même de la catégorie « *catering* », typique du jargon des professionnels de la restauration, donne à penser que Main dans la Main prend bien cette voie.

Mardi 5 novembre - une réunion pour monter un projet

Comme cela a été prévu, le cinq novembre se tient une réunion dans les locaux de l'Université Jean-Monnet à Saint-Étienne, lieu choisi par tous en raison de sa neutralité, afin de décider de l'avenir de Main dans la Main. Sont notamment invités le Conseil Général de la Loire, la Fonda et la DDASS dont l'absence de la directrice témoignerait, selon Josselin, des conflits avec l'association. Côté Main dans la Main, je fais la connaissance de plusieurs membres du conseil d'administration. Il y a parmi eux, Gisèle, 46 ans, intermittente du spectacle et engagée dans l'association depuis ses débuts. Cela fait désormais trois ans qu'elle est présidente.

Après un tour de table destiné à faire les présentations, Gisèle prend la parole : « *ça ne peut pas continuer de la même façon (...)* C'est toujours les mêmes qui portent tout sur leurs épaules. On a besoin d'avoir des postes salariés pour reprendre l'hébergement. C'est de ça dont on doit parler ! ». L'association souhaite donc que des postes soient financés afin de prendre en charge l'accueil et de relancer l'activité. De plus, elle

envisage de restreindre le nombre d'hébergés⁸⁹ et d'effectuer une sélection à l'entrée. Il faut qu'il y ait une concordance entre les besoins des résidents et ceux de Main dans la Main. Jean-Christian rappelle que 80% des résidents viennent à l'association pour des séjours courts⁹⁰ et seulement pour manger et dormir. Or, les autres résidents, le « noyau dur », ne peuvent assumer cette situation. D'où la remarque de Pedro, 56 ans, artiste et membre du conseil d'administration : « *nous voulons que des gens viennent à l'association en connaissant son projet, ses outils et en disant qu'ils s'inscrivent dans les activités !* ».

Pour récapituler les propos tenus lors de la réunion, d'une part, Main dans la Main compte sélectionner. Ce qui revient à s'écarter de l'accueil inconditionnel. D'autre part, elle souhaite avoir des postes financés alors qu'initialement l'accent était mis sur l'autogestion et le refus d'être subventionné. Ces intentions manifestent un décalage vis-à-vis de la philosophie originelle. Les concrétiser ne va pas de soi. Selon un représentant de la DDASS : « *pour nous, vous n'êtes pas l'Asile de Nuit. Vous n'êtes pas un CHRS traditionnel où il y a des travailleurs sociaux qui font le suivi. Vous avez un statut un peu hybride qui répond à un besoin. Il y a des gens qui sont à la rue et qui ont besoin d'être remis en selle à travers une collectivité, une mini société* ». Ce propos a légèrement troublé la quiétude de la réunion. Mais personne n'y a répondu. De même, pourquoi l'association en est-elle arrivée là ? Comment se fait-il qu'elle n'assume plus l'accueil comme autrefois ? Quels problèmes internes ont été rencontrés ? Il y a là autant de questions qui n'ont pas été soulevées. Sans doute l'important est-il pour Main dans la Main de remédier aux problèmes actuels et de survivre.

A la fin de la réunion, la décision est prise d'un commun accord de monter un projet intégrant les intentions exprimées par les représentants de Main dans la Main. Il y a néanmoins un voire plusieurs bémols. Jean-Christian, qui s'occupe habituellement de ce type de dossiers, n'est plus disponible. Il quitte Main dans la Main. Pour des raisons financières, il ne sera pas remplacé. Les résidents paraissent, soit ne pas avoir les compétences, soit ne pas avoir de temps à consacrer. Comme ils sont peu nombreux, ils doivent s'investir dans les activités afin de subvenir aux besoins de l'association. De

⁸⁹ Non plus vingt cinq ou trente mais une quinzaine de personnes.

⁹⁰ Moins de trois mois.

retour à l'association, Josselin se demande qui va organiser la prochaine rencontre pour faire avancer le projet. Celle d'aujourd'hui était souhaitée depuis juin et devait être décisive. D'après lui : *« je pensais que ça allait aboutir. Ça a abouti un peu mais pas suffisamment »*. Il me confie son souhait de quitter l'association, à l'image de Jean-Christian. Cependant, sachant sa position de comptable capitale pour Main dans la Main - il est le garant de sa stabilité - il préfère attendre que la situation soit plus sûre.

Pour tout dire, à ce stade de l'enquête, je m'interroge aussi. L'accueil ne semble pas prêt de reprendre. Les acteurs sont peu nombreux. Les professionnels vont ou veulent partir. Par conséquent, le plus simple n'est-il pas de quitter Main dans la Main et de chercher un autre terrain d'enquête ? Considérant que j'ai sous la main un dispositif original dont le devenir m'intrigue, je décide après un temps de réflexion de poursuivre.

Mercredi 13 novembre - une maison sous pression : cambriolage, soupçon et départ

Une semaine après la fameuse réunion, je retourne à Main dans la Main. Visiblement, l'ambiance est tendue. Sur un ton amer, Pierre me parle sans arrêt d'Hervé : *« on a fait un catering l'autre jour. Il y avait son beauf avec nous. Pour le remercier du coup de main, Hervé lui a filé 150 euros. Il se croit tout permis. Il ne nous en a même pas parlé avant ! »*. Ou encore : *« le problème ici est simple. Tous les membres du conseil d'administration sont dans la poche d'Hervé. Ce sont ses amis. Il a les pleins pouvoirs. Ce n'est pas normal ! »*. Josselin m'apprend discrètement qu'il y a eu un cambriolage dimanche dernier à la maison de vie. Une chaîne hi-fi et un photocopieur ont été dérobés. Pour lui, *« ce n'est pas net (...) les gars fument beaucoup de shit en ce moment »*. Sous-entendu, il n'est pas impossible que les résidents (Pierre et Pépito) soient les cambrioleurs.

La journée est marquée par un événement : le départ de Stéphanie. L'association lui a trouvé une solution de fortune. Elle dormira ce soir à l'Asile de Nuit, un hébergement d'urgence. La perspective ne l'enthousiasme guère. C'est normal car elle ne part pas vraiment de son plein gré. D'après Josselin et Pierre, *« on lui a donné sa chance. Ça*

fait trois mois maintenant qu'elle est là et elle n'arrive pas à faire le minimum ! ». On peut noter un paradoxe. Josselin et Pierre, pourtant défenseurs de la philosophie originelle de l'association, ne l'ont pas vraiment appliquée. Ils ont fait preuve d'exigence et ont attendu de Stéphanie des résultats rapides. Par ailleurs, j'apprends par des voies détournées qu'elle a eu une aventure avec Pierre. Et celle-ci s'est mal déroulée. Cela a-t-il eu une incidence sur son exclusion ? C'est difficile à déterminer mais cela ne semble pas impossible.

Mardi 19 novembre - un comptable à bout et un nouveau projet

Lorsque je franchis le seuil de Main dans la Main, je découvre Josselin qui marche dans le couloir avec une tasse de café à la main. Alors qu'il a l'air perdu dans ses pensées, je l'invite à s'asseoir pour discuter. Parce que l'association est en crise, il se doit de faire le point. Il aborde en premier lieu son arrivée à Main dans la Main : *« j'ai toujours été très organisé, structuré. Au début, à l'asso, ça a été un choc, une confrontation. Je ne comprenais pas leur logique. Et puis j'ai appris. Ça m'a changé. J'accepte des choses que je n'aurais jamais acceptées avant !* ». Josselin a également compris qu'il bénéficie de certains avantages dans sa relation aux résidents : *« j'ai la cinquantaine, je suis le comptable et je suis de sexe masculin. Ça joue en ma faveur. Ça me donne du poids. Un petit jeune, il peut se faire bouffer facile ici !* ». Pour autant, sa tâche n'est pas simple car il sert en permanence de *« soupape de sécurité* ». A la comptabilité, il essaie au maximum de prévoir et de se projeter dans l'avenir *« alors que les résidents ne le font pas* ». Il a pour fonction d'économiser *« alors qu'ils dilapident* ». Depuis le départ de Jean-Christian, Josselin se dit davantage sous tension. Il doit réguler seul les conflits. A bout, il conclut : *« on court à la catastrophe. Ce n'est pas facile à dire. Le mieux, ce serait que cela s'arrête. Les résidents se crèvent pour rien. Et moi aussi !* ». La situation est intenable pour Josselin. Comme il ne peut se résoudre à partir, il en vient à souhaiter la fin de l'association. Bien que dramatique, elle le libérerait d'un fardeau trop lourd à porter. Pour comprendre son point de vue, il faut préciser son degré d'engagement. Il passe à l'association plus de temps que nécessaire. Le week-end, il s'inquiète pour les résidents et, de temps en temps, il va les voir. En somme, il n'arrive pas à couper les

ponts. Ce qui éprouve également son couple. Selon Josselin, « *ma femme en a marre, vraiment marre* ».

Ayant bien conscience de la gravité de la situation, Hervé toujours en position de leader réagit. De passage à la maison de vie, il nous fait part d'un projet qu'il souhaite exposer au conseil d'administration en décembre. Simultanément, il tire un trait sur celui défendu précédemment⁹¹. Il veut abandonner les divers lieux occupés actuellement⁹² au profit d'un même espace regroupant tous les résidents et toutes les activités. Cela permettrait aux uns et aux autres de se rapprocher, de diminuer les frais et le temps perdu en déplacements. Il évoque aussi la possibilité de travailler avec une association de chômeurs. Pour autant cela ne suffit pas à redonner espoir à Josselin. D'après ce dernier, il s'agit probablement d'un énième projet. En deux ans passés à l'association, il dit en avoir entendu des dizaines !

Mercredi 27 novembre - une association divisée en deux

J'arrive en fin de matinée. Pierre est en colère car Hervé a appelé la veille et il y a un *catering* à réaliser aujourd'hui. Pierre n'a pas le choix. Il doit y aller avec Pépito. Par conséquent, il ne pourra pas ouvrir le Trois Mâts. Pour calmer Pierre, Josselin propose de prendre le relais en ma compagnie. Une fois au magasin, Josselin me livre son analyse. D'après lui, ces événements sont symptomatiques. Hervé décide en solo et il faut obéir : « *c'est dur mais c'est comme ça !* ». Cependant, la domination du leader n'est pas massive. Il y a des marges de manœuvre. Selon l'expression de Josselin, « *Hervé et Pierre se tiennent par la barbichette* ». Autrement dit, ils sont dans une relation d'interdépendance. Hervé a besoin de Pierre pour les *catering*. Pierre, pour continuer le Trois Mâts, doit avoir l'assentiment d'Hervé qui accepte de lui déléguer cette activité. Dans ces interactions, Josselin prend plutôt le parti de Pierre. Il le regrette parfois car il constate que Pierre tait certaines informations importantes : « *on vient tout juste d'apprendre la dernière. Tiens-toi bien ! Il s'est fait flasher au centre-ville alors qu'il n'a pas de permis de voiture. Forcément, on a mis au parfum la présidente. C'est elle la responsable en cas de problème. Elle est furieuse. Ça va avoir des*

⁹¹ Lors de la réunion du 5 novembre

⁹² Les deux maisons de vie et le magasin

conséquences ! En plus, lors du dernier conseil d'administration, Pierre avait promis de ne plus rouler ».

Après un peu plus d'un mois d'enquête, je comprends mieux l'intrigue qui agite Main dans la Main. L'association est divisée en deux camps. D'un côté, il y a Hervé qui est le leader et qui habite avec sa famille à la maison de vie Anaïs. Il souhaite que l'association évolue. Cependant il est indéterminé à ce sujet. En outre, il promeut le développement des *catering*. De l'autre côté, il y a un groupe de dissidents formé par le comptable et deux résidents (Pierre et Pépito). Ils sont localisés dans la maison de vie Josipe. Ils défendent la philosophie originelle de l'association et sont impliqués dans le Trois Mâts. Dans de telles conditions, quel devenir pour Main dans la Main ? La désagrégation suit son cours. Le développeur et un résident sont partis. Au mieux, chacun vaque à ses occupations dans son coin. Reste que l'association paraît ne plus avoir vraiment de sens.

Mardi 10 décembre - un projet pharaonique

A la fin de la journée a lieu le conseil d'administration. Il est marqué par la démission officielle de la présidente. Elle dit avoir pris sa décision depuis plusieurs mois. Elle invoque essentiellement deux raisons. Tout d'abord, son emploi du temps d'intermittente du spectacle est chargé. Par conséquent, elle ne peut plus jouer sérieusement son rôle de présidente. Ensuite, elle n'a pas connaissance de certains faits à l'association. Implicitement, elle fait référence à Pierre qui roule sans permis. Or elle en a la responsabilité et elle ne veut plus prendre de tels risques. Preuve des liens noués avec Main dans la Main, elle ne peut cependant se désengager totalement. A l'image de Jean-Christian, elle veut devenir membre du conseil d'administration. En raison de sa démission, le poste de président est donc vacant. Dans l'immédiat, il n'y a pas de remplaçant. Hervé assurera cette fonction le temps qu'un nouveau président soit élu. Josselin m'apprend qu'Hervé est déjà le vice président. En souriant, il ajoute : « *bravo pour le cumul des mandats ! On ira critiquer les politiques après !* ».

Comme prévu, Hervé propose de quitter les deux maisons de vie et le magasin afin d'acquérir un nouvel espace réunissant l'association. Il parle « *d'une seconde étape qui ne sera pas à refaire pareil* ». Pour lui, de toute manière, « *ou c'est ça ou c'est rien. On n'ouvrira pas la maison de vie Josipe* ». Enfin, il confirme ses contacts avec une association de chômeurs nommée Solidarités Chômeurs. De son point de vue, il serait envisageable de développer un partenariat avec cette dernière. Ses propos posent de nombreuses questions. Essaie-t-il de réactiver, comme lors de la création de l'association, une certaine euphorie et créativité ? Souhaite-t-il amorcer une rupture et commencer autre chose, selon de nouvelles bases ? Ou au contraire faire évoluer Main dans la Main en restant fidèle aux idées originelles ?

La faisabilité du projet nécessite d'être interrogée. Jean-Christian fait remarquer qu'un temps certain (peut-être plusieurs années) risque probablement de s'écouler avant qu'il ne soit réalisé, contrairement aux sous-entendus d'Hervé dans sa présentation. D'après Jean-Christian, « *je ne sais pas si vous réalisez. C'est énorme. Il faut trouver un lieu correspondant aux besoins. Sans subventions est-ce qu'on y arrivera ? Ça semble pas gagné. Ça veut dire qu'il y a tout un projet à monter, des partenaires à rencontrer* ». Devant ces difficultés, Hervé a immédiatement rebondi. Il a lancé l'idée qu'ils squatteraient un lieu si nécessaire. Cette proposition a entraîné diverses réactions. Un bénévole approuve totalement. Pour Pedro, membre du conseil d'administration, « *je suis d'accord ! Il y aurait un coup de bluff à faire en alertant les médias, en mobilisant la population* ». Jean-Christian désapprouve ces propositions. Il rappelle que squatter, c'est s'opposer et donc prendre le risque de se mettre en danger. On comprend le point de vue de l'ancien développeur qui défend son travail ainsi que la position tenue qui consiste à faire « avec » et non « contre » les institutions. Prenant en compte cet avis, Hervé propose le squat comme dernière arme si l'association n'arrive pas à ses fins. D'après Gisèle, c'est d'autant plus sensé, que compte tenu du nouveau gouvernement et de certaines lois récentes, « *le squat, ça paraît pas vraiment à la mode en ce moment !* ». On voit d'un côté, que l'association est tentée par la radicalité et la contestation présentes à ses débuts. D'un autre, plus institutionnel et récent, elle est prête à dialoguer et négocier. Le leader, porteur de ces forces contraires, guide difficilement l'action. Ce qui confirme que l'identité de l'association ne va plus de soi.

Pour Jean-Christian concernant le projet, « *il va falloir penser des étapes intermédiaires entre la réalisation et la situation actuelle* ». Retirant les enseignements du passé, il prévient : « *si on veut être crédible, il faut se fixer sur un projet et ne pas l'abandonner* ». Puis, il demande : « *qui va porter le projet ?* ». Une fois encore, la réponse n'est pas évidente. Les membres du conseil d'administration sont peu nombreux, pas forcément disponibles et intéressés pour s'impliquer. Parmi les résidents, Hervé est sans conteste le mieux placé. Sauf qu'il est occupé par la gestion des activités de l'association et qu'il lui faut prendre en compte sa famille. Ces différents paramètres invitent à questionner le projet d'Hervé. Un des membres du conseil d'administration affirme qu'il est un peu « *pharaonique* ». On peut entendre par là, en filant la métaphore, qu'il est ambitieux, imposant mais aussi démesuré et arbitraire. Comme le suggère Jean-Christian, pourquoi ne pas partir de l'existant (la maison de vie Josipe) plutôt que de faire table rase ? La question adressée à Hervé est restée sans réponse.

Josselin ne s'exprime pas publiquement. Il abonde néanmoins dans le sens de Jean-Christian. Hervé et sa famille pourraient abandonner la maison de vie Anaïs et revenir à la maison de vie Josipe. La proposition, d'ailleurs faite à Hervé en coulisse, a été refusée. Est-elle perçue comme une régression ? C'est possible. D'après Josselin, il apparaît aussi, en considérant les lieux, qu'il est « *difficile pour une famille de se préserver une intimité ici* ». D'où la réflexion du leader, lors du conseil d'administration, « *il faut du communautaire mais pas trop !* ». Il y a donc pour lui la nécessité d'un lieu permettant de combiner un espace communautaire et un espace privatif. On comprend toute la difficulté de son positionnement. Il lui faut à la fois être proche et distant de la communauté. Proche afin de maintenir le lien, d'être informé et de garder le contrôle. Distant afin d'avoir un espace privé et du temps pour lui et sa famille.

Lundi 16 décembre - l'extension des *catering*...

Peu avant les vacances d'hiver, je me décide à faire un petit tour à Main dans la Main. Je découvre que Pedro est pressenti pour être le nouveau président de l'association.

Josselin ne semble pas emballé : « *les artistes, ça commence à faire. On a eu Gisèle. Maintenant, c'est Pedro. On a besoin de quelqu'un qui ait la tête sur les épaules et qui puisse prendre de la distance !* ».

Autre information donnée récemment par Hervé et qui a laissé Josselin, Pierre et Pépito pantois : pour l'année prochaine, Hervé a donné son accord pour plus d'une centaine de dates pour les *catering*. Pierre est inquiet. Cela indique-t-il la fin du Trois Mâts ? En tout cas, cela confirme la tendance actuelle. La fréquence des *catering* ne cesse d'augmenter et de prendre de l'importance. C'est problématique pour Pierre. De son point de vue, les *catering* sont comparables à un travail en usine. Les marges de manœuvre peuvent être restreintes car il y a des impératifs à atteindre et les journées peuvent être longues (huit ou dix heures parfois). L'activité qu'engendre le Trois Mâts est en comparaison moins contraignante. Le magasin n'est pas ouvert toute la semaine. Il est possible d'y travailler à son rythme. Ainsi la récupération ou la livraison de meubles peut être négociée avec les clients.

Lundi 30 décembre - ... et de la violence

Un peu comme Josselin qui en dehors du temps de travail se soucie des résidents, je me décide à appeler l'association pendant les fêtes. J'apprends par Pierre que des heurts violents ont éclaté entre lui et Hervé, quelques jours auparavant. Et ce pour une raison apparemment anodine. Selon Pierre : « *il a pris mon bras. J'ai cru qu'il m'agressait. Alors je me suis défendu* ». Que s'est-il passé ? Quel a été l'élément déclencheur ? Je ne parviens pas à le savoir. En revanche, il est clair qu'Hervé et Pierre sont de fortes têtes qui ont tendance à s'emporter l'un contre l'autre. Pour ce dernier, l'extension des *caterings* a sans doute été de trop.

Pierre m'informe qu'une assemblée générale va avoir lieu le 8 janvier. Pedro y sera élu président de l'association et le sort de Pierre devrait être décidé. Celui-ci souhaite s'expliquer clairement durant ce temps. Il a toutefois peu d'espoir. En effet, il pense que son expulsion va certainement être votée. Hervé a de nombreuses cartes en main. Il sait

parler, argumenter et convaincre. De plus, « *les membres du CA lui obéissent ou alors ceux qui ont quelque chose à dire n'osent pas le faire* ».

Jeudi 2 janvier - le calme...

Compte tenu des événements, je me rends à la maison de vie Josipe. Un peu pour poursuivre l'enquête, un peu aussi pour soutenir Pierre. Même si il y a parfois quelques démêlés entre nous, j'éprouve à son égard une certaine sympathie. Il a de l'humour et peut faire preuve d'attention. Il a aussi un certain courage car il reconnaît ses difficultés et tente de les surmonter. Autour d'un repas destiné à remonter le moral des uns et des autres, les langues se délient difficilement. Il faut dire que les perspectives ne sont pas réjouissantes. Pierre risque l'expulsion alors qu'il est sans ressource. Anxieux, il dit : « *j'ai peur de me retrouver à la rue, d'être seul, de ne plus avoir d'accroches et de retomber dans la drogue, la dépression* ». En livrant ses craintes, il verse quelques larmes. Et pourtant, cela ne correspond pas à Pierre qui cultive une image plutôt virile et masculine. Josselin, perturbé, me fait remarquer que c'est la première fois qu'il le voit dans cet état. En cas d'exclusion de Pierre, Pépito est prêt à le suivre. Il en vient même à conclure : « *l'association est finie. Ça a été une belle aventure !* ».

Suite à une décision d'Hervé, Pierre et Pépito n'ont plus d'activités à Main dans la Main. Ils n'ont plus accès au Trois Mâts. Ce faisant, ils tournent en rond et s'ennuient. Quant à Josselin, il souhaite toujours quitter l'association. Cette fois, il a avancé dans ses démarches. Il a répondu à des offres d'emploi et passé deux entretiens sans succès. Il prétend que son expérience à Main dans la Main le dessert. Pour des employeurs potentiels, « *l'association est suspecte a priori et moi aussi* ». Josselin se sent pris au piège. Il prétend que ce serait presque un cadeau que de le renvoyer !

A la fin de la journée, je croise Hervé dans les couloirs de l'association. J'échange avec lui au sujet de l'assemblée générale. Il m'informe que je ne pourrai pas y participer. La décision a été prise avec Pedro. Hervé se justifie en faisant remarquer que je ne suis pas membre du conseil d'administration. Or j'ai déjà assisté à des réunions. Qui plus est, Main dans la Main se veut ouverte et transparente. Ainsi, les documents internes,

relevant aussi bien des comptes-rendus de conseil d'administration que de la comptabilité, sont accessibles à tous. La justification d'Hervé témoigne sans doute d'une volonté de maîtriser les impressions et les informations nuisibles à l'image de l'association. Josselin confirme et prétend que « *les conditions réunies ne sont pas bonnes. Connaissant les gars, je crains que cela ne tourne en règlement de comptes !* ». Qu'est-ce qui va être décidé ? Que va-t-il se passer ? L'association s'achemine-t-elle un peu plus vers sa fin ?

Jeudi 9 janvier - ...avant la tempête

Dès le lendemain matin de l'assemblée générale, j'arrive à l'association, un peu nerveux à l'idée d'apprendre les nouvelles. La réunion a été semble-t-il assez mouvementée. Contrairement à ce qui a été prévu, aucun nouveau président n'a été élu. Pierre a préféré ne pas participer, notamment pour éviter de s'énerver. Cependant, il a préalablement pris soin d'exposer aux membres du conseil d'administration sa version du conflit l'opposant à Hervé. En réalité, c'est surtout Pépito qui s'est fait remarquer. Il a d'une certaine manière pris le relais de Pierre. Il est arrivé saoul à la réunion, a cassé du matériel informatique, menacé Pedro avec un couteau et s'est battu avec Hervé. Quelques jours avant, en buvant un verre avec Pierre et Pépito à l'extérieur de Main dans la Main, ce dernier avait prétendu que la situation actuelle n'était pas normale et qu'il ferait quelque chose. Cette phrase, prise dans le cours de la conversation, avait retenu mon attention. Toutefois, je ne lui avais pas accordé plus d'importance, estimant que Pépito est d'ordinaire quelqu'un de très calme, souriant et peu enclin au conflit. Avait-il tenté, ce jour-là, de nous prévenir ?

Lors de l'assemblée générale, il a été demandé à Pépito, compte tenu de son comportement, de quitter l'association. Par contre, Pierre n'a pas été exclu, contrairement aux souhaits d'Hervé. Cette décision nuance le propos de Pierre concernant le parti pris systématique du conseil d'administration en faveur du leader. Elle peut être interprétée comme une forme de négociation avec Hervé et Pierre. Effectivement les membres du conseil d'administration souhaitent que la maison de vie Josipe ferme dans quelques mois. Cela revient donc à contraindre Pierre à partir et

indirectement cela contente Hervé. Cependant, Pierre est satisfait dans la mesure où il dit avoir obtenu une certaine reconnaissance. Les membres du conseil d'administration ont accordé du crédit à ses dires. Ils lui laissent ainsi qu'à Pépito un délai de quelques mois pour partir. En outre, ils souhaitent que l'association les aide et leur fournisse gratuitement, par l'intermédiaire du Trois Mâts, des meubles pour équiper leur futur logement.

Lundi 3 février - départs en perspective et remplacement des résidents par les chômeurs

A Main dans la Main, je suis fréquemment avec Pierre et Pépito. Or ils n'ont plus accès aux activités et ils vont sans doute bientôt quitter l'association. Cela m'incite à revoir mon engagement et à espacer mes visites. Quelques semaines après l'assemblée générale, je retourne à la maison de vie Josipe. Pierre vient de prendre un appartement qu'il commence à aménager. Sa nouvelle compagne l'aide et l'encourage. Pépito veut « *tracer et changer d'air* ». Il souhaite tenter sa chance dans la restauration en Angleterre. Plus que d'habitude, Josselin est tendu voire un peu agressif. Il se répète et se montre critique vis-à-vis de tous. Est-ce lié au départ proche de Pierre et de Pépito ? A son devenir professionnel qui demeure trouble ? Ou à certains changements impulsés par Hervé ? Hervé fait désormais travailler des chômeurs dans les *catering*. Ils ont pris la place de Pierre et de Pépito. Hervé nous informe que l'association va abandonner la maison de vie Anaïs qui coûte trop cher. La location avoisine les 800 euros par mois. Sans compter l'eau, l'électricité, l'alimentation et les frais de déplacement. Par voie de conséquence, même s'il ne le mentionne pas, Hervé et sa famille vont revenir vivre à la maison de vie Josipe dont la fermeture a pourtant été décidée durant l'assemblée générale du 8 janvier.

Jeudi 13 février - développement du partenariat avec les chômeurs et présentation d'un nouveau projet

Cette fois, Pépito est parti. Pierre aménage toujours son appartement dans l'optique de quitter l'association. Étonnamment, comme les relations avec Hervé se sont détendues,

il s'investit à nouveau dans les activités et, en particulier, dans les *catering*. La maison de vie Josipe semble renaître. Il y a un peu plus d'acteurs et d'activités. Hervé est davantage présent. Le partenariat avec les chômeurs se développe : une équipe est affectée aux *catering*, une autre au Trois Mâts. Hervé veut que les équipes soient rapidement autonomes afin d'intervenir personnellement le moins possible. En coulisse, Josselin précise « *que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes* ». Il y a des difficultés avec les chômeurs. Ils sont peu rémunérés et pas toujours de manière régulière. Pour Josselin, « *on ne va pas pouvoir continuer longtemps avec des bouts de ficelle ! Ce n'est pas possible !* ».

Intarissable, Hervé expose son tout dernier projet. Il est toujours question d'acquérir un nouveau lieu. Hervé dit avoir repéré une ferme qui conviendrait et que l'association pourrait acquérir à l'aide de subventions. Ce lieu logerait sa famille ainsi que des résidents. L'hébergement serait repris, toutefois pour un nombre restreint de personnes et pour un temps limité. Un contrat serait passé avec le résident et, en fonction du déroulement du séjour, il serait renouvelé ou non. Les activités dans la ferme seraient liées à la récupération et à la restauration de meubles pour le Trois Mâts. Contrairement aux propos tenus auparavant, Hervé ne veut donc plus abandonner le Trois Mâts ainsi que la maison de vie Josipe d'ailleurs. Le leader souhaite en faire un espace inter-associatif pour l'organisation de réunions, de rencontres ou de concerts.

Une fois encore, il est possible de questionner le projet du leader. Il souhaite abandonner la maison de vie Anaïs pour une ferme. Or les deux sont équivalentes. Quel intérêt dans ce cas ? Est-ce parce que, sur le moyen terme, il refuse de retourner à la maison de vie Josipe et préfère un cadre plus calme ? Par ailleurs, l'association va-t-elle pouvoir obtenir les subventions nécessaires pour acheter cette ferme qui, selon Hervé, coûterait un peu plus de 300 000 euros ? La nouveauté du projet réside surtout dans la conservation du Trois Mâts et de la maison de vie Josipe. En somme, malgré des ressources humaines et financières limitées, l'association ne renonce pas et ne revoit pas ses exigences à la baisse. Elle fait même précisément l'inverse, elle surenchérit. Si le précédent projet était ambitieux, celui-ci l'est encore plus. Hervé est-il en train de perdre le sens des réalités ? C'est en tout cas l'avis de Josselin qui a l'impression de

nager en plein film fantastique. Dans une veine proche, Hervé prétend en plaisantant à moitié que, si l'argent fait défaut pour la ferme, il est prêt à passer à la télévision pour gagner de l'argent ou pour lancer un appel aux dons. Il dit avoir l'habitude des médias. Il est déjà passé à la radio⁹³ et à la télévision⁹⁴.

Lundi 17 février - deux démissions de plus

J'ai l'occasion en ce lundi 17 février de faire plus ample connaissance avec Chantal et Annie. Chantal a 51 ans et elle enseigne le français, les langues étrangères et l'alphabétisation. Annie, 62 ans, est retraitée. Elle exerçait autrefois le métier d'éducatrice spécialisée. Chantal et Annie ont en commun de démissionner de Main dans la Main. Chantal était trésorière, Annie membre du conseil d'administration. Elles connaissent bien l'association. En effet, elles y ont participé quasiment depuis le début. Initialement elles donnaient quotidiennement un coup de main en tant que sympathisantes. Puis elles ont officialisé leur engagement en intégrant le conseil d'administration. Avec Chantal et Annie, cela fait deux démissions de plus après celle du développeur et de la présidente. Cependant, contrairement à ces derniers, elles ne se réengagent pas. Cela fait aussi deux départs de plus après celui de Pépito et de Stéphanie.

Leur départ volontaire trouve une même explication. Elles sont en désaccord avec la transformation de l'association. Elles ne reconnaissent pas Main dans la Main. Chantal prétend ainsi que *« l'association est en train de se renouveler mais ce n'est pas dans le même état d'esprit (...) Ce ne sont plus des gens de la rue et forcément ils n'ont pas la même optique (...) mais ça ne veut pas dire que ça ne fera pas des choses bien »*. Pour Annie, *« le problème des chômeurs, ça ne m'intéresse pas vraiment (...) ce n'est pas mon projet pour la maison Josipe »*. Annie constate aussi que le rapport au travail et à l'argent a évolué. Il devient central alors qu'il était périphérique. Cela se manifeste à travers l'extension des *catering* mais aussi le souhait de subventions importantes. Or, selon Annie, *« au départ, ils ne voulaient pas un sou (...) et maintenant Hervé trouve que 300 000 euros, c'est la moindre des choses. On croit rêver ! »*. Annie en conclut

⁹³ Avec Daniel Mermet sur France Inter.

⁹⁴ L'émission Riposte sur France 5 et le journal de 20 heures sur TF1.

qu'il devrait créer une entreprise de *catering* ou proposer que l'association change de nom.

Vendredi 21 mars - une assemblée générale pour permettre un second souffle

Le vendredi 21 mars se tient une assemblée générale importante. Elle constitue le point de bascule officiel pour Main dans la Main qui veut présenter sa nouvelle ligne d'action et organiser l'élection d'un nouveau conseil d'administration. Grâce à plus de deux cents invitations diffusées très largement, l'association espère consolider la dynamique amorcée depuis peu. En définitive, le nombre de personnes présentes est moins important que prévu. Il faut dire que depuis plus d'un an l'association a sérieusement ralenti ses activités et s'est repliée sur elle-même. De fait, cela a entraîné un désintérêt et une désaffection des sympathisants.

Pour cette réunion, une des grandes salles de la maison de vie Josipe a été aménagée. Sur l'estrade, une table a été installée avec quatre sièges. Hervé est au centre, entouré de Gisèle, de Pedro et de Josselin. Comme souvent lors de manifestations officielles, Hervé occupe une large part du temps de parole. Il n'est interrompu dans son exposé que par quelques questions et réactions. Josselin présente ensuite le bilan financier, puis le conseil d'administration est élu.

Au cours de son intervention, Hervé aborde largement la transformation de l'association. Il parle tout d'abord des premiers temps durant lesquels Main dans la Main s'est formée et de cette figure emblématique du SDF, à la fois acteur et cible du dispositif : « *c'est à nos potes de la rue qu'on avait pensé en premier (...) Au début on portait très haut le drapeau des SDF* ». Il évoque l'accueil qui a été mis en place et qui a été effectif pendant plusieurs années. D'après lui, « *on a pratiqué un hébergement à outrance parce qu'on a fonctionné à l'instinct et au cœur* ». Face à ce bilan, l'association se questionne : faut-il recourir à des professionnels externes ? Pour Hervé, c'est une solution de facilité qui ne peut être qu'abandonnée. En revanche, il faut procéder à un recadrage, « *définir dans le public SDF les gens à qui on pourrait apporter une aide efficace* ». C'est pourquoi travailler avec les chômeurs, c'est rester

conforme à la philosophie originelle. Et même si ces personnes ne sont pas en « *extrême précarité* », comme certains SDF accueillis autrefois à la maison de vie Josipe, elles sont en situation de « *précarité* ». De plus, « *elles veulent être dignes et avoir une activité. C'est ça l'esprit de Main dans la Main !* ». Gisèle, accréditant Hervé, prétend que « *l'association va vers un second souffle et qu'elle évolue pour mieux rester elle-même* ».

Vendredi 28 mars - départs, déménagement et retours

Une semaine après l'assemblée générale, je retourne à l'association. Des changements notables se sont déroulés. Pépito est revenu de Londres depuis quelques jours. Son retour précipité et son silence à ce sujet laissent entendre que tout ne s'est pas passé comme il l'aurait souhaité. Il a probablement rencontré des difficultés. Désormais, il ne vit plus à l'association mais dans un appartement. En outre, il s'est investi dans les *catering*. Pierre vient de passer sa dernière nuit à la maison de vie Josipe. Aujourd'hui, il emménage définitivement dans son appartement. Ce soir, il y dormira pour la première fois. La situation lui convient car il reste lié à Main dans la Main. Comme Pépito, il travaille dans les *catering* et, à l'image des chômeurs, il est rémunéré par l'association. Je note que Pierre est moins virulent que d'habitude. Certes, il critique Hervé et l'orientation prise par l'association. En même temps, sans doute par pragmatisme, il pense que maintenant il faut laisser une chance à Hervé, agir avec lui et « *non lui mettre tout le temps des bâtons dans les roues* ». Autre changement, Hervé et sa famille sont sur le point de quitter la maison de vie Anaïs pour revenir à la maison de vie Josipe.

Vendredi 9 avril - chacun chez-soi ou la fin de la vie communautaire

C'est l'un des derniers jours d'enquête. Pierre et Hervé se sont de nouveau heurtés l'un à l'autre. En conséquence, Pierre ne fait plus partie de l'association. Hervé prétend, pour sa part, que leurs caractères respectifs sont trop incompatibles et que leur relation devait cesser. La rupture est-elle définitive pour autant ? L'association fera-t-elle de nouveau appel à ses services ? Je constate qu'Hervé a réussi à se préserver une intimité à la

maison de vie Josipe. A partir de trois pièces situées à l'extrémité de celle-ci - dont l'ancienne chambre de Pierre - il a aménagé un espace privatif pour sa famille. Celui-ci comprend une chambre pour lui et sa compagne, une autre pour leur fille et un salon. Une porte que l'on peut fermer à clé isole l'espace familial du reste de la maison. Il ne manque plus que la cuisine, la salle d'eau et les WC, tous situés dans les espaces collectifs de la maison de vie.

Comment ne pas relever l'étrangeté de la situation ? Hervé et sa famille sont les derniers résidents, vestiges rappelant le passé de l'association. Ils se sont appropriés l'espace associatif qui est théoriquement collectif. Ce qui est maintenant exceptionnel, c'est que chacun (Hervé, Pierre, Pépito ou les chômeurs) a son propre chez-soi. Le commun réside dans les activités, seul foyer autour duquel peuvent se créer des liens. Sans vouloir en négliger la teneur, rappelons que les chômeurs travaillent à l'association dans le but de subvenir économiquement à leurs besoins. On peut donc présumer que la vie commune a perdu en intensité puisque les activités, dont les *catering* en premier lieu, sont le pôle principal et que la vie communautaire n'existe plus. Le projet d'acquérir une ferme paraît éloigné, Hervé étant préoccupé par les difficultés quotidiennes. Lors d'une discussion, il me confie ne pas être sûr que les besoins de l'association soient dans l'hébergement. Néanmoins, et c'est étonnant, il ne renonce pas à la communauté tout comme il ne peut se résoudre à n'être plus qu'un manager ou un chef d'entreprise. Le devenir de Main dans la Main est étroitement lié au parcours d'Hervé. En évoluant, il entraîne l'association avec lui. Cependant il est hésitant quant à la direction à prendre. De plus, l'évolution de Main dans la Main entraîne du désengagement et peine à convaincre. Comment pourrait-il en aller autrement ? Au regard de ce que l'association a été, elle fait pâle figure dans le temps présent. L'expérimentation a cessé au profit d'une forme d'institutionnalisation. Dans cette situation, l'association ne peut se relever et semble décliner irrémédiablement.

Chapitre 6 - Le Train de Nuit : un temps qui passe mal

Dimanche 7 décembre - une structure invisible et plutôt inhospitalière

Le Train de Nuit est localisé quai Rambaud, dans le centre de Lyon, pas très loin de la gare de Perrache. Sur le chemin, je prête particulièrement attention à l'environnement. Alors que j'approche du Train de Nuit, il se modifie. Les habitations se font moins nombreuses, les commerces disparaissent. Ils laissent place à des terrains vagues, de la végétation et des entrepôts apparemment désaffectés. Après quelques hésitations, je m'arrête devant un vieux mur lézardé susceptible d'abriter la structure. Je m'approche de la porte d'entrée sur laquelle est écrit à la craie blanche « *le train de Nuit* ». J'y suis enfin. Mais pourquoi la structure est-elle aussi discrète ? Est-ce par rapport au voisinage ? Je sonne à la porte. Elle s'ouvre. J'aperçois Jean-Christian qui sourit et me dit : « *bienvenue dans le trou du cul du monde !* ». Je reconnais bien là son humour. Il m'explique que le voisinage est composé d'un port quasi désaffecté, de prostituées qui travaillent non loin de là, d'autres structures pour publics précaires.

John, le responsable des bénévoles, prend le relais de Jean-Christian. Il me fait visiter la structure. Je découvre des algecos de chantiers posés les uns à la suite des autres. Je note que, comme les autres acteurs du Train de Nuit, il ne parle pas d' « algeco » mais de « bungalow ». N'est-ce pas une forme d'euphémisme ? Me concernant, le terme de bungalow évoque plutôt ces maisons typiques des banlieues nord américaines ou alors ces petites habitations posées au bord de la plage et utilisées par des indigènes ou par des vacanciers. Or force est de constater qu'on est ici assez éloigné de ce type d'habitation. Selon John, chaque « bungalow » joue un rôle particulier. Il y a des bungalows de repos où les résidents dorment. Il y a également un bungalow d'accueil situé à côté de la porte d'entrée. Certains résidents s'y reposent dans des fauteuils sans dire un mot. D'autres discutent, boivent un café, un thé ou, bien encore, jouent aux cartes. Il y a aussi un bungalow pour la cuisine, un autre pour le réfectoire, deux autres pour la salle d'eau et les WC.

De ce premier temps d'observation où je reste plutôt en retrait, je retire une impression particulière. Les résidents semblent très différents les uns des autres. Quelques uns sont dans « l'abandon de soi ». Leurs vêtements sont particulièrement sales, ils ne se sont vraisemblablement pas lavés depuis plusieurs jours et ils dégagent une odeur forte. D'autres ont une « présentation de soi » bien différente. En les croisant dans l'espace public, on ne se douterait pas qu'ils sont sans domicile. Certains sont français, d'autres proviennent d'Afrique ou d'Europe de l'Est. Cette diversité est étonnante. Compte tenu des différences, comment les résidents font-ils pour cohabiter ? Arrivent-ils seulement à se comprendre ? Le Train de Nuit ressemble à une sorte de tour de Babel. J'ai rarement vu autant de langues et de cultures concentrées dans un si petit espace. A l'image de la tour mythique, le Train de Nuit est comme une construction inaboutie. En chantier, il n'est pas vraiment habitable. De plus, la « communauté » sera bientôt défaits et dispersée avec la fin de la période hivernale. En ce sens, le Train de Nuit est réel, à la différence de la tour de Babel qui est un mythe.

Jeudi 11 décembre - résidents versus bénévoles, résidents versus passagers

Je retourne pour la deuxième fois au Train de Nuit. J'arrive à 16H30, un peu avant l'ouverture. Comme convenu avec Jean-Christian et John, je me glisse dans la peau d'un bénévole et je ressens rapidement l'étrangeté de la situation. Il faut servir des boissons et des gâteaux, engager la conversation avec des inconnus. La tâche ne me paraît pas évidente. D'autant que les relations entre les résidents et les bénévoles sont loin d'être simples, contrairement à ce que j'imaginai. Alors que j'ouvre la porte de la structure et que je salue les résidents qui entrent, certains me rendent la pareille et d'autres font tout simplement comme si je n'existais pas. Ils passent devant moi sans me répondre. A table, je sers le repas. Un résident me regarde avec sérieux. Comme pour me provoquer, il me demande le sel en claquant des doigts. Cela amuse ses collègues. Surpris, je ne réponds pas. Comment comprendre ces gestes ? Sont-ils destinés à tester le nouveau venu que je suis ? Sont-ils récurrents ? D'autres bénévoles les subissent-ils ?

Dans le bungalow d'accueil, je note l'affiche suivante indiquant : « *bonjour à toi ! Nommer quelqu'un est essentiel. Par le salut et le nom, l'individu se voit reconnu dans son humanité et sa singularité. Il se sait accueilli comme une personne engagée dans un rapport avec autrui où sa présence fait sens. Le rite d'accueil marque qu'on entre dans un espace proprement humain où il faudra se montrer soi-même à hauteur d'homme, honorer le salut initial, assurer sa place dans une communauté qui vous a fait signe et qui vous souhaite la bienvenue* ». Cette affiche confirme que ces civilités élémentaires que sont les salutations ne sont pas toujours respectées au Train de Nuit. Mais a-t-elle un quelconque effet sur les résidents ? Ceux qui savent lire le français l'ont-ils seulement remarquée ? En tous cas, la formulation philosophique du propos ne contribue certainement pas à sa compréhension.

Je relève lors de cette seconde observation un fait étonnant. Des bénévoles parlent au sujet du public de « *résidents* », d'autres comme John de « *passagers* ». Pourquoi deux catégories pour un même public ? A moins que ce dernier ne soit vraiment dissocié. Afin d'y voir plus clair, je questionne Jean-Christian. Il m'explique qu'avant son arrivée, les séjours étaient plus courts et les personnes participaient peu ou pas. Comme un « *passager* » dans une automobile, un bus ou un avion, elles se laissaient transporter. En arrivant au Train de Nuit, Jean-Christian a tenté d'imposer un nouvel ordre (allongement de la durée des séjours, participation) et un vocabulaire allant de pair (de *passager* à *résident*). Ce faisant, il s'est heurté à la résistance des bénévoles. On peut émettre l'hypothèse que l'emploi régulier, dans le temps présent, du terme « *passager* » en est une manifestation. Par ailleurs, on peut s'interroger. Qu'induit pour les résidents un changement de catégorie ? Certains ne restent-ils pas des passagers malgré tout ?

Vendredi 12 décembre - le 115 : qui est au bout de la ligne ?

La plupart des personnes sans domicile arrivent au Train de Nuit par le biais du 115 (numéro vert orientant vers l'hébergement). Celles qui viennent directement sont invitées par le veilleur à sortir de la structure et à se rendre à la cabine téléphonique située juste en face afin de composer le 115. Pour autant, encore faut-il arriver à joindre ce service. D'après un premier résident, « *franchement ils font quoi ? Je ne sais pas*

(...) *c'est à se demander si il y a quelqu'un à l'autre bout de la ligne* ». Un second prétend : « *il y en a marre de rester dans une cabine téléphonique à appeler et à attendre une réponse* ». Ou encore un troisième : « *dès fois on dirait qu'on a rien d'autre à faire* ». Il n'est pas simple d'être géré par un standard, d'appeler à plusieurs reprises et d'attendre sans réelle alternative. Sans compter que l'attente décourage et peut être vaine.

Jeudi 18 décembre - face à un « cas psy » ?

Il fait presque zéro degré dehors. Malgré les conditions climatiques, une personne sans domicile arrive au Train de Nuit, vêtue simplement d'un pull, d'un short et de tongs. Comment est-ce possible ? Cela ressemble à une mauvaise blague. Il tremble. Ses jambes et ses lèvres sont bleues. Curieusement, il ne se plaint pas. Son regard est perdu dans le vide. Seul à ce moment-là, je l'approche, j'essaie de lui parler mais il ne répond pas. Il s'assied simplement sur une chaise dans un coin. Je suis désorienté et ne sais trop que faire. A défaut, je lui sers un thé chaud qu'il commence à boire. Puis je vais chercher du renfort. Je reviens avec John, comptant sur son expérience. A son tour, il tente d'entrer en communication. A voix basse, il me dit : « *il a vraiment l'air mal en point. Ça doit être un cas psy celui-là (...) Faut faire quelque chose !* ». John va chercher une couverture pour réchauffer ses jambes et des vêtements adaptés à la saison. Qui est ce résident ? D'où vient-il ? A-t-il besoin de soins psychologiques ou psychiatriques ? On n'apprendra rien de lui et il restera dans la structure seulement quelques soirs.

Samedi 3 janvier - autour d'une partie de cartes

Dans le bungalow d'accueil, un bénévole m'invite à jouer aux cartes avec lui et d'autres résidents. J'accepte. Au fur et à mesure que le jeu avance, la conversation se noue et j'apprends diverses informations. Un des joueurs est un demandeur d'asile originaire du Kosovo. Il se nomme Ibrahim. En attendant la régularisation de ses papiers, il travaille au noir dans le bâtiment. Ainsi, il peut acheter ses cigarettes, des vêtements et se faire plaisir en se payant un kebab, une place de cinéma ou même un verre dans un bar. Un

autre résident nous parle de ses hobbies. Il est passionné par les nouvelles technologies. Il a un ordinateur qu'il laisse dans une association. Quand les locaux sont ouverts, il l'utilise pour surfer sur internet. Il le trafique aussi. Il enlève des pièces et en remet d'autres. Je note également qu'il a un téléphone portable. De temps en temps, il le compulse, envoie des SMS, se lève et va passer un coup de fil à l'extérieur. En fait, ce résident n'est pas une exception, d'autres ont un téléphone portable au Train de Nuit.

Toujours au cours de la partie, un des joueurs demande : « *qui a des nouvelles de William ? J'espère qu'il va bien. Après ce qu'il a ramassé...* ». Personne ne sait. Piqué par la curiosité, je pose quelques questions. Qui est William ? Que lui est-il arrivé ? On m'explique que William, dit « *le Hollandais* », est un résident bien connu de tous et plutôt apprécié. Comme son nom l'indique, il vient de Hollande. Il est un « routard ». Actuellement, il est dans le coma à l'hôpital. Il se serait endormi dehors en plein froid. Les secours sont apparemment intervenus juste à temps. Un des joueurs fait remarquer que ces temps-ci il n'allait pas très bien. Signe révélateur d'après lui, il recommençait à boire. A-t-il essayé de mettre fin à ses jours ? Pessimiste, un autre ajoute que « *de toute façon, tous les SDF y passeront !* ». Un dernier réplique : « *on n'a pas le droit de laisser des gens mourir de froid !* ».

Jeudi 8 janvier - rencontres

Je me sens un peu plus à l'aise au Train de Nuit. Je commence à me familiariser avec les lieux, les personnes et le déroulement des activités. Je fais la rencontre de plusieurs résidents dont William, Paul ainsi que Philippe. Le premier est sorti de l'hôpital. Il récupère doucement. Moralement, il paraît aller mieux. Paul est un jeune homme d'origine congolaise. Il me demande des renseignements concernant les études. Il est apparemment intéressé par l'économie. Je tente de répondre à ses questions et j'évoque mon propre cursus. Philippe doit avoir un peu plus de 40 ans. Il est un résident engagé au Train de Nuit. Il donne des coups de main en cuisine ainsi qu'à l'accueil. Il quitte aujourd'hui la structure car il a désormais son propre logement. En effet, il a obtenu une chambre à la casa Jaurès⁹⁵ et un contrat de travail dans les transports en commun

⁹⁵ Une structure d'hébergement temporaire d'Habitat et Humanisme.

lyonnais. Philippe semble bien parti pour s'en sortir. Il précise néanmoins qu'il reviendra au Train de Nuit en tant que bénévole.

Samedi 10 janvier - des visages connus

Aujourd'hui, je retrouve au Train de Nuit des visages connus. Comme promis, Philippe est de retour. Il est venu « *saluer ses copains* ». Avec fierté, il dit : « *j'ai enfin ma propre chambre et une vie intérieure !* ». On peut comprendre par là même qu'il n'est pas simple d'être hébergé au Train de Nuit. De son côté, Paul a avancé dans ses recherches. Il veut s'inscrire à l'Université Lyon 2. Surtout, il souhaite quitter au plus vite la structure car il supporte mal la cohabitation avec d'autres. Plus tard, j'aperçois dans la cour William. Il arrive tout juste de l'extérieur. Il ne vient pas à l'accueil et file directement dans son bungalow de repos. Je comprends mieux son empressement. Dans sa main droite, il tient un sac plastique bleu qui laisse aisément deviner deux canettes de bière de 50 cl. En théorie, l'alcool est interdit au Train de Nuit. Selon l'article 2 du règlement : « *l'introduction d'alcool ou de toute substance illicite est strictement interdite. Tout manquement à cette règle entraîne l'exclusion immédiate. Toute personne sous l'emprise manifeste de l'une de ces substances prend le risque de se voir refuser l'accès au Train de Nuit* ». Sur le coup, je m'interroge. Quelle doit être la posture d'un bénévole ? Je m'imagine mal interpellé le résident ou pire le signaler au veilleur. Aussi, je fais comme si je n'avais rien vu.

Dimanche 11 janvier - remplacement du veilleur

Le dimanche, le Train de Nuit est ouvert toute la journée. Aujourd'hui, je remplace exceptionnellement le veilleur. Avant de me rendre sur les lieux, je croise les doigts pour qu'il n'y ait pas de problèmes. Sur place, j'exécute toute une série de tâches. Je suis assez vite débordé et j'ai peu de temps pour souffler. Plongé dans l'action, comment veiller ? Il y a là, me semble-t-il, un paradoxe. Fort heureusement, je ne suis pas seul cet après-midi. Une fois encore, Philippe est là. Du fait de sa bonne connaissance du dispositif, il m'aide et me conseille. Avec un certain talent, il joue de sa position vis-à-vis des résidents. Il fait mine d'être leur supérieur et demande à chacun

de l'appeler « *monsieur le directeur* ». Il donne des ordres : « *va me cherche un café !* », « *tais-toi quand je parle !* », « *si tu continues, je vais te mettre dehors !* ». Il amuse et parfois même déclenche des rires. Philippe me rappelle cet autre résident qui, devant la porte du Train de Nuit, imite le veilleur en adoptant l'allure d'un agent de sécurité. Il bombe le torse, regarde de haut ceux qui arrivent et leur dit d'entrer ou de rester dehors et d'appeler le 115. Ces petites scènes, où il y a inversion de rôles, sont étonnantes. Ceux qui obéissent (les résidents) se moquent, l'espace d'un instant, de ceux qui donnent des ordres (le veilleur et le directeur). Cela rend-il le reste du temps plus supportable ? Peut-être. En tout cas, cela témoigne de l'humour, de la capacité d'observation, d'analyse et de prise de distance des résidents vis-à-vis de situations inconfortables et parfois éprouvantes.

Le remplacement du veilleur m'a également donné l'occasion de rencontrer de nouveaux résidents. Alex et David sont deux jeunes hommes. Pour Philippe, « *ils sont des perturbateurs, ils boivent et fument du shit sans cesse. Avec eux, ça peut déraper !* ». René Noël vient des Antilles. Il est de passage à Lyon et dit ne pas avoir eu de chance car le 115 l'a orienté pour quelques nuits au Père Chevrier (un grand foyer lyonnais) : « *je me demande pourquoi j'ai atterri là-bas. C'est une usine ! Il y a que des clochards et des ivrognes. C'est dangereux en plus ! Mieux vaut dormir tout habillé. Et puis les vigiles, ils ne nous respectent pas en tant que personne. Je ne suis pas prêt d'oublier !* ». Bernard a un peu plus de la cinquantaine. Alors que je suis au bar, je lui propose un café. Il accepte en précisant plutôt sèchement : « *je te préviens, je n'ai pas envie de me confier. Je ne sais pas ce qu'ils ont les bénévoles avec ça, ils ne peuvent pas s'en empêcher. Je ne veux rien moi !* ». Puis, après un court silence, il me demande de manière plutôt surprenante : « *toi tu ne connais pas Led Zeppelin ?* ». Je réponds par l'affirmative. Par chance, j'ai vu récemment un reportage sur ce groupe et j'ai acheté un de ses disques. Étonné, il réplique : « *toi t'es à contre courant !* ». Il semble que j'ai passé avec succès le petit test de Bernard. Après cela, sans que je lui en fasse la demande, il se raconte à partir de sa passion pour la musique. Il me cite toute une série de groupes : Deep Purple, ACDC, Jimi Hendrix, les Doors, etc... Il me parle de son pèlerinage sur la tombe de Jim Morrison au Père-Lachaise. Chez sa sœur, dans le

nord de la France, il a plus de trois cents disques. Sur lui, il garde toujours son walkman et quelques cassettes. « *C'est agréable pour marcher dans la ville* », dit-il.

Jeudi 15 janvier - une mauvaise soirée

A cause d'un rendez-vous qui s'est prolongé, j'arrive en retard au Train de Nuit. Il est presque sept heures du soir. Le veilleur ne manque pas de me faire une petite réflexion à ce sujet. La soirée ne commence pas au mieux. Et elle se poursuit dans la même veine. J'apprends que deux résidents, Alex et David, viennent d'être exclus à cause de leur agitation et de leurs absences non justifiées durant plusieurs nuits. Bernard et William, après une disparition d'une heure, reviennent ivres. Bernard vient échanger quelques mots avec moi, puis il va se coucher en titubant. William me répète cinq ou six fois qu'il regrette son attitude. Hier il s'est énervé contre un autre résident et il va devoir en assumer les conséquences. Non sans difficulté, je le conduis dans son bungalow pour qu'il se repose et qu'il recouvre ses esprits.

Après ces événements, je prête attention aux pratiques des autres bénévoles et plusieurs scènes me mettent mal à l'aise. A l'heure du repas, un résident allume la télévision. Il se fait immédiatement interpellé par un bénévole : « *on ne met pas la télévision pendant les repas. C'est la règle !* ». Puis le bénévole éteint tout simplement la télévision. Je note aussi que les résidents sont servis par les bénévoles. A l'inverse du tout un chacun, ils ne se servent pas eux-mêmes. S'ils désirent un supplément, ils doivent s'adresser aux bénévoles. Parfois le résident a tellement bien intégré les normes en vigueur qu'il n'ose pas faire des choses élémentaires par lui-même. Je repense à ce résident devant le bar qui attend mon autorisation pour prendre des gâteaux, pourtant disposés devant lui et à son intention. Ici les relations sont inégalitaires et paraissent empreintes d'infantilisation.

Jeudi 22 janvier - échange avec une équipe mobile psy

Je me rends au Train de Nuit plus tôt que d'habitude. J'arrive en début d'après-midi afin de participer, en tant que bénévole, à un échange entre une partie de l'équipe du Train

de Nuit (directeur, veilleurs, travailleurs sociaux) et un infirmier d'une équipe mobile psychiatrique nommée « interface SDF ». Il va surtout être question des « cas ». Comment faire quand on ne sait rien ou presque d'un résident ? Un veilleur, Ali, cite l'exemple de ce résident qui ne parle pas de lui ou alors qui donne de fausses informations. Comment faire aussi quand un résident se replie inexorablement sur lui-même ? Le même veilleur parle d'un jeune dont l'état psychologique ne cesse de se dégrader. Il essaie d'aller vers lui mais cela ne mène à rien. Il se sent impuissant aussi bien dans la compréhension de la situation que dans l'action qui est en « panne ». La plupart des questions restent sans réponse dans l'immédiat. Un veilleur souligne que « *c'est déjà un premier pas que de prendre du temps pour en parler !* ».

Samedi 24 janvier - encore des rencontres

Comme souvent au Train de Nuit, je fais des rencontres intéressantes et étonnantes. Assène doit avoir à peu près 50 ans. Il affiche une certaine culture. Il parle d'histoire, d'architecture, d'églises. Assène dit à ce propos qu'il connaît bien la basilique de Fourvière car il a dormi dans les bois qui la jouxtent pendant tout l'été. Apparemment, il s'y est fait quelques frayeurs en croisant des « *jeunes un peu déjantés !* ». Reste qu'il appréciait ces bois. Il les a quittés à contrecœur, en raison du froid. Assène évoque au Train de Nuit la cohabitation entre hommes et l'absence des femmes : « *pourquoi on est qu'entre mecs ? C'est sympa mais faut pas exagérer non plus ! La prochaine fois, ramènes-moi des copines bénévoles, des bénévoles quoi !* ».

Un résident vient vers moi. Il se nomme Saïd. Il a la quarantaine. Pour lui, « *pas question de baisser les bras, il faut s'accrocher dans la vie !* ». Professionnellement, il dit être un « *bricoleur* ». Il effectue des missions dans l'intérim. Elles sont généralement assez diverses : cuisine, jardinage, spectacle. Il critique le monde de l'intérim dans lequel il se sent exploité. Saïd me fait visiter son bungalow. C'est une chance car c'est la première fois que je pose les pieds dans un bungalow de repos. Comme les autres, il doit faire entre 20 et 25 m² pour quatre résidents. Je note que celui-ci est rangé et propre. Ce qui donne à penser que les compagnons de Saïd sont, à son image, plutôt dans le « *maintien* » que dans l'« *abandon de soi* ». De plus, le bungalow est loin d'être

vide. Il ne contient pas seulement quatre lits et quatre armoires. Il y a une mini chaîne hi fi, des posters sur les murs représentant des sportifs ou des voitures de course, un tapis au sol, quelques affaires ça et là sur une chaise. Je remarque aussi que deux placards ont été cadenassés par les résidents afin de protéger leurs biens.

Autre rencontre : Samir. Il doit avoir, lui, entre 20 et 25 ans. Il est souriant, mince et ses cheveux sont en bataille. Il porte un jogging un peu trop grand pour lui, des bottines et un manteau mi-long. Son apparence contraste avec la présentation qu'il fait de lui-même. Il dit avoir une Harley Davidson qu'il a laissée au garage. Il m'explique tout aussi sérieusement qu'il a fait l'armée et la guerre. D'après Samir, « *la vie à la rue, c'est la bagarre et faut pas hésiter !* ». Pour appuyer son propos, il effectue en même temps quelques coups de pied et de poing pas franchement convaincants. Puis il me montre un petit bout de papier sur lequel un numéro de téléphone est noté, celui d'une fille qui l'a invité à prendre un verre. Cependant, « *c'est pas sûr que j'aille au rendez-vous. Je verrai si j'ai envie ou pas* ». Incontestablement Samir tient un discours assez imaginaire et d'une certaine manière cohérent. Il s'est inventé un personnage possédant tous les attributs de l'homme viril. Y croit-il sérieusement ? Est-ce pour impressionner ceux qu'ils rencontrent ? Amuser et créer du lien ?

Mardi 27 janvier - réunion à Habitat et Humanisme

Rendez-vous à 18H00 au siège d'Habitat et Humanisme pour faire le point sur le Train de Nuit. Une trentaine de personnes, bénévoles et salariés, sont venues. Les résidents ont également été invités. Trois d'entre eux, volontaires, arrivent un peu en retard. Discrètement, plusieurs bénévoles se tournent les uns vers les autres et se demandent : « *est-ce que les résidents ont bien leur place ici avec nous ?* ». Cette réaction ne me surprend pas vraiment. Elle est assez typique de certains bénévoles du Train de Nuit. Puis chacun se présente à tour de rôle. Je me rends compte alors que je suis loin de connaître tous les bénévoles. Je réalise aussi qu'il y a dans leur rang majoritairement des retraités, aussi bien des hommes que des femmes, mais aussi quelques personnes en activité et des étudiants.

Jean-Christian prend la parole et essaie de rassurer les uns et les autres sur différents points à caractère polémique : « *c'est vrai qu'on a beaucoup de demandeurs d'asile mais on reçoit quand même des français (...) On a une population stable au Train de Nuit. Mais ça nous empêche pas de la renouveler* ». Il invite les deux travailleurs sociaux à s'exprimer et à expliquer leurs missions. Ceux-ci viennent sur le site tous les mardis, mercredis et jeudis matin. Ainsi, ils peuvent se faire connaître et parfois « accrocher » certains résidents. Ils s'occupent notamment de l'ouverture des droits. Comme ils l'expliquent eux-mêmes, leur action est néanmoins bornée : « *on n'arrive jamais à résoudre les problèmes. On essaie (...) On n'a pas cette prétention de fournir un travail et un logement. On essaie de faire un lien. Par exemple, si on peut domicilier la personne pour qu'elle reçoive du courrier, c'est déjà pas mal ! Maintenant on sait que la fermeture approche. Les sollicitations des résidents vont augmenter et ça ne va pas être évident !* ». Je n'y avais pas vraiment songé jusqu'à présent. Mais, en effet, qu'advient-il des résidents quand le Train de Nuit ferme ses portes ? Où vont-ils ? Comment sont vécus les derniers jours ?

Pour finir, le débat se focalise sur le bénévolat. John prétend que « *la participation, ce n'est pas facile à mettre en œuvre mais on adhère !* ». Profitant de l'opportunité, un autre réplique : « *oui mais franchement dès fois on ne sait plus qui fait quoi voire même on ne sait plus quoi faire !* ». On comprend que certains bénévoles sont un peu perdus par la réorganisation en cours. En comparaison, l'ancien système était plus pratique pour eux. Chacun avait une place et un rôle donnés. Confirmant mes observations, les bénévoles exposent ensuite une difficulté majeure. Comment faire quand les résidents ne suivent pas le règlement ou pire quand il y a de la violence ? D'après un bénévole, « *on ne sait pas faire de la discipline et on n'est pas venu pour cela. Et puis on ne s'y sent pas autorisé. Moi je pourrais être leur fille. Je ne vois pas comment leur donner des ordres !* ». Selon Jean-Christian, la seule solution est de se tourner vers le veilleur car « *cela relève de ses fonctions* ». Sauf qu'il n'est pas toujours là ou il est parfois fort occupé. Ce faisant, le bénévole peut rester seul sur le front, comme je l'ai déjà expérimenté.

Jeudi 29 janvier - une formation en alcoologie

Je me rends à une formation en alcoologie proposée entre autres aux bénévoles du Train de Nuit. Elle me semble adaptée à la réalité locale. A plusieurs reprises, j'ai vu des résidents plus ou moins ivres à l'intérieur du Train. Une fois, l'un d'eux a même vomi dans la cour. Je sais aussi que certains font rentrer discrètement de l'alcool, en le dissimulant dans leur blouson ou dans leur sac. Ils peuvent aussi prendre moins de risques et en consommer juste à l'extérieur du Train de Nuit. C'est pourquoi, on retrouve assez régulièrement, dans l'environnement de la structure, des bouteilles ou des canettes de bière vides.

Je retiens plusieurs points de cette formation dispensée par un intervenant d'Aides Alcool, une association spécialisée en addictologie. Il n'est pas simple de parler des problèmes d'alcool en France car c'est un produit totalement intégré dont la consommation peut être valorisée. Pour celui qui boit, il n'est pas simple de percevoir ces problèmes car il est sous l'emprise de la substance. C'est pourquoi l'alcool est surtout un problème pour son entourage. Par ailleurs, comment réagir face à l'alcool ? Certes l'alcool détruit, en même temps il est un besoin physiologique et un soutien au quotidien. Selon le formateur, *« on demande aux alcooliques d'arrêter de boire. Reste qu'on n'en mesure pas la difficulté. Demander cela, c'est comme nous demander d'arrêter de respirer. Ça n'a pas de sens, c'est impossible ! »*. Pourtant c'est bien ce qui se passe au Train de Nuit. Il est demandé aux résidents de ne pas consommer sur le site. Ce qui n'empêche pas les veilleurs de tolérer certains écarts des résidents. Il leur arrive tout simplement de fermer les yeux. Mais peut-il en aller autrement dans un tel cadre ? Comment saisir différemment la question de l'alcool ?

Samedi 31 janvier - et le sexe là dedans ?

Retour au Train de Nuit. Jusque là, j'ai négligé dans mes observations une piste : celle de la sexualité. De prime abord, on peut s'interroger sur la pertinence de celle-ci. Pourquoi parler de sexualité dans une structure d'hébergement d'urgence accueillant un public uniquement masculin ? En réalité, cette piste est bien fondée. Je repense à ces

résidents qui le soir discutent avec les prostituées aux alentours du Train de Nuit. « *Jusqu'ou vont leurs relations ?* », se demandent certains bénévoles. Je repense aussi à ces affiches de femmes dénudées dans un bungalow de repos ainsi qu'à ces résidents qui de temps en temps se chamaillent et se traitent mutuellement d'homosexuel.

Ce samedi, je suis avec Assène. Il me parle de son ex-femme. Ils se sont quittés car ils ne se supportaient plus. Suite à quoi, Assène est parti sur la route. Depuis, il a eu peu d'aventures et par défaut il s'est mis à fréquenter des prostituées. Il y a pris goût. Toutefois cela ne lui suffit pas. Comme pour ramener les femmes à lui, il a élaboré sa propre théorie. Les bénévoles de sexe féminin viennent au Train de Nuit car elles sont attirées plus ou moins consciemment par des hommes comme lui : « *moi, je viens de la rue et je vis à la dure. Je ne suis pas comme tous ces planqués qui ont leur petit chez eux ! Alors tu comprends, les femmes ça leur fait quelque chose. C'est sûr !* ». J'observe Assène dans le bungalow d'accueil. Je suis frappé par ses « façons de faire » avec les bénévoles de sexe féminin. A chaque fois, il les aborde assez franchement. Il ne masque pas ses intentions. Une fois, il me fait un clin d'œil complice et se lance à l'attaque de deux jeunes : « *salut les filles ! Moi j'ai besoin de parler (...) ici on est trop en public. Un peu d'intimité, ce serait bien. On peut aller faire un tour dehors ? Qui sait si le courant passe bien...* ». Il n'en faut pas plus pour que les deux jeunes filles prennent la fuite. Pas très fier de lui, Assène revient vers moi et tente de se justifier : « *t'as vu ? Ça sert à quoi d'être froid et distant comme ça ? De toute façon, je préfère les femmes de 40-50 ans. Elles sont plus mûres que les petites jeunes. Mais bon, je ne dirais pas non* ». Quelques semaines plus tard, ne supportant plus les assauts des résidents, les deux jeunes bénévoles quitteront définitivement le Train de Nuit.

Jeudi 12 février - les résidents : pour le meilleur et pour le pire

J'apprends, mauvaise nouvelle, que le cuisinier est en arrêt maladie. Il reviendra dans onze jours. En attendant, il n'est pas remplacé. Le bricolage s'impose. Les bénévoles et les résidents vont prendre sa place. Il faut préciser que la tâche n'est pas évidente. Il y a plus de quarante couverts à servir. Certains résidents ne mangent pas de porc ou de poisson. Il faut donc tenir compte des particularités. Par ailleurs, pour reprendre Jean-

Christian, « *le repas du soir est un temps important. Il ne faut pas se louper. Le repas, ça fait 50% de l'ambiance. Si on a bien mangé, tout va, sinon...* ». Heureusement, deux résidents ont déjà travaillé dans la restauration. Ils prennent en charge la confection du repas du soir. Ils s'activent comme de beaux diables pendant deux heures et s'en sortent plutôt bien. Ils servent à temps un repas complet, n'essuient pas les habituelles critiques des résidents et ont même droit à quelques compliments.

Après le repas, je vais dans le bungalow d'accueil discuter avec quelques résidents. René Noël se dirige vers nous en titubant. Ses yeux sont à moitié fermés. Il est complètement ivre. Paul me dit discrètement : « *tu vois avec qui je partage le bungalow ? Hier soir, il était dans le même état. Il n'arrêtait pas de rentrer et de sortir du bungalow. A chaque fois, il laissait la porte ouverte. Avec le froid, je ne t'explique pas (...)* Et puis, en pleine nuit, il s'est mis à crier, à allumer la lumière et à chercher je ne sais pas quoi dans son placard. On n'en peut plus ! ». René Noël prend place parmi nous et lance difficilement un « *salut* » aux uns et aux autres. Après un court silence, la conversation repart. René Noël m'insulte et crie : « *t'es pas un mec de la rue ! T'as pas à écouter ce qu'on raconte et à nous parler. Quel con lui !* ». Les autres essaient de le calmer et de détourner son attention. Malgré son état, il a encore de l'énergie et quelques minutes plus tard, il jette son dévolu sur une bénévoles. Il la drague de manière directe et agressive. Un autre résident, apparemment complice de René Noël, arrive et surenchérit auprès de la jeune femme. Comme dans une scène digne d'un film noir, il lui dit : « *et comme ça, je te plais ?* ». Il fait un grand sourire et découvre alors sa dentition. Plusieurs dents manquent, d'autres sont pourries. Visiblement tendue, la bénévoles arrive néanmoins à répondre et à se dégager de l'interaction.

Mardi 24 février - en attendant les papiers

Alors que je suis au bar, je vois venir René Noël. Cette fois, il est sobre. Mieux. Il salue tout le monde, sourit et plaisante. Sa bonne humeur contribue même à réchauffer les lieux. Il vient vers moi et lance avec humour : « *salut ! Ça va ? Je dois t'appeler Aramis ou Francis Lalanne⁹⁶ ?* ». Fait-il comme si de rien n'était ? Est-ce qu'il a oublié

⁹⁶ En référence à mes cheveux mi-longs.

les événements passés ? René Noël est quasiment méconnaissable. Il me rappelle la nouvelle de Stevenson : l'étrange cas du docteur Jekyll et de Mister Hyde. Un jour il revêt l'apparence d'un gentilhomme, un autre celle d'un monstre.

Je discute ensuite avec un résident qui a fait une demande d'asile à la préfecture plusieurs mois auparavant. Mais la réponse ne vient pas : « *même si c'est non, je voudrais le savoir. Pourquoi attendre comme ça ? Qu'est-ce qui ne va pas avec l'administration française ? Ils sont débordés ? Ils veulent nous démoraliser ? Est-ce je suis en train de perdre mon temps ? J'aimerais bien une réponse* ». Un autre demandeur d'asile rencontré ce soir là, Nasser, a les mêmes difficultés. Il est soulagé d'avoir fui son pays d'origine : l'Algérie. Il avait, semble-t-il, des démêlés avec le régime d'Abdelaziz Bouteflika. En France, il se retrouve dans une situation particulière. Il ne comprend pas bien pourquoi il est dans une structure d'hébergement comme le Train de Nuit avec des SDF. En attendant la réponse de la préfecture, il n'a rien à faire. Pas de travail. Pas d'activité, il s'ennuie.

Pour s'occuper, deux demandeurs d'asile pratiquent la marche à pied. Le premier privilégie les quais du Rhône et de la Saône. Il se « *promène pour le plaisir* ». Le second, se rend souvent à pied au même endroit : le centre commercial de la Part Dieu. Il aime cet endroit car il y a du monde, des boutiques et une belle bibliothèque. Il n'y va « *pas seulement pour se réchauffer* ». Il lit des revues scientifiques, se tient informé de l'actualité. Ces deux exemples montrent que les résidents ne sont pas totalement dépendants de l'assistance. A certains moments ils s'y soustraient et ils deviennent « *citadins* ».

Jeudi 04 mars - au service des résidents ?

Comme d'habitude, j'arrive au Train de Nuit vers 16H30. En compagnie d'une autre bénévole, je m'occupe de l'accueil au bar. Je lance un café et un thé. Elle va chercher des gâteaux dans la réserve, en met quelques uns dans une assiette sur le comptoir. Elle m'explique simultanément qu'il faut faire attention avec les quantités car « *plus il y en a et plus ils mangent. Ils ne s'arrêtent pas* ». Mes observations ne vont pas tout à fait

dans ce sens. Je constate que les résidents ne mangent pas tout sur le champ et que certains glissent discrètement un peu de nourriture dans les poches de leurs vêtements pour se restaurer la nuit ou le lendemain alors qu'ils seront à l'extérieur.

Puis les premiers résidents rentrent. Certains viennent directement dans le bungalow d'accueil pour boire un café et se réchauffer, d'autres déposent préalablement leurs affaires dans leur bungalow de repos. Je prête attention à ma collègue, une dame de 60 ans habillée sobrement et portant autour du cou une chaîne avec une croix catholique. Comme cela arrive occasionnellement, elle va avoir quelques démêlés avec les résidents. Un premier prend un sachet de biscuits et nous fait remarquer que la date de péremption est passée. Je suis un peu embarrassé à l'inverse de ma collègue qui répond assez sèchement : « *c'est déjà bien d'avoir ça ! Il ne faut pas se plaindre. Il y en a qui ont rien !* ». Peu après, elle me dit : « *dans la réserve, je prends toujours les plus vieux. C'est normal. Il ne faut pas jeter* ». Un deuxième résident demande un café. Elle refuse : « *vous en avez déjà eu. Il ne faut pas en reprendre, ça énerve !* ». Le résident, un nouveau venu, est manifestement surpris par cette réponse. Pour autant, il ne dit rien. Une fois que ma collègue a le dos tourné, il lui tire la langue et me regarde en souriant. Un troisième se voit refuser des gâteaux. Contrairement aux deux autres, il réplique : « *franchement ça me plaît pas. Je ne vois pas pourquoi vous faites ça ! Qu'est-ce que ça peut faire que je reprenne des gâteaux ? Je ne surveille pas votre alimentation moi !* ». Il tourne les talons, se dirige vers la sortie du bungalow d'accueil. Bien fort et distinctement, il lance une dernière pique : « *des bénévoles à la con, on n'en veut pas ! Ah ça non, on n'en veut pas !* ». Outrée, elle file auprès du veilleur réclamer réparation. Ce dernier prendra le temps de l'écouter et fera mine d'aller sermonner le résident.

Vers 19H30, nous nous dirigeons vers le réfectoire. C'est l'heure du dîner. Je note devant l'entrée de celui-ci une discussion apparemment sérieuse entre un résident et un veilleur. Le premier répète au second qu'il ne mangera pas avec les autres. C'est tout simplement au dessus de ses forces. Pour des raisons psychologiques, il ne peut pas. Comprenant qu'il ne s'agit pas d'une lubie, le veilleur abonde dans son sens et propose qu'on lui amène un repas dans le bungalow d'accueil. Ce simple exemple confirme que le veilleur, celui qui détient en premier lieu l'autorité, ne fait pas qu'appliquer le

règlement, il sait négocier. En comparaison, un bénévole peut être intransigeant, à l'inverse de ce qu'on pourrait attendre de lui.

Jeudi 18 mars - tests

A l'extérieur du Train de Nuit, j'attends devant la porte en compagnie de plusieurs résidents. Traditionnellement, les bénévoles rentrent avant pour préparer l'accueil. Vraisemblablement, cela ne sera pas le cas aujourd'hui. Il n'y a tout simplement personne à l'intérieur de la structure. Le veilleur n'est pas là, le directeur non plus. Nous attendons désormais depuis une vingtaine de minutes. Quelques résidents se posent des questions tandis que d'autres s'impatientent. L'un d'eux, Rabat, me dit : « *tu as les clés ?* ». Je réponds par la négative. Il me repose plusieurs fois la question et conclut sûr de lui : « *je sais que tu as les clés et que tu ne veux pas nous ouvrir !* ». A nouveau, je fais la même réponse et j'ajoute : « *ça ne m'amuse pas qu'on soit là dehors à attendre comme des idiots !* ». J'aurai mieux fait de ne rien dire. Le résident profite de cette opportunité et réplique : « *tu n'as pas besoin de parler comme ça de nous. On n'est pas des idiots. Si tu veux dire que tu es un idiot, oui. Ça ne me pose pas de problème !* ». Où veut-il en venir ? Prudent, j'opte cette fois pour le silence en attendant la venue du veilleur. Quelques minutes après l'ouverture de la structure, le résident revient vers moi. Tout en souriant, il dit apprécier la plaisanterie et demande : « *alors t'as cru à mon numéro tout à l'heure ?* ». Je réponds, pas tout à fait convaincu, qu'il est « *un bon comédien* ». J'ai l'impression d'avoir fait les frais de son ressentiment à l'égard du Train de Nuit.

Plus tard, dans la soirée, un demandeur d'asile me raconte sa situation. Ses valises sont coincées à l'aéroport de Lyon. Elles contiennent toutes ses affaires : des vêtements, de l'argent, certains papiers. Il dit en avoir besoin. En outre, il craint que ses affaires soient égarées à l'aéroport. Il me demande alors de l'emmener. Surpris par sa sollicitation, je ne sais pas trop quoi répondre. Embarrassé, je m'en tire comme je peux et j'interpelle John qui prend en charge l'affaire. Un « bon bénévole » aurait sans doute accompagné ce résident. Surtout je me rends compte que j'ai raté une opportunité en tant qu'enquêteur. Comment expliquer cela ? Je réalise que je commence tout simplement à

saturer. Le cadre précaire, l'attitude supérieure de certains bénévoles, les difficultés et les débordements des résidents produisent leurs effets. Et, pour cette fois, je préfère prendre mes distances.

Vendredi 26 mars - une discussion inattendue avec un veilleur

La journée se passe comme souvent. Je m'occupe du bar dans le bungalow d'accueil puis du service dans le réfectoire. Vers 21H00, juste avant de quitter le Train de Nuit, je commence à discuter avec l'un des veilleurs : Rachid. Il évoque ses premières impressions. Comme d'autres, il a été marqué par la découverte du Train de Nuit. Il cite les prostituées aux alentours, les bungalows et plus largement le site qu'il trouve « *dégueulasse* ». Sentant que Rachid a envie d'échanger, je lui rappelle les raisons de ma présence et tente un entretien informel qu'il accepte. Spontanément, il évoque son travail la nuit : « *il ne faut pas oublier que la nuit il n'y a plus de bénévoles. On se retrouve seul avec les résidents. Dès fois c'est calme et puis d'un coup quelque chose se passe. Il y a un vol, un résident qui a fait la bringue et qui revient bourré ou bien il y en a un qui n'arrive pas à dormir et qu'il faut écouter, rassurer. Alors souvent la nuit ici je dors que d'un œil. On ne sait jamais (...) Et puis la nuit, c'est un peu spécial. Dès fois ça prend, l'esprit vagabonde et je pense trop* ». La tâche du veilleur est éprouvante. Alors qu'il se retrouve seul la nuit, comment faire face aux résidents ? Résister à la fatigue ou aux angoisses qui vont et viennent ?

Étonnamment, Rachid ne mâche pas ses mots. Il tient même des propos assez critiques vis-à-vis du Train de Nuit. Il trouve la nourriture du cuisinier « *parfois limite pour ne pas dire infecte* ». De plus, « *comment se fait-il que celui-ci s'absente pendant plusieurs semaines alors que le Train de Nuit va bientôt fermer et que la tension monte ?* ». Cela oblige les bénévoles et les résidents à prendre le relais. Pour lui, ce n'est pas normal. Il ajoute : « *tu as vu ? Tout à l'heure il y avait un résident aveugle. Le problème c'est qu'ici on n'a pas les moyens de le prendre en charge. Heureusement, il y a les résidents. Mais quand même, pour eux ça fait une galère de plus !* ». Selon Rachid, il faudrait davantage de moyens financiers. Il ne le dit qu'à demi-mot mais je comprends également qu'il n'est pas satisfait de sa paie. Il évoque « *un manque de*

reconnaissance ». Par ailleurs, il ne comprend pas le système du Train de Nuit : « *pourquoi ce sont toujours les mêmes résidents qui restent ? Il y en a d'autres dehors qui aimeraient bien avoir cette chance (...) Moi je propose une rotation. On les garde 7 jours, on les refuse 7 autres et ainsi de suite* ». Il pointe enfin un manque de coordination en interne mais aussi entre la structure et les partenaires. D'après lui, « *tout le monde veut faire à sa sauce et il n'y a pas assez de dialogue et d'échanges (...) jusqu'où ira-t-on comme cela ?* ».

Au cours de la discussion, Rachid décrit ses activités. Il inspecte de manière imprévue et récurrente les bungalows de repos. Rachid dit être ferme. Néanmoins, selon ses propres mots, « *il ne faut pas toujours être dans le règlement, sinon c'est tenable pour personne !* ». Pour cette raison, il laisse parfois la télé allumée le soir pour les résidents qui ne vont pas bien. De même, il lui arrive de fermer les yeux quand il découvre un résident fumant un joint dans un bungalow de repos. Malgré sa vigilance, il n'arrive pas à tenir la bonne distance. Parfois même, il se fait littéralement déborder : « *l'autre jour, j'étais avec un résident. Comme on s'entend bien, il met son bras autour de mon épaule. Et il serre un peu trop fort. J'ai dû tout de suite monter le ton pour qu'il lâche prise (...) un autre soir, je donne un morceau de pain à un résident qui avait faim. Quelques minutes après, les autres sont venus me demander et ça n'en finissait plus. Il y a des fois où ça devient pas possible !* ».

La discussion se termine à une heure du matin. Le veilleur est visiblement satisfait d'avoir parlé et de s'être comme libéré d'un poids. Malgré sa bonne volonté, il me donne l'impression d'être dépassé par les événements. Sinon comment expliquer le tableau surtout négatif qu'il dresse du Train de Nuit ? En même temps, comment ne pas le comprendre ? Il n'est pas issu du travail social, il n'a pas été formé pour être veilleur et il se retrouve considérablement exposé à ce poste.

Samedi 27 mars - la diversité des résidents

Depuis mes premiers pas jusqu'à ce jour, je reste frappé par la diversité des résidents. Il est probable que l'apparence en soit un bon révélateur. Certains résidents sont éloignés

de la figure du clochard. Ils prennent le temps de se laver, nettoient leurs vêtements, en récupèrent d'autres voire même en achètent, quand ils en ont les moyens. Ce faisant, ils ressemblent à tout un chacun. Au quotidien, cela produit parfois des malentendus. Il arrive que les résidents ou les intervenants se méprennent et n'identifient pas leur interlocuteur. Comme d'autres bénévoles, on m'a déjà pris pour un résident. A l'inverse, des résidents ont été à plusieurs occasions confondus avec des bénévoles. Ces malentendus ne sont pas étonnants. D'une part, il est difficile de connaître tout le monde au Train de Nuit. D'autre part, les bénévoles et les résidents peuvent se ressembler physiquement. Mais aussi ils peuvent agir pareillement en accueillant ou en s'occupant de la préparation des repas.

Néanmoins, les résidents ne sont pas strictement dans l'abandon ou dans le maintien de soi. Ils peuvent osciller de l'un à l'autre. C'est ce que je constate une fois encore avec Bernard. Tout allait bien, il y a quelques jours. Aujourd'hui, il n'en va pas de même. Il sent l'alcool et n'est pas d'humeur à échanger. J'observe des taches sur ses vêtements, sa chemise est débraillée, ses cheveux sont sales. Lors d'une discussion, un bénévole prétend que les demandeurs d'asile n'ont pas les mêmes problèmes que les SDF : *« ils sont là pour leurs papiers, ils attendent une réponse de l'administration. Ils ne sont pas dans une problématique psychosociale comme les SDF »*. Je fais remarquer qu'aujourd'hui j'ai croisé avant d'arriver au Train de Nuit plusieurs résidents, tous demandeurs d'asile. Un premier était à la gare de Perrache. Logé dans un renforcement, il dormait à même le sol. Deux autres étaient devant un supermarché. Ils faisaient la manche tout en buvant de l'alcool. Le veilleur ajoute : *« parmi les demandeurs d'asile, il y en a qui ont des vécus traumatisants dans leurs pays d'origine. Ici ils se clochardisent. A force d'attendre leurs papiers, ils tournent. Ils vont de structure en structure. Puis, petit à petit, ils se laissent aller. Ils se mettent à boire et à faire la manche (...) c'est la descente »*.

La diversité des résidents se donne aussi à voir d'une autre manière. A force de fréquenter les lieux, j'arrive à distinguer différents types d'engagement. Même si la catégorie de « résident » tend à remplacer celle de « passager », cette dernière conserve une certaine actualité. Une partie des résidents sont avant tout des passagers. Ils ne sont

là que pour quelques jours. Ils s'investissent peu ou pas dans les lieux. Néanmoins, il y a « résident » et « résident ». Tous ceux qui demeurent un tant soit peu au Train de Nuit ne s'y impliquent pas forcément. Par exemple, ils peuvent ne pas faire le ménage dans leur bungalow, ne pas débarrasser leurs couverts à table. Ils peuvent aussi s'acquitter de leurs obligations et en rester là. D'autres vont plus loin en accueillant et en aidant. C'est le cas de William, d'Ibrahim ou de Bernard. Pour les distinguer des autres, une nouvelle catégorie a été créée à l'initiative des intervenants. Ils font partie du « *groupe de participation* ».

Dimanche 28 mars - quitter le Train de Nuit pour aller où ?

Profitant du radoucissement de la température et d'un grand soleil, nous sortons des chaises et des tables du bungalow d'accueil, nous installons des jeux et un buffet préparé par un résident et des bénévoles. « *Cela donne un petit air de fête* », dit un bénévole. Pourtant, cela ne suffit pas. A l'évidence, les tensions demeurent. Assis à une table, Bernard dit à un demandeur d'asile : « *je suis chez moi ici, alors pas la peine de la ramener !* ». Pendant que nous buvons un café, il m'explique qu'il ne supporte plus Rachid. Il privilégierait ceux qui comme lui sont issus de l'immigration maghrébine. Pour Bernard, c'est tout simplement « *injuste* ».

Un peu plus tard, je discute avec deux résidents. Un premier m'explique qu'« *ici c'est un peu comme une prison. Sauf qu'on y entre de notre plein gré. Enfin si on veut. Parce que de toute manière si on n'est pas ici, on dort où ? (...) le Train de Nuit, c'est austère. Il y a le règlement et on est entassé. Mais bon c'est mieux que rien !* ». Le deuxième, William, qui est à côté dit que « *cela n'est pas faux* ». Pour lui, c'est une bonne raison de quitter le Train de Nuit. Mais pour aller où ? Il nous apprend alors avec satisfaction qu'il vient d'obtenir une place à la villa Mercedes⁹⁷. Je lis sur le visage du premier un certain contentement ainsi que de l'amertume. Dans peu de temps, le Train de Nuit va fermer et il n'a toujours pas de nouvelles concernant sa demande d'asile. Que va-t-il devenir ? Où dormira-t-il dans quelques jours ?

⁹⁷ Une maison relais gérée par Habitat et Humanisme.

Jeudi 1^{er} avril - sécurité renforcée

Récemment, un résident en colère s'en est pris physiquement à Jean-Christian. Il a été exclu. Il revient aujourd'hui et demande à Rachid s'il peut dormir là ce soir. Ce dernier refuse. Le résident réplique que « *ce n'est pas grave. On réglerá nos comptes dehors. Tu riras moins quand je t'attraperai !* ». Ces menaces inquiètent sérieusement le veilleur. D'après lui, il faut d'autant plus les prendre au sérieux que cette personne est « *perturbée mentalement* ». La violence ne laisse pas indifférent et j'observe quelques changements. Sur la main courante, un veilleur a écrit : « *je suis sûr qu'il ne faut plus s'attarder sur les résidents, mais qu'il faut plutôt prendre des mesures disciplinaires. Cela nous permettra d'avoir une meilleure autorité car maintenant les situations deviennent de plus en plus conflictuelles* ». J'échange avec Rachid à ce propos. Il prétend que le Train de Nuit devient « *un centre aéré. Il faut contrôler fermement les entrées. Pourquoi ne pas mettre des fils de fer barbelés ?* ». Il est clair que la fermeture à venir joue un rôle dans ces réactions. Plusieurs résidents me rappellent d'ailleurs que le compte à rebours à commencer. D'après l'un d'eux, « *on en est à J moins 11 maintenant !* ».

Mercredi 7 avril - J moins 5

Le cuisinier est de retour, les derniers jours devraient être facilités. Alors que je suis dans la réserve en train de ranger et de discuter avec un autre bénévole, le cuisinier arrive et nous demande de manière un peu agressive de l'aide. Je réalise à ce moment, en sentant malgré moi son haleine, qu'il est alcoolisé. Mon collègue bénévole m'apprend que c'est n'est pas la première fois. Il serait régulièrement dans cet état. Il ajoute, sans m'en dire plus, que de la nourriture disparaît de la réserve ces temps-ci. De son point de vue, le cuisinier est apparemment suspect. Ce que confirme un résident souvent présent en cuisine : « *tu crois qu'il met quoi dans son sac à dos tous les jours le cuistot ? Sa toque et son tablier ?* ». Il ajoute : « *mais tu ne sais pas tout ! Il n'y a pas que lui. Je connais des résidents qui avec l'autorisation d'une bénévole bien connue se servent largement. Ce n'est pas juste !* ». Il me donne les noms de quelques résidents faisant tous partie du groupe de participation.

Par chance, je vais avoir l'occasion de vérifier cela par moi-même. Un résident, effectivement membre du groupe de participation, me demande de le suivre. Nous nous dirigeons vers le bungalow qui sert de réserve. Il me dit : « *tu vas voir, je vais te montrer un truc !* ». Il se glisse discrètement sur le côté du bungalow, se place à proximité de la fenêtre, jette un œil à droite et à gauche, puis ouvre un peu la fenêtre, passe son bras et attrape tout ce qu'il peut. Il ressort avec des gâteaux, deux ou trois yaourts et un jus de fruit. Il cache le tout dans son blouson en concluant : « *et le tour est joué !* ». Il me raconte qu'avec un autre résident, également membre du groupe de participation, ils viennent assez régulièrement se servir dans la réserve. Comme ils partagent le même bungalow, il prétend avec humour que « *la vraie réserve, elle est chez-nous !* ». Je constate que les langues se délient facilement aujourd'hui. Est-ce dû aux liens établis avec les résidents ? Est-ce parce que le compte à rebours a commencé et que bientôt certains secrets n'auront guère d'importance ?

Le décalage entre l'image publique de ces résidents et celle secrète tout juste découverte est intrigant. Habituellement, non seulement ils respectent le règlement, mais en plus ils peuvent eux-mêmes le faire respecter auprès des autres résidents. Par ailleurs, ils sont polis, chaleureux. Quotidiennement ils aident. Cela me rappelle ce résident qui un jour accepte de manger du porc, un autre refuse rappelant qu'il est musulman. Comme il me l'avait dit lui-même assez fièrement : « *quand je mange de la viande, je suis Albert. Quand je mange des œufs, je suis Mohammed !* ». Ce résident dispose d'un répertoire de rôles. Il puise dans celui-ci un rôle à caractère privé, peu utilisé voire laissé à l'abandon. Toutefois, comme il demeure assez crédible, il oblige l'institution à revoir ses pratiques. De l'extérieur, cela peut apparaître comme une bien mince victoire pour ce résident. On aurait tort de la négliger car elle se déroule dans un milieu sous tension où les occasions à saisir pour s'affirmer face à l'institution ne sont pas forcément nombreuses.

Dans le bungalow d'accueil, les langues se délient également pour exprimer des inquiétudes et des désaccords. Bernard, s'interroge sur son devenir : « *plus que cinq jours. J'ai fait des demandes dans plusieurs foyers. Pour l'instant, pas de réponse. Qu'est-ce je vais bien pouvoir faire ? Pas de question de me retrouver à la rue et le*

*Père Chevrier*⁹⁸ *ça me dit rien !* ». Un autre est du même avis. Il craint la rue, l'insécurité et dénonce l'arbitraire du Plan Froid : « *pourquoi ça ferme ce jour et pas un autre ? Pourquoi ne pas attendre qu'on ait au moins tous des solutions ? Qu'est-ce qu'on va faire nous ?* ». William ajoute énervé : « *c'est un pays de merde ici ! Pourquoi il y a de la place pour moi et pas pour les autres ? Il y a en a qui attendent depuis un an ou deux* ».

Dimanche 11 avril - J moins 2

Le jour J approche à grands pas. Tous les acteurs du Train de Nuit ont en tête la fermeture. Nasser a une solution. Il va apparemment se lancer dans le squat. Il compte en ouvrir un dans un bâtiment, près d'une église, dans le centre de Lyon : « *même si il y a beaucoup de ménage à faire, cela vaut le coup. Je pourrai enfin avoir une chambre à moi !* ». D'après un veilleur, les résidents, pour des raisons évidentes, paraissent extrêmement sensibles : « *certains démarrent au quart de tour et faut faire attention !* ». Devant moi, Rabat critique vivement les bénévoles qui d'après lui ne sont pas attentifs aux résidents les plus en difficultés ou ces autres qui arrivent en grosse voiture pour montrer leur supériorité vis-à-vis des résidents. Il annonce qu'il ne supporte plus tout cela et décide de « *ne pas partir mardi* ». Il invite d'autres à le suivre dans ce qu'il nomme « *une guerre* ». La rumeur ne tarde pas à faire le tour du Train de Nuit. Elle inquiète. Et si les résidents ne portaient pas, que se passerait-il ?

Mardi 12 avril - Jour J : la guerre de Troie n'a pas eu lieu

En temps normal, j'arrive sur le site en fin de journée. Mais aujourd'hui est un jour différent. Il n'y aura tout simplement pas de fin de journée au Train de Nuit. La fermeture est programmée pour ce matin. En franchissant l'enceinte à 7H30, je suis immédiatement questionné par un résident : « *t'es venu donner un coup de main pour nous sortir ?* ». D'emblée le ton est donné. Je réponds par la négative en ajoutant que cela n'est pas mon affaire. Un doute me traverse néanmoins. On m'a demandé de venir

⁹⁸ Un grand foyer lyonnais.

pour le rangement. Et si j'étais également un intervenant de plus susceptible de peser dans un rapport de force contre les résidents ?

Je me rends dans le réfectoire où les résidents déjeunent. Quelques uns discutent vivement et interpellent le veilleur sur leur situation : « *ce n'est pas normal que le Train de Nuit ferme ! Qu'est-ce qu'on va faire ? Et vous pouvez rien pour nous ?* ». Embarrassé, ce dernier répond : « *c'est pas notre faute ! Les responsables, ce sont les politiques ! C'est eux qui ferment, pas nous !* ». On comprend le point de vue du veilleur. On comprend aussi qu'il ne peut pas satisfaire les résidents. Qu'en est-il de la solidarité ? Quel engagement de la part des intervenants ? Cependant, tous les résidents n'ont pas le même avis sur ces questions. Nasser me confie qu'il ne faut pas protester et s'en prendre aux bénévoles ou aux veilleurs. De son point de vue, « *ils n'y sont pour rien là dedans !* ». En outre, il pense que « *tout cela n'a aucune utilité. Le mieux est de se tenir tranquille* ». Malgré l'imminence de la fermeture, les résidents évoquent néanmoins « *un dernier espoir* ». Il n'est pas impossible que le directeur d'Habitat et Humanisme appelle et prolonge quelque peu l'existence du Train de Nuit. Ainsi que je le pensais, le coup de fil attendu relève d'une rumeur et ne viendra pas.

Après le petit déjeuner, la plupart des résidents prennent leurs affaires et partent définitivement sans mot dire. D'autres restent. Il y a parmi eux un petit groupe rassemblé autour de Rabat et, dit-on, décidé à ne pas s'en aller, quitte à entrer en conflit. Connaissant la situation, Jean-Christian décide de s'occuper personnellement de ces résidents. Pour lui, « *tout doit se passer au mieux et dans le calme !* ». C'est pourquoi, il discute en tête à tête avec chacun des résidents. Une cinquantaine de minutes après, il ressort de ces discussions manifestement soulagé. Le petit groupe a abandonné son projet. Il me résume la stratégie appliquée : « *diviser pour mieux régner* ». Puis il conclut : « *la guerre de Troie n'a pas eu lieu !* ». Sa perspective est étroitement liée à sa place de directeur du Train de Nuit et de salarié d'Habitat et Humanisme. Il n'empêche, il participe à une logique (celle du plan froid) contre laquelle Main dans la Main, où il a travaillé, s'élevait vivement. Au-delà d'un certain effet dramaturgique, la référence à la guerre de Troie est révélatrice. Elle oppose les intervenants aux résidents. Les premiers

sont comme chez eux alors que les seconds sont des étrangers hostiles. Ils doivent défendre la place face à des « ennemis de l'intérieur ».

A 10H39, les conflits sont apaisés. Il reste toutefois pas mal de travail à faire. Il faut sortir des bungalows les lits, les tables et les chaises. Il faut entièrement les débarrasser et les nettoyer. Des résidents sont restés pour aider. Ibrahim fait partie de ceux-là. En temps normal, il travaille dans le bâtiment. Exceptionnellement, il a pris sa matinée. Il veut aider les intervenants ainsi que les résidents. Il salue ceux qui partent, souhaite « *bonne chance* », offre même « *une clope pour la route* » alors que normalement ce bien ne se distribue pas ou alors de manière assez sélective. De mon côté, je note que certains résidents sont âgés, malades ou trop chargés. Je décide de les aider et je joue volontiers le rôle de « taxi de service ». J'accompagne des résidents dans des structures d'hébergement, à la gare ou chez des proches.

Vers 12H30, je retourne au Train de Nuit, juste avant que les lieux ne soient fermés. Je déjeune avec les personnes restantes. Nous en profitons pour faire le point sur la situation des résidents. Apparemment, seulement quelques uns sont sans solution. Je regagne enfin mon domicile, un peu fatigué. Il faut dire que la matinée a été chargée. De plus, j'ai l'impression de m'être fait absorber par le Train de Nuit ces derniers jours. Je réalise aussi clairement qu'il n'y a plus de Train de Nuit, plus de bungalows et plus de résidents. Je repense à ces mots prononcés récemment par l'un d'eux : « *c'est bizarre quand même. Le Train de Nuit va disparaître sans laisser de traces !* ». Comment comprendre cette remarque ? Quels sont les effets de cette disparition pour les résidents ?

Chapitre 7 - Le Patio : les aléas de la retraite et du maintien de soi dans une maison bourgeoise

Mercredi 30 septembre - des points de vue contrastés : une maison critiquée ou appréciée

J'ai été invité par François, le directeur, à partager un repas avec les résidents. J'arrive à midi et je croise deux résidentes, Élisabeth et Sylvie, qui sont sur la terrasse. Elles fument et discutent. On peut dire que le duo ne passe pas inaperçu. D'apparence, Élisabeth est assez sombre. Elle est habillée tout en noir. Ses cheveux sont de la même couleur. Le maquillage autour de ses yeux et sur sa bouche est fortement appliqué. A certains endroits, il dépasse même. Il lui manque quelques dents. Je note, sur un de ses doigts, une trace de brûlure fortement incrustée dans la peau et résultant peut-être de sa forte consommation de tabac. Sylvie, elle, est petite et corpulente. Elle éprouve de légères difficultés à se déplacer du fait de son poids. Sylvie a un style et une personnalité bien différents d'Élisabeth. On pourrait même dire inverses. Elle a les cheveux colorés en blond platine. Plutôt expansive, elle discute, plaisante et parfois rit aux éclats.

Après de rapides salutations, nous parlons de la pluie et du beau temps. La conversation revient rapidement sur le Patio. En quelques mots, il n'y aurait pas grand-chose de positif. Tout d'abord, certains résidents ne conviennent pas. Pour Élisabeth, « *ce qu'il nous faudrait, c'est des hommes bien et pas des alcooliques !* ». Ensuite, les professionnels sont trop dans la surveillance et le contrôle. Sylvie explique que « *les éducatrices elles se croient tout permis. Elles ouvrent mon courrier (...) Elles rentrent dans les chambres pour voir s'il y a de l'alcool (...) Quand on revient des courses, elles regardent ce qu'on a dans les sacs. On n'est pas des gamins !* ». L'environnement pose apparemment autant de problèmes. Pour Élisabeth, « *on est des femmes. On a besoin de commerces et de boutiques. Au village, il n'y a rien !* ». Et le centre de Lyon est trop distant. Les deux résidentes reconnaissent cependant quelques qualités au bâti : « *les*

intérieurs sont mignons ». Ou encore : « *le cadre est joli. On est dans un parc. A ce niveau là, on est privilégié quand même !* ». Je suis surpris par ces réactions. Sans doute parce que je suis quasiment un étranger, ces résidentes m'ont tenu un discours assez critique vis-à-vis du Patio. On peut penser ici que la plainte est une ressource. Se plaindre, c'est ne pas se résigner, sortir du silence et agir. Par ailleurs, se plaindre d'autres résidents à l'enquêteur revient certainement à se différencier des premiers et à se rapprocher du second. Pour le dire autrement, c'est une tentative pour regagner un peu d'une normalité mise à mal.

Nous passons ensuite à table. Tout le monde a l'air d'être présent. Assez rapidement, l'ambiance se tend. Un des résidents est éméché. En l'occurrence, il s'agit de Jean-Claude prénommé par certains « *Papi* ». Il s'énerve contre Olivier qui est typé « maghrébin ». Il l'insulte de « *sale arabe* ». Le résident offensé ne réagit pas. Éliane, auxiliaire de vie, intervient. Elle tente de recadrer le résident et lui demande de se calmer. Il refuse et prétend tout simplement qu'elle n'est qu'une « *pauvre conne* ». Puis, il se lève et quitte le salon pour se diriger vers la sortie. Le directeur le rejoint, le saisit par le bras et lui dit quelques mots d'un ton assez ferme. Simultanément, les résidents livrent leurs commentaires. Selon un premier : « *on ne fait pas ça devant un invité, c'est gênant. Ça m'a coupé l'appétit !* ». Un deuxième prétend « *qu'il va retourner au Père Chevrier⁹⁹, ça va lui faire du bien !* ». Plus compréhensif, un dernier pense que « *c'est sa manière à lui de se distinguer !* ».

Une fois l'ambiance apaisée, le directeur me présente aux résidents. Il expose les raisons de ma venue et demande : « *qui souhaite participer à l'enquête ?* ». L'un d'eux, Serge, répond quasiment tout de suite de manière affirmative. De prime abord, il a l'air d'être en quelque sorte un « bon résident ». A table, il fait passer les plats et propose de servir. Il sourit aux uns et aux autres. Il plaisante y compris à propos de lui-même. Il se déplace difficilement avec un déambulateur qu'il nomme « *sa voiture* ». Sa tenue est soignée. Il porte un jogging, une chemise et des baskets. Il a une barbe blanche et des cheveux mi-longs peignés. Sa montre est un peu tape à l'œil. Le bracelet est en simili cuir blanc, le cadran est assez gros, argenté et serti de brillants. A côté de moi à table,

⁹⁹ Un grand foyer lyonnais.

Éliane me souffle que Serge a beaucoup changé. Il y a peu de temps encore, il était parfois agressif, alcoolisé et ne se lavait pas toujours.

Après le repas, Serge et moi allons dans son logement. Sur le chemin qui y mène, il me dit avec détermination : « *je suis en train de m'en sortir et c'est pour cela que j'accepte l'entretien* ». C'est comme s'il avait besoin d'un témoin pour rapporter à d'autres son vécu et pour le soutenir dans le processus engagé. En entrant dans le logement de Serge, je découvre un lit et un petit bureau. A gauche, il y a un coin cuisine, à droite une petite étagère, une armoire et une table de chevet. Au fond de la pièce, je note une fenêtre laissant largement passer la lumière du jour et donnant sur le jardin.

Serge prend place sur son lit et moi à son bureau. Il m'explique qu'il a acquis des biens matériels depuis son installation : « *ici je suis arrivé, j'avais rien. J'ai acheté des vêtements. Maintenant mon armoire est pleine. Regarde mon pantalon. Ce n'est pas de la merde. C'est du Adidas !* ». Pour attester de la véracité de son propos, il ouvre son armoire. Je découvre en effet de nombreux vêtements et une bouteille d'alcool. Voyant que j'ai remarqué cette dernière, il ajoute que « *ce n'est rien car je bois juste un canon de temps en temps. En fait, ça fait trois jours que j'ai rien bu. J'essaie de m'arrêter mais ce n'est pas évident. Le corps est pris* ». Puis, Serge me montre fièrement, posés sur son bureau, la télé achetée (un écran plat) ainsi qu'un lecteur DVD. Il se lève et se dirige vers une petite étagère sur laquelle sont disposés une vingtaine de DVD. Il y a notamment des polars et des westerns. Serge les a quasiment tous achetés au buraliste du coin. Assez régulièrement, il va y faire un tour pour y dénicher quelques nouveautés. Il dit aimer le cinéma depuis toujours. Petit, il avait l'habitude d'aller voir des films avec sa mère au Palace.

Serge me raconte ensuite son parcours. Il évoque différents épisodes et détaille sa vie à la rue et sur la route longue tout de même d'une vingtaine d'années. Serge se définit comme un « *routard* ». Il a beaucoup marché. Il est allé dans de nombreuses villes. Cependant, Serge n'en ressort pas indemne. Physiquement, il est fragilisé. Plusieurs signes assez étonnants indiquent que sa mémoire a été affectée. Il ne sait plus si j'étais

là avec lui à midi. Il me parle d'un CHRS dans lequel il m'a vu deux ans auparavant et que je ne connais pas. Enfin, il est dans l'impossibilité de dater les événements dans son parcours. A une exception près : l'année 1982 durant laquelle il rompt avec sa compagne et part sur la route.

Serge considère qu'il n'est plus le même qu'avant. Désormais, il a un toit qu'il définit comme étant un « *chez-soi* » ou une « *maison* ». Serge apprécie le Patio. Il a « *de quoi dormir* » et « *c'est propre* ». Ce qui démontre, pour lui, qu'il n'est plus un clochard. Point essentiel, il a des relations sociales qui lui permettent de « *reprendre la société (...)* Avec tous les autres, ça se passe très bien. Ils sont gentils. Avec les professionnels, cela va aussi ». De plus, Serge a « *son petit village qui est à côté* ». Il y retire de l'argent. Il y fait ses courses. Il dit aussi à ces occasions toute l'importance de saluer et d'être salué comme tout un chacun. Pour autant, Serge ne « *s'en est pas encore sorti* ». L'action se déroule bien dans le temps présent. Il « *s'en sort* ». La nuance est importante. Le processus est engagé mais rien ne dit qu'il aboutira. Plus d'un an et demi après son arrivée au Patio, Serge est loin d'avoir tiré un trait sur ses vingt ans de rue et de route. A certains moments, il dit vouloir rester au Patio. A d'autres, il se définit comme un « *routard* » et non pas comme un « *sédentaire* ». Il a « *du mal à résister à l'appel de la route* ». A la fin de l'entretien, Serge précise qu'il reste disponible si j'ai besoin de lui. Il exprime sa satisfaction : « *ça fait du bien de parler. J'en ai vraiment besoin. Ça m'aide à aller mieux* ». Il ajoute que je lui rappelle Steve, cet éducateur qui a compté pour lui et qui l'a aidé.

Mercredi 7 octobre - « *c'est fleuri et puis ça fait luxe ici !* »

Le Patio est situé dans une petite commune plutôt aisée, à mi-chemin entre la ville de Lyon et la campagne. Il s'agit en fait d'une vieille bâtisse bourgeoise qui a été restaurée et qui est, pour ainsi dire, comme neuve. A l'extérieur, je note une terrasse, un petit barbecue, un parc dans lequel il est possible de se promener, de s'arrêter sur un banc ou même de visiter des animaux (des chèvres dans un enclos). Les arbres sont taillés et des fleurs poussent en nombre un peu partout.

A l'intérieur, tout est ordonné et propre. L'équipement (électroménagers, meubles) est neuf ou récupéré et en bon état. A l'entrée, le bureau des professionnels est vitré sur un côté. De fait, ils voient les résidents qui entrent et sortent du Patio. Réciproquement, ils sont vus par eux. La cuisine est fermée. Elle dispose cependant d'une petite ouverture sur la salle à manger. Elle est plutôt bien conçue. Elle comporte des zones distinctes pour laver ou cuire les aliments. Ce faisant, plusieurs résidents peuvent l'utiliser simultanément sans se gêner. La salle à manger et le salon sont centraux. Les résidents y passent pour entrer et sortir du foyer, pour aller à la cuisine ou dans le bureau des professionnels. La salle à manger et le salon sont assez grands. Ils mesurent à peu près 50 m². Grâce à une fenêtre et à une grande baie vitrée, ils sont lumineux.

Ainsi que l'explique le projet de l'établissement, ces conditions doivent favoriser la vie commune. Celui-ci part en effet du constat que les espaces collectifs dans d'autres structures d'hébergement sont peu mis en valeur et sont sous utilisés. Les pièces sont sombres, excentrées, mal aménagées. Ce qui provoque un repli des résidents dans leur chambre ou dans des zones inadaptées mais mieux placées (zones de passage). D'autres éléments paraissent renforcer la vie commune au Patio. Effectivement, il se dégage du salon et de la salle à manger une certaine convivialité. Le salon comprend notamment une cheminée qui fonctionne en hiver, deux petits canapés et deux fauteuils confortables tournés vers la télévision, une petite table basse sur laquelle reposent la télécommande et le programme de la télévision. La salle à manger est composée d'une grande table permettant à chacun de s'installer et d'un coin pour les jeux. Les murs du salon et de la salle à manger ont été décorés avec attention. On y voit, comme pour créer une mémoire collective, des cartes postales envoyées par des proches partis en vacances, un panneau indiquant les noms et les dates d'anniversaires des résidents ainsi que des professionnels. Il y a aussi des photos. Une première montre le directeur en train de cuisiner. Sur une seconde, Serge est dans le bureau des professionnels. Il regarde de manière expressive l'objectif. Sur une troisième, Papi pousse un résident en fauteuil roulant et les deux rient de bon cœur.

Vers 15H00, j'entends du bruit provenant des espaces privés. Une porte s'ouvre et se referme. C'est celle d'Albin. Il se dirige vers les parties communes. En entrant, il

demande : « *il y a du café ?* ». Albin a une allure plutôt sympathique. Ses cheveux sont en bataille, le verre de ses lunettes grossit ses yeux. Il porte un bas de jogging, une petite veste polaire et, à ses pieds, une paire de charentaises. Albin marche d'un pas lent, le dos légèrement voûté. En m'apercevant, il me salue : « *tiens voilà le journaliste ! Bonjour ! Comment allez-vous ? (...) Moi je suis crevé !* ». Il va se servir un café, m'en propose un et s'assied à la table de la salle à manger, non loin de moi. Nous sommes ensuite rejoints par Olivier et Serge. Le premier me demande : « *vous êtes là pour le sondage ?* ». Loin de m'avoir oublié, le second me retrouve avec plaisir et lance : « *tiens, voilà mon éducateur !* ». Je suis donc tour à tour journaliste, sondeur et éducateur ! La dernière catégorisation est celle qui me trouble le plus. Comment est-elle possible ? Il y a-t-il confusion ? Serge me prend-il vraiment pour son éducateur ? En tous cas, cela donne à penser que pour lui nous avons noué une relation particulière qu'il espère peut-être maintenir et poursuivre.

La conversation démarre assez facilement avec les trois résidents. Nous parlons des nouvelles sportives, de la cueillette des champignons qui, en cette saison, est de circonstance ou, encore, de l'actualité locale à travers une explosion dans un dépôt de bus lyonnais. Nous discutons ensuite du Patio. De l'avis de tous, le bâti est de qualité. Rien d'étonnant à ce qu'Olivier se souvienne bien de sa première visite et de sa « *première impression qui était très bonne* ». Comme il aime la nature, il a « *trouvé que le petit parc était agréable (...) le village a un côté sympa. C'est fleuri (...) et puis ça fait luxe ici !* ». Pour Olivier, le Patio est une opportunité de se retrouver loin de la ville, de son agitation, de ses bruits et de son air pollué.

J'apprends également qu'il y a du neuf au Patio. Une nouvelle résidente, Carmen, vient d'arriver. Apparemment tout ne se passe pas au mieux avec elle. Preuve d'une certaine familiarité, Serge la surnomme déjà « *tête à claques* ». Olivier ajoute « *qu'elle fait la manche dans le village* ». « *Et nous on a honte !* », réplique Serge. En somme, le comportement d'un résident jette l'opprobre sur les autres et stigmatise. Cela ne peut-être que problématique pour un résident comme Serge qui tente de s'en sortir et qui craint que l'étiquette du clochard continue de lui coller à la peau.

Mercredi 14 octobre - au-delà des apparences

Il est 16H00 au Patio. Je retrouve Serge et Papi dans le salon qui regardent tranquillement la télévision. D'autres résidents sont sur la terrasse. Ils fument et discutent. Parmi eux, Sylvie, Élisabeth, Albin, la fameuse Carmen et un autre résident nommé Jean-Claude. Carmen est petite et ronde. Pour cette raison, Albin, un peu moqueur, la compare à un « *petit pot à tabac* ». Carmen a quelques difficultés d'élocution. Quand elle parle, je dois faire des efforts pour la comprendre. Quant à Jean-Claude, il a d'autres problèmes car il est en fauteuil roulant.

En voyant les résidents les uns à côté des autres, je suis assez frappé. Ils correspondent à l'image que l'on peut se faire du public ciblé par le dispositif¹⁰⁰. Ils sont marqués physiquement. Ils ont des dents en moins, des cicatrices visibles (scarifications) et, souvent, des difficultés à se déplacer. Enfin, plusieurs résidents paraissent plus âgés qu'ils ne le sont réellement. Spontanément, je leur donne 65 ou 70 ans alors qu'ils ont bien souvent entre 50 et 60 ans. C'est comme s'ils avaient vieilli prématurément. Ce qui ne serait pas étonnant au vu de leur parcours. Pendant de nombreuses années, ils ont enduré des épreuves dans la rue, les foyers ou bien encore les hôpitaux psychiatriques.

Après quelques instants passés sur la terrasse, je retourne dans le salon. Serge arrête cette fois de regarder la télévision pour venir vers moi. Il me donne des nouvelles. Signe d'ouverture, il m'en demande aussi. Puis, je lui prête, comme promis, quelques DVD amenés, surtout des polars et des westerns, conformément à ses goûts. Serge apprécie visiblement le geste. Poliment, il dit ne pas être « *contre l'idée que j'en amène d'autres. Ça divertit et ça passe le temps. C'est bien !* ». Vu que Serge ne peut se déplacer sans son déambulateur et qu'il a quelques courses à faire au village, je l'accompagne en automobile. Nous allons à la poste où il retire de l'argent, puis au bureau de tabac. Il préfère m'attendre dans la voiture. Confiant, il me tend un billet de vingt euros et me demande d'acheter un paquet de cigarettes. Quand je reviens, je lui rends la monnaie qu'il range dans sa poche.

¹⁰⁰ Des hommes et des femmes de plus de cinquante ans ayant connu des épisodes d'errance et présentant des fragilités psychologiques et/ou physiologiques.

De retour au Patio, nous sommes questionnés par Sylvie qui, en plaisantant, prend un air supérieur : « *alors en promenade ? Vous étiez où ?* ». Elle me demande ensuite de la suivre sur la terrasse. Elle veut que nous discutons. Dans un premier temps, elle se plaint de sa sœur. Hier, elle était chez cette dernière. En arrivant l'après-midi, elle a constaté que « *ma frangine était bourrée. Elle tenait plus debout. Elle était couchée sur le canapé* ». Aussi, elle a dû s'occuper d'elle. Durant la nuit, elle l'a même veillée. Du coup, Sylvie est épuisée. Dans un deuxième temps, elle s'en prend aux résidents qui ont les mêmes défauts que sa sœur. Elle cite Serge et Papi qui « *déconnent. Ils planquent de l'alcool dans le Patio. Le week-end dernier, ils se sont bourrés la gueule au pastis. Ça ne va pas du tout !* ». Serge et Papi forment un duo un peu particulier. Au Patio ils sont « *ceux qui ont le plus un profil SDF* », selon Hélène, auxiliaire de vie. Par là, il faut entendre qu'ils ont davantage tendance que les autres résidents à délaissé leur apparence et à être portés sur la boisson. Papi se distingue néanmoins de Serge. Ce dernier essaie d'arrêter l'alcool. Lui est dans une logique bien différente. La question ne se pose même pas. Il est décrit comme étant le plus alcoolisé des deux hommes. Et c'est sans doute lui qui pousse à la consommation.

Pour Papi, l'alcool paraît tout simplement indispensable. Comme s'il renversait le stigmate et faisait d'une faiblesse une force, l'alcool devient une ressource. C'est pourquoi il ne s'en cache pas mais il en parle ouvertement. A table, il prétend fièrement ne pas boire de jus d'orange ou de café mais un « *canon* ». Au fil de la journée, il ne cesse de sortir à l'extérieur du Patio. Il y cache ses bouteilles ou il va en acheter au petit casino du village. Papi précise régulièrement qu'il vient ou qu'il va « *boire un canon* ». Lors d'une discussion, il m'explique que l'alcool lui permet de tenir et soulage ses jambes qui lui font mal. Il l'aide aussi à s'affirmer. En cachant, transportant et consommant de l'alcool à proximité des professionnels, il a l'impression de gagner à ce qu'il nomme « *le jeu du chat et de la souris* ».

On pourrait penser que Papi est en marge au Patio. En réalité, cela n'est pas tout à fait le cas. Les autres résidents ne sont pas forcément dans la distance ou, pire, le rejet. Plusieurs le nomment de manière affectueuse « *Papi* ». Une résidente dit « *qu'il faut apprendre à le connaître et qu'au fond il est quelqu'un de gentil !* ». Même Olivier qui

de temps à autre se fait injurier, n'imagine pas qu'il soit exclu du Patio. Plus tard, je constate que Sylvie joue avec Papi à des jeux de société (dominos et petits chevaux). Les deux prennent vraisemblablement du bon temps. Sylvie triche et fait tout pour gagner. Loin d'être un mauvais perdant, Papi s'amuse de la situation. Et ce d'autant plus qu'il a bien remarqué les manœuvres pas vraiment discrètes de Sylvie.

Mercredi 21 octobre - Sylvie, la maîtresse de maison

Aujourd'hui, j'ai un rendez-vous avec Sylvie qui a accepté sans problème un entretien. Je viens donc, comme convenu, au Patio en début d'après-midi. Je tape à sa porte. Elle l'entrouvre et me salue. Visiblement elle sort tout juste d'une sieste comme les autres résidents en font habituellement après le repas. Elle me dit d'attendre sur le palier. Sylvie va se changer dans la salle d'eau. Malgré une visibilité réduite, je note quelques éléments concernant son logement. Il paraît propre et rangé. Sylvie s'est impliquée dans son aménagement et sa décoration. Elle a acheté des meubles. Elle a un poste de télévision qui paraît récent. Elle a mis ses propres rideaux et plusieurs posters.

Au bout de deux minutes, elle revient. Attentive à son image, elle a abandonné son pyjama pour un survêtement et s'est recoiffée. Nous nous installons sur la terrasse. Après quelques mots sur le Patio, Sylvie parle du logement occupé antérieurement. Elle a vécu durant treize années dans un foyer Aralis situé à Villeurbanne¹⁰¹. Avant cela, elle a essayé le squat et a été hébergée par sa sœur. Comme Sylvie passe rapidement sur ces différentes périodes, j'essaie d'en savoir plus. Mais les relances ne fonctionnent pas. Sylvie ne fait que se répéter. Un malaise est perceptible. Pour essayer de le dissiper, je déplace le questionnement. Je lui demande si elle a toujours habité Lyon. Elle ne répond pas. Suite à un bref silence, elle m'explique qu'elle n'aime pas trop « se raconter ». Pour en finir avec l'entretien, elle invite un résident de passage à se joindre à nous. Après quelques minutes, elle nous laisse en disant qu'elle doit ranger la vaisselle qui vient tout juste d'être lavée.

¹⁰¹ Commune limitrophe de Lyon.

En définitive, j'apprends bien peu de choses sur Sylvie. Je me tourne alors vers sa référente, Agnès, auxiliaire de vie. En réalité, Agnès n'en sait guère plus que moi sur Sylvie. Elle prétend : « *avant Aralis, je ne sais pas (...) Et je ne sais pas non plus pourquoi elle a quitté Aralis. Ce que je sais, c'est qu'elle ne veut pas en parler !* ». Hélène pense que Sylvie parle peu de son passé car elle a vécu des faits traumatisants. Elle ajoute, sans certitudes, qu'au cours de sa vie d'adulte, Sylvie a été manipulée, abusée. Enfant, elle a été maltraitée dans sa famille et retirée de celle-ci par les services sociaux. C'est là où elle a rencontré sa « sœur » adoptive et non biologique avec qui elle est toujours en lien. Ces quelques informations éclairent le personnage de Sylvie. Elle donne l'impression de vouloir réparer d'anciennes blessures. C'est comme si après avoir perdu sa famille, elle tentait d'en refonder une au Patio. Pour cela, elle endosse un rôle féminin marqué fortement par le soin. Elle veille sur sa sœur et sur l'ensemble des résidents. Ainsi, en fin d'après-midi, elle se lance seule dans la préparation du repas du soir pour tous. Elle souhaite que j'aie parlé au directeur car Serge boit trop d'alcool et doit, en conséquence, être hospitalisé.

Sylvie a récemment élargi le cercle familial. Elle a acquis un animal de compagnie, un chat nommé de manière malicieuse « Félix ». Il a été adopté par les résidents. Ils l'appellent et jouent avec lui. Sa référente note avec plaisir qu'elle a « *le souci de son chat. Elle l'a fait vacciner. Elle le nourrit bien. Et elle veut lui acheter une corbeille* ». Au sein de cette « famille », Sylvie a une place particulière. Elle est en son centre. Les mots employés pour la désigner sont, de ce point de vue, révélateurs. Sans le faire exprès, alors que nous prenons le café à table, Serge, pourtant de dix ans son aîné, l'appelle « *maman* ». Il se reprend et s'excuse. Elle réplique : « *moi ça me dérange pas !* ». Un peu dans cette perspective, Éliane résume ainsi les relations entre Sylvie et les autres résidents : « *au Patio, il y a un groupe. Sylvie, elle est au centre. Elle est imposante. C'est un peu la maîtresse du groupe. Elle a de l'autorité. Elle dispense une certaine affection* ».

Sylvie serait un peu une « *maman* » ou la « *maîtresse du groupe* ». Outre les mots, le caractère central de Sylvie au Patio résonne y compris dans l'espace. Quand on passe de la salle à manger et du salon au couloir permettant l'accès aux logements des résidents,

on trouve en premier lieu la chambre de Sylvie. Elle est comme au centre du Patio. Elle est quasiment à l'articulation entre les parties collectives et privatives. Cela donne à penser qu'il est difficile de compter sans elle. Et c'est ce que je constate aujourd'hui : Éliane lui demande de l'accompagner faire des courses, Albin souhaite son aide pour lancer la lessive de ses vêtements.

Avant de quitter le Patio, je vais saluer François, le directeur. J'échange avec lui au sujet des difficultés rencontrées dans l'entretien avec Sylvie. J'explique avoir globalement peu d'informations, à l'image d'Agnès. Il ne semble pas étonné et affirme que « *le Patio, c'est ici et maintenant. On a pas besoin de tout savoir des personnes et de savoir si c'est vrai ou pas* ». Pour lui, c'est une manière de ne pas se laisser influencer et de répartir à zéro. Néanmoins, ajoute-t-il, « *je n'ai pas dit qu'on sait rien. On sait des choses. Simplement, on les apprend petit à petit* ». En somme, le Patio déplace les cadres conventionnels de l'action sociale. Tout d'abord, à l'inverse d'autres contextes, tout ne se joue pas dans le bureau. Bien d'autres scènes (cuisine, salon, etc...), sans doute moins contraintes, permettent aux professionnels de se former une idée des résidents au fil d'interactions quotidiennes. Ensuite, il n'y a pas l'obligation de « se raconter ». Il y a donc manifestement au Patio une volonté de préserver l'intimité des résidents et d'agir au mieux en évitant de s'encombrer de préjugés.

Vendredi 23 octobre - de la mémoire affectée à la mémoire retrouvée

Suite à une panne, je me retrouve sans automobile et je me rends pour la première fois au Patio en transports en commun. Je pars du centre de Lyon en métro. Je passe par plusieurs stations. J'emprunte un bus qui me dépose à une centaine de mètres de la structure. Au total, je mets approximativement quarante cinq minutes pour effectuer le trajet. Soit le temps de regarder le paysage qui défile, de bouquiner et de relire mes dernières notes de terrain. En entrant, j'aperçois Serge. Il me salue et vient immédiatement à ma rencontre. Serge est légèrement différent aujourd'hui. Ses cheveux sont un peu gras. Son regard a changé, sa voix aussi. Il a un peu de mal à parler. Je crois reconnaître l'odeur de l'alcool. Nous nous installons à la table du salon. Nous parlons tout d'abord de cinéma. Serge a apprécié les DVD amenés. Il a regardé à plusieurs

reprises « Il était une fois dans l'ouest ». Il aime le jeu de l'acteur principal (Charles Bronson) et la musique du film d'Ennio Morricone. Serge me parle ensuite de sa sœur. Il a repris contact avec elle depuis peu et il est visiblement ému. Il aimerait la revoir mais elle habite Paris. Elle ne peut se déplacer car à l'image de Serge elle est âgée et peu mobile.

Nous sommes rejoints à la table du salon par une résidente : Myriam. Elle a des mèches décolorées. Je relève sur son bras des tatouages et des scarifications. Myriam a une élocution un peu particulière. Elle parle vite et parfois, elle mange certains mots. Comme avec Carmen, je dois faire des efforts pour la comprendre. Myriam se montre tout d'abord méfiante. Elle me pose des questions : « *pour qui travaillez-vous ? (...) vous prenez des notes ?* ». Une fois rassurée, elle va se livrer alors que je ne lui ai rien demandé. Elle éprouve apparemment le besoin de parler. Myriam est une gitane qui a été élevée en caravane, dans « *un milieu dur et dominé par les hommes* ». Pour des raisons non dites, elle a fait un an de prison. Elle a habité avec un même compagnon durant plusieurs années. Comme ce dernier était violent, ils se sont séparés. Suite à quoi, elle a essayé plusieurs structures d'urgence, la rue et l'hébergement chez une amie. Il y a peu de temps, elle a fait un séjour en hôpital psychiatrique.

De ces quelques éléments délivrés un peu en vrac sur son parcours, Myriam retire un fil conducteur : l'alcool. Elle dit avoir bu toute sa vie. Ce n'est qu'en arrivant au Patio qu'elle a arrêté. D'ailleurs, au sens strict du terme, elle n'a pas arrêté mais modifié sa consommation. Elle boit désormais de manière occasionnelle et modérée. « *De temps en temps, je trinque et je prends un petit monaco !* », dit-elle. De même, elle apprécie les plats cuisinés avec un peu d'alcool. Pour elle, « *un bon coq au vin, c'est extra !* ». Depuis qu'elle gère sa consommation, Myriam a changé. Elle a retrouvé ses esprits et sa mémoire. A l'inverse de Papi qui, au cours d'un même après-midi, me dit bonjour et me sert la main à plusieurs reprises.

Mercredi 28 octobre - « joyeux anniversaire Albin ! »

La fois précédente, j'ai été invité à déjeuner par Serge et Sylvie. En arrivant, je découvre que nous fêtons les 60 ans d'Albin. Pour cette occasion, Sylvie a cuisiné pour tous un couscous et un gâteau d'anniversaire à la poire et au chocolat, comme Albin les aime. A table, elle fait le service et aussi l'animation. Papi demande une petite portion. Sylvie réplique sur le ton de la plaisanterie : « *et puis quoi encore ! Tu peux aller te faire foutre le vieux !* ». Jean-Claude se glisse dans l'échange : « *Sylvie, t'es pas sympa. Tu lui dis d'aller se faire foutre mais tu ne lui donnes pas l'adresse !* ». Myriam lance : « *oh ben lui alors ! Faut toujours qu'il fasse rigoler le monde !* ». A la fin du repas, Sylvie amène le gâteau sur lequel elle a disposé et allumé des bougies. En même temps, elle entonne un « *joyeux anniversaire* » en invitant les uns et les autres à la suivre. Albin découvre avec émotion le gâteau, souffle d'un coup ses bougies et reçoit les vœux de quelques uns dont François, le directeur, qui tenait à être présent pour l'occasion.

Vers 15H00, je revois Albin. Comme d'habitude, il se dit fatigué. Malgré les nuits et de longues siestes, il ne parvient pas à récupérer. Y parviendra-t-il seulement un jour ? C'est ce qu'il se demande. Il ne sait pas pourquoi il est dans cet état. A défaut d'explication satisfaisante, il a élaboré sa propre théorie. Albin se dit atteint d'une maladie particulière : la « *dormite* ». Il ne peut s'empêcher de dormir et d'avoir envie de dormir. D'ailleurs, que faire d'autre ? Albin donne l'impression de tourner en rond au Patio. La scène observée a un goût de « déjà vu ». Après sa sieste, Albin sort de sa chambre et fait un tour dans le salon pour prendre un café avec des gâteaux. A condition que le café soit prêt. Sinon il demande à un résident de s'en occuper ou alors il sollicite les professionnels. Albin paraît avoir besoin d'autrui pour de nombreuses choses quotidiennes. Il souhaite de l'aide pour la lessive ou pour se raser. Quand un de ses pairs évoque la possibilité de quitter le Patio, il réplique « *moi je ne peux pas me faire mes repas seul !* ». Assez souvent, il déambule dans le Patio en lançant « *je m'ennuie. Qu'est-ce qu'on fait ?* ». Par ailleurs, il semble qu'Albin sorte rarement du Patio. Ou alors il sollicite les professionnels pour l'accompagner.

Selon Hélène, la référente d'Albin, « *il n'a pas le même passé que les autres. Son parcours permet de mieux comprendre ses difficultés* ». Albin a en effet une particularité. Contrairement aux autres, il n'a jamais été sans domicile fixe. Il a toujours habité avec ses parents. Après leur décès, il y a quelques années, il s'est retrouvé seul. Moralement, son état s'est dégradé et l'intérieur du domicile familial a suivi. Grâce à l'intervention de la psychiatrie qui le connaissait de longue date, il a pu accéder au Patio. Pour Hélène, « *tout cela explique pourquoi il est si peu autonome et dynamique* ». Pour nuancer son portrait, elle ajoute « *qu'il ne faut pas le sous-estimer. Il est manipulateur. Il aime bien qu'on fasse à sa place !* ».

Lundi 2 novembre - réchauffer les relations dans les espaces collectifs

La salle à manger et le salon sont sans conteste des espaces importants au Patio. Ils sont localisés au centre de celui-ci et sont abondamment utilisés par les résidents. De ce point de vue, ils sont un peu à l'image du « foyer », le feu qui rassemble, réchauffe et rapproche. Les résidents s'arrêtent assez régulièrement dans la salle à manger et dans le salon. Vers 16H00, après leur sieste, ils s'attablent pour le goûter. Ce temps, comme les petits déjeuners ou les repas, permet aux résidents de se restaurer mais aussi de se retrouver de manière privilégiée puisqu'ils sont bien souvent tous présents. Ils peuvent prendre des nouvelles les uns des autres, discuter, plaisanter.

Certains restent dans les parties collectives au-delà de ces temps ritualisés. Ils poursuivent les discussions entamées, jouent à des jeux de société. De même, ils peuvent regarder la télévision, comme c'est le cas aujourd'hui. Toutefois, bien qu'elle soit fréquemment allumée, elle est globalement peu regardée. Quand c'est le cas, les résidents s'intéressent aux informations, à quelques jeux ou séries télévisées. Après les aventures de MacGyver, vient le tour de l'inspecteur Derrick. Loin d'être dociles, les résidents seraient parfois plutôt critiques envers la télévision et ses programmes. D'après Sylvie, « *il y en a marre. Ça fait des années qu'ils passent les mêmes conneries. Ils se sont endormis en régie ou quoi ?* ». Myriam donne son avis : « *MacGyver est un bel homme mais, quand même, ces aventures, je les connais par coeur !* ». Curieusement, l'épisode de Derrick porte sur un meurtre dans un hospice. On

y voit pêle-mêle un résident qui boit de l'alcool en cachette, d'autres qui ont l'air de comploter ou encore un directeur autoritaire. Serge ne manque pas d'établir quelques parallèles. Le résident qui boit lui rappelle évidemment Papi. Le directeur qui tout naturellement entre sans frapper dans les chambres et donne des ordres sur un ton dédaigneux est immédiatement critiqué : « *quel con celui-là ! Heureusement que ce n'est pas comme ça ici ! Sinon, je serais parti !* ». Les résidents peuvent aussi regarder la télévision en silence. Dans cette situation, la simple coprésence a son importance. Cela se vérifie avec Serge qui possède une télévision dans son logement et qui préfère parfois regarder celle du salon afin « *d'être avec les autres* ».

Vendredi 20 novembre - Élisabeth : installation au Patio, décompensation et dégradation de soi

J'arrive au Patio en début d'après-midi. Hélène est dans le bureau. Il n'y a personne dans le salon. Pour ne pas changer, la télé est allumée. C'est à se demander si elle est parfois éteinte. Peut-être joue-t-elle, pour les résidents, un peu le même rôle qu'une musique d'ambiance. On n'y prête pas vraiment attention. Pourtant, elle est là et modifie discrètement le rapport à l'espace. Elle le peuple et le rend plus rassurant ou agréable. Sur la terrasse, j'aperçois Sylvie, Myriam et Élisabeth qui fument et discutent. A peine suis-je arrivé que Sylvie se plaint de nouveau. Elle dirige ses griefs contre sa sœur, Papi et Serge. Elle m'apprend ensuite qu'elle joue de malchance car Félix (le chat) a disparu depuis trois jours. A-t-il été enlevé ? Adopté par quelqu'un ? Écrasé par un véhicule ? En tout cas, elle n'est pas restée les bras croisés. Avec plusieurs résidents, ils ont inspecté le voisinage et placardé des affiches. Pour l'instant, les recherches n'ont rien donné. Sylvie ne s'avoue néanmoins pas vaincue.

Comme souvent les résidents consomment régulièrement du tabac. Un panneau dans la salle à manger stipule : « *concernant la cigarette, nous vous rappelons que : vous devez fumer modérément dans votre chambre et qu'il vous est strictement interdit de fumer dans votre lit* ». Cela donne à penser que la consommation de tabac peut être importante et présenter certains risques. Aujourd'hui, je vais réaliser cela assez nettement. Élisabeth et Myriam enchaînent cigarette sur cigarette. A peine Élisabeth en écrase-t-

elle une dans le cendrier qu'elle en ressort une autre. Depuis que je suis sur la terrasse, peut-être une vingtaine ou une trentaine de minutes, elle en a déjà fumé cinq et, apparemment, elle ne semble pas prête de s'arrêter. Pour les résidents, fumer est un moyen de passer le temps. Selon Myriam, « *ça diminue l'ennui* ». De plus, cela agrmente les conversations. Je note aussi une certaine solidarité autour du tabac. Myriam roule des cigarettes pour Élisabeth. Sylvie dépanne Carmen de passage sur la terrasse, tout en lui rappelant les limites : « *attention ma petite ! L'ardoise grimpe et la maison ne va plus faire crédit longtemps* ». S'agit-il des conséquences d'une consommation excessive de tabac ? En tous cas, Élisabeth a de sérieuses difficultés à respirer. Elle semble avoir les bronches et la gorge complètement prises. Sans le faire exprès, elle crache des glaires sur la table et, gênée, s'excuse auprès de moi.

Élisabeth a d'autres soucis qui, par ailleurs, amplifient certainement sa consommation de tabac. Depuis que je la connais, soit un peu plus d'un an, elle a dû prendre une quinzaine ou une vingtaine de kilos. Élisabeth ne supporte plus son image. Elle constate : « *mon dieu ! Quand je me regarde, je me trouve affreuse* ». Selon François, son installation au Patio l'a amené à « *décompenser* » et à se laisser aller. Parfois, elle ne fait plus que manger et dormir. Mais ce n'est pas tout et la conversation avec Élisabeth va prendre une étrange tournure. Elle prétend « *qu'il se passe de drôles de choses ici. L'ambiance n'est pas saine !* ». Selon elle, il faut faire attention aux professionnels et ne pas se fier aux apparences. Ils ne la traitent pas toujours bien. Par exemple, ils l'obligent à faire le ménage dans son logement et dans les parties communes. Plus grave, elle soupçonne un des professionnels de lui avoir volé sa montre et des timbres dans son logement. Une autre fois, elle m'expliquera ne pas être en sécurité au Patio. Tout le monde peut y rentrer. Une nuit, elle a aperçu, rodant dans les couloirs, un homme de grande taille, habillé tout en noir et portant un chapeau de cowboy. Effrayée, elle s'est immédiatement réfugiée dans sa chambre. Quel étrange personnage que celui décrit par Élisabeth. A-t-elle vu dans celui-ci un voleur, un criminel ou une figure plus sombre encore ? L'anecdote est loin de prêter à sourire car il est clair que pour Élisabeth les faits racontés sont bel et bien réels.

Élisabeth va prochainement être hospitalisée. Elle est contente car elle va pouvoir sortir du Patio, reprendre des forces et recouvrer une meilleure santé. On l'aura deviné, l'hospitalisation en question n'est pas banale. Élisabeth doit aller en psychiatrie. Elle connaît cette dernière depuis longtemps. Elle y a même été embarquée contre son gré. « *Ma famille voulait se débarrasser de moi* », dit-elle. Depuis, elle y a séjourné régulièrement, souvent malgré elle. Au présent, Élisabeth a des « injections à retardement » supposées contenir sa folie. Le traitement lui déplaît. Elle pense que « *mon mari est derrière tout cela. C'est lui qui commande les pys et les piqûres. Il me veut du mal !* ».

Mardi 1 décembre - Olivier : un « jeune » parmi les « vieux »

Pour reprendre les propos des professionnels, il y a différents types de résidents au Patio. Quelques uns ont un « *profil SDF* ». Ainsi Serge qui, aujourd'hui, me salue rapidement et quitte les lieux en compagnie de Papi. Les deux hommes vont sans aucun doute boire de l'alcool. D'autres résidents relèvent de la « *psychiatrie* ». C'est le cas d'Albin, d'Élisabeth et d'Olivier. Comme Élisabeth, Olivier a fait des séjours en psychiatrie et demeure suivi. Néanmoins, on peut différencier les résidents selon un autre critère : leur implication dans la vie commune. Je retrouve souvent les mêmes résidents dans les parties collectives. *A contrario*, j'y croise peu Olivier. Soit parce qu'il se repose dans son logement, suite à son traitement qui est apparemment assez fatigant. Soit tout simplement parce qu'il n'est pas au Patio. De ce point de vue, il se distingue des autres résidents. Olivier sort assez souvent. Il se promène dans le centre-ville de Lyon, jette un œil aux boutiques, va voir des films au cinéma ou des rencontres sportives. Olivier est d'ailleurs intéressé par tous les sports. Il a toutefois une préférence pour le football et l'équipe de l'Olympique Lyonnais. Il l'affiche en portant une écharpe à l'effigie de l'équipe. Mais preuve que la vie commune ne le laisse pas indifférent, il a disposé, sur le mur de la salle à manger, la photo d'un joueur de football.

Olivier est loin d'être isolé. Il profite de ses sorties pour rendre visite à des connaissances. Il joue aux cartes avec des amis. A l'occasion, il dort même chez eux. En résumé, il est quelqu'un d'actif et d'ouvert sur l'extérieur. Il cultive une certaine

curiosité. Et cela se ressent dans la conversation où il me parle aussi bien d'actualité que des jeux olympiques, de politique (Obama et la réforme de la santé) que d'une faute faite par un joueur de football lors d'une rencontre (la main de Thierry Henry qui a permis à l'équipe de France de gagner contre l'Irlande). Olivier a conscience d'être à part au Patio. Il pense que « *si d'autres ont été cassés par la rue, moi j'ai l'esprit jeune. Même si j'ai 65 ans !* ». Qu'est-ce qu'être jeune ou vieux ? L'âge conditionne-t-il un certain état d'esprit ? La « rue » détruit-elle forcément ? A travers sa remarque, Olivier ouvre de nombreuses questions et défie les déterminismes.

Mardi 15 décembre - quelques activités domestiques : préparer un anniversaire, jouer à des jeux de société

L'hiver s'est définitivement installé et avec lui le froid. Dehors, il fait zéro degré. Ce dont je prends pleinement la mesure en attendant le bus à l'extérieur. De Lyon à Grézieu-la-Varenne (la commune du Patio), le trajet me semble long cette fois. J'ai l'impression de perdre du temps. J'en profite pour commencer la lecture des Lances du crépuscule de Philippe Descola. Celui-ci a étudié les Achuar en Amazonie. Le voyage préalable à la rencontre n'a pas été simple. Il lui a fallu, en effet, plusieurs jours pour arriver à destination. Il s'est arrêté dans une ville pour récolter des informations permettant de les localiser. Il a navigué en bateau et en pirogue, marché dans la forêt, emprunté des reliefs accidentés, traversé des ruisseaux ou des eaux profondes, affronté des pluies torrentielles (Descola, 2006). En comparaison, le trajet pour aller au Patio apparaît comme un parcours de santé. La relativisation a ses limites *a fortiori* quand on déplace la focale de l'enquêteur aux enquêtés. Je m'interroge effectivement au sujet des résidents du Patio : ils doivent affronter les transports en commun et en plus le froid. Quels effets les conditions climatiques ont-elles sur eux ? Ont-ils tendance à rester chez eux, comme tout un chacun pourrait le faire dans ces circonstances ?

En arrivant, j'apprécie la chaleur des lieux et le café offert. Hélène, Sylvie et Myriam sont assises à la table de la salle à manger. Pendant que Papi regarde la télévision, elles sont en train de préparer une carte pour l'anniversaire d'un professionnel. Elles cherchent, découpent et assemblent des images de fleurs, d'animaux ou de bébés. Elles

demandent aux résidents d'écrire quelques mots et de signer. Preuve que je ne suis plus tout à fait un étranger, la demande m'est également adressée. Sachant que j'apprécie Serge, Sylvie ne tarde pas à me donner de ses nouvelles. Actuellement, il n'est pas au Patio. A sa demande, il a été hospitalisé. Il devrait bientôt suivre une cure de désintoxication. Comment va-t-elle se dérouler ? Et surtout tiendra-t-il une fois de retour ? Cela n'est pas sûr. « *Suivez mon regard pour comprendre ce qui ne va pas* », dit Hélène. Simultanément, elle se tourne vers Papi, le compagnon de bouteille de Serge qui à tout moment est susceptible de le tenter. De même, on m'apprend qu'Élisabeth revient tout juste de son séjour en psychiatrie. Pour l'instant, elle se repose dans son logement.

L'après-midi se termine par des jeux de société. Je joue aux dominos avec Sylvie. Nous faisons trois parties. Après avoir remporté la dernière, elle crie victoire : « *et voilà mon petit. C'est fini ! Quand on me cherche, on me trouve !* ». Sylvie enchaîne ensuite plusieurs parties de petits chevaux avec Carmen. Elle gagne à tous les coups. Il faut dire aussi qu'elle triche à tous les coups. Elle annonce des chiffres différents des dés, relance ces derniers, avance ses pions et recule ceux de Carmen. En résumé, tous les coups sont permis pour Sylvie. Portée par sa série de victoires, elle défie enfin Albin. Sauf qu'il a l'œil et ne se laisse pas abuser. Plus la partie avance, plus elle s'énerve. Agacée, elle arrête de jouer et balaie d'un revers de main les pions sur le plateau. Elle se lève et quitte la salle à manger. Comme quoi le jeu peut être sérieux. C'est la première fois que je vois Sylvie dans cet état. A-t-elle été emportée par ses émotions ? A-t-elle eu le sentiment de perdre la face ou d'être déstabilisée dans le rôle central qu'elle tient ?

Mardi 13 janvier - les risques d'un hébergement distant de la ville

Un mois s'est écoulé depuis ma dernière visite. La semaine précédente, j'ai vainement tenté d'aller au Patio. La neige est tombée abondamment. Résultat, la ligne de bus, comme d'autres desservant des petites communes, a été arrêtée durant plusieurs jours. Enfin, elle a cessé de tomber, les routes ont été déblayées et salées, la circulation a été rétablie et la ligne de bus fonctionne de nouveau. Pendant le trajet, j'entends un jeune

dire à son amie : « *c'est stressant cette ligne. Dès fois, j'ai peur de rater le bus. Vivement que j'ai une voiture !* ».

Une fois au Patio, je salue les résidents. Plusieurs me souhaitent la bonne année, me donnent et me demandent des nouvelles. En passant un peu de temps avec Sylvie, j'apprends qu'elle a remplacé Félix (le chat). Retenant les leçons de sa précédente expérience, elle a opté prudemment pour un plus petit animal : un hamster. Elle l'a nommé « Félicie ». Celui-ci a également été adopté par les résidents. Plusieurs d'entre eux en parlent et vont le voir dans sa chambre. Sylvie constate que « *la bestiole s'arrête de tourner dans la cage quand elle voit Olivier !* ». C'est un peu comme s'il y avait déjà une certaine familiarité entre Félicie et Olivier.

Je croise ensuite François dans les couloirs du Patio. Je lui raconte ma mésaventure de la semaine dernière. Il me livre celles du Patio : « *les salariés ont eu du mal à venir (...) les frigos se sont vidés. Ça pas été simple de faire les courses. En plus, les stocks des magasins ont désempé* ». Ces événements attirent à nouveau mon attention sur un point particulier : la localisation du Patio et notamment la distance avec la ville de Lyon. Toujours selon le directeur, le Patio est à la bonne distance : ni trop près, ni trop loin. Je constate, pour ma part, que certains résidents se sont littéralement détachés de Lyon. Alors qu'ils y habitaient, ils n'éprouvent plus la nécessité d'y retourner. Ils disent avoir tout ce dont ils ont besoin au village. D'autres résidents ne partagent pas cet avis. Pour eux, ce dernier ne supporte pas la comparaison avec la ville de Lyon. Myriam déplore qu'il n'y ait pas de restaurants ou de cinéma. Élisabeth compare carrément le Patio à un « *trou paumé* ». Comme tous les résidents, elles n'ont pas de voiture et doivent emprunter les transports en commun. Or ils ne sont pas pratiques. Seul Olivier, volontaire et pour l'instant assez mobile, surmonte régulièrement cette épreuve. Son amie en faisait de même autrefois. Elle venait lui rendre visite. Découragée, elle a cessé les allers retours et c'est désormais Olivier qui doit se déplacer pour deux. Néanmoins, quand il s'agit de peser le pour et le contre, Olivier n'hésite pas. Selon sa propre expression, « *il n'y a pas photo !* » et il n'est pas prêt de renoncer au Patio.

Vendredi 22 janvier - retour en forme de deux résidents et rumeurs d'exclusion pour un autre

En ce vendredi 22 janvier, je retrouve deux résidents : Élisabeth et Serge. La première n'a plus le regard perdu dans le vide, elle sourit et parle. Serge, lui, se porte comme un charme. Il dit qu'à « *l'hôpital c'était dur. Je suis content d'être revenu !* ». Pour passer le temps, il dessine ou, plutôt, il colorie des albums pour enfants. La scène est plutôt étonnante. A-t-il eu l'idée lui-même ? Lui a-t-on suggéré cette activité ? Reste que cela ne lui déplaît pas. Pendant une heure, il s'applique minutieusement pour que rien ne dépasse. Papi nous rejoint dans la salle à manger, d'un pas pressé. Autant la fois précédente, il était plutôt calme et agréable, autant aujourd'hui, il est nerveux pour ne pas dire agressif. Il lance : « *j'emmerde les professionnels. De toute façon, ici c'est un bordel avec des fous !* ». Avant de sortir du Patio, il invite Serge à boire avec lui. Ce dernier refuse sans hésiter : « *ça va pas ! Je reviens de cure. T'es fou ?* ». Serge m'explique pourquoi Papi est dans cet état. Selon certaines rumeurs qui circulent, il va être exclu. Élisabeth prétend que « *cela ne serait pas un mal car il est grossier. C'est un clochard !* ». Serge prend la défense de Papi : « *faut qu'il reste. De toute façon, l'exclure ça ne changera rien !* ». Il ajoute, compréhensif, que Papi est « *un homme bien quand il n'a pas bu. Mais il est con quand il a bu. Tout le monde est comme cela. Et je sais de quoi je parle !* ».

Jeudi 11 février - familiarités

Je suis désormais familier avec la réalité du Patio. En arrivant dans les espaces collectifs, je ne suis pas étonné par Carmen qui regarde la télévision, Olivier qui boit un café dans lequel il trempe des gâteaux, Serge et Sylvie qui mettent un peu d'ambiance en imitant leurs pairs. Le premier adopte la voix un peu particulière d'Albin, la seconde reprend les habituelles phrases de Papi : « *je vais boire un canon !* », « *vous arrêtez vos conneries !* ». Petite nouveauté, Sylvie peint des figurines en polystyrène. Pour décorer, elle en pose une près de la télévision du salon. Je constate aussi qu'elle tend à se rapprocher de moi. Elle me fait la bise. Alors que je ne m'y attends pas, elle me prend par le bras pour aller me présenter à des bénévoles ou, encore, elle arrive derrière moi

sans faire de bruit, pose ses mains sur mes yeux et demande : « *qui est-ce ?* ». A ce jeu, je ne peux que reconnaître sa voix.

Avant de quitter le Patio, je regarde comme souvent les horaires des transports en commun affichés dans le bureau des professionnels. Cela me permet de ne pas trop attendre. En me dirigeant vers l'arrêt de bus, je croise Papi. Il revient du casino où il s'est acheté une bouteille de rouge. Comme il évite de rentrer de l'alcool au Patio, il cache souvent ses bouteilles en dehors de celui-ci. Il me dévoile non sans fierté une de ses « planques » : les rigoles du foyer qui débouchent dans la rue. Elles sont pratiques car elles correspondent à la taille des bouteilles et leur extrémité est inclinée horizontalement. Comme le fait remarquer Papi, la planque a tout d'un cellier.

Jeudi 25 février - la sexualité : une histoire d'hommes et de femmes

Je me rends compte, au fil du temps, que je me suis rapproché de Papi. En soi, cela n'a rien d'évident. Papi peut être ivre et pas toujours en état de communiquer. Il est peu loquace et garde souvent une certaine distance. Ma prudence et la relation avec son complice, Serge, ont sans doute aidé. En le croisant dans le couloir du Patio, je le salue et demande « *ça va ?* ». Comme souvent, il prend son air étonné et réplique « *oui pourquoi ?* ». Quelques secondes après, il me parle librement de son enfance et me confie des événements encore douloureux. Son père s'est pendu peu après sa naissance. Il a été retiré à sa mère par les services sociaux puis placé dans une famille d'accueil. Il s'est retrouvé chez des paysans où dès le plus jeune âge il a commencé à boire de l'alcool. Sur le coup, je ne sais pas trop quoi dire et je l'invite à s'asseoir dans le salon pour poursuivre la conversation.

Serge s'installe avec nous. Pour plaisanter, il dit à Papi que je prends des notes et que je vais faire un rapport sur lui ! Comme une confirmation de notre rapprochement, Papi réponds spontanément : « *non, je ne crois pas ! Il n'est pas comme ça* ». Puis, au fil de la conversation, Serge en vient à aborder ce qui fait problème, l'alcool, encore et toujours l'alcool : « *Papi, faut que tu fasses attention ! Ne bois pas trop ! Faut pas se faire renvoyer* ». Après l'alcool, la conversation se dirige sur un autre sujet. Les deux

compères se plongent dans leurs souvenirs. L'œil malicieux, Papi se remémore les longues jambes de sa maîtresse d'école qu'il regardait attentivement lorsqu'elle descendait de sa voiture. Serge se rappelle qu'il était puni et que pour son plus grand plaisir il atterrissait quelquefois sous le bureau de la maîtresse. Il évoque ensuite les prostituées fréquentées durant le service militaire. Mais il ne reste pas que des souvenirs aux deux résidents. La sexualité déborde au présent. Serge visionne occasionnellement dans son logement des « *dessins animés* ». Pour que je comprenne, il se reprend, décompose le mot et parle de « *seins animés* », autrement dit de films pornographiques. Il explique en souriant qu'il aime bien être lavé par une professionnelle « *qui passe l'éponge partout* ».

La sexualité n'est pas qu'une histoire d'hommes au Patio. Même si elles sont plus discrètes à ce sujet, les femmes se font entendre. Élisabeth et Myriam souhaitent « *des hommes bien* ». Agitant le microcosme du lieu de vie, des bruits se font entendre concernant Carmen. Elle aurait une liaison avec deux résidents. Outrée, Élisabeth affirme : « *elle pense qu'à se faire baiser. C'est bien. C'est beau le Patio ! Heureusement qu'il le sait pas le directeur sinon il la renverrait. Si encore elle était belle. De toute façon, c'est son problème, elle fait ce qu'elle veut (...)* Faut de tout pour faire un monde ! ». On voit la difficulté à vivre en communauté. Assez rapidement, on connaît ou on croit connaître l'intimité d'autrui. La critique ne tarde pas et se fait sévère.

Avérée ou non, l'intimité est possible au Patio. Les résidents ont la clé de leur logement. Ils peuvent s'enfermer et agir comme ils l'entendent. A condition de prévenir les professionnels, ils ont aussi la possibilité d'inviter des personnes extérieures et de recevoir y compris dans le logement.

Vendredi 19 mars - boire jusqu'à la mise en danger et l'exclusion

Papi traverse une crise ces temps-ci. Sans avoir de pied à terre, il veut retourner dans sa région d'origine, près de Bordeaux. Sa consommation d'alcool a augmenté. Cette semaine, il a chuté à deux reprises sous l'effet de l'ivresse. Il s'est causé des lésions au

front et plusieurs points de suture ont dû être effectués. Selon Hélène, ce matin à 8H00, il était déjà ivre. Au moment où nous discutons, il est 12H30 et personne ne sait où il est. Seule certitude, il a quitté le Patio. Cela inquiète plusieurs résidents. Olivier prétend : « *il nous fait peur* ». Sylvie « *espère qu'il ne lui est rien arrivé. Pourvu qu'il ne soit pas sur le bas côté d'une route ou dans un fossé !* ».

Si l'alcool est une ressource pour Papi, il n'en demeure pas moins paradoxal. Il le met en danger. D'ordinaire, il tend ses relations avec ses pairs mais aussi avec les professionnels. Selon l'un d'eux, « *éprouver du désir* » dans l'accompagnement de celui-ci ne va pas de soi. Manière de dire que, pour se protéger, il est possible de ne pas s'engager dans la relation. De son côté, le directeur vide dans le caniveau les bouteilles cachées à l'extérieur. Il lui donne son argent en plusieurs fois « *pour éviter qu'il ne dépense tout d'un seul coup et qu'il revienne complètement ivre* ». Pourtant, rien n'y fait. C'est à se demander si l'aide apportée ne produit pas l'effet inverse à celui recherché.

Puisque rien ne fonctionne et que les limites semblent atteintes, marche arrière est faite. L'accueil à durée indéterminée est remis en cause et la menace d'exclusion plane. Éliane me confirme que les rumeurs concernant le départ de Papi sont fondées. Selon elle, « *il doit partir mais pas tout de suite. Il faut prendre le temps de lui trouver une solution. Il faudrait qu'il soit dans un lieu adapté. Peut-être une maison de retraite ?* ». On peut sérieusement se questionner. Un tel cadre ferait-il l'affaire ? Ne serait-il pas trop contraignant ? Comment passer du Patio à une maison de retraite ?

Vendredi 2 avril - transformation et maîtrise de soi

Dans la salle à manger, Hélène prépare Pâques. Elle décore des œufs et des petits paniers. J'aperçois Serge qui construit une cabane en bois pour Félicie, le hamster de Sylvie. Je ne peux que remarquer combien son apparence a changé. Pour faire peau neuve, il s'est coupé les cheveux puis il s'est rasé entièrement la barbe. Il s'est également parfumé avec de l'eau de Cologne. Cela confirme sa volonté de s'en sortir et de laisser derrière lui certains signes rappelant l'image du clochard. Comme cela lui

arrive de temps à autre, il s'est acheté de nouveaux habits. Il me parle d'un pantalon noir et d'une chemise rose qu'il veut porter pour Pâques. A cette occasion, un repas va être organisé et des personnes extérieures vont être invitées. Serge pense qu'il a « *ses chances de rencontrer une petite mamie (...) Il y a de la place pour deux ici. Si je demande au directeur, il ne dira peut-être pas non !* ». En attendant, il drague gentiment Myriam. Il l'invite à profiter du printemps et à s'allonger dans l'herbe. Ainsi, il pourra lui conter quelques histoires. Vient ensuite Albin. Il est embêté car il a perdu son sac à dos. Peut-être l'a-t-il laissé à un arrêt de bus ? Parce qu'il le connaît bien, Serge lui conseille, avec un petit sourire en coin, d'aller à Lourdes. En adressant une prière, il pourra peut-être récupérer son sac. Étonnamment, Albin le prend au sérieux. Serge me souffle dans l'oreille : « *il attend un miracle. Il a vraiment un truc cassé dans la tête !* ». A cet instant, Papi revient de l'extérieur où il a bu « *son canon* ». En forme, Serge enchaîne dans la même veine : « *en voilà un autre de miracle ! Papi est parmi nous. A force de boire le sang du Christ, il est branché direct avec le Saint-Esprit !* ». Papi rigole, s'installe sur une chaise à proximité et s'endort tranquillement.

Plus tard, la salle à manger se remplit. Des résidents viennent boire un café. Pour discuter tranquillement, Serge m'invite dans son logement. Il est manifestement satisfait et quelque peu fier de lui-même. Il n'a pas bu une goutte d'alcool depuis plus de trois mois. Toutes les semaines, il se rend à un groupe de parole qui le soutient et lui permet d'avancer intérieurement. Serge compte bien s'en sortir pour de bon. En outre, il marche à l'intérieur du Patio sans son déambulateur. Bien que cela le fatigue, il continue tous les jours son entraînement. Il a pour objectif de ne plus l'utiliser à l'extérieur. Il compte bien retrouver l'usage de ses jambes. La transformation de Serge est également visible dans le rapport qu'il entretient à son « *chez-soi* ». En entrant, il me montre une plante achetée ainsi qu'un dessus de lit sur lequel figurent des caractères asiatiques. Ce dernier, dit-il, sert à décorer plus qu'à réchauffer. Au dessus de son bureau, il a mis une photo de famille en noir et blanc. C'est comme s'il se retrouvait. Ce que confirme d'ailleurs la reprise de contact avec sa sœur.

Troisième partie

L'expérience vécue de l'hébergement :

L'espace-temps résidentiel

Après avoir découvert la chronique de l'expérience de terrain, nous allons maintenant comparer le matériel recueilli et présenter la théorie de l'habiter précaire qui s'en dégage. Elle porte sur « l'espace-temps résidentiel » et comprend trois points : la « construction d'un espace à soi », la « cohabitation » et la « sortie ». Autrement dit, il s'agit d'interroger l'espace et le temps, l'individu ainsi que le collectif. L'expérience vécue en hébergement est individuelle mais aussi collective. Immérgés dans un nouvel environnement, les résidents essaient tout d'abord de se préserver en se construisant un espace personnel. Mais y-compris dans les espaces privatifs, ils peuvent se retrouver malgré eux avec autrui. C'est dire l'importance de la dimension collective qui comprend une part négative. Pour autant elle ne peut se réduire à cette dernière dans la mesure où elle peut faire émerger de nouveaux possibles. Ensuite, si l'analyse fait la part belle à l'espace, elle n'oublie pas le temps. Il y a le temps de l'hébergement. Cependant l'hébergement n'est pas tout. Il y a aussi le temps des résidents. Autrement dit, il s'agit d'inverser la perspective, non pas partir de l'hébergement mais des résidents, en donnant à voir leurs parcours et la place occupée par l'hébergement dans celui-ci.

Que l'on étudie l'individu, le collectif, l'espace ou le temps, la réflexion est traversée par une même question : quels sont les effets de l'hébergement sur les résidents ? On verra que des menaces et des contraintes pèsent sur eux et les empêchent de se relever et de se dessiner un avenir. Bref elles laissent dans la précarité. Pour autant la possibilité de « s'en sortir » peut apparaître, parce que les résidents ont des ressources mais aussi parce que l'hébergement n'est pas que contraignant et peut faire preuve de souplesse dans son fonctionnement. Rappelons que la théorie exposée s'inscrit dans la thématique de l'habiter. A ce titre, elle convoque tout un monde. Il est fait d'espaces : la ville, l'environnement de l'hébergement, ses espaces privatifs et collectifs. Il est fait de temps aussi : l'accueil des résidents, le déjeuner, les fêtes. Il est composé d'objets : le lit, les clés, les habits, des affiches décoratives. Il comprend un vocabulaire particulier qu'il est possible d'énoncer pour mieux entrevoir les éléments à venir : le chez-soi, l'intimité, la chambre, le coin à soi, la maison, la cohabitation, le bungalow, le chez-nous, l'hospitalité, le voisinage. En fonction des catégories, les échelles ne sont pas les mêmes, l'espace et les individus concernés varient. Il faut préciser que ces catégories ne sont pas celles de l'enquêteur, elles sont le fait des enquêtés. Enfin, elles ne caractérisent

par forcément chaque hébergement. Elles peuvent être présentes dans une structure et absentes dans une autre. Et c'est bien l'intérêt de la démarche comparative.

La « construction d'un espace à soi », la « cohabitation » et la « sortie » correspondent chacune à un chapitre que nous allons développer. Le premier, la construction d'un espace à soi, met l'accent sur l'un des espaces les plus privés de l'hébergement, celui où les résidents déposent leurs affaires et dorment, en quelque sorte l'équivalent de la chambre. Cet espace devra être situé dans l'hébergement qui lui-même s'inscrit dans un environnement. Puis on montrera que même au Train de Nuit, un espace plutôt austère et impropre à l'habitation, les résidents peuvent nettoyer, ranger, aménager et décorer l'espace. Cependant ils doivent faire face à certaines menaces comme le vol, la surveillance et le contrôle du personnel. Ces données amèneront ensuite à questionner le rapport à l'espace des résidents à travers les catégories utilisées pour le désigner. Est-on ou non « chez-soi » en hébergement ? Les données récoltées montrent que cette catégorie peut faire son apparition et se présenter sous des formes moins structurées et néanmoins surprenantes. Le second point braque particulièrement la focale sur les espaces collectifs et interroge la cohabitation dans l'hébergement. Cette dernière apparaît sous deux angles. Premièrement, la contrainte à travers la violence, la saleté et le « mélange » entre des résidents différents. Deuxièmement, la solidarité partout présente et qui s'exerce au quotidien, lors de fêtes et qui peut aller jusqu'à l'entraide. Le troisième point consiste à interroger les effets de l'hébergement sur les résidents. Celui-ci ouvre-t-il les portes de la sortie ? Nous verrons que les réponses varient considérablement en fonction des structures mais aussi des résidents.

Avant de présenter la théorie, il convient de revenir sur sa nature, ses objectifs et sa construction. Pour reprendre les deux fils conducteurs de la recherche énoncés en introduction, elle est une comparaison de l'expérience des résidents. En outre, en se référant cette fois aux « choix de la recherche » exposés dans le chapitre 2, elle prend place dans les interactions de la vie quotidienne. Ce qui invite à effectuer trois précisions. La première est relative à la comparaison. Autant que possible, le travail de comparaison a été fait de manière systématique entre des villes (Saint-Étienne, Lyon, Grézieu-la-Varenne) et des environnements (allant de l'urbain jusqu'au rural), des

structures et des situations différentes. Compte tenu de la perspective adoptée qui est interactionniste, précisons que ce sont bien les situations qui priment. Si des situations ont été observées dans le temps présent, d'autres ont été racontées par les résidents et elles peuvent être récentes comme elles peuvent avoir été vécues il y a plusieurs années. En ce sens on peut dire que la comparaison se fait entre des temps distincts. Par ailleurs, elle n'utilise pas seulement de la matière issue de l'enquête de terrain. Elle a aussi été réalisée à l'aide de situations empruntées dans des ouvrages. Ce qui amène un déplacement à la fois spatial et temporel.

La seconde précision a trait à l'expérience des résidents. En se référant à nouveau aux « choix de la recherche », la thèse a pour objectif de connaître et de donner à voir l'expérience des résidents. Ce faisant elle s'inscrit dans l'interactionnisme tout comme elle peut être rapprochée d'un des pères fondateurs de la sociologie : Max Weber. En effet, à la différence de cette autre figure marquante qu'est Durkheim, il ne prétend pas que le réel doit être étudié de l'extérieur mais de l'intérieur, à partir de la subjectivité des acteurs. Quel sens donnent-ils à leurs actes ? Quelles sont leurs intentions ? Leurs motivations ? Pour Weber, la construction de connaissance passe par la définition d'« idéaux types », c'est-à-dire des abstractions qui simplifient le monde social en faisant ressortir certains traits saillants (Weber, 1922 et 1995). Pour le dire autrement avec Alfred Schütz, la thèse tente d'établir la signification du monde vécu par les individus eux-mêmes. Elle résulte de leur expérience qu'elle essaie de problématiser. Ou encore d'après Peter Berger et Thomas Luckmann, elle s'intéresse à ce que les gens connaissent comme réalité dans leurs vies quotidiennes, autrement dit La construction sociale de la réalité, en référence au titre de leur ouvrage (Berger, Luckmann, 2006). Selon les mots de Schütz, la connaissance scientifique est une « construction au deuxième degré¹⁰² ». Ce qui correspond d'ailleurs à la perspective de la thèse où les enquêtés sont considérés comme des « co-experts ». De plus, pour Schütz la pratique du monde social est rendue possible grâce à des « typifications¹⁰³ ». Ces dernières sont des

¹⁰² Selon Schütz, une construction scientifique est comparable à une marionnette. Par conséquent, il ne faut pas confondre les créatures auxquelles elle donne vie avec les enquêtés. Elles n'en sont qu'un reflet, détenteur de quelques traits de la personnalité des enquêtés. En outre, leur rationalité peut être amplifiée et orientée par celle de l'enquêteur, alors qu'en réalité les enquêtés, comme tout être humain, peuvent avoir des réactions imprévues et arbitraires (Schütz, 1971 et 2008).

¹⁰³ Il ne faut pas confondre un « idéal type » et une « typification ». D'après Frédéric Tellier, un idéal type est détaché du monde social alors qu'une typification fait partie de celui-ci. En outre si un idéal type est figé, une typification peut, elle, évoluer (Tellier, 2003).

connaissances qui permettent d'agir en situation et de prévoir les conséquences de nos actes. Pour prendre des exemples concrets, grâce aux typifications on sait comment se comporter dans une file d'attente. Ou encore on sait ce qu'il adviendra d'une lettre déposée à la poste¹⁰⁴. Toujours selon Schütz, le langage lui-même peut être compris comme une typification car les mots sont des généralisations qui permettent de classer et de guider l'action (Schütz, 1971 et 2008). Dans la thèse, on peut parler de typification au niveau de l'action quand un résident obéit à un intervenant en pensant que c'est son devoir ou quand un résident négocie avec un intervenant car il sait qui lui fait face. Au niveau du langage, il y a typification quand les résidents se mettent à catégoriser. Ils peuvent cibler leurs pairs, les louer ou à l'inverse les critiquer. De même, ils peuvent catégoriser l'enquêteur ou les autres acteurs auxquels ils sont confrontés. Enfin, ils peuvent aussi refuser d'être désignés en tant que SDF tout comme, dans le cas de *Main dans la Main*, ils peuvent s'emparer collectivement de l'étiquette et retourner le stigmate, selon la formule de Goffman (Goffman, 1975).

La troisième précision porte sur la manière dont la théorie a été produite. Elle a pour caractéristique essentielle d'être « ancrée », selon Glaser et Strauss (Glaser, Strauss, 2000). Cela veut dire que la logique est inductive et non déductive. Il ne s'agit pas de vérifier des hypothèses formulées *a priori* ou de ne faire que transposer les questions et les théories d'autres chercheurs sur l'objet. C'est un peu la différence entre Sherlock Holmes et Columbo. Au premier qui part « *d'indices, et seulement d'indices, pour parvenir au bout d'une laborieuse démarche inductive à l'élucidation d'une affaire, s'oppose presque à la caricature le lieutenant Columbo qui dès le départ possède une intuition, jamais démentie par la suite de l'enquête, qui n'a dès lors d'autre fonction que de la corroborer* » (Martucelli, 2006, p.341). En somme, parce que chaque enquête est singulière, elle ne peut être résolue sans tout un travail qui s'appuie sur les données récoltées sur le terrain et non sur des constructions intellectuelles partiellement étrangères à celui-ci.

¹⁰⁴ Les typifications varient en fonction de la scène sociale, des acteurs présents et du degré d'interconnaissance. Il y a des scènes où les typifications sont difficiles à établir, pour ne pas dire, hasardeuses car on n'y connaît pas grand-chose en la matière. Comme le dit Schütz, il y a de nombreux domaines où l'on est « profane », il en est d'autres dont on est « expert » ou pour lesquels la typification est relativement simple. Ainsi plus l'anonymat grandit dans les interactions, plus le contenu de la typification est pauvre, c'est-à-dire que les comportements et les réponses sont davantage attendus et prévisibles (Schütz, 1971 et 2008).

La référence au fameux détective imaginé par Conan Doyle est intéressante pour illustrer le mode d'enquête. Elle nous place dans ce que l'historien Carlo Ginzburg nomme le « paradigme de l'indice ». Ce dernier concerne l'enquêteur de police à la recherche de preuves pour démasquer le criminel, le psychologue attentif aux symptômes du patient, l'amateur d'art observant les détails d'une œuvre ou le chasseur qui en fonction des traces laissées devine le passage d'un animal donné. Tous ont en commun de prêter attention au minuscule et de considérer qu'il peut être révélateur d'un phénomène invisible de prime abord (Ginzburg, 1980). Et cela vaut tout particulièrement pour Sherlock Holmes. Comme le décrit Dominique Meyer-Bolzinger qui enseigne les Lettres et qui est spécialiste du roman policier, Sherlock Holmes a pour habitude de se méfier des évidences, il observe par lui-même et ne se contente pas de faits racontés par d'autres. Au lieu d'avoir une vision globale et distanciée, il privilégie le détail, les traces quasiment indécélables et les faits insignifiants. C'est pourquoi, afin de trouver des indices, il est souvent décrit comme enquêtant au ras du sol muni de sa loupe (Meyer-Bolzinger, 2012).

Dans le cadre de la thèse, les indices sont divers. Il peut s'agir de l'apparence d'un résident ou de la décoration de son espace privatif qui laissent deviner son état moral et sa personnalité. Les indices peuvent relever du langage, quand les résidents utilisent des expressions fortes pour qualifier l'espace. Ou encore quand ils se donnent des surnoms témoignant des liens noués. Mais notons que trouver et interpréter un indice ne va pas de soi. Cela nécessite une attention et des qualités qui ne sont pas que scientifiques comme l'art du coup d'œil et une certaine intuition. De plus, un indice n'a pas forcément quelque chose à raconter. Il peut induire en erreur l'enquêteur. Par ailleurs, toujours selon Dominique Meyer-Bolzinger au sujet de la méthode de Sherlock Holmes, un seul indice ne suffit pas. Il faut collecter et mettre en relation les indices. Ils doivent être classés et comparés. Ainsi il est possible de construire un raisonnement fiable (Meyer-Bolzinger, 2012).

Chapitre 8 - Se construire un espace à soi malgré des menaces

« Le secret permet un extraordinaire élargissement de la vie, parce que la publicité totale empêche bien des contenus essentiels de se manifester. Le secret offre en quelque sorte la possibilité d'un autre monde à côté du monde visible, et celui-ci est très fortement influencé par celui-là ».

(Simmel, 1908 et 1996, p.39-40)

I - L'environnement de l'hébergement : des interstices urbains à la retraite au vert en périphérie

Avant d'entrer dans l'hébergement, nous proposons de donner un aperçu de son environnement. Après tout l'hébergement n'est pas une réalité indépendante. Il n'est pas clos sur lui-même, comme l'asile décrit par Goffman (1968). Peu ou prou, l'environnement a un impact en termes d'image de soi et d'appropriation de l'espace par les résidents. A Main dans la Main, la maison de vie Josipe est éloignée du centre-ville de Saint-Étienne. Elle est proche d'une zone industrielle et d'un stade de football. Autour de celui-ci, il n'y a quasiment pas d'habitations et seulement quelques bureaux, une station service et un hôtel. En résumé, il s'agit surtout d'un lieu de passage. Il faut préciser qu'initialement le groupe de SDF avait ouvert un squat dans une vieille maison bourgeoise délabrée située dans le centre-ville. Pour les pouvoirs publics, cette situation était intenable et devait cesser car elle représentait un risque sanitaire et social. C'est pourquoi ils ont proposé à Main dans la Main d'investir la vieille école. Dans un premier temps, le collectif a hésité : la localisation était-elle une stratégie pour les isoler ? Les faire périr à petit feu ? Eu égard au rapport de force instauré et au caractère précaire de la maison squattée, Main dans la Main a finalement accepté et a rapidement transformé la vieille école.

Le Train de Nuit, lui, est plutôt proche du centre-ville. L'environnement de l'hébergement a tendance à décourager car il est clairement inhospitalier. Pour reprendre les mots d'un résident, « *le Train de Nuit est coincé entre la gare de Perrache, les chemins de fer et la Saône* ». Autour de la structure, il y a peu d'habitations et de commerces. En revanche, on peut voir des terrains vagues, de la végétation un peu partout ainsi que les prostituées qui circulent à pied ou en camionnette et qui marquent le territoire de leur empreinte. Le fait est d'ailleurs connu dans le quartier et bien au-delà. Une fois encore la norme en vigueur semble être le « passage », rendant la présence des résidents sur le lieu un peu plus étrange. Les automobiles et les bus traversent l'espace. La présence du port et de la gare renforce cette impression. Les gens ou les marchandises ne font que passer. D'une certaine manière, c'est ce que donne à voir le Train de Nuit lui-même. Il n'est là que pour l'hiver. A la fin de la saison, il doit disparaître.

Au Train de Nuit l'environnement peut faire l'objet de commentaires. Sur un ton humoristique on se souvient que lors de ma première visite Jean-Christian le compare au « *trou du cul du monde* ». On comprend que le lieu est perdu, loin de tout, peu fréquenté et pas vraiment recommandable. Un soir un résident déprime en constatant qu'il vit dans un « *no man's land* ». Ou, pour le dire autrement, une zone prise entre les feux de deux camps adverses et bien souvent dévastée et abandonnée. Un autre prétend qu'il n'y a pas de hasard si « *les voisins* » sont les prostituées, les sans domicile et les toxicomanes qui sont dans des structures proches. Pour lui, « *qui se ressemble s'assemble !* ». Ces résidents attribuent une qualité négative à l'environnement. Simultanément, ils établissent une continuité entre leur personne et ce dernier. De fait, l'image qu'ils ont d'eux peut se détériorer.

Un environnement comme celui du Train de Nuit représente une opportunité pour des populations marginales ou les associations qui les prennent en charge. Ailleurs, quand l'habitat se fait plus dense, le voisinage peut se liguer et les chasser. Ce qu'on nomme aux États-Unis le phénomène *not in my back yard* (Davis, 2000). L'environnement de l'hébergement apparaît ici comme « interstitiel » (Lovel, 1996). Il se situe entre d'autres territoires. Comparativement, il est de moindre valeur et partiellement délaissé. Il est

pris dans un « entre deux » temporel. Il n'a pas toujours eu la même apparence et au présent il peut être en mutation. Dans l'environnement du Train de Nuit, d'autres acteurs ont à leur tour saisi l'opportunité. Ainsi un important renouvellement urbain est en cours¹⁰⁵. Dès lors, l'installation de la structure permise par les pouvoirs publics n'est pas donnée une fois pour toutes et on peut s'interroger sur son devenir.

Il est possible, dans une certaine mesure, de rapprocher l'environnement du Train de Nuit de ce que Marc Augé nomme des « non-lieux » qui sont caractéristiques de la surmodernité et qui s'opposent aux lieux anthropologiques porteurs d'une identité et d'une histoire affirmées (Augé, 1992). On compte notamment parmi les non-lieux la gare (Joseph, 1999) ou le camp pour réfugiés (Agier, 2002). Tous témoignent de changements sociaux notables. Les moyens de transports se développant, les populations sont davantage mobiles dans la ville, sur le sol national et international. Et on observe une accélération des flux de population. Dès lors, il se pourrait bien, que les préoccupations humaines évoluent. Pour Paul Virilio, les individus ne veulent pas savoir ce que faisaient leurs ancêtres mais ce que font leurs contemporains (Virilio, 2009). Selon Michel Foucault, ce n'est plus tant l'histoire qui importe, comme au 19ème siècle, que la géographie et plus précisément la question de la place pour tous, des relations de voisinage, de la circulation des individus et de la juxtaposition du proche et du lointain (Foucault, 2001).

Dans l'environnement du Train de Nuit comme dans les non-lieux cités, on ne s'arrête jamais bien longtemps, en général on n'y fait que transiter. Autre point commun, on y trouve des populations marginales qui peuvent à leur manière détourner les lieux. Le motel, élément emblématique du paysage américain, combine ces caractéristiques. Comme Bruce Bégout l'explique, le terme motel est la contraction de *motor* et de *hotel*, soit un étonnant mélange entre la route et la résidence. A distance de la ville, le motel est aussi à distance des regards dont ceux de la police. Et s'il sert de halte au cours d'un voyage, il n'est pas étonnant qu'il soit aussi un refuge pour les amours illicites ou une planque pour les criminels. Il stimule l'imaginaire comme en témoigne le film *Psychose*

¹⁰⁵ Il est fait référence à l'opération « Lyon Confluence ».

d'Alfred Hitchcock qui a contribué à la popularité de cette forme particulière d'habitat (Bégout, 2011).

Après quatre années d'existence, Main dans la Main a décidé d'ouvrir une seconde maison en campagne. Il s'agit de la maison de vie Anaïs à Meylieu, une petite commune distante d'un peu plus d'une vingtaine de kilomètres de Saint-Étienne. Le projet avait pour objectif d'accueillir des résidents dans un cadre différent de la maison de vie Josipe et de manière plus suivie et plus personnelle. Autrement dit, il fallait rompre avec la ville, bien connue par tous ceux qui en ont fait l'expérience, mais aussi avec un accueil prenant en charge trop de personnes et devenant ainsi difficile à assurer pour les résidents les plus impliqués. En tout, sept résidents se sont lancés dans le projet : Hervé, sa compagne et leur fille, Pierre, Pépito, Charles et Éric. Au fil du temps des problèmes sont apparus. On devine que dans une même maison la cohabitation entre une famille et des hommes célibataires ne pouvait pas être simple. De plus, si ces derniers ont tout d'abord apprécié et profité de ce nouveau cadre, ensuite ils ont commencé à ressentir un certain ennui et la ville leur est apparue trop distante. Et ce d'autant plus que seul Hervé disposait du permis de conduire et était à même de transporter les résidents jusqu'à la maison de vie Josipe, au Trois Mâts ou tout simplement dans le centre de Saint-Étienne. En définitive, les résidents sont partis un à un et la famille s'est retrouvée seule dans le lieu de vie. Ce qui a rendu impossible la reprise de l'accueil.

L'environnement du Patio rappelle celui de la maison de vie Anaïs. Il est implanté à mi-chemin entre la ville et la campagne, dans une commune de 5000 habitants. Il y a dans celle-ci une poste, une mairie, une église et plusieurs commerces dont une boulangerie, une supérette, un bureau de tabac, une pharmacie. Apparemment, la commune est aisée. Les habitations sont des maisons ou des immeubles de petite taille, tous bien entretenus. La nature est partout présente. Dans le centre de la commune, des fleurs et des arbres ont été plantés en nombre pour décorer. En s'écartant un peu, on trouve des chemins, des champs ou des prés, autant de paysages susceptibles de se transformer en photos ou en cartes postales.

Contrairement aux résidents des autres structures, ceux du Patio portent une appréciation largement favorable de leur environnement. Serge apprécie le côté esthétique et pratique de la commune qu'il nomme « *mon petit village* ». Celle-ci a de quoi satisfaire tous ses besoins. Olivier vivait en ville autrefois. Dans ce nouvel environnement, il découvre un paysage différent et d'autres sensations qui lui apportent des petits plaisirs. Les couleurs ne sont plus les mêmes, l'air est sain, les sons ont changé. De temps en temps, il prête l'oreille et profite du silence ou du chant des oiseaux. Un tel cadre est favorable à l'appropriation de l'espace et constitue une sorte de retraite au vert pour les résidents. Cependant il ne faut pas idéaliser. Apparaissent les mêmes problèmes que dans la maison de vie Anaïs. Olivier qui se définit comme un « *jeune* » imagine difficilement son existence sans la ville. Il s'y rend plusieurs fois par semaine. Il s'y promène, va voir des amis ou assiste à des rencontres sportives. Mais, comme il le dit lui-même, « *mieux vaut être patient et en forme pour aller sur Lyon !* ». En effet, il faut prendre un bus puis un métro. L'attente du premier nécessite parfois entre 15 et 25 minutes. Quant au trajet, il dure généralement 45 minutes. Rien d'étonnant à ce que d'autres résidents ne résistent pas. A l'inverse d'Olivier, ils ont tendance à rester malgré eux dans l'enceinte du lieu de vie. Ils s'ennuient et ont l'impression d'habiter un lieu « *isolé* » voire même « *un trou paumé* ». La distance avec la ville est une force de l'hébergement. Elle peut néanmoins se retourner contre les résidents. Au Patio, l'hébergement risque de se refermer sur lui-même et de produire des résidents captifs. Après le repos et les rêveries, l'ennui et le vide ? Le Patio radicaliserait alors la forme architecturale dont il porte le nom. Comment éviter cela ? Sorte de réponse, comme si la maison était un organisme biologique ayant constamment besoin d'échanges avec l'extérieur, Main dans la Main a toujours ouvert ses portes et laisser entrer, par exemple à l'occasion de fêtes, des personnes ayant des profils différents et n'étant pas forcément des intervenants sociaux.

II - Premier aperçu des espaces privés : de la précarité au luxe

L'observation des espaces privés n'a rien d'aisé. Ils ne sont pas toujours accessibles et l'enquêteur n'y est pas forcément convié. A Main dans la Main, des difficultés spécifiques ont été rencontrées. Je n'ai pas pu découvrir par moi-même la maison de vie Anaïs, les opportunités ayant tout simplement fait défaut. Dans la maison de vie Josipe, j'étais davantage focalisé sur la vie commune et sur les événements qui ont agité l'association. Ce qui est aussi révélateur de la philosophie et du fonctionnement de Main dans la Main qui met l'accent sur le collectif plus que sur l'individuel. Comme me l'avait dit une fois Jean-Christian, « *l'intimité c'est pas facile ici. Tout se sait. La base c'est le communautaire !* ».

En entrant dans la maison de vie Josipe, on trouve tout d'abord des bureaux et un couloir donnant sur les chambres, la salle d'eau et les toilettes, et enfin le salon et plus loin la cuisine. Les chambres sont d'anciennes salles de classe qui ont été entièrement refaites, repeintes et équipées *a minima* d'un lit et de quelques meubles. Elles sont propres et en bon état. Dans chacune, des cloisons ont été montées permettant aux résidents de ne pas être sous le regard des autres. En revanche, elles n'isolent pas complètement. Ce qui veut dire que les résidents ont la possibilité de se percevoir par l'ouïe ou par l'odorat. Au cours de l'enquête, Pierre, Pépito et Stéphanie bénéficient d'une configuration privilégiée. Comme l'accueil est suspendu et qu'ils sont peu nombreux, chacun a une chambre et n'a pas à supporter les contraintes mentionnées. Hervé et sa famille se démarquent puisqu'ils profitent entièrement de la seconde maison de vie et que, de retour dans la première, ils se sont aménagés un espace privé en isolant par une porte et en transformant trois pièces en deux chambres et un salon.

Le Train de Nuit est une succession de « *bungalows* » (des algecos de chantier) posés sur un terrain vague. En cheminant, on observe tour à tour le « *bungalow d'accueil* » dans lequel est le bureau du veilleur, les WC et la salle d'eau, puis d'un côté la cuisine, la réserve et le réfectoire et de l'autre côté les « *bungalows de repos* ». Focalisons-nous à présent sur les espaces privés. Chaque bungalow de repos mesure entre 20 et 25 m² et accueille quatre résidents. Autrement dit, un résident dispose en moyenne de 5 à 7 m².

Selon l'un d'eux, « *c'est plus petit qu'une cellule de prison !* ». D'après Jean-Christian, « *c'est un peu juste. Quand j'étais étudiant, je ne voulais pas de ces chambres de 9m². C'est le minimum au niveau surface* ». Bref, l'espace est trop petit au Train de Nuit. En outre, il est partagé, à l'inverse des chambres en foyers universitaires. L'avantage est certain dans ce dernier cas, quand bien même les conditions ne sont pas idéales.

Dans chacun des quatre coins des bungalows de repos, un lit et une petite armoire sont disposés. La promiscuité et la précarité des lieux font facilement penser à d'autres structures pour sans domicile, comme celle décrite par Gilles Tessonnières : « *l'un des dortoirs de ce centre est un dortoir de 15 lits équipés de 4 radiateurs. Les murs sont nus, seule une affiche publicitaire, représentant un paysage de la Grèce, vient tenter d'égayer la monotonie de l'ensemble. Un panneau à l'entrée du dortoir rappelle le règlement intérieur (...) un tabouret creux se trouve au pied de chaque lit et deux couvertures au carré sont placées en bout de lit et sont surmontées d'un oreiller* » (Tessonnières, 2003, p.77).

Les conditions d'accueil semblent cependant plus favorables que dans un grand foyer. Saïd a plutôt une bonne opinion du Train de Nuit. Il parle d'un espace qui est « *convivial* » et qu'il différencie du « *Père Chevrier* », le grand foyer lyonnais. Il y a passé plusieurs nuits dans des conditions difficiles. Il préfère l'éviter quitte à dormir dehors. Olivier, résident au Patio, connaît bien le Père Chevrier. « *C'est là où j'ai le plus dormi* », dit-il. Mais il ne s'y est pas habitué. Ils étaient trop nombreux dans le dortoir, les taies d'oreillers et les lits étaient sales. Parfois, il ne dormait que d'un œil, de crainte d'être volé ou agressé. Ce grand foyer, géré par une association¹⁰⁶ peut accueillir jusqu'à 176 personnes sans domicile. Au-delà de Saïd et d'Olivier, il semble connu de tous. Y compris de ceux qui ne l'ont pas expérimenté. En somme, il est précédé par sa réputation.

On retrouve dans d'autres villes le même type de discours au sujet d'autres grands foyers. Ainsi l'asile de nuit à Saint-Étienne (Pichon, 1995), le foyer Leydet à Bordeaux, (Zeneidi-Henry, 2002) ou encore le CHAPSA (Centre d'Hébergement et d'Assistance

¹⁰⁶ Le Foyer Notre Dame des Sans Abri.

aux Personnes Sans Abri) de Nanterre à Paris (Declerck, 2001) où les conditions d'accueil semblent plus difficiles et les contraintes paraissent exacerbées. Dans les grands foyers, les personnes sans domicile partagent avec difficultés l'espace avec d'autres. Elles s'affrontent aussi au personnel qui peut leur manquer de respect et les humilier. Parmi l'ensemble des établissements, les grands foyers sont ceux qui sont le plus mal considérés par les personnes sans domicile. Si elles s'y rendent, c'est souvent parce qu'elles estiment ne plus avoir aucune solution. Quand elle se fait pour la première fois, l'entrée dans la structure est souvent vécue comme un choc, faisant ressentir de la honte et du dégoût, donnant l'impression à certains d'avoir posé les pieds en prison ou en enfer.

Avec le Patio on bascule dans un autre monde. L'établissement est une maison bourgeoise qui a été restaurée. Il comprend un petit parc. En entrant dans le lieu de vie, on note le bureau des professionnels et la cuisine, puis la salle à manger et le salon. Ces dernières pièces donnent ensuite dans un couloir permettant l'accès aux « *logements* » des résidents. On peut constater que les espaces privatifs ne sont pas situés n'importe où dans l'hébergement. Et ce dernier n'est pas organisé n'importe comment. Il reproduit l'organisation un peu typique de la « maison ». Les espaces privatifs sont en retrait. On ne les voit pas immédiatement. Ils sont précédés d'espaces collectifs.

Ayant connu la rue, l'hébergement d'urgence ou bien encore un grand foyer, il n'est pas étonnant que les résidents apprécient le Patio et parlent même de « *luxe* ». Dans le lieu de vie, les espaces privatifs ne sont pas partagés. Ils sont strictement individuels. A l'image des parties communes, ils sont propres et en bon état. D'une superficie moyenne de 16 m², chaque « *logement* » est fonctionnel, pratique. Il inclut, en effet, un lit, une table de chevet, un bureau, une grande armoire, un coin cuisine (plaques de cuisson, petit frigo, placard) et une salle d'eau adaptée à des personnes à mobilité réduite. Les WC sont surélevés, la douche n'a pas de rebord et comprend un siège pliant. Les résidents du Patio et de Main dans la Main bénéficient d'une certaine autonomie dans les actes de la vie quotidienne. Ils ont la possibilité de cuisiner et de se laver quand ils le souhaitent. Au Train de Nuit, ils doivent attendre le petit déjeuner ou le repas du soir. Pour se laver, ils doivent parfois faire la queue. La nuit, afin d'aller aux

toilettes, ils doivent sortir de leur bungalow et traverser la cour. En hiver alors qu'il fait moins de zéro degré l'expérience est évidemment plutôt déplaisante.

III - Les clés

1 - « Ne pas en avoir » : espace hors de contrôle et ouvert au vol

Les clés ont pour fonction d'ouvrir ou de fermer la serrure d'une porte. Au quotidien, les clés sont nombreuses : clés de voiture, de boîte aux lettres, de cave, de coffre, du bureau ou bien, tout simplement, de la porte d'entrée. Ces dernières nous intéressent tout particulièrement. En avoir ou pas est un enjeu important. Les résidents n'ont pas les clés du Train de Nuit. Traditionnellement, c'est le veilleur qui les a en sa possession. Tous les jours, avant l'arrivée des résidents, il vient en avance, ouvre la structure et les bungalows de repos. Il les referme le lendemain matin, après leur départ.

Le veilleur « ouvre », « ferme » ou « referme ». Mais pas seulement. La fermeture du Train de Nuit approchant, les tensions et la violence ont tendance à prendre de l'ampleur. Comme pris de panique, un veilleur met une nouvelle affiche dans le bungalow d'accueil : « *aucun des résidents ne doit ouvrir la porte à la venue des personnes du Train de Nuit !* ». Il est le seul à faire entrer et sortir. Habituellement, la tâche est partagée avec les bénévoles et quelques résidents. La scène prête à sourire car comme dans un sketch comique le veilleur passe son temps à ouvrir et à fermer la porte d'entrée. Elle agace également. Un premier résident se demande : « *qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez lui ?* ». Un second prétend : « *on n'est pas en prison ici !* ». Une bénévole ajoute « *que ça y ressemble. On est enfermé dedans* ». Effectivement, le veilleur ne tourne pas rond. Habituellement, la porte sert à protéger de l'extérieur et non à retenir ceux qui sont à l'intérieur et à les empêcher de sortir. La comparaison avec la prison n'est pas incongrue. A l'image du gardien de prison, le veilleur enferme et « met sous clés ». Rien de très agréable à vivre pour les résidents qui, à d'autres moments, peuvent avoir le sentiment d'être « enfermés dehors ». Rappelons que tous les jours de la semaine, la structure ferme ses portes en début de matinée et les ouvre en fin d'après-

midi. Durant ce temps, les résidents n'ont pas le choix. Ils se retrouvent à l'extérieur et doivent passer le temps, occuper d'une manière ou d'une autre leur journée.

De l'ouverture à la fermeture du Train de Nuit, les bungalows de repos sont donc libres d'accès. De fait, ils sont « visitables » et parfois « visités ». Plus clairement, les résidents courent un risque important : le vol. Durant le temps de l'enquête, plusieurs résidents ont été volés. L'un d'eux s'est fait dérober son portefeuille. Il y avait dedans ses papiers, quelques photos de proches et une cinquantaine d'euros destinés à l'achat de cigarettes. Un autre n'a plus son téléphone portable. Du coup, il a perdu une partie de ses contacts. Temporairement, il ne pourra plus appeler ou être appelé. En recherche d'emploi, il espère que cela ne lui portera pas préjudice : « *et si je passais à côté de ma chance ?* ». Les objets perdus ont une valeur économique, sentimentale et sociale. A leur perte s'ajoute quelquefois un sentiment de souillure. Tout comme les « cambriolés » étudiés par Dominique Dray dans une approche ethnographique, les résidents peuvent éprouver le sentiment d'avoir été souillés. Selon l'un d'eux, « *j'aime pas qu'on touche mes affaires, c'est personnel* ». D'après un autre, « *ça m'écœure un peu que quelqu'un fasse ça !* ». Même si leurs affaires n'ont pas été salies, les résidents savent que d'autres ont posé leurs regards et leurs mains dessus. En outre, ils ont pu les fouiller. Les biens et les corps étant proches, l'image de soi et la confiance en soi en ressortent altérées (Dray, 2009).

Ces vols interpellent assez vivement. Selon un résident : « *c'est nul ! On se vole entre nous alors qu'on est dans la misère !* ». Ou encore : « *je comprends pas. Si je trouve celui qui a fait ça, croyez-moi, je lui casse la gueule et tout de suite !* ». Tout en désapprouvant la violence, un bénévole dit comprendre la colère des résidents. En aparté, il tient un discours différent : « *qui sait ce dont on est capable dans la privation ? Est-ce qu'on se gênerait si on était à leur place ? Je ne sais pas moi* ». Les vols étant fréquents (hebdomadaires), les résidents peuvent s'adapter et prendre les devants. Quelques uns ont mis un cadenas sur leur armoire. Et la clé de celui-ci quitte rarement leur poche. Ceux qui se connaissent assez surveillent réciproquement leurs affaires, les allées et venues dans leur bungalow. D'autres préfèrent ne compter que sur eux-mêmes. Ainsi ce résident qui conserve tout le temps ses sacs à ses côtés, cet autre

qui va déposer ses affaires dans sa voiture, garée à l'extérieur du Train de Nuit. Dans un cas comme dans l'autre, il apparaît clairement que l'hébergement n'est pas un dedans assez sécurisant. On ne peut accepter d'y déposer ses affaires. Fait révélateur, le dehors lui est même préféré.

2 - En avoir : espace contrôlé et temps à soi

Comme bien d'autres choses, on ne mesure l'importance des clés que quand elles font défaut. Soit parce qu'on les a égarées. Comme le rappelle Jean-Claude Kaufmann, « *une crainte fort répandue est de perdre ses clés ou de se trouver enfermé dehors, sans possibilité de pouvoir rentrer chez-soi* » (Kaufmann, 1996, p.286). Soit parce qu'on n'en a pas ou plus. Les clés retrouvées font alors office de petit miracle. Philippe est un ancien résident du Train de Nuit. Il loge désormais dans une structure d'hébergement temporaire. Il revient occasionnellement sur le site pour prendre des nouvelles et faire un peu de bénévolat. Il discute avec William, résident et ancien collègue d'infortune. Ce dernier lui apprend son départ du Train de Nuit. Il va habiter dans une maison relais. Philippe le félicite chaleureusement. Puis, tout en affichant un large sourire, il sort de sa poche un trousseau de clés et affirme : « *bienvenu au club ! Tu vas bientôt avoir tes clés comme moi ! Tu vas voir comme c'est agréable !* ».

Les clés sont loin d'être un objet anodin. En les retrouvant, Philippe a comme changé de monde. Il bascule du côté de ceux qui en ont. Symboliquement, les clés représentent une certaine maîtrise de l'espace et de soi-même, une liberté de se retirer, d'aller et venir, d'agir à sa guise loin du regard d'autrui. A Main dans la Main, les résidents les plus impliqués, Hervé et Pierre, ont les clés des maisons tout comme les professionnels. En journée, soit les portes restent ouvertes, soit il y a quelqu'un pour les ouvrir. De fait, les autres résidents peuvent aller et venir relativement librement. Au Patio, chaque résident a ses clés. Il les garde sur lui. Il n'a pas à les remettre aux professionnels quand il va en dehors de la structure. Comme tout un chacun chez-soi, il peut fermer son logement à clé et agir à sa guise. Il a la possibilité d'inviter en journée des personnes extérieures. De plus, il n'est pas obligé de déjeuner ou de prendre les repas avec les autres. Jean-Claude explique en quoi c'est important pour lui : « *ici c'est bien, je peux être avec les*

autres. Et je peux aussi me retirer dans ma chambre. Je ne suis pas contraint. Par exemple, ce soir, je vais manger mon plat dans ma chambre. C'est tranquille. Avant où j'étais, le Père Chevrier, ce n'était carrément pas possible. On était tout le temps en collectif. Et il n'y avait pas le choix. C'était hard ! ». Dans un grand foyer, la vie collective est extrêmement contraignante car elle ne laisse pas de place à l'individu. Elle est étouffante. Dans le lieu de vie, parce que le règlement le permet et parce que les logements sont équipés de coin cuisine, ce résident peut profiter d'un plaisir simple qui, au regard de son parcours, prend une saveur particulière. Il a enfin des temps pour lui-même. Compte tenu de son vécu, ce résident pourrait aspirer à une autre vie, loin du collectif. En réalité, il est plutôt à l'image de l'individu contemporain étudié par François de Singly. Il ne peut pas vivre seulement dans le collectif. De même, il ne peut pas vivre seul. Il a besoin de temps « avec » et de temps « seul ». La vie commune ne va pas sans la vie personnelle. La difficulté réside dans l'équilibre qu'il faut trouver entre ces deux dimensions (de Singly, 2000). Si ce résident du Patio semble y être arrivé, il faut ajouter que la stabilisation de la situation n'est pas définitive. Comme dans de nombreux couples ou familles, les besoins des individus peuvent fluctuer, amenant des tensions et nécessitant régulièrement des réajustements.

IV - Définir et redéfinir les limites du privatif

1 - Poser un tapis, défendre son lit

Selon Évelyne Péré-Christin, « *toute installation humaine, face à l'étendue informe, est une sorte d'écho à la création : c'est une cosmogonie* » (Péré-Christin, 2001, p.50). De même, d'après Simmel, « *l'homme qui, le premier, a érigé une hutte a manifesté une aptitude propre à l'homme confronté à la nature ; il a rompu la continuité de l'espace, en a coupé une parcelle et en a fait une unité spécifique dotée de sens* » (Simmel, 1903 et 2007, p.51). Pour bâtir sa maison, il faut donc séparer le dedans du dehors et ainsi distinguer le privé du public.

La construction de l'espace ne s'arrête pas à cette phase initiale. A l'intérieur, des frontières doivent être définies entre des espaces plus ou moins privés ou publics. La maison japonaise traditionnelle est de ce point de vue assez exemplaire. A l'entrée de celle-ci, il y a un vestibule qui joue un rôle particulièrement important. Il permet de recevoir les inconnus. Généralement, ces derniers ne le franchiront pas. Le vestibule est également le lieu où les hôtes se déchaussent et où ils se mettent en pantoufles. Néanmoins elles ne permettent pas d'aller partout dans la maison. Quand on entre dans une pièce dans laquelle il y a des tatamis, on doit enlever ses pantoufles. De même, il y a aussi des pantoufles spécifiques pour les toilettes permettant de ne pas répandre la saleté. A l'étranger les expatriés japonais ont du mal à s'adapter à d'autres habitats qui ne comprennent pas de vestibule. De même, pour eux il est choquant d'entrer dans la maison avec des chaussures [(Kurita, 1993), (Ozaki, 2003)].

Cependant, quand les frontières intérieures ne vont plus de soi, il faut les redéfinir. Pour cela, les résidents ne recourent pas à des travaux mais à des petits gestes qui jouent un rôle tout à fait important. Rappelons la situation au Train de Nuit : les bungalows de repos sont accessibles à tout instant. Ils sont petits et partagés. Au sein de chacun, les résidents sont exposés les uns aux autres. Allongé sur un lit, on voit automatiquement les trois autres résidents car il n'y a pas de cloison ou de rideau. Comment parler d'espace privatif dans ces conditions ? On sent qu'il y a tension pour ne pas dire contradiction. Ce que résume ainsi Jean-Christian : « *au Train de Nuit, même dans l'espace individuel on est dans le collectif !* ». Et pourtant, force est de constater que certains résidents tiennent aux bungalows de repos. Saïd me fait visiter « *son bungalow* ». Devant les lits, il y a des petits tapis posés par les résidents eux-mêmes. Ces tapis sont évidemment des objets fonctionnels. Ils permettent de se défaire de la saleté. Ils jouent également un rôle symbolique. Ils régulent, séparent un peu plus des autres et permettent de souligner la dimension privative. En ce sens, ils rappellent les « *marqueurs frontières* » dont parle Goffman, c'est-à-dire des « *objets qui marquent la ligne qui sépare deux territoires adjacents. La barre employée sur les comptoirs des supermarchés pour séparer les achats de deux clients successifs en est un exemple ; de même, l'accoudoir commun entre deux fauteuils de cinéma* » (Goffman, 1973, p.55).

Saïd a également « *son lit* ». Il est fait au carré. On y trouve dessus quelques effets comme un blouson ou un paquet de cigarettes. Saïd « *n'aime pas trop qu'on se pose sur son lit* ». Ce sentiment est apparemment partagé. En effet, selon un veilleur, il arrive de temps en temps que des résidents se plaignent ou se disputent avec un autre qui a eu le malheur de fouler leur espace. Cette réaction est compréhensible. Le lit est quasiment un monde en soi. Il relève de l'intime car il permet notamment de se reposer, de dormir et de rêver. Selon Georges Perec, « *le lit est l'espace individuel par excellence, l'espace élémentaire du corps, celui que même le plus criblé de dettes a le droit de conserver : les huissiers n'ont pas le pouvoir de saisir votre lit ; cela veut dire aussi - et on le vérifie aisément dans la pratique - que nous n'avons qu'un lit, qui est notre lit ; quand il y a d'autres lits dans la maison ou dans l'appartement, on dit que ce sont des lits d'amis, ou des lits d'appoint. On ne dort bien, paraît-il, que dans son lit* » (Perec, 2000, p.33-34). Au Train de Nuit, le lit est encore plus important qu'ailleurs car il est le plus petit espace personnel, une sorte d'ultime réserve pour le corps.

2 - Ouvrir sa porte

En raison du poids du collectif, les limites de l'espace privatif tendent à s'estomper dans l'hébergement d'urgence. Aussi, elles doivent être réaffirmées. Dans le lieu de vie du Patio, la limite paraît assez définie. Elle est matérialisée par le seuil de la porte. Cette stabilité autorise les résidents à ouvrir leur logement. Sous un mode affinitaire, ce dernier permet de recevoir et de partager certaines activités qui ont lieu habituellement dans le salon et dans la salle à manger. C'est le cas de Serge qui invite Papi à regarder un film. Ou encore Myriam qui se rend dans le salon et demande à Élisabeth, sa « *chérie* », de venir prendre le café chez-elle. Dernier exemple : Jean-Claude. Celui-ci a un caractère solitaire sans doute renforcé par son handicap. Il est en fauteuil roulant. Assez souvent, la porte de son logement est fermée. Cependant, durant quelques heures, il l'ouvre en grand, sans pour autant quitter la pièce. Les résidents et les professionnels ont bien compris le sens du geste. Ils savent que, durant ce laps de temps, ils peuvent lui rendre visite, le saluer, discuter ou l'inviter à les rejoindre dans la salle à manger ou sur la terrasse. Avec ses mots, Agnès, auxiliaire de vie sociale, résume assez bien la situation : « *la porte ouverte de Jean-Claude est un signe d'hospitalité. C'est sa*

manière à lui d'être en collectif ! ». Par une simple ouverture de porte, l'espace privatif se transforme. Il revêt une dimension collective. Un peu comme si le salon et la salle à manger entraient temporairement dans la chambre.

V - Les gestes élémentaires de l'appropriation

1 - Nettoyer

Pour s'approprier un logement, plusieurs gestes élémentaires doivent être produits et reproduits : le nettoyage, le rangement, l'aménagement et la décoration [(Filiod, 1996), (Desjeux, Monjaret, Taponier, 1998)]. On retrouve ces gestes dans les structures enquêtées. Et ce même au Train de Nuit en dépit de son caractère précaire. Évidemment, tous les résidents ne se livrent pas à ces gestes et parfois le désordre l'emporte. Lors d'une visite d'un bungalow avec Jean-Christian, je note à même le sol, de la terre, des mégots de cigarette, un pantalon souillé d'urine, un t-shirt noir de crasse, de la nourriture avariée, un sac poubelle que mon guide préfère ne pas approcher craignant de mauvaises surprises. L'air est difficilement respirable. Après quelques pas, je me hâte de rebrousser chemin vers l'extérieur pour prendre un bol d'air frais. *A contrario*, il est frappant de voir certains résidents se transformer en véritables « fées du logis » quand vient l'heure du ménage. Ils nettoient et nettoient régulièrement, sans qu'aucun ordre ne leur soit donné. Ils passent le balai au sol. Ils lavent énergiquement ce dernier en utilisant quelquefois un désinfectant dont l'efficacité est reconnue : l'eau de javel. Ils aèrent en ouvrant grand les portes et les fenêtres. Ils jettent aussi les ordures. En somme, comme tout un chacun, ils essaient de garder l'intérieur propre en expulsant la saleté en dehors. Ce faisant, comme l'écrit Mary Douglas dans son ouvrage portant sur la souillure, ils n'accomplissent pas un geste négatif, ils organisent positivement leur milieu. Ils sont alors comparables aux « peuples primitifs » qui effectuent des rituels de purification pour écarter les esprits (Douglas, 2001). Si d'un côté il est question d'hygiène et de l'autre de magie, il n'empêche que les enjeux sont les mêmes. Il s'agit de mettre de l'ordre et de chasser le désordre du monde social. Ce qui témoigne aussi de l'importance de l'individu. Il n'y a pas que le sacré qui doit être

préservé. Ou plutôt l'individu est comparable à une sorte de divinité sur laquelle il faut veiller. En ce sens le monde profane n'est pas aussi irrégulier qu'on peut le penser de prime abord (Goffman, 1973).

2 - Ranger

Aménager, c'est fixer les choses que l'on doit voir. Ranger, c'est traquer ce que l'on ne doit pas voir (La Mache, 2005). Les meubles permettent de ranger et de protéger des biens personnels comme les vêtements. Au fil du temps, les résidents achètent quelquefois, jettent aussi et récupèrent des vêtements. Le dernier jour au Train de Nuit, les sacs peuvent être plus lourds qu'à l'arrivée. Et pourtant les conditions sont loin d'être idéales. Les petits placards ne sont pas sécurisés. La durée du séjour est limitée. Serge, lui, est arrivé au Patio « *sans rien* ». Comme d'autres, il s'est petit à petit constitué une véritable garde robe. Au bout d'un an et demi, il constate que son « *armoire est pleine* ». Elle comprend notamment des pantalons, chemises, joggings, pulls, une veste en jean, un anorak et des baskets. Serge tient clairement à son apparence. A son poignet, il porte une montre en cuir blanc. Il se parfume. Pour les fêtes de Pâques, il s'est même acheté de nouveaux vêtements. Il pense que cela devrait faciliter les rencontres.

En résumé, il y a un lien entre « habitat » et « habit »¹⁰⁷. La précarité du premier influe sur le second. Elle contraint à garder le nécessaire. Quand l'habitat s'inscrit à nouveau dans de la continuité, l'accumulation redevient possible et une autre attention peut être portée à l'image de soi. Quand bien même les habits ne font pas tout, ils jouent un rôle important. Grâce à eux, Pierre, Hervé et Pépito font bonne figure au Trois Mâts ou lors des *catering*. Les habits permettent aussi de se fondre dans la foule. Quand les résidents quittent l'hébergement, ils peuvent aller se restaurer, se promener, boire un verre ou lire un livre dans une bibliothèque sans être regardés de travers voire pire chassés. Comme le dit Colette Pétonnet, l'anonymat propre à ces situations est loin de n'être qu'un défaut, il joue le rôle d'une « pellicule protectrice », parfois il offre la possibilité de

¹⁰⁷ Étymologiquement « habitat » et « habit » dérivent du latin *habitus* pour désigner les « manières d'être ». Et en effet ces dernières peuvent s'appliquer à ces deux domaines. Chaque individu a ses habitudes relatives à son lieu d'habitation et à sa tenue vestimentaire.

faire des rencontres (Pétonnet, 1994). Avec ses nouveaux habits, Serge peut laisser plus facilement derrière lui l'image du clochard. Dès lors, on peut dire que les vêtements sont comme une seconde peau ou un révélateur. Ils appartiennent à la fois au dedans et au dehors. Ils protègent le corps et l'espace intime comme ils ouvrent sur l'espace social et relationnel (Joubert, Stern, 2005).

3 - Aménager et décorer

Concernant l'aménagement et la décoration de l'espace privatif, les règlements intérieurs ne font pas spécialement état d'interdiction. Au Patio, il convient toutefois d'obtenir l'accord des professionnels. Tout d'abord, on peut noter dans ce dernier lieu une série d'ajouts assez divers. Sylvie a installé de nouveaux rideaux à sa fenêtre, acheté un meuble sur lequel elle a placé la cage de Félicie (son hamster). Plus sobre, Serge joue néanmoins le jeu de la décoration. Il a acquis un dessus de lit sur lequel figurent des caractères asiatiques. Il a aussi mis un lys sur une étagère et compte disposer des géraniums sur le rebord de sa fenêtre. Ensuite, il est frappant de constater la récurrence de la vidéo et de la hi-fi. Les résidents recherchent le « confort moderne ». Et ce d'autant plus qu'ils ont été privés de ce type de plaisirs par le passé. Ils ne rejettent pas une certaine société de consommation. Ils veulent être comme tout le monde. Le confort moderne peut alors être interprété comme un signe fort d'appartenance à la société (Pichon, Jouve, Choppin, Grand, 2010). A Main dans la Main, Pierre a installé dans sa chambre une télévision et une chaîne hi-fi. Au Train de Nuit, quelques résidents ont une petite radio qu'ils écoutent parfois avec un casque. Luxe ultime et inattendu, l'un d'eux a posé une petite télévision sur une chaise près de son lit. Quand il y a un match de football ou un bon film, il en fait profiter ses pairs. Le confort n'est pas idéal, il est cependant préférable à celui trouvé dans le réfectoire où la télévision est partagée par défaut.

Au Patio, la télévision est davantage présente. En effet, plusieurs résidents se sont équipés. Serge, lui, n'a pas lésiné sur les moyens. Il a investi dans un écran plat et un lecteur DVD, à chaque fois une « *marque* », bien sûr. Il les a posés sur son bureau. La disposition est idéale pour regarder « *un film tranquillement installé dans mon lit* ». Fan

de cinéma, Serge a commencé une collection de DVD. Il a plus d'une vingtaine de titres dont « Il était une fois dans l'ouest » de Sergio Leone, « Raging bull » de Martin Scorsese, « L'ange de la vengeance » d'Abel Ferrara, etc... Comme les livres d'une bibliothèque dans un salon, Serge expose sa collection de DVD. Ils sont sur une petite étagère, elle-même placée en hauteur et située à côté de la porte d'entrée. Ils sont posés sur la tranche et forment une pile. Ainsi le visiteur peut rapidement les parcourir et connaître les goûts de Serge. Comme tout collectionneur, Serge a « *un problème à résoudre : comment caser une collection sans cesse grandissante dans l'espace définitivement limité de leur logement ?* » (Frère-Michelat, 1993, p.197). Bien que la collection de Serge n'en soit qu'à ses débuts, sa petite étagère ne suffit plus. Il n'est évidemment pas question d'arrêter l'achat de DVD. De même, Serge ne veut pas les mettre dans le placard. « *Ce serait un peu bête* ». Et, en effet, à quoi bon avoir une collection si c'est pour la ranger ? Seule solution, il va bientôt acheter un plus grand meuble. Ainsi, il pourra en acheter et en ranger d'autres. « *Et après ? On verra* », dit-il en souriant.

Enfin, dernier point marquant, les affiches. Au Train de Nuit, les résidents ont mis des affiches sur les murs des bungalows de repos. Sans surprise, elles donnent à voir un univers assez masculin et jeune. Elles représentent des voitures (Ferrari, BMW), des sportifs (des joueurs de football) ou des femmes dévêtues. Ces dernières n'ont pas manqué de déclencher une polémique. Choqué, un bénévole a suggéré au directeur de les enlever. Pour lui, « *c'est proprement indécent* ». En définitive, rien ne sera fait. En tout cas, cela confirme que l'espace privatif des résidents ne va pas de soi. Par ailleurs, au-delà de la dimension morale, on peut attribuer une signification à ces affiches. Comme celles des détenus en prison, elles attestent des rêves et peut-être aussi des souffrances face à l'absence du genre féminin dans leur vie (Marchetti, 2001).

Au Patio, Sylvie a mis des posters de la star Johnny Hallyday. En plaisantant, elle dit lui ressembler : « *faut pas trop me marcher dessus ! J'ai une grande gueule* ». Plus étonnant et personnel encore, Serge a sorti de son sac une photo de famille en noir et blanc. Elle est affichée au dessus de son bureau. On peut y voir son père qui tient son chien Wolf et sa mère. Ils posent devant une télévision assez imposante offerte

d'ailleurs par Serge. La photo a été prise dans leur logement HLM. Les photos et les affiches témoignent que les résidents attribuent une valeur positive à l'espace privatif. Sinon pourquoi les exposer ? Comme Serge a enfin une maison, ce geste est de nouveau possible.

VI - Espace privatif sous surveillance et contrôle

La surveillance et le contrôle peuvent s'exercer dans l'espace privatif et empiéter sur la vie privée des résidents. Cela vaut en particulier au Train de Nuit mais aussi dans une petite structure comme le Patio qui pourtant fait preuve de souplesse et se démarque de nombreux hébergements. En déplaçant la focale de l'espace privatif à l'ensemble de la structure, on pourrait aussi parler de Main dans la Main. Celle-ci s'est constituée contre l'assistance où les SDF n'étaient pas pris en compte. Or il faut rappeler qu'elle a institué un leader qui sans concertation a entraîné tout le dispositif dans sa propre reconversion générant au passage des conflits, des critiques, des démissions et des renvois. En somme, ce qu'il faut retenir, c'est qu'un dispositif peut tout à fait reproduire des travers qu'il dénonce ou contre lesquels il se fonde. Ce constat résonne avec celui de Gilles Deleuze pour qui la fin des sociétés disciplinaires ne signifie pas la fin du contrôle. Au contraire, le contrôle peut très bien fonctionner en milieu ouvert, être tout autant sinon plus efficace, constituer un danger car il est moins perceptible (Deleuze, 1990).

Voyons à présent en détail comment l'espace privatif peut être menacé. Au Train de Nuit, les résidents peuvent se faire voler par leurs pairs. Ce faisant, ils perdent un certain nombre de biens. Au Train de Nuit et au Patio, l'espace privatif peut être enfreint par les professionnels. Dans le premier hébergement, il s'agit tout particulièrement du « veilleur ». Pour mieux le cerner, on peut dire qu'il est le gardien des lieux, spécialement la nuit (le « veilleur de nuit »). Il doit être vigilant (« surveiller ») et protecteur (« veiller sur »). Il détient les clés. Il doit faire respecter le règlement. Si besoin est, il le répète. Pour exercer son activité, le veilleur ne peut pas rester immobile, à l'image de la « sentinelle » placée à un poste fixe. Il doit se déplacer. Un peu comme un « rôdeur », il doit savoir faire preuve de discrétion, se mouvoir sans

attirer l'attention, surgir en cas de besoin, lire les « signes » (un tel est susceptible d'avoir introduit de l'alcool et d'en consommer). Le veilleur est loin d'être « désarmé ». Il a en effet le pouvoir d'exclure les résidents. Ces derniers le savent fort bien. C'est pourquoi ils évitent les démêlés avec lui. Cela ne les empêche pas de le critiquer ou de le singer, quand il a le dos tourné. Le veilleur intervient dans le bungalow d'accueil, le réfectoire. Il se déplace aussi dans la cour interne. Son activité est d'ailleurs facilitée par l'agencement des lieux : les bungalows sont surtout disposés le long des murs délimitant l'enceinte du Train de Nuit. Par conséquent, en quelques pas et coups d'œil, il peut balayer du regard une grande partie de la cour, voir qui rentre ou sort des bungalows.

Cependant, le veilleur n'en reste pas là. Il ne fait pas que voir. Il peut entrer à tout instant dans les bungalows de repos pour discuter avec un résident, délivrer une information, vérifier que les lieux sont bien entretenus (opération effectuée chaque matinée) ou que des stupéfiants ne sont pas consommés. La scène observée à maintes reprises est révélatrice : le veilleur frappe un coup sur la porte et entre sans attendre de réponse. Jean-Christian confirme : *« il n'y a pas de distance, je rentre dans les bungalows comme je veux, si je veux vérifier ce qui se passe, le gars il ne peut pas me refuser l'entrée ! »*. Au Patio, plusieurs résidents se plaignent car les professionnels entrent dans leur logement et fouillent. D'après Olivier, *« ils nous considèrent un peu comme des enfants. Ils nous surveillent et font la loi »*. Agnès, auxiliaire de vie sociale, prétend : *« on essaie de respecter le lieu privatif mais c'est pas facile (...) dès fois, on oublie qu'on est chez eux »*. Les professionnels ont bien conscience de dépasser certaines limites. Mais, comme ils ont des missions à exercer - accompagner dans la gestion quotidienne de l'hygiène, interdire la consommation d'alcool - ils les mettent parfois plus ou moins consciemment de côté. Dès lors, la tension est manifeste et la structure ne parvient plus à être considérée comme un chez-soi pour certains résidents.

Ces situations pourraient en rappeler d'autres où des individus sont placés sous une surveillance et un contrôle institutionnels poussés plus en avant. Ainsi certaines institutions totalitaires (Goffman, 1968) ou bien la figure architecturale qui fait référence en la matière : le panoptique inventé au 18^{ème} siècle par le philosophe Jeremy

Bentham¹⁰⁸. Michel Foucault décrit ce dernier ainsi : « à la périphérie, un bâtiment en anneau ; au centre une tour ; celle-ci est percée de larges fenêtres qui ouvrent sur la face intérieure de l'anneau. Le bâtiment périphérique est divisé en cellules, dont chacune traverse toute l'épaisseur du bâtiment ; elles ont deux fenêtres, l'une vers l'intérieur, correspondant aux fenêtres de la tour ; l'autre, donnant sur l'extérieur, permet à la lumière de traverser la cellule de part en part. Il suffit alors de placer un surveillant dans la tour centrale, et dans chaque cellule d'enfermer un fou, un malade, un condamné, un ouvrier ou un écolier. Par l'effet du contre-jour, on peut saisir de la tour, se découpant exactement sur la lumière, les petites silhouettes captives dans les cellules de la périphérie. Autant de cages, autant de petits théâtres, où chaque acteur est seul, parfaitement individualisé et constamment visible. Le dispositif panoptique aménage des unités spatiales qui permettent de voir sans arrêt et de reconnaître aussitôt. En somme, on inverse le principe du cachot ; ou plutôt de ses trois fonctions - enfermer, priver de lumière et cacher - on ne garde que la première et on supprime les deux autres. La pleine lumière et le regard d'un surveillant captent mieux que l'ombre, qui finalement protégeait » (Michel Foucault, 1975, p.233-234).

Il y a néanmoins des différences fondamentales entre le panoptique et les structures enquêtées. Au sein de ces dernières, la surveillance est discontinue et réciproque. Au Train de Nuit, le veilleur ne passe pas son temps à surveiller. Et quand il voit un résident, il peut être vu par celui-ci. De plus, contrairement à ce qui se joue dans le panoptique, l'intimité n'est pas « détruite » mais « menacée ». La nuance est importante. Les résidents ont des ressources pour préserver leur intimité. Dans les bungalows de repos, quand le regard de l'autre est intrusif ou qu'il dérange de par sa simple présence, les résidents ont plusieurs options. Bernard tente d'oublier. Il essaie de faire comme s'il ne se passait rien. Plus facile à dire qu'à faire cependant. Quand cela ne fonctionne pas, il ferme les yeux et écoute un peu de musique grâce à son baladeur. C'est sa manière à lui de s'évader. Allongé sur son lit, Nasser se met parfois de côté,

¹⁰⁸ Jeremy Bentham était un juriste et un philosophe anglais qui a vécu à la fin du 18ème et au début du 19ème siècle. A l'inverse de ce que le panoptique peut laisser imaginer, il n'était pas un penseur souhaitant la mise en place d'un ordre totalitaire. Au contraire, il prônait la démocratie. Et de son point de vue, pour être réellement juste, efficace et bénéfique, il fallait qu'elle soit transparente. A cette fin, tous, y compris les dirigeants, devaient être surveillés (Bentham, 1791 et 2002). Ce qui pose problème dans ce modèle, c'est qu'au lieu de se baser sur la confiance, il institue la méfiance comme fondement. L'autre est suspect *a priori*. Il est considéré comme un délinquant potentiel.

tourne le dos et ne voit plus que la paroi du bungalow. S'il sature vraiment, il sort se dégourdir les jambes dans la cour ou faire un tour à pied dans le quartier. Selon son expression, « *c'est un bon moyen de se vider la tête !* ». Ces quelques tactiques permettent de conclure que « *l'intimité se défait lorsque autrui la dérobe. L'intimité est associée au contrôle du regard. Ce n'est pas la présence du regard de l'autre qui la détruit, c'est l'absence de possibilité de contrôler ce regard* » (Thalineau, 2002, p.41).

Telle qu'elle apparaît ici, l'intimité peut se définir comme une certaine liberté de disposer de soi, d'avoir à côté de la vie publique une vie privée ou des secrets, d'agir selon son entendement. On peut aussi dire que l'intimité est une liberté de pensée. Cela se vérifie au Patio où les résidents ne sont pas obligés de formuler un projet ou de « se raconter » à l'image des bénéficiaires du RMI¹⁰⁹. Exprimé autrement, il est vital pour les résidents de disposer de zones d'ombre où ils peuvent se réfugier et qui ne sont pas accessibles à autrui. Comme le dit l'écrivain Junichirô Tanizaki dans son essai intitulé Éloge de l'ombre, consacré à l'esthétique japonaise, si la lumière doit rentrer abondamment dans la maison occidentale, il n'en va pas de même dans la maison traditionnelle japonaise où l'ombre est plus recherché car, au-delà d'un aspect esthétique (les nuances d'ombre dans les pièces), elle permet de projeter ses pensées et de développer l'imaginaire (Tanizaki, 2011). C'est d'ailleurs bien ce qui se passe dans cette fiction qu'est 1984 de George Orwell. Alors que toute la société vit sous le contrôle d'un régime autoritaire (Big Brother), le personnage principal, Winston, va découvrir dans son logement un petit renforcement qui échappe à la surveillance du « télécran » (écran qui permet de voir et d'être vu par la Police de la Pensée). Il va transgresser et commencer la rédaction d'un journal qui petit à petit va l'amener à prendre conscience de la situation et à réagir en se retournant contre le régime en place (Orwell, 1950).

¹⁰⁹ Isabelle Astier explique qu'en contrepartie de l'allocation versée chaque mois, les bénéficiaires du RMI doivent raconter leurs parcours et rendre compte de l'avancée de leurs démarches d'insertion. L'exercice s'avère plus difficile pour les hommes que pour les femmes car ils n'ont pas l'habitude d'exposer leur vie privée. De fait ils sont moins bien traités que les femmes qui jouent plus facilement le jeu et qui en outre peuvent susciter de la pitié *a fortiori* quand elles élèvent un enfant seules (Astier, 1996).

VII - Nommer l'espace : « maison de vie », un « coin à soi », une « chambre » dans une « maison », « chez-moi » et « pas chez-moi »

« Lieux dits, lieux nommés. Un ancrage s'établit, culturel et social, dont les difficultés de traduction illustrent l'importance : le langage porte les valeurs qui caractérisent l'usage de l'espace. Langage et espace réciproquement se structurent. Un lieu existe, notamment, d'être désigné, surnommé, renommé » (Depaule, 2002, p.233). Un espace a donc un nom officiel. Il peut aussi être renommé. Anne Chaté, dans une étude sur le nom des maisons réalisée dans une petite commune de la France, observe une diversité de situations. Il y a des maisons qui ne sont pas nommées et d'autres qui le sont. Concernant ces dernières, elles ont un nom bien souvent relatif à un prénom ou au monde de la nature (animal, végétal, marin). Il arrive aussi qu'il renvoie à un ailleurs, au bonheur, à l'humour ou à des maximes. Mais l'analyse n'est pas simple. Parfois, il n'est pas possible de classer les noms ou alors certains d'entre eux restent mystérieux. Le nom des maisons est une forme d'expression de la subjectivité, de l'histoire personnelle, des goûts et des rêves des habitants (Chaté, 2003). Tournons-nous maintenant du côté de l'hébergement. Qu'en est-il du nom des structures ou des espaces privés ? Les résidents les renomment-ils ? Et qu'est-ce cela nous dit d'eux ?

A Main dans la Main, la situation est particulière puisque ce sont les résidents qui ont donné un nom à l'hébergement. Celui-ci ne préexistait pas à leur venue comme c'est le cas au Train de Nuit et au Patio. Volontairement les résidents ont choisi de ne pas emprunter un vocabulaire institutionnel. Il ne pouvait être question, par exemple, d'un « centre » ou d'une « structure ». Le terme même de « maison » indique la volonté d'approcher un autre monde, celui de la famille qui est une métaphore de l'organisation sociale de Main dans la Main. Les prénoms accolés, Josipe et Anaïs, sont ceux de deux résidents. Notons qu'en optant pour des prénoms, les résidents de Main dans la Main ont procédé comme de nombreux habitants étudiés par Anne Chaté. Josipe était un des membres fondateurs. Il est décédé peu après l'installation dans la première maison de vie. C'est pour lui rendre hommage que la maison a été nommée ainsi. La seconde maison porte le nom de la fille d'Hervé. Il faut savoir que, lors de la création de l'association, Hervé était célibataire. Plusieurs années après, il s'est mis en couple avec

une résidente, Séverine. Ils ont eu une fille, Anaïs, âgée tout juste d'un an au moment de l'enquête de terrain. Il est clair que Josipe et Anaïs n'ont pas la même place dans l'association. Josipe était d'une certaine manière un résident comme les autres. Anaïs, elle, est aussi la fille d'Hervé et de Séverine. L'écart entre les deux appellations révèle l'évolution du leader contraint d'articuler deux appartenances et l'évolution de l'association. Rappelons qu'à la fin de l'enquête, le problème semble en partie résolu puisque seule reste la famille d'Hervé dans la maison de vie Josipe. En somme, le chez-soi a remplacé le chez-nous originel.

La scène suivante se déroule au Train de Nuit, dans le bungalow d'accueil. Deux résidents sont au bar. Le premier se pousse pour laisser passer le second qui va se servir un café. Il dit simultanément en exagérant volontairement : « *faites comme chez-vous !* ». Le second réplique : « *faites comme chez vous. L'expression est belle mais elle ne peut pas s'appliquer ici !* ». Au cours de conversations, j'ai posé la question à d'autres résidents. Clairement, tous disent ne pas être chez eux au Train de Nuit. En outre, deux anciens résidents rencontrés, ayant désormais leur propre logement, vont dans ce sens. Le premier affirme qu'il a « *enfin une vie intérieure !* ». Le second prétend, en comparant le temps présent au passé, que « *mieux vaut un petit chez-soi qu'un grand chez les autres* ». En somme, au Train de Nuit, on n'a pas de vie intérieure et on est chez les autres.

Pourtant, un point intéressant demeure en suspens. Nous avons vu que certains résidents nettoient, rangent et décoorent. Il y a de l'appropriation au Train de Nuit. L'hébergement d'urgence n'est pas une coquille vide, un « *pur abri, ustensile et instrument de protection contre les intempéries ou les ennemis, réserve de nourriture ou espace de la fonctionnalité* » (Serfaty-Garzon, 2003, p.83). Dès lors, comment en rendre compte ? Comment nommer l'espace ? Une notion semble adaptée, celle de « *coin* ». Au Train de Nuit, dit Saïd, « *on n'est pas chez-soi mais on peut avoir un coin à soi* ». Le sien est dans son bungalow. Il y trouve un peu de confort et de réconfort. Ce n'est pas la panacée. Pour lui, c'est néanmoins mieux que rien. Gaston Bachelard attentif aux subtilités de l'habiter désigne ainsi un coin : « *toute encoignure dans une chambre, tout espace réduit où l'on aime à se blottir, à se ramasser sur soi-même, est, pour*

l'imagination une solitude, c'est-à-dire le germe d'une chambre, le germe d'une maison (...) Mais d'abord le coin est un refuge qui nous assure une première valeur de l'être : l'immobilité. Il est le sûr local, le proche local de mon immobilité. Le coin est une sorte de demi-boîte (...) Une chambre imaginaire se construit autour de notre corps qui se croit bien caché quand nous nous réfugions en un coin. Les ombres sont déjà des murs, un meuble est une barrière, une tenture est un toit » (Bachelard, 1957 et 2001, p.130-131). Le coin n'est pas une pièce, il est dans une pièce. Comme si tout se contenait, il peut aussi la déplier. On peut s'y retirer et s'y sentir ailleurs. Il devient un peu chambre mais aussi maison. Avec le « coin à soi » apparaît au Train de Nuit une forme d'habiter minimale. Elle est remarquable car elle démontre qu'en dépit de la précarité de la structure, les résidents s'y accrochent et tiennent bon. Certains intervenants ne voient pas leur installation d'un bon œil et craignent de les « *cocooner* ». C'est ignorer que les résidents essaient de faire comme tout le monde, de se poser et de disposer d'un espace pour se projeter à nouveau. Même s'il est précaire, il vaut mieux que rien et que des perspectives de logement lointaines.

Retenons avec le Train de Nuit que le chez-soi en hébergement n'est pas simple. Il n'est pas, soit présent, soit absent. Il peut se présenter sous une forme embryonnaire. A Main dans la Main, si on met de côté la situation particulière du leader, chaque résident avait au cours de l'enquête « *sa chambre* ». Dans le passé, l'espace privatif pouvait être partagé par quatre résidents. Ce faisant, il n'était pas une chambre mais un « *coin à soi* », selon Pierre. On pourrait croire que le Patio, lui, aboutit automatiquement au chez-soi. Les résidents ont un logement individuel, une clé et du temps devant eux. Ils peuvent rester durablement dans le lieu de vie. Les conditions pour être chez-soi ne sont-elles pas remplies ? Ce n'est peut-être pas aussi certain qu'il y paraît.

Sous un versant clairement positif, Olivier ne tarit pas d'éloges : « *ici c'est la maison du bonheur* ». Serge parle, lui, de « *maison* » ou de « *chez-soi* ». Comme une preuve, il dit avoir des quittances de loyers. Lors d'un entretien, il précise « *chez moi, c'est la chambre* ». Cette dernière dénomination est parfois employée par d'autres résidents. Il y a plusieurs explications. L'espace privatif est trop petit pour être considéré comme un « *vrai logement* ». En outre, il n'est pas indépendant comme un logement

habituellement. Il est relié à des parties collectives. Et l'ensemble fonctionne comme une maison. L'espace privatif offre intimité et repos. Les parties collectives sont des espaces privilégiés pour manger, discuter ou regarder la télévision ensemble.

A la question « est-on chez-soi au Patio ? », il n'y a pas une réponse valable pour tous définitivement. Une fois, Serge se montre hésitant et alterne entre « *ici je suis chez moi* » et « *je suis pas chez moi* ». Quant à Élisabeth et Sylvie, elles ne se sentent pas chez elles. Pourtant, cette dernière s'est appropriée son logement. De plus, elle tient un rôle central dans les parties collectives. Elle est un peu la maîtresse de maison. Comment expliquer l'expression de ces résidentes ? Elle résulte de plusieurs facteurs dont l'imposition de la cohabitation et l'intrusion des professionnels dans les parties privatives. Par ailleurs, ces résidentes nourrissent d'autres rêves. Elles se verraient bien ailleurs. Pourquoi ne pas partir ? Mais où et quand ? C'est une autre histoire. Seule certitude, pour Élisabeth, « *le Patio c'est bien, mais un appartement privé ce serait mieux !* ». En ce sens, les deux résidentes ont des points communs avec les habitants des « une pièce » (foyer étudiant, foyer de jeunes travailleurs, etc...). Effectivement, ceux-ci ont plutôt tendance à ne pas parler de « chez-soi » car l'expérience est temporaire. Ils se projettent dans d'autres espaces. C'est pourquoi ils évitent de trop s'installer. Pour autant, ils ne dénigrent pas forcément le lieu. Ils peuvent le transformer en un « nid douillet » (Rosselin, 1998).

Revenons à l'hébergement. Confortant nos données, Boubekar Boutaleb montre qu'un résident peut avoir le sentiment d'être chez lui et de ne pas être chez lui en foyer SONACOTRA. Le résident peut s'y sentir chez lui car il a un espace privatif, la clé de celui-ci et il peut inviter. Il peut ne pas s'y sentir chez lui car l'espace privatif est partagé dans une certaine promiscuité : il faut mettre un cadenas sur son placard ou sur son frigo, supporter les bruits d'autrui (conversation, musique), accepter de manger ou de se dévêtir en sa présence (Boutaleb, 2000). Le drame de l'hébergé n'est-il pas de voir son sort lui échapper ? Il est peu ou pas maître de sa destinée. Il ne s'appartient plus. Comme le dit Robert Castel, en référence à John Locke, « *on ne peut être propriétaire de sa personne si l'on n'est pas propriétaire de ses biens* » (Castel, 2001, p.20).

Chapitre 9 - Cohabiter : contraintes et solidarités

« Habiter » peut se décliner en « cohabiter » ou en « cohabitation ». Qu'entend-on par là ? On trouve dans « cohabiter » le préfixe *co* qui vient du latin *cum* et qui signifie « avec ». Cohabiter, c'est habiter « avec », partager un espace. Assez spontanément, d'autres mots similaires viennent à l'esprit comme coprésence, collocation, coexistence, concubinage ou encore voisinage. On devine simultanément une variété de situations et d'espaces : une famille sous un même toit, des voisins dans un immeuble ou un quartier, des communautés sur un territoire donné ou, en politique, des forces contraires qui sont amenées à travailler ensemble pour gouverner le pays.

Poser la question de la cohabitation c'est indiquer que les relations sociales ne vont pas de soi voire qu'elles ont quelque chose de problématique. On connaît la formule que Sartre fait dire à un de ses personnages dans sa pièce de théâtre Huis clos : « *l'enfer c'est les autres* » (Sartre, 1947 et 1999, p.93). L'inverse est tout aussi vrai. Et l'on peut dire que sans les autres, c'est l'enfer. Vivre sur une île déserte est, de ce point de vue, un bon exemple. Ainsi les aventures de Robinson de Daniel Defoe réécrites par Michel Tournier : « *le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avais dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tues depuis longtemps quand la mienne commençait seulement à fatiguer de son soliloque (...) Autrui pièce maîtresse de mon univers... je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance* » (Tournier, 1969, p.52-53).

Terrible épreuve pour Robinson. Il découvre que la condition d'homme n'est pas donnée une fois pour toutes. Sans les autres, il perd pied et se déshumanise. En d'autres termes, autrui n'est ni un objet (perçu), ni un sujet (percevant). Il est une condition première structurant le champ perceptif. Sans lui, il ne fonctionne pas de la même manière. Autrui est l'expression d'un monde possible (Deleuze, 1969). Il ne faut donc pas essentialiser la cohabitation. Elle n'est pas bonne ou mauvaise en soi. Tout dépend de la situation. En revanche, on peut dire qu'elle est indispensable. Pour habiter, il faut cohabiter.

Dans notre contexte, la cohabitation apparaît de prime abord sous un versant plutôt négatif. Les résidents ne se sont pas choisis les uns les autres. Ils partagent tous des espaces collectifs et, pour certains, des espaces privatifs. La proximité peut même être synonyme de promiscuité. Nous allons voir cependant que la cohabitation revêt des formes plus heureuses. Elle peut être source de solidarité. Les occasions sont diverses et variées, parfois ordinaires, d'autres fois extraordinaires. Il arrive aussi que les résidents s'entraident à la manière et à la place des intervenants.

I - Les contraintes de la cohabitation

Jean-Claude Kaufmann a enquêté trente ans auparavant auprès des locataires des cités HLM. Il les définit comme des cohabitants parce qu'ils vivent en nombre dans un même logement et parce que l'intimité des familles n'est pas préservée. D'après lui, on a construit vite et beaucoup. Afin d'être économe, on a négligé certains aspects comme l'épaisseur des murs mitoyens qui est minimale et qui laisse passer le bruit. Pour la même raison, on a confié la gestion des parties communes aux locataires qui ne s'en acquittent pas forcément. De plus, ils ont des modes de vie différents les uns des autres. Bref, les occasions de se confronter et de s'entrechoquer sont nombreuses. Le sociologue va établir, selon ses mots, un « *hit-parade de la mal cohabitation* ». En numéro un, on trouve la « saleté » : quand des habitants montent des mobylettes dans des appartements, mettent de la graisse partout, quand d'autres jettent des ordures par la fenêtre. En numéro deux, il y a le « bruit » : quand les voisins écoutent de la musique.

En numéro trois, le sociologue parle des « chiens » qui salissent et qui font du bruit. Enfin, numéro quatre, les « enfants » critiqués à peu près pour des raisons similaires (Kaufmann, 1983).

De notre côté, nous observons dans l'hébergement les contraintes suivantes : le vol, la surveillance et le contrôle, la violence, la saleté et le mélange. Nous retrouvons donc à peu près certaines contraintes des cités HLM et surtout nous en observons d'autres. De fait, l'expérience des résidents est bien loin d'être ordinaire. Il convient cependant de préciser. Ces contraintes ne sont pas toutes présentes dans les structures enquêtées. De même, elles ne s'exercent pas avec la même intensité. Notons que nous avons déjà traité deux contraintes : le vol puis la surveillance et le contrôle des espaces privés. Nous allons maintenant étudier successivement la « violence », la « saleté » et le « mélange » des résidents. La première se concentre particulièrement au Train de Nuit, les deux autres sont plus transversales.

1 - La violence : l'exclusion comme horizon

Pour Brousse, Firdion et Marpsat, les personnes sans domicile subissent fréquemment des agressions. Ainsi en 2001, d'après une enquête sur la vie et la santé des personnes sans domicile à Paris, 29% des hommes et 50% des femmes sans domicile interrogés disent avoir vécu au moins une agression pendant les deux dernières années. En outre, les tentatives de suicide chez les jeunes sans domicile (24% pour les garçons et 40% pour les filles) sont plus importantes que parmi la population logée (2% pour les garçons et 5% pour les filles). Globalement les personnes sans domicile ont une morbidité plus élevée en raison notamment de la dangerosité de la vie à la rue (Brousse, Firdion, Marpsat, 2008). Portant son regard sur les femmes sans domicile, Carole Amistani explique qu'elles ont à se protéger des agressions physiques ou verbales venant souvent des hommes qui partagent les mêmes conditions. Face à ces situations, elles affichent et revendiquent un droit au respect. Par ailleurs, elles font face aux contraintes de l'assistance qui reproduit des stéréotypes en leur demandant de veiller à leur apparence et de s'inscrire avant tout dans l'espace domestique (Amistani, 2003).

Retenons que la violence peut être produite par les individus mais aussi par les institutions (l'assistance). Elle se présente aussi avec une certaine récurrence dans la vie des personnes sans domicile. Ce que confirme Yves Le Roux qui raconte ainsi son expérience de la rue : *« l'autre jour, j'étais assis sur un banc, à la station Lamarck Caulaincourt dans le XVIIIe arrondissement. Simplement assis. Arrive un quatuor de zonards ivres. Je n'ai rien dit, rien fait. L'un d'eux s'est mis à me marteler superbement la gueule. Je n'étais pas trop en état de riposter ni de m'enfuir, trop fatigué. Quelques jours plus tard, alors que je me reposais sur le quai de la station gare Saint-Lazare (...) un homme a brusquement jailli d'un tunnel. Il m'a secoué et m'a menacé d'un couteau (...) L'homme a pris mes quelques pièces et ma carte de téléphone avant de disparaître, sans doute à la recherche d'une autre victime, sur un autre quai. J'étais heureux de m'en sortir sans balafre. Je ne compte plus le nombre d'agressions dont j'ai été victime. J'ai été si souvent tabassé et dépouillé que je n'ai plus confiance en personne. Quand quelqu'un m'aborde, je me méfie »* (Le Roux, Lederman, 1998, p.107-108). On peut penser, à travers ce dernier témoignage, que la violence est monnaie courante dans le monde des sans domicile. Elle semble sans objet, gratuite ou alors motivée par le vol. Elle a pour redoutables conséquences d'éprouver la confiance en autrui et en soi-même, condition importante pour vivre en société.

De la rue à l'hébergement, la violence ne disparaît pas. Elle n'est pas contenue à l'extérieur. A Main dans la Main et encore plus au Train de Nuit, elle est présente. Fait révélateur, la charte du premier hébergement la place en article un et stipule : *« mieux vaut un bol d'air qu'insulter ou ne pas respecter autrui. La violence physique ou verbale est forcément intolérable »*. Il en va pareillement dans le second hébergement où les mêmes mots peuvent être employés avec une différence sur le fond. La sanction, l'exclusion, est précisée. Selon l'article un du règlement intérieur : *« toute forme de violence verbale ou physique est forcément intolérable. Elle entraînera l'exclusion immédiate et sans avertissement »*. Dans une première lecture, l'avertissement prononcé de part et d'autre semble clair et compréhensible. Cependant, avec une prise de recul, pourquoi la violence serait-elle forcément intolérable ? Après tout, comme le rappelle Michel Maffesoli, la violence est partout présente, dans chaque société, à chaque époque. Et on peut douter, contrairement à ce que laissent entendre les médias, que nos

sociétés soient de plus en plus violentes (Maffesoli, 2009). En revanche, emportés dans ce que Norbert Elias appelle le « processus de civilisation » c'est-à-dire l'augmentation de l'autocontrôle et de la répression des pulsions qui affectent durablement et progressivement nos sociétés (Elias, 1975), il est possible que nous supportions de moins en moins la violence. Ce qui alimenterait pour de nombreux contemporains le sentiment de son omniprésence et la volonté de l'éradiquer. Cependant, est-il souhaitable qu'il n'y ait plus de violence ? Que peut-on en comprendre ? N'a-t-elle pas ses raisons d'être ?

Autre question, comment expliquer la violence ? Ou plutôt peut-on expliquer la violence ? Selon Laurent Mucchielli qui s'est intéressé aux « jeunes » des banlieues et qui a un déconstruit un certain nombre de discours sociaux, médiatiques et politiques, il ne faut pas croire que la violence dont ils font preuve est nouvelle, d'autres avant l'ont exercée. Par ailleurs elle est amplifiée et dramatisée par les médias. Enfin, elle n'est pas gratuite. C'est une violence qui a un sens. L'observateur qui prétend le contraire fait preuve d'ignorance (Mucchielli, 2002). Mais quel est ce sens dans le contexte de la thèse ? Le comptable de Main dans la Main qualifie souvent les résidents d'« *écorchés vifs* ». Cela revient à dire qu'ils ont vécu des événements blessants et que leurs cicatrices ne se sont pas refermées. Aussi, ils sont plus sensibles que tout un chacun. D'après l'ancienne présidente, « *j'ai vu sortir des couteaux assez souvent. De la violence, il y en a eu récemment et il y en a toujours eu. C'est lié à cette aventure. Parce que t'as des gens qui ont ramassé dans la vie et qui ont du mal à conserver leur sang froid et parce que t'as des gens qui se contrôlent pas car ils sont dans un état second, soit l'alcool, soit les drogues* ».

En somme, la violence fait partie de l'histoire de l'association. Pierre, un ancien résident de Main dans la Main, a été « *élevé dans la rue* ». Il a compris qu'on était dominant ou dominé. Sans hésiter, il a choisi son camp et appris à se battre. Sauf que désormais, la violence est en lui. « *Je l'ai dans la peau* », dit-il. Pour reprendre René Girard, philosophe spécialiste de la violence et du fait religieux, on glisse facilement de la « bonne » à la « mauvaise » réciprocité, parfois même sans le remarquer. Cependant, il est difficile de revenir en sens inverse. Cela exige beaucoup d'attention et

d'abnégation (Girard, 2001). C'est bien le problème de Pierre qui, malgré un certain recul, ne parvient pas à se débarrasser de la violence et peine à la contrôler.

Il convient de prendre des précautions pour décrire et expliquer la violence. Elle ne s'exprime pas quotidiennement dans l'hébergement. De plus, elle ne concerne pas tous les résidents. Pour le dire autrement, la violence n'est pas inhérente aux personnes sans domicile. De même, elle ne peut pas provenir seulement de pulsions internes qui feraient agir les individus malgré eux. Il est plus juste de prétendre qu'elle est stimulée par les conditions de vie présentes. Autrement dit, les résidents doivent faire face à des privations, ils vivent trop proches les uns des autres et ils doivent régulièrement se plier au règlement intérieur ou aux injonctions des intervenants. En outre, ils n'ont pas assez de moyens pour réguler, canaliser ou expulser la violence. Certes ils ont un espace privatif et plus ou moins d'activités. Mais cela n'équivaut pas aux effets produits par la combinaison du chez-soi, du travail, des activités sportives et festives propres à tout un chacun. C'est pourquoi la moindre étincelle peut mettre le feu aux poudres. Une bagarre éclate lors d'un repas, un résident profère des insultes et des menaces à l'encontre d'un autre, une voiture de Main dans la Main est incendiée sur le parking, un résident malmène sa compagne, un autre drague de manière agressive des jeunes filles venues faire du bénévolat, un résident met le feu à la sonnette du Train de Nuit après avoir été refusé à l'entrée.

Dans les différents exemples, la violence cible les résidents sans épargner les intervenants ou même des biens matériels. Elle est physique mais aussi verbale. Sous cette dernière forme, elle n'en est pas moins douloureuse. Loin d'être « anormale », la violence peut être comprise ici comme la réaction d'un individu qui a pour particularité d'être constamment exposé pour ne pas dire surexposé. Dans certaines situations, il ressent fortement un sentiment d'irrespect ou d'injustice et ne parvient plus à se contenir. En ce sens, la violence est une tentative de régulation qui peut aussi jouer un rôle de révélateur des violences subies par les résidents.

Amplifiée par l'alcool ou d'autres drogues, la violence est parfois lourde de conséquences, comme dans la scène suivante assez typique d'ailleurs de l'ambiance du

Train de Nuit. Dans le bungalow d'accueil, William pousse Olivier, visiblement sans le faire exprès. Le ton monte rapidement entre les deux hommes et les insultes ne tardent pas. Olivier dit de William qu'il n'est qu'un « *pauvre alcoolique, un con et un hypocrite* ». William n'est pas en reste. Il traite Olivier de « *malade et de fou dangereux* ». Les résidents et les bénévoles présents cessent leur conversation. Quelques uns interviennent et s'interposent de justesse entre les deux hommes. Les deux étaient bien décidés à en découdre. Alerté, le directeur arrive et demande des explications. Le conflit se déplace rapidement. Énervé, Olivier insulte Jean-Christian. Il affirme qu'il n'a « *pas de raison de faire du social !* ». Après quelques essais infructueux pour apaiser les tensions, Jean-Christian décide d'exclure Olivier. Comprenant qu'il a dépassé une certaine limite, ce dernier tente vainement de retourner la situation : « *je demande de l'aide et on peut pas m'en donner !* ». Étant donné qu'Olivier refuse de partir, Jean-Christian est contraint d'appeler les CRS. Trente minutes plus tard, ils viennent le chercher pour le conduire dans une autre structure.

Autre exemple conduisant à l'exclusion et pire encore : Momo est résident à Main dans la Main. Depuis quelque temps, son état se dégrade. Il laisse aller son hygiène, augmente sa consommation d'alcool et devient de plus en plus agressif. Lors d'un repas, il frappe son chien. Hervé intervient. Mécontent, le résident menace ce dernier avec un couteau. A la demande d'Hervé, il quitte les lieux. Inquiets, ses pairs le cherchent pour l'aider. Mais ils ne le trouvent pas. Deux jours plus tard, il est découvert mort dans un squat vide ne protégeant pas du froid, à 200 mètres de la maison de vie Josipe. Son corps gît à même le sol entouré de « majos », ces petites bouteilles de vin blanc (Pepin, Proton, 2001).

Quand la violence n'est pas maîtrisée, elle peut conduire à l'exclusion du résident. Selon un veilleur du Train de Nuit, il faut éviter cela car « *ça tend tout le monde. Ça met une mauvaise ambiance. C'est pas évident de passer à autre chose après* ». L'exclusion est une solution pratique pour maintenir un certain équilibre dans l'hébergement. Néanmoins, elle ne fait que déplacer le « problème ». Dans l'exemple précédent, les conséquences sont tragiques. Le dernier lien lâche et plus rien ne semble retenir ce résident qui, seul, alcoolisé et affaibli par des problèmes de santé, finit par

s'abandonner dans un squat. Mais qu'est-ce qui relève de la violence et qu'est-ce qui n'en relève pas ? L'exclusion de l'hébergement peut apparaître comme une sanction légitime aux yeux des acteurs. On peut aussi, en adoptant le point de vue des résidents, l'interpréter comme une forme de violence qui a pour particularité d'être produite par l'institution et dont le bien fondé est discutable.

2 - La saleté : le propre d'autrui et un risque pour soi

Selon Jean-Claude Kaufmann, « *le monde est né de l'idée du propre ; le premier apprentissage de l'enfant est celui de la propreté ; le geste quotidiennement fondateur de la civilisation consiste à se laver et à ranger. Être propre, c'est être en propre, être soi, clairement séparé de la souillure et du non-soi : se défaire de la saleté dessine la première frontière existentielle* » (Kaufmann, 1997, p.21). Tous les jours, on refait inlassablement les mêmes gestes : nettoyer l'espace dans lequel on vit, laver ses vêtements, prendre un bain ou une douche le matin, se laver les mains en sortant des toilettes ou avant de passer à table.

La cohabitation avec autrui n'est pas toujours simple car les pratiques varient et exposent à la saleté. A Main dans la Main, d'après Pierre, « *Pépito, son défaut, c'est d'être cradingue. La douche c'est pas automatique avec lui ! Tu regardes sa chambre, il y a des mégots de cigarettes partout. Je te passe les détails* ». Pierre est également attentif à l'hygiène en cuisine. Alors qu'une résidente prépare un repas, il vérifie la propreté de ses mains, des aliments et des couverts. Il justifie ses inspections : « *j'ai déjà vu des assiettes lavées vite fait. Quand tu vois ça, tu prends peur!* ».

Au Train de Nuit, un résident se dit dégoûté car un autre a uriné dans un des lavabos de la salle d'eau. A table, des regards intrigués et désapprobateurs sont dirigés vers cet autre qui mange la bouche grande ouverte, parle simultanément et n'essuie pas la nourriture qui dégouline sur son menton. L'offense est minime. Il y a auto-violation (Goffman, 1973). Elle peut cependant prendre de toutes autres proportions lorsque les résidents risquent d'être atteints dans leur chair. Un résident, assis à une table, se gratte les bras marqués de plaies et d'importants boutons rouges. Des lambeaux de peau

tombent sur la table où reposent son café ainsi qu'un plateau de biscuits servis pour tous. Voyant cela, de nombreux résidents, choqués et écoeurés, sont immédiatement allés se plaindre auprès du veilleur.

De son côté, Élisabeth, une résidente du Patio, constate que « *le problème, c'est la saleté, la crasse. Il y en a qui sentent mauvais. Il y a des odeurs nauséabondes. Il y a des personnes qui ne se lavent pas !* ». Une autre va même jusqu'à dire : « *parfois faudrait des gants pour les approcher !* ». Les deux ciblent en fait tout particulièrement un résident : Papi. Ce dernier ne se prive pas pour en faire de même. A une occasion, il se tourne vers une résidente et lui fait remarquer assez vivement, au moment où elle récupère avec ses doigts un gâteau tombé dans le café, qu'elle « *mange n'importe comment. C'est pas vrai d'être dégueulasse comme ça !* ». Autre renversement : selon sa référente, Élisabeth néglige l'intérieur de son appartement. C'est pourquoi elle est épaulée dans l'entretien de celui-ci. Incontestablement, la saleté est attribuée à autrui. Comme si on n'était soi-même concerné que par la propreté. Or c'est oublier qu'on entretient toujours un certain rapport à la saleté. Comme le dit Michel Serres, « *le propre s'acquiert et se conserve par le sale. Mieux : le propre, c'est le sale (...) la propriété se marque comme le pas laisse sa trace* » (Serres, 2008, p.7).

La saleté dérange car elle bouscule les frontières interpersonnelles et contamine ou risque de contaminer. Elle nécessite attention et vigilance particulièrement quand les contacts sont prolongés et étroits, comme dans le cas du Train de Nuit. Celui qui est souillé est proche. Les résidents partagent un même espace, des mêmes couverts. Aussi la contamination peut s'effectuer de multiples manières. Elle sollicite la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat. Ce dernier sens est particulièrement mis à mal. Les mauvaises odeurs surprennent, pénètrent en soi, au point de déclencher parfois l'envie de vomir. Ce n'est pas étonnant car habituellement « *l'odorat est socialement frappé de suspicion et soumis au refoulement. Il est ce dont on ne parle pas, sinon pour établir une connivence autour d'une mauvaise odeur (...) dans l'espace social, on recherche le silence olfactif à travers un recours considérable aux déodorants ou aux désodorisants. Le parfum n'est qu'un agrément, une touche décisive dans le jeu de la séduction qu'à la condition*

d'être utilisé à la limite de l'effacement. Trop de parfum incommode » (Le Breton, 1990, p.122).

On rappellera que les mauvaises odeurs n'ont pas toujours été perçues de la sorte. Au début du 18^{ème} siècle, Paris était bien différent. Les odeurs étaient fortes et omniprésentes. C'est ce que montre l'historien Alain Corbin, dans une étude consacrée aux bonnes et aux mauvaises odeurs, ou le romancier Patrick Süskind dans son roman intitulé Le parfum mettant le lecteur dans la peau de Jean-Baptiste Grenouille, un personnage à l'odorat particulièrement développé. D'après ces sources, les odeurs provenaient des aliments avariés vendus par les commerçants, de l'urine ou des excréments dans les rues, des cadavres dans les cimetières. Elles n'étaient pas forcément dérangeantes pour les habitants. C'est à la fin du 18ème et au début du 19ème siècle que les choses ont changé, sous la pression de nouvelles normes scientifiques qui ont abaissé le seuil de tolérance et qui se sont progressivement diffusées dans l'ensemble du corps social [(Corbin, 1986), (Süskind, 1986)].

3 - Le « mélange » difficile...

3.1 - ... Avec les « clochards », les « fous » et les « étrangers »

Quand on parle de « résident », de « sans domicile » ou de « demandeur d'asile », on peut imaginer des personnes assez semblables. En fait, l'unité des catégories est toute relative. Derrière celle-ci, il y a incontestablement une diversité de personnes, de parcours et de provenances. Le rassemblement dans un même espace peut susciter de vives réactions chez les résidents. C'est au Train de Nuit qu'elles se donnent à voir avec le plus de force. Paul est un jeune demandeur d'asile venant du Congo. Il prétend : « là on est concentrés. Les fréquentations ne sont pas bonnes. Il y a des clochards, de l'alcool. Il faut que je sorte d'ici ! ». Nasser a un peu plus de 40 ans et vient d'Algérie. Il ne supporte pas de vivre au milieu d'« alcooliques » et de « fous » qui lui délivrent des récits invraisemblables et quelquefois interminables. Bernard, âgé d'à peu près 50 ans, ne manque pas de me rappeler sa nationalité française. Il n'apprécie pas d'être « entouré d'immigrés ». Selon lui, « ils ne sont pas ici chez eux et ils doivent prendre la

porte ». Il tolère néanmoins ceux qui participent et qui « *sont de bonne volonté* ». Un jeune russe fraîchement arrivé est littéralement ébahi par ce qu'il découvre dans l'hébergement et dans les rues de Lyon. Il constate un déséquilibre dans la population et pense que, dans vingt ans, « *la France aura été envahie par les arabes et ne sera plus la France !* ».

Inutile de dire que ces deux derniers résidents ne sont pas à leur aise au Train de Nuit. Pour donner un exemple, le 10 janvier, parmi les 40 personnes hébergées, 11 sont françaises ou européennes (Kosovo, Tchétchénie) et 29 sont originaires du continent Africain, c'est-à-dire du Maghreb (Algérie, Maroc) et de l'Afrique Noire (Congo, Angola, etc...). Pour autant, ainsi que le suggère un veilleur, « *il ne faut pas les mettre dans un même sac. Parfois certains sont d'ethnies rivales. Nous on ne le sait pas et ça crée des problèmes* ». C'est bien la différence entre des structures de droit commun (type hébergement d'urgence) qui mélangent sans précaution possible et des centres spécialisés type centre d'accueil pour demandeurs d'asile (CADA) qui ont intégré et qui gèrent la diversité des origines en veillant à séparer les individus (Bourgeois, Ebermeyer, Sevin, 2004).

Pour prendre davantage la mesure de la diversité des résidents, il faut préciser qu'ils n'occupent pas forcément la classe d'âge 30-50 ans. Il y a de nombreux « jeunes » (« issus de l'immigration » et « jeunes errants ») mais aussi des personnes « âgées » (français et « immigrés vieillissants »). Entre les premiers et les seconds, on devine des modes de vie différents et parfois tout autant de difficultés à cohabiter. En outre, au Train de Nuit, j'ai rencontré des résidents ayant un travail. Pour donner des exemples, un premier était ouvrier dans le bâtiment, un deuxième faisait de l'intérim, un troisième était serveur dans la restauration, un quatrième employé chez un garagiste. Aussi, comme le disent Brousse, Firdion et Marpsat, « *être sans domicile ne signifie pas forcément être coupé de l'emploi : en effet, neuf sans domicile sur dix ont eu une expérience professionnelle, le plus souvent dans des emplois d'ouvriers ou d'employés. 29% travaillent au moment de l'enquête. Environ 40% sont chômeurs et 30% inactifs* » (Brousse, Firdion, Marpsat, 2008, p.34).

On peut ajouter bien d'autres critères pour différencier les résidents : certains viennent de découvrir l'assistance, d'autres la fréquentent depuis plusieurs années jusqu'à bien connaître son organisation et ses rouages. Si les résidents semblent avoir plutôt un petit niveau scolaire (BEP, CAP), quelques uns se sont aventurés dans les études supérieures. Les différences sont également manifestes concernant le réseau relationnel. Les résidents peuvent avoir un véritable carnet d'adresses contenu d'ailleurs dans leur téléphone portable et incluant les coordonnées de certains résidents, d'intervenants, d'usagers d'autres structures, d'amis ou de membres de la famille. A l'inverse, d'autres n'ont plus ces contacts et maintiennent visiblement dans le temps présent peu de relations sociales. Enfin, il est possible de parler du maintien de soi, manifeste, essentiel et constant pour certains résidents, alors que d'autres oscillent de cet état à l'abandon de soi.

Quoiqu'il en soit, le Train de Nuit réalise ce qui ne se produit pas en temps normal. Il réussit le tour de force de condenser dans un espace réduit une grande diversité de personnes qui dans d'autres circonstances auraient naturellement tendance à garder leurs distances, à s'éviter ou à se fuir. Entre les murs, ils n'ont pas de choix et se retrouvent côte à côte. Il en résulte de redoutables jeux de miroir. Alors qu'ils se pensent différents les uns des autres, ils constatent qu'ils partagent un même espace et qu'ils sont traités pareillement. Cela peut leur indiquer que, finalement, ils se ressemblent un tant soit peu. Il y a donc contradiction entre l'image de soi et celle renvoyée par la cohabitation avec autrui. Comme pour se protéger, certains amplifient les différences dans leurs discours ou cèdent parfois à la violence.

3.2 - ... Avec les « *assistés* »

Pour Anne Gotman, l'hospitalité est un don d'espace par une personne à une autre qui est loin de chez elle. La première, détentrice de l'espace, l'ouvre et invite à entrer, prendre place et partager. L'hospitalité est ce qui permet de faire société. Elle est une notion qui puise dans différents registres. Il y a le religieux, le moral et le social. Autrement dit, on peut accueillir pour des raisons de charité, de politesse ou d'éthique. L'hospitalité concerne en premier lieu la figure de l'étranger. Mais elle se déroule aussi

entre pairs, parents, amis et alliés. De même, elle relève du service public, du commercial ou encore de la ville. Elle est au fondement de la protection sociale (logement social, hébergement, hôpital). Tout comme elle est constitutive du droit et permet la protection d'individus en situation de fragilité. Elle est une notion ancienne qui conserve une force d'actualité. Loi humaine à caractère universel, elle ne va pas de soi. Les grands textes, le Nouveau Testament ou l'Odyssée, abondent d'exemples montrant combien elle peut être bafouée. Dans le présent, ceux qui déstabilisent les normes relatives à la sédentarité et qui sont désignés comme « autres », les réfugiés, les tsiganes, les sans domicile fixe et les travailleurs émigrés ne le savent que trop bien (Gotman, 1983).

Il faut dire avec le philosophe Jacques Derrida que l'hospitalité revêt différents visages. Il y a l'hospitalité inconditionnelle ou absolue et l'hospitalité conditionnelle. La première est en rupture *« avec l'hospitalité au sens courant, avec l'hospitalité conditionnelle, avec le droit ou le pacte d'hospitalité. En disant cela, nous prenons en compte une pervertibilité irréductible. La loi de l'hospitalité, la loi formelle qui gouverne le concept général d'hospitalité, apparaît comme une loi paradoxale, pervertissable ou pervertissante. Elle semble dicter que l'hospitalité absolue rompt avec la loi de l'hospitalité comme droit ou devoir, avec le pacte d'hospitalité. Pour le dire en d'autres termes, l'hospitalité absolue exige que j'ouvre mon chez-moi et que je donne non seulement à l'étranger (pourvu d'un nom de famille, d'un statut social d'étranger) mais à l'autre absolu, inconnu, anonyme, et que je lui donne lieu, que je le laisse venir, que je le laisse arriver, et avoir lieu dans le lieu que je lui offre, sans lui demander ni réciprocité (l'entrée dans un pacte) ni même son nom »* (Derrida, Dufourmantelle, 1997, p.29).

Il faut se méfier des faux-semblants. Au sens fort du terme, l'hospitalité est inconditionnelle ou absolue. Dans ce cas, l'autre est tout simplement accueilli. Peu importe son nom, sa provenance. Il doit se sentir comme chez lui. Il y a symétrie entre l'accueillant et l'accueilli. Comme en témoigne d'ailleurs le terme d'« hôte » qui désigne les deux parties. L'hospitalité conditionnelle est bien différente. L'autre a des preuves à avancer. Il doit se justifier, fournir des contreparties. Malheur à lui s'il ne le

fait pas. Dans ces conditions, il n'est pas comme chez lui. Il n'y a pas « symétrie » mais « dissymétrie » entre l'accueillant et l'accueilli. Parfois, la conditionnalité peut glisser vers l'ultra conditionnalité, l'hospitalité se retirer et donner à voir son double négatif, l'hostilité.

Telle qu'elle a fonctionné, la politique de Main dans la Main paraît forte et originale. Rappelons que son élaboration résulte de la mobilisation de personnes sans domicile qui s'opposent clairement à l'assistance et qui veulent être autonomes, mener librement leur existence. Aussi la politique d'accueil émergente suivra cette perspective et s'opposera aux logiques ségrégatives en vigueur dans l'assistance. Elle sera inconditionnelle (gratuite, pour tous et durable). Le nom de l'association, Main dans la Main, est de ce point de vue assez intéressant car il résume ses valeurs. Il évoque la solidarité au-delà de toute appartenance. Il ne se réfère à aucune catégorie (SDF, demandeurs d'asile, jeune, vieux, homme, femme, couple, etc...). L'accueil inconditionnel va cependant être mis à l'épreuve et devenir un problème nécessitant des modifications. Sont mis en cause les « assistés ». En dépliant cette catégorie, on verra qu'elle en contient d'autres déjà décriées dans le contexte du Train de Nuit.

Après plusieurs mois de fonctionnement, Main dans la Main a opéré un travail de catégorisation. L'association a distingué les « résidents » et les « résidents permanents ». Les premiers sont de passage. Ils s'impliquent peu ou ils ne s'impliquent pas. Les seconds sont les plus anciens. Ils ont souvent participé à la fondation de l'association et sont les plus engagés. De fait, ils portent l'association et sont en quelque sorte les « propriétaires » des lieux. Au cours d'un entretien, un ancien membre du conseil d'administration, Chantal, compare les résidents :

« Dans cette tranche de population, tu as forcément des gens qui sont des assistés et qui ont une mentalité d'assisté et qui venaient là parce que c'était un endroit où ils allaient pouvoir se faire loger, nourrir, blanchir. Et effectivement, le côté militant ça les intéressait pas du tout. Je pense même qu'il y en avait plus des comme ça que des gens qui avaient envie de s'investir. C'est ça aussi qui a posé des problèmes (...) parce que c'était une

maison communautaire avec des règles et les gens étaient pas tous prêts à suivre les règles parce qu'ils avaient pas le côté militant. Pour eux la solidarité, c'était ce qui se rapportait à eux. C'était pas obligatoirement quelque chose qui se partageait ».

Ce membre du conseil d'administration différencie les « militants » (ou « résidents permanents ») des « assistés » (ou « résidents »). La dernière catégorie a une connotation péjorative. Les « assistés » sont individualistes et passifs. Ils ne participent pas et attendent qu'on fasse à leur place. Comme ils sont plus nombreux, on comprend que la cohabitation était complexe. La catégorie d'« assisté » rappelle celle de « profiteur ». Elle donne à penser que paradoxalement, à l'image des politiques publiques décriées, Main dans la Main a catégorisé et fabriqué des normes qui ne vont pas sans rappeler l'ancien partage entre les « bons » et les « mauvais pauvres » (Geremek, 1987).

La catégorie d'assisté peut être précisée et se rapporter notamment à ceux qui sont appelés les « gueules cassées ». Au sein des SDF, ils sont les plus fragiles et les moins stables. Ils correspondent à la figure du clochard. L'association s'est progressivement séparée de ces derniers. Ce recadrement opéré sur la population SDF découle d'une évolution des résidents permanents qui n'ont plus les mêmes besoins et qui sont plus exigeants vis-à-vis des résidents. Au fil du temps, ils se stabilisent et la population accueillie doit suivre *a minima*. Ce faisant, l'accueil inconditionnel n'est plus et le discours change : « nous ne sommes pas les sauveurs miraculeux (...) même avec toute notre tendresse, nous ne pouvons plus faire grand-chose pour eux (les gueules cassées), sauf de l'assistanat ce qui n'est ni notre philosophie, ni notre vocation pour combler un manque du dispositif social... que faire ? Sinon empêcher que d'autres deviennent comme eux... et ça va très vite dans la rue ! » (Pepin, Proton, 2001, p.214-215).

Outre les gueules cassées, la catégorie d'assisté peut aussi désigner les demandeurs d'asile dont la présence devient significative dans l'association à partir de l'an 2000. Selon le rapport d'activité, 20% des personnes entrant à la maison de vie Josipe en 2000 sont des demandeurs d'asile. Pour l'année 2001, cette population a quasiment doublé et

représente 37% des entrants, soit la population la plus importante. Dans la même année, les SDF composent le second groupe, soit 36% des entrants. Dans l'extrait suivant, un résident, Pépito, expose son point de vue à propos de l'arrivée et des motivations des demandeurs d'asile à Main dans la Main :

« C'était plus comme avant (...) Au départ t'avais des gens qui venaient de la rue. Et au bout d'un moment, t'avais plus de demandeurs d'asile que de gens de la rue. Et ces gens-là, ils n'ont pas la même philosophie que toi. Eux, c'est plutôt les papiers (...) Eux, ils comptent sur l'assistanat et pas nous ».

Ce résident distingue clairement les demandeurs d'asile de son propre groupe d'appartenance et plus généralement des « gens de la rue ». Un membre du conseil d'administration tient un discours semblable et souligne les modifications considérables suite à l'arrivée des demandeurs d'asile :

« Une grosse partie du changement, c'est qu'on s'est retrouvé avec beaucoup d'étrangers, de demandeurs d'asile. Donc la mentalité a changé complètement parce que ce sont des gens qui ont pas du tout le même objectif (...) ils comprenaient pas forcément notre démarche et c'était plus difficile à gérer dans la mesure où le noyau de résidents, qui était accroché à l'idée, était moins nombreux. Il fallait qu'ils bossent pour tout le monde et ça c'était pas évident. C'était source de conflit parce que forcément quand il y a cinq ou six mecs qui travaillent pour une quinzaine qui en fiche pas une, ça fait forcément des histoires ! ».

Ou encore selon l'ancienne présidente :

« C'est devenu plus critique au moment où il y a eu beaucoup de demandeurs d'asile parce que forcément, il y a avait des familles entières. Il y avait des gens qui avaient d'autres problèmes. Il y avait des problèmes de langue. Il y avait des problèmes entre les ethnies parfois. Et là c'était plus compliqué

d'avoir le même investissement de la part de tout le monde. Et en même temps, c'était difficile de le demander. T'avais des gens qui avaient d'autres problèmes. C'était d'autres proportions ».

Ces trois témoignages sont unanimes à propos des complications entraînées par l'hébergement des demandeurs d'asile. Loin d'être seulement dans la critique, ils apportent également un regard compréhensif. D'un côté, l'engagement des demandeurs d'asile était malaisé car ils avaient d'autres perspectives. Ils devaient s'occuper de leur famille, régulariser leur situation administrative, faire face à des « *problèmes de langue* » et des « *problèmes entre les ethnies* ». D'un autre côté, compte tenu de toutes ces contraintes, les résidents permanents ne se permettaient pas forcément de solliciter les demandeurs d'asile.

D'autres éléments permettent de nuancer le portrait des demandeurs d'asile. Quelques uns se sont intégrés à la maison de vie Josipe. Sans devenir des résidents permanents, ils ont néanmoins participé au quotidien et aux différentes activités de l'association. En outre, l'ancienne présidente considère rétrospectivement qu'« *il y a eu des trucs riches en même temps. Il y a des rencontres qui ont été chouettes. Je crois que ça aurait été dommage que ça n'existe pas (...) ça a été un moment assez fort cette famille de tchéchènes. On en a un souvenir ! Ils avaient vécu des trucs tellement durs et on les a vu revivre* ». En définitive, les demandeurs d'asile ont accru le déséquilibre entre les résidents et les résidents permanents. Aussi ces derniers se sont retrouvés submergés. En janvier 2002, après quatre années d'activité, l'accueil à la maison de vie Josipe est suspendu. Il ressort que Main dans la Main a été « victime » de sa propre politique. Comme elle éprouvait des réticences à sélectionner, elle n'a pu repousser les demandeurs d'asile qui, toujours plus nombreux se sont présentés à sa porte. Ces derniers sont-ils les principaux responsables de la situation ? La réalité semble plus complexe que cela. Le rapport d'activité 2001 précise qu'ils « *font partie de ces quelques 80% qui n'ont pas l'envie de s'investir réellement et qui nécessitent un encadrement* » et donc, un surplus de travail pour les plus engagés. De plus, le groupe des résidents permanents a changé au fil du temps. Certains ont quitté l'association et n'ont pas forcément été remplacés. Par conséquent, l'arrivée croissante des demandeurs

d'asile n'est pas la seule cause de la suspension de l'accueil. En revanche, elle a accéléré le processus conduisant à celle-ci. La focalisation des enquêtés sur les demandeurs d'asile résulte sans doute de leur visibilité. Cette dernière est à mettre en relation avec les propriétés de cette population (langue, famille, culture) et sa brusque apparition qui en font un groupe à part et distinct des autres résidents.

La situation mise en évidence à Main dans la Main est spécifique. Il n'y a que dans cet hébergement où un tel recadrement du public a été effectué suite à une cohabitation problématique entre les résidents et ceux qui sont désignés comme étant des « assistés ». Au Train de Nuit, il est arrivé que des acteurs, résidents ou intervenants, se questionnent sur l'importance des demandeurs d'asile dans la structure. Pour autant, cela n'a pas entraîné une politique de sélection de ce public. Pour continuer à nuancer le portrait des « assistés », il faut ajouter que les demandeurs d'asile n'étaient pas les moins actifs au Train de Nuit. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux, dont Ibrahim, faisaient partie du groupe de participation. Tout en ayant des problèmes administratifs, comme les résidents décriés à Main dans la Main, ils s'occupaient régulièrement de l'accueil et ils contribuaient à l'animation des lieux en discutant, se montrant agréables et en faisant preuve d'humour. Cela dit, leur implication était facilitée par rapport aux demandeurs d'asile de Main dans la Main car ils ne vivaient pas en famille mais étaient célibataires et par conséquent plus disponibles. Comme d'autres, Ibrahim et William souhaitaient plus d'investissement de la part des autres résidents. Et ce particulièrement en cas de coups durs. Un soir, alors que le cuisinier est absent, Ibrahim essaie de recruter en sollicitant les résidents dans le bungalow d'accueil. Mais rien n'y fait. Il n'obtient pas de réponse. N'ayant pas la langue dans sa poche, après plusieurs relances infructueuses, il conclut en haussant le ton : les « *gens ne changeront pas. C'est n'importe quoi. A quoi ça sert de se bouger pour d'autres qui sont pas fichus de donner un coup de main ?* ». Cependant le discours envers les « assistés » reste moins critique que celui des membres du conseil d'administration ou des résidents permanents de Main dans la Main. Il faut dire que, d'une structure à une autre, la configuration change considérablement. La durée de vie du Train de Nuit est limitée. Dès lors pourquoi s'impliquer ? Plus important, l'hébergement n'est pas porté par les résidents mais par des intervenants dans un cadre associatif. Les résidents sont donc moins engagés et de fait moins exigeants

vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas. L'engagement au Train de Nuit n'est pas la base comme à Main dans la Main. Il est un plus qui vient s'ajouter mais qui pourrait ne pas exister.

En raison du jeune âge du Patio, il n'a pas été possible d'assister à un recadrement du public. Mais des phénomènes semblables à ceux décrits précédemment ont été observés. Deux résidents en particulier peuvent faire l'objet de critiques. Albin a besoin des autres pour faire le café, laver son linge ou préparer un repas. Pour Élisabeth, c'est tout simplement un « *fainéant* ». Ce qui arrange bien Sylvie qui lui vient en aide et qui, ce faisant, se sent utile et gagne en reconnaissance. Du fait de son parcours, de son apparence physique, de ses difficultés dans le temps présent, l'autre résident, Papi, pourrait être comparé à une « gueule cassée ». Sylvie qui n'y va pas dans la demi-mesure prétend à son sujet « *qu'il n'en branle pas une ! Le ménage c'est pas son problème. La seule chose qui l'intéresse c'est d'aller boire son canon !* ». Reste qu'à bien y regarder, cela n'est pas tout à fait exact. Papi n'est pas qu'un homme d'extérieur. A sa manière, il participe aux tâches ménagères et à la vie de la maison. A table, il débarrasse de lui-même les couverts. Il remet les chaises en place. Il va donner les épluchures de légumes aux animaux dans le parc (les chèvres). Quand Serge demande, « *est-ce que je peux baisser le son de la télé ?* », il réplique immédiatement « *je m'en occupe !* ». Il traverse le salon, récupère la télécommande laissée sur un canapé et diminue le volume. Ces gestes peuvent paraître minuscules. En réalité, au regard du parcours et des difficultés de Papi, ils ne le sont pas. L'œil brillant, Éliane, auxiliaire de vie, y voit même « *autant de petits signes que quelque chose se passe !* ». On ne peut donc pas dire de Papi qu'il est inactif. C'est juste qu'il est bien moins actif qu'une résidente comme Sylvie qui a tendance à être partout présente dans la maison. Pour comprendre cela, il faut se décentrer et adopter la perspective de Papi. Son exemple invite également à se méfier des catégories qui divisent les résidents. La frontière entre les « actifs » (les résidents permanents, le groupe de participation) et les « inactifs » (les résidents, les assistés) n'est pas aussi nette qu'il y paraît. Par ailleurs elle pose problème car elle peut donner à penser que l'état des résidents est figé alors qu'il peut évoluer, comme le constate Éliane avec Papi.

II - Solidarités

Le mot solidarité vient du latin *solidus* qui signifie « entier ». La solidarité, c'est ce qui fait tenir ensemble des individus, c'est ce qui leur permet de former un tout. Et ce dernier a pour caractéristique d'être solide. En théorie il ne peut pas être démoli aisément. Basée sur l'aide mutuelle et sur la reconnaissance, la solidarité est ce qui permet de vivre ensemble. Elle lie les individus les uns aux autres. Elle donne de l'épaisseur et de la chaleur aux relations sociales. On peut aussi dire qu'elle inspire des sentiments positifs aux individus comme l'impression de compter pour autrui, de ne pas être seul et de faire partie d'un tout. Dans cette perspective, elle confère du sens à l'existence. La solidarité est aussi un processus toujours en cours. Ce dernier rapproche et unifie les individus. Il s'oppose aux forces qui éloignent et désunissent. La solidarité s'exerce dans de nombreux lieux dont la famille qui tient une place centrale. Elle évolue selon le contexte. Comme Durkheim l'a montré, les solidarités sont dites mécaniques dans les sociétés archaïques. Cela signifie que les individus se ressemblent. Ils ont les mêmes croyances et compétences. Alors que dans les sociétés modernes les activités sont plus nombreuses et spécialisées. Ce qui lie les individus, c'est leur complémentarité. Chacun a besoin d'autrui (Durkheim, 1893 et 2007). Ferdinand Tönnies invite à faire la distinction entre « communauté » et « société ». La communauté se caractérise par des relations personnelles et directes. Il y a interdépendance. Les individus sont liés les uns aux autres par un sentiment d'appartenance et de destin commun. La société apparaît dans une certaine mesure comme inverse à la communauté. Les relations sont impersonnelles et indirectes. Il y a une certaine superficialité dans les échanges. La société fonctionne sur un modèle contractuel ou conventionnel. Elle est une alliance d'individus ayant des intérêts séparés. Il y a donc une interdépendance moindre. Ce faisant, l'individu peut se sentir seul et vivre malgré lui en marge de la société (Tönnies, 1887 et 2010).

La notion de communauté peut s'appliquer aux sociétés archaïques mais aussi au village ou à la famille. La notion de société caractérise bien cet ensemble qu'est la ville. En suivant Durkheim et Tönnies, on pourrait conclure que les sociétés modernes présentent des risques et qu'il vaut mieux préférer des formes d'organisation sociale plus

traditionnelles. Cependant, si la communauté est protectrice, elle peut être aussi étouffante pour l'individu. En son sein, tout se sait et se répète. La pression sociale est forte. Les normes peuvent être rigides et entraver l'action individuelle. Il y a une étroitesse d'esprit ou ce qu'on nomme l'esprit de clocher. Dans la ville, l'isolement ou la marginalisation peuvent guetter. Simultanément, cet aspect négatif est contrebalancé par des avantages. Les normes se relâchent, il y a tendance à la différenciation offrant au citadin, comme l'ont souligné Simmel et Wirth, la possibilité d'être excentrique et extravagant. Par rapport au villageois, le citadin a plus de choses à découvrir et de possibilités d'agir. Il fait preuve d'une plus grande ouverture d'esprit et de tolérance [(Simmel, 1903 et 1990), (Wirth, 1938 et 1990)]. Retenons que chaque modèle d'organisation sociale a ses limites et qu'aucun n'est supérieur à l'autre. Il faut ajouter, pour achever le tableau dressé, qu'ils ne sont pas étrangers l'un à l'autre. L'individu existe dans la communauté. De même, une société n'est pas qu'un agrégat d'individus. Sur un mode affinitaire, des communautés s'y recomposent.

Parler de solidarité dans notre contexte ne va pas de soi. Cela contredit l'image que l'on peut se faire des personnes sans domicile. Portant son attention sur celles qui sont le plus fragilisées parmi l'ensemble de la population, celles qui sont accueillies au Chapsa de Nanterre, Patrick Declerck affirme ainsi : *« ils puent la haine, les rancœurs et l'envie. Ils se volent entre eux. Terrorisent les plus faibles et les infirmes. Guettent, comme des rats, le sommeil des autres pour leur dérober leurs misères : bouteilles à moitié vides, sacs immondes follement bourrés de chiffons souillés et de journaux déchirés. Ils se tuent aussi. violemment parfois, dans l'explosion d'une conscience alcoolisée ou alors bien délibérément, après avoir longtemps, très longtemps, distillé de souterrains et puérils ressentiments. Ils violent leurs femmes ou les prostituent pour de la petite monnaie, des comprimés, des cigarettes ou de l'alcool. Elles ne protestent pas, sorcières ricanantes aux bouches édentées. On ne peut pas ne pas les haïr »* (Declerck, 2001, p.12).

Il se dessine ici un portrait particulier des personnes sans domicile. Elles sont animées par des sentiments négatifs. Leurs actions visent à satisfaire leurs besoins sans se soucier d'autrui ou alors en nuisant délibérément. Elles volent, exploitent, violent et

tuent. C'est un peu comme si elles n'avaient plus de loi ou de morale et ne répondaient plus qu'à des pulsions primaires. D'ailleurs, puisque comparées à des sorcières ou à des rats, elles semblent comme sortir de l'humanité pour approcher une sorte de monstruosité. Pour mieux comprendre le point de vue exprimé par Patrick Declerck, deux remarques peuvent être faites, inspirées par un article critique d'Emmanuel Soutrenon (Soutrenon, 2005). Premièrement, tout en étant anthropologue, Patrick Declerck est également psychanalyste auprès des personnes sans domicile. Il a passé plusieurs années auprès d'elles. Affecté par leurs difficultés, son regard a perdu en objectivité pour devenir particulièrement noir. Deuxièmement, sous l'influence de ses connaissances psychologiques, il interprète le comportement des personnes sans domicile comme relevant de la psychopathologie. Elles ne sont pas normales, elles dysfonctionnent. De fait, Patrick Declerck se focalise uniquement sur la « désocialisation » et oublie la « resocialisation » qui s'opère parallèlement. Qu'elles soient dans la rue ou en hébergement, les personnes sans domicile sont amenées à se fréquenter, à se lier entre elles jusqu'à former des petits groupes. Comme dit précédemment, dans le cadre d'un collectif d'ethnologues, Patrick Gaboriau s'est intéressé à la domination vécue par les « sans logis » (Gaboriau, Terrolle, 2003). Dans des travaux antérieurs, grâce au suivi sur le long terme d'un groupe de sans domicile, il a aussi rendu compte de leurs relations sociales en adoptant une perspective anthropologique culturaliste. En effet, il démontre l'existence d'une « culture de la rue ». Cela signifie que les personnes ont en commun des pensées et des attitudes régies par des normes. Elles savent exploiter et apprécier la ville. Loin de n'être que dans le négatif, comme celles dont parle Declerck, elles partagent des bons moments lors de repas ou de fêtes improvisées. De temps à autre, elles se racontent leur passé et surtout elles reviennent sur leur actualité (Gaboriau, 1993). Ajoutons que pour Patrick Declerck la resocialisation des enquêtés est d'autant plus difficile à appréhender qu'il a intégré le paradigme de l'urgence sociale et de la logique asilaire. Porté par des personnalités comme les docteurs Xavier Emmanuelli et Patrick Henry, celui-ci postule que les personnes sans domicile sont prises dans un processus qui est non seulement désocialisant mais aussi irréversible. Elles sont condamnées à rester dans la rue. Par conséquent, la seule solution est de leur offrir l'asile.

1 - Solidarités ordinaires

L'enquête sur le terrain amène à se décaler largement de cette lecture qui se focalise sur la désocialisation et qui oublie que rien n'est joué une fois pour toutes pour les personnes sans domicile. En dépit d'un cadre précaire (le Train de Nuit) et de longs parcours de rue (les résidents du Patio), des liens peuvent se nouer entre les personnes. Et ce dans les trois structures étudiées. Comme le groupe de sans domicile étudié par Gaboriau et plus largement comme tout un chacun, ils peuvent faire preuve de solidarité. Avant d'étudier la fête et l'entraide, nous souhaitons tout d'abord attirer l'attention sur les « solidarités ordinaires » dans l'hébergement : nommer l'autre, le surnommer, discuter et prendre des nouvelles. On peut les qualifier de la sorte car elles font partie du quotidien et paraissent moins exceptionnelles que d'autres formes de solidarité. Cependant, elles ont leur importance. D'une part, elles ont pu faire défaut aux résidents. D'autre part, elles permettent au présent le maintien voire le renforcement du lien social. Elles peuvent même être une ouverture vers d'autres liens.

1.1 - S'appeler par son prénom, se donner des surnoms

Comme Goffman l'a montré dans son étude sur l'asile et les institutions totalitaires, il se produit dans ces espaces des opérations de dépersonnalisation. On enlève aux individus ce qui les singularise. A cette fin, le nom est central : *« de toutes les possessions, la plus chargée de sens est sans doute le nom dont la perte peut constituer une grave mutilation de la personnalité, quelle que soit l'appellation que l'on puisse recevoir par ailleurs »* (Goffman, 1968, p.61). Les solidarités ordinaires se donnent à voir à travers les salutations et l'usage des prénoms de chacun. Pour cela, encore faut-il se connaître un minimum. Cela est aisé à Main dans la Main ou au Patio mais pas au Train de Nuit. Effectivement, les résidents sont nombreux (une quarantaine). Certains restent une nuit ou quelques jours. Côté bénévoles, une équipe différente prend le relais chaque jour. Côté professionnels, trois veilleurs alternent le tour de garde. Par conséquent, la structure porte effectivement bien son nom. Un peu comme dans un train pris régulièrement, on reconnaît certains visages et on en aperçoit bien d'autres nouveaux.

Ceux qui sont les plus connus sont en quelque sorte les habitués dont les membres du « groupe de participation ».

Les résidents peuvent aller plus loin en utilisant des surnoms. Ces derniers signent une certaine proximité et familiarité. En effet, on ne donne pas de surnoms à n'importe qui, n'importe quand. Il faut bien connaître l'autre et se sentir ou être autorisé. Le surnom est une forme d'appropriation. De la même manière que l'on peut renommer l'espace dans lequel on vit, on peut renommer ses proches. Ainsi dans les structures enquêtées : « *Pépito* », « *Gégé* », « *le boss* », « *le hollandais* », « *Papi* » ou le « *vieux* ». Le surnom est parfois un diminutif, il peut indiquer une qualité particulière, être employé fréquemment ou non, comme dans l'exemple suivant. Ibrahim, résident du Train de Nuit, s'est trouvé une nouvelle cible en la personne de Jean-Michel. Tous deux partagent le même bungalow de repos et s'apprécient. Comme Jean-Michel est petit, mince et a les yeux légèrement bridés, Ibrahim l'appelle « *le chinois* ». Ce qui ne manque pas de faire rire les résidents présents. Percevant qu'il a trouvé un bon filon à exploiter, Ibrahim poursuit dans la même veine. Avant de passer à table, il lui demande s'il a commandé du riz. Puis, alors que la discussion se poursuit dans le bungalow d'accueil, il l'interpelle concernant sa nationalité : « *monsieur est français. Vraiment ? Allez le chinois ! Fais voir tes papiers !* ». Ici le surnom a une durée de vie courte. Utilisé seulement durant quelques heures, il renvoie à une origine fictive destinée à faire rire en raison du décalage avec le résident qui est bel et bien français.

1.2 - Discuter, prendre des nouvelles et plaisanter

Les résidents se voient régulièrement dans les parties collectives de l'hébergement. Ils déjeunent, se croisent dans les couloirs, prennent leur repas ou leur café, regardent la télévision, jouent à des jeux de société. A chaque fois, des discussions peuvent s'engager. Les résidents parlent de la pluie et du beau temps. Ce que Goffman nomme des « ressources sûres » qui ont pour fonction de maintenir le flot de la conversation (Winkin, 1988). Ils se racontent aussi leur journée. Ils se conseillent. Au Train de Nuit, un nouveau résident vient d'arriver. Il a fait la connaissance, au bar du bungalow d'accueil, de Nasser et de Saïd. Ces derniers lui expliquent le fonctionnement du Train

de Nuit et lui refilent quelques bons plans comme, par exemple, où manger et boire un café tranquillement durant la journée. Comme tout un chacun, les résidents se donnent également des nouvelles. Ils s'inquiètent aussi pour les absents : comment va ce résident qui est enfermé depuis un peu trop longtemps dans sa chambre ? Cet autre qui est alcoolisé et qui a disparu ? Ou un dernier qui est hospitalisé depuis quelques jours ?

Le repas est sans conteste une scène importante. Il focalise l'attention et invite à l'échange. Ne serait-ce que pour commenter les plats, *a fortiori* quand le cuisinier est proche et qu'il est possible de l'interpeller. A Main dans la Main, deux résidents, Pépito et Stéphanie, ont préparé pour le repas de midi une salade avec du poulet et des pommes de terre. D'une course, le comptable est allé chercher du pain. A table, l'ambiance est détendue. Le comptable félicite Stéphanie qui est passée derrière les fourneaux pour la première fois. Il plaisante avec elle. Comme elle est mince, il lui pince le ventre et l'invite à manger davantage. Pierre, lui, se moque gentiment des deux cuistots et du poulet pas assez cuit à son goût.

Au Patio, Serge et Jean-Claude en font de même avec Sylvie qui a cuisiné un pot au feu. D'après le premier, « *la viande un peu moins cuite, ça serait pas plus mal !* ». Pour le second, « *ben dis donc, t'as fais à manger pour un régiment !* ». Toujours au cours du repas, Sylvie appelle Papi « *sac à vin* » sur un ton humoristique. Comme à d'autres reprises, Jean-Claude ne rate pas l'occasion et rebondit : « *sans déconner, l'autre jour ils ont fait une prise de sang à Papi et ils ont trouvé du sang dans l'alcool !* ». Les autres ne manquent pas de rire. Le principal intéressé n'est pas vexé et lance, comme souvent, l'œil rigolard : « *vous allez arrêter vos conneries !* ». A travers ces différents exemples, on voit que l'humour et la plaisanterie ont toute leur place dans l'hébergement. Ils n'ont pas pour objectif d'offenser l'autre. Comme un spectacle, ils détendent l'atmosphère, font sourire et rapprochent. Loin d'être inventés de toutes pièces par les principaux intéressés, ils sont parfois issus d'une certaine culture populaire connue pour son inventivité, son humour cru et son franc parler.

2 - Faire la fête

La fête est bien souvent attendue car elle est supposée être un temps extraordinaire. Elle rompt la monotonie du quotidien. Elle permet de marquer un événement ou le passage d'une période de l'année à une autre. Par conséquent, elle est un temps qui vaut par rapport à d'autres temps. Mais la fête n'est pas que cela. Elle est aussi un temps en soi. Si l'on en croit Mircea Eliade, cette fête qu'est le nouvel an provoque une suspension du temps. Il n'y a plus d'avant et d'après. Ou plutôt elle plonge dans un autre temps en faisant passer du temps profane au temps sacré, ce dernier incarnant l'origine, la création du monde qu'il convient de célébrer en la rejouant (Eliade, 1965). La fête permet de se retrouver et de célébrer une personne, un groupe, une divinité ou des faits passés. Elle confirme et consolide le lien social à travers le temps. On distingue différents types de fêtes. Il y a les fêtes religieuses (Noël, Pâques), politiques (14 juillet, 11 novembre), familiales (fête des mères, anniversaires) et locales (bals ou kermesses). A ces occasions, il est possible de modifier l'espace en le décorant, de préparer le repas avec plus de soin, d'offrir des cadeaux. La vie augmente en intensité. Il y a plus de bruit, de jeux, de danses. Et certains tabous sont levés. Parfois la fête bat son plein jusqu'à devenir transgressive comme lors d'un carnaval. Il se produit alors des inversions de rôles. Les individus font ce qu'ils ne font pas en temps normal. Ils consomment abondamment de la drogue et peuvent user de la violence. Dans l'asile et dans les institutions totales étudiées par Goffman, le personnel sert les reclus à table, il y a parfois des rapprochements d'ordre sexuel entre les deux groupes (Goffman, 1968). Si ce type de fête est plus remarquable que, par exemple, la fête des mères qui revêt une forme plutôt sage, il convient cependant d'en relativiser la portée. En effet, en étant transgressive, elle rend plus acceptable l'ordre établi qui ne manquera pas de revenir prendre ses droits (Douville, 2005).

2.1 - « *Des fêtes fabuleuses* » : ouverture sur l'extérieur

Dans les structures enquêtées, la fête se décline de différentes manières. A Main dans la Main, je ne l'ai pas vraiment rencontrée dans le temps présent. Ce qui n'est pas étonnant compte tenu des circonstances. En revanche, en interrogeant les uns et les autres, j'ai constaté à quel point elle demeure vive dans les souvenirs. Un résident témoigne :

« Il y a les concerts, les fêtes qu'on a fait ici, les réveillons de Noël. Il y avait des gens différents et pas que nous. Tout le monde parlait avec tout le monde. Ça, c'était bien ! ».

Puis l'ancienne présidente :

« Ici, il y a eu des tas de soirées où t'avais des gens de tous les milieux, de tous les âges, des gens qui parlaient de toutes les façons possibles, des gens qui avaient un niveau intellectuel important avec d'autres qui n'avaient jamais ouvert un bouquin et qui arrivaient à faire la fête ensemble ».

Et enfin un membre du conseil d'administration :

« Je pense que ce qui était bien à Main dans la Main, c'est qu'on avait une ouverture fabuleuse sur l'extérieur, chose que n'ont pas des gens comme par exemple le Secours Populaire parce qu'ils sont vachement fermés (...) Il y a eu des fêtes fabuleuses ici. Il y avait des musiciens qui venaient. Il se passait plein de choses. On a fait des repas. Et les SDF qui passaient par là, je pense que c'est une ouverture qu'ils n'imaginaient pas. Et je pense qu'il y a des gens pour qui ça a été vraiment bénéfique ».

Tous citent une série d'événements (« concerts », « fêtes », « réveillon », « soirées ») dont la force est de regrouper, dans une atmosphère réellement festive et extraordinaire, des protagonistes de diverses origines et milieux sociaux. L'intention de Main dans la Main est de se démarquer de l'assistance où, d'une part, la convivialité n'est pas

toujours de mise et où, d'autre part, les SDF ont tendance à se retrouver entre eux. Le décloisonnement opéré est à l'avantage des résidents. Il offre l'opportunité d'établir des relations avec des personnes n'ayant pas vécu la « galère ». Il peut s'agir de simples contacts, parfois chaleureux, qui peuvent se transformer en amitié ou même quelquefois en relation durable. Plusieurs résidents ont rencontré à Main dans la Main une compagne et, ainsi, ont eu un soutien supplémentaire pour s'en sortir.

2.2 - « *Un petit air de fête, c'est déjà ça !* »

En plusieurs mois d'observations au Train de Nuit, j'ai assisté principalement à deux fêtes. La première était musicale et la seconde théâtrale. Elles apparaissent différentes des fêtes organisées à Main dans la Main. Elles ne sont pas à l'initiative des résidents mais des intervenants et particulièrement des bénévoles. A l'exception de quelques invités, il y a peu de personnes extérieures à la structure. Elles ne durent pas toute la nuit mais quelques heures. Pour finir, elles sont de moindre intensité. Elles ne provoquent pas une rupture mais plutôt une discontinuité dans le quotidien qui, comme nous allons le voir, présente néanmoins un intérêt pour les résidents. L'exemple qui suit est une fête musicale. Après le repas, les bénévoles mettent en place un petit buffet dans le réfectoire. On y trouve quelques chips, des fruits, de l'eau et des sodas. A 20H00, un bénévole et ses collègues musiciens s'installent puis jouent de l'accordéon et du saxophone. De manière imprévue, trois résidents se rassemblent et prennent ensuite le relais. Ils jouent du djembé et chantent des airs traditionnels africains. Après une courte pause, les deux formations se rejoignent et improvisent ensemble quelques morceaux. Les spectateurs, un peu plus d'une vingtaine, apprécient. Ils sourient, suivent le rythme en tapant du pied et des mains. Certains en redemandent même. Le spectacle fait son effet et donne l'impression, l'espace d'un instant, d'être ailleurs. Ce que confirme Ibrahim pour qui « *un petit air de fête c'est déjà ça !* ». Vers 21H30, la fête s'arrête. Le réfectoire est rangé. Plusieurs résidents restent discuter, d'autres vont à l'accueil ou regagnent tout simplement leur bungalow de repos. A l'extérieur du réfectoire, deux résidents livrent leurs critiques, signe que la fête n'est pas que confirmation et consolidation du lien social. Pour eux, il n'est pas question de participer à ce genre d'événement. Bernard invoque des raisons musicales. Il se refuse à trahir les groupes de

rock et de hard rock dont il est fan (Led Zeppelin, Deep Purple ou ACDC). Rabat, à l'image d'autres, n'a tout simplement « *pas le cœur à la fête* ». Pour lui le lieu n'est pas approprié, le moment est mal choisi. Il faut dire en effet que la fermeture du Train du Nuit approche et qu'elle est inquiétante pour ces résidents.

2.3 - « *Les anniversaires ça compte* » : la construction d'une communauté à travers les fêtes et les souvenirs

A Main dans la Main et au Patio les anniversaires des résidents sont fêtés. On peut considérer cette pratique comme un révélateur de la qualité du lien social. Fêter un anniversaire, c'est prêter attention à un individu en particulier, se souvenir du jour de sa naissance et lui signifier sa place dans la communauté. Ce n'est pas un hasard si les anniversaires ne sont pas fêtés au Train de Nuit. Les résidents sont nombreux. En outre, la structure a une durée de vie trop courte pour que se mettent en place de telles fêtes. Si les anniversaires peuvent disparaître, ils peuvent aussi faire leur réapparition dans la vie des résidents. Et incontestablement ils ont de la valeur pour eux. A Main dans la Main, Pépito se souvient de la première fois où on lui a fêté son anniversaire. Pour lui « *c'était un choc (...) je pensais pas qu'ils savaient et encore moins qu'ils feraient quelque chose pour moi !* ». Au Patio Olivier rappelle que « *les anniversaires ça compte car à la rue on ne les fait pas !* ». Alors que l'un d'eux a 60 ans, une résidente a préparé tout spécialement un repas et un gâteau d'anniversaire avec des bougies. Ils seront partagés par tous du temps de midi. Par ailleurs, les résidents pensent également à souhaiter les anniversaires des professionnels. Pour aider à bâtir du commun, un panneau a d'ailleurs été placé dans le salon par les intervenants. Il indique pour chaque mois de l'année l'anniversaire des uns et des autres.

Outre les anniversaires, les fêtes de fin d'année ont également de l'importance. Alors qu'elles approchent, je note des changements au Patio. Un petit sapin est installé dans le salon. Il est décoré avec les traditionnelles guirlandes et boules. Une crèche est posée à ses pieds. Au tout début du mois de janvier, j'apprends que les fêtes se sont bien passées. Tous les ingrédients étaient réunis pour le soir de Noël : les décorations, le repas et les cadeaux. Les professionnels ont fait en sorte que chaque résident ait un

cadeau personnalisé. L'ambiance était également de la partie. Tous se souviennent d'Albin qui s'est déguisé en Père Noël, a mimé la voix de celui-ci et distribué les cadeaux, déclenchant ainsi l'hilarité générale. Selon une auxiliaire de vie, Hélène, « *l'année dernière, Noël était un jour comme un autre. Cette année, ça a changé. Ils ont participé !* ». Peu de temps après, les photos des fêtes sont affichées sur le mur du salon. On y voit Olivier qui fait les courses de Noël dans un supermarché bras dessus bras dessous avec un professionnel, les résidents qui sont à table et qui trinquent, Albin déguisé en père Noël. Tout cela donne l'impression qu'au Patio une communauté se construit petit à petit avec ses premières fêtes et ses premiers souvenirs.

3 - S'entraider

3.1 - Le tabac et l'alcool

Le tabac est un bien précieux. Au Train de Nuit, les résidents se demandent entre eux des cigarettes et s'en voient régulièrement refuser. Dans la cour, un résident tente sa chance auprès d'autres qui justement sont en train de fumer. Ne parvenant pas à ses fins, il monte le ton et s'exclame : « *tout le monde fume mais personne n'a de cigarettes. C'est extraordinaire ça !* ». En fait, les résidents s'offrent des cigarettes mais souvent il faut qu'il y ait auparavant interconnaissance. Il y a évidemment des exceptions. Par exemple, le dernier jour du Train de Nuit, Ibrahim offre une tournée de cigarettes à tous et finit deux paquets. Au Patio, la solidarité autour du tabac est évidente. Les résidents fument ensemble sur la terrasse tout en discutant. Ils se roulent des cigarettes, s'en offrent ou se dépannent, comme ce résident qui cède une fois encore à la demande d'un autre et qui, tout en rappelant la hauteur de la dette contractée, prétend avec sérieux que « *les bons comptes font les bons amis !* ».

Peut-être plus intéressant que le tabac : l'alcool. Au Train de Nuit, il est interdit de faire entrer de l'alcool ou d'être manifestement alcoolisé. Le manquement à ces règles entraîne l'exclusion. Quelque part, l'alcool n'est pas le problème principal. Son interdiction dans l'hébergement sert une fin particulière. En effet, un résident peut boire à l'extérieur et rentrer dans l'enceinte du Train de Nuit. L'important est qu'il se tienne

et qu'il gère les effets de l'alcool pour ne pas déranger la vie collective. Comme le dit Astrid Fontaine dans une enquête sur les drogues et le travail, « *mis à part le caractère illégal de la consommation de psychotropes, c'est la non maîtrise de la relation au(x) produit(s) qui se trouve fortement sanctionnée, dès lors que le comportement addictif est perçu par les autres* » (Fontaine, 2006, p.39-40). Ce que confirment Arlette Farge et Jean-François Laé, au sujet d'un centre d'hébergement d'urgence situé à Paris et d'un autre à Rouen, tout en apportant une nuance : « *rien n'interdit une solide ébriété ; elle est acceptée si la personne tient le choc, se tait ou murmure, ou, à l'inverse, se tient assommée dans un semi coma, s'explique ou implore encore une nuit, s'engageant à une certaine maîtrise de soi. Il faut en effet distinguer l'ivresse bruyante de l'alcoolisme éteint* » (Farge, Laé, 2000, p.113).

Les interdictions amènent les résidents à s'adapter. Car l'alcool est pour eux une addiction et une ressource pour supporter l'existence. Un premier résident cache une bouteille dans son manteau. Ainsi, il peut la rentrer dans l'hébergement. Il faut préciser que le veilleur n'est pas dupe. Il sait en général qui boit et, de temps à autre, il ferme les yeux. C'est à la fois dans son intérêt et dans celui des résidents. La « tolérance zéro » tendrait sérieusement l'atmosphère et ses relations avec les résidents. Un deuxième adopte une autre stratégie. Il planque ses bouteilles à l'extérieur. Quand il a soif, il sort faire un tour. Pour éviter les allées et venues, il lui arrive d'ingurgiter d'importantes quantités d'alcool en un temps record. Ce qui peut l'amener à perdre le contrôle. C'est ainsi qu'une fois il tombe dans la cour comme si subitement il avait été mis K.O. Aidé de quelques résidents, le veilleur le relève, s'assure que sa santé n'est pas en danger, puis le couche dans son lit.

A l'origine, l'introduction et la consommation d'alcool étaient autorisées au Patio. Or cela a rapidement posé problème. La consommation s'est avérée plus importante que prévue. Elle a concerné sept résidents sur dix. Il en a résulté une certaine agressivité et la règle a évolué, néanmoins avec souplesse. Elle a été adaptée aux particularités individuelles. Pour les résidents les plus alcoolisés, la consommation a été interdite au sein de la structure. Deux ans après l'ouverture du Patio, seul un résident, Papi, continue de s'alcooliser massivement et rien ne semble l'arrêter. Néanmoins il n'est pas seul.

Deux résidents en particulier, Sylvie et Serge, essaient de l'aider. Un après-midi, Sylvie s'inquiète de sa consommation d'alcool. Alors qu'il s'apprête à sortir du Patio pour boire, elle l'interpelle et essaie de le retenir : « *où c'est que tu vas ? Viens là ! Je sais que tu vas chercher un litre de rouge au casino. Viens là !* ». Mais cela ne suffit pas à le stopper. Aussi, elle ajoute : « *je te préviens : ne gueule pas après tout le monde ce soir ! Et ni demain matin !* ». A défaut d'empêcher Papi de boire, Sylvie lui demande, en haussant le ton, de se tenir. C'est important pour les autres mais aussi pour lui. Elle sait qu'il risque l'exclusion en cas de débordements. Serge, lui, invite parfois Papi à arrêter l'alcool et à se soigner à ses côtés : « *pourquoi tu viendrais pas avec moi au groupe de parole ?* ». Quand ce dernier n'a plus d'argent et que le manque est trop fort, il lui donne quelques pièces. Alors que je suis témoin de la scène, il m'explique : « *ça me fait chier de le voir comme ça ! Je connais ça trop bien* ». En somme, ces résidents sont loin d'être dans l'indifférence ou dans la simple réprobation. Si l'arrêt de l'alcool est un horizon lointain, ils opèrent de manière préventive et privilégient avec pragmatisme une certaine gestion de la consommation.

Main dans la Main a sérieusement cheminé sur la question de l'alcool. Au tout début, celui-ci était interdit. Seul un verre de vin était autorisé lors des repas. De fait, il s'est produit le même phénomène que dans bien d'autres hébergements. Pour le leader de Main dans la Main, il fallait réagir et ne plus laisser des résidents boire de l'alcool seuls et secrètement ou dilapider leurs économies au bar du coin. Un « bar associatif » a été créé, au sein même de la maison de vie Josipe, afin de donner un autre sens à la consommation d'alcool, la rendre visible et l'inscrire dans un cadre collectif et convivial. Le bar était tenu par un ou deux résidents. Chacun pouvait acheter et consommer à un prix modique un verre de bière tout en discutant avec d'autres. Après un temps d'essai, les acteurs associatifs ont constaté que, même si des excès demeurent, globalement la consommation d'alcool a eu tendance à diminuer et certains n'étaient plus malades comme auparavant. Comme au Patio, l'alcool a donc été pris à bras le corps. Mais à la différence de cette structure, il n'a pas été fait marche arrière devant les difficultés. En outre, les résidents sont allés plus loin dans leur démarche car ils ont institué l'entraide et fait d'un stigmate un facteur de solidarité (Goffman, 1975).

3.2 - A la manière et à la place des intervenants

L'intervention sociale a été marquée au cours des dernières années par une transformation importante : les politiques publiques demandent que l'utilisateur soit de plus en plus actif. Il doit devenir « acteur de son parcours », comme on peut l'entendre régulièrement dans le monde de l'insertion par le logement ou par l'insertion socioprofessionnelle. A cette fin, l'intervenant ne doit plus faire « à la place » mais « avec » l'utilisateur. Il prend en compte la personne qui lui fait face. Il la considère de manière symétrique et non dissymétrique. On tend vers une coproduction de la relation d'aide (Ion, 1998). Être acteur, c'est aussi « participer ». Et cela se décline, à différents degrés et non sans difficultés, dans les opérations de démolition des grands ensembles où les habitants sont consultés, dans l'hébergement où les résidents peuvent s'exprimer dans les conseils de la vie sociale, dans le RSA où les bénéficiaires peuvent en défendre d'autres en cas de risque de suspension de l'allocation ou alors quand ils sont associés à la définition et à l'évaluation des politiques d'insertion.

La coproduction de l'aide¹¹⁰ est observable dans les structures enquêtées. Cependant, les résidents ne font pas que coproduire. Ils vont plus loin. Ils peuvent agir à la manière des intervenants voire même prendre leur place, particulièrement quand ces derniers ne suffisent pas. Et, de fait, ils sont bien positionnés pour cela puisqu'ils connaissent l'hébergement de l'intérieur, ils le vivent, l'observent, peuvent en rendre compte et intervenir. Le cas de Main dans la Main est le plus probant puisque les résidents assument quasiment la totalité du quotidien (accueil, repas, activités). Au Train de Nuit, les résidents, et notamment ceux qui font partie du groupe de participation, peuvent accueillir d'autres résidents : ils ouvrent la porte, font visiter la structure, donnent des explications et des informations. Un résident prend en charge un autre qui est aveugle, il l'amène à son bungalow, va le chercher quand c'est l'heure du repas et le ramène. Une autre fois, il s'occupe d'un résident qui éprouve des difficultés à marcher. Il l'aide à se

¹¹⁰ Elle se confond avec le travail du « care » dont parlent Molinier, Laugier et Paperman. Il n'est pas facile d'en rendre compte car il est discret, quotidien et complexe. Mu par un mélange d'affection et de responsabilité, il vise la continuation ou la réparation du monde. Autrement dit, il ne s'agit pas de rendre le monde plus agréable mais plus juste et égalitaire. Autres caractéristiques, le travail du care est dévalorisé car relié au genre féminin, à l'espace domestique et à des activités non rémunérées. De plus, il est souvent cantonné à une activité exercée auprès des personnes dépendantes. Or il concerne tout le monde. Personne n'est autonome. Chaque individu est vulnérable. C'est grâce au système de relations qui l'entoure que tout un chacun est plus ou moins protégé et sécurisé (Molinier, Laugier, Paperman, 2009).

déplacer dans la structure. Les résidents peuvent également passer derrière les fourneaux, en cas d'absence du cuisinier, ou derrière le bar pour faire le service. Un soir, sans que je m'en rende compte, William a quasiment pris la place que j'occupe habituellement. Il salue ceux qui se présentent, sert et ajoute ça et là quelques formules de politesse qui amusent : « *qu'est-ce qui ferait plaisir à monsieur ?* », « *à votre service !* ». Quand il y a trop de demandes et que la vaisselle s'entasse, je l'aide. Sinon, comme il s'en sort bien, je le laisse seul et j'essaie de me rendre utile ailleurs. Tous les bénévoles ne voient pas forcément d'un très bon œil la place prise par les résidents. On peut les comprendre. Cela bouscule leurs représentations, questionne leur utilité et les amène, bon gré mal gré, à revoir leur positionnement. On peut ajouter que ce sont les résidents qui permettent le bon fonctionnement de l'hébergement. Mais cela n'est pas simple. Comment être accueilli dans un hébergement et, en même temps, prendre en charge d'autres personnes accueillies ? Comment supporter ses problèmes et ceux d'autrui ? Si la logique de « rendre acteur » et de « faire participer » ouvre de nouvelles possibilités, elle présente néanmoins des limites car elle fait reposer davantage de responsabilités sur des individus qui sont en situation de fragilité et qui se retrouvent sommés de réparer des défaillances institutionnelles et structurelles.

Au Patio, les exemples les plus évidents de coproduction d'aide sont liés à une résidente, Sylvie, qui fait office de maîtresse de maison. De sa propre initiative, elle fait plus de ménage que nécessaire dans les parties communes. Elle accompagne les professionnels pour faire les courses, prépare des repas pour tous. Parfois elle se substitue à une auxiliaire de vie et lave un des résidents. En plaisantant, elle dit que « *si ça continue, va falloir me payer !* ». En comparaison, les exemples au Patio sont moins nombreux qu'au Train de Nuit. Il y a une raison à cela. Les résidents du Patio sont mieux entourés. Il y a autant de professionnels pour bien moins de résidents. Les premiers sont toujours présents et disponibles. Ils prennent en charge une grande partie de la vie quotidienne. En outre, chaque résident est suivi de manière individualisée par un professionnel. Par ailleurs, des bénévoles interviennent. Ils viennent discuter, jouer aux cartes ou, occasionnellement, transporter les résidents. Enfin, ces derniers ne sont pas livrés à eux-mêmes en dehors de l'hébergement. Ils sont pris dans un réseau de professionnels allant du Patio jusqu'à l'assistante sociale d'un hôpital psychiatrique en passant par le

médecin du village. A ce réseau professionnel s'ajoute un réseau personnel plus ou moins dense et étendu en fonction des contacts gardés par chacun avec la famille, des amis ou de simples connaissances.

III - Nommer les relations sociales : « famille », « espace convivial » et « bon voisinage »

Comment nommer les relations sociales créées dans l'hébergement ? Précédemment nous posions la question du « chez-soi ». C'est désormais celle du « chez-nous » qui s'impose. L'hébergement est-il un chez-nous pour les résidents ? On peut répondre par l'affirmative concernant Main dans la Main. Dans les deux autres structures, au Patio et bien encore plus au Train de Nuit, on s'éloigne de ce modèle. Pour autant il ne disparaît pas totalement. Il existe quelque chose de l'ordre du chez-nous dans ces deux hébergements. Et c'est ce que nous allons préciser. Si la situation varie d'un hébergement à un autre, elle peut aussi évoluer au sein d'un même hébergement. De ce point de vue, l'exemple de Main dans la Main est tout à fait intéressant. A l'origine, les acteurs associatifs parlaient de « famille ». L'expression est forte. Elle dit bien la densité des liens qui unissaient les résidents puisque la famille c'est un ensemble d'individus qui peuvent partager le même toit, qui sont unis par des liens de sang, de parenté et par une histoire commune. Main dans la Main était comme une famille de substitution pour les résidents. Au cœur de celle-ci, on trouve les résidents permanents puis, plus extérieurs, les membres du conseil d'administration et les sympathisants. Les résidents permanents étaient liés par l'expérience de la rue et de l'assistance ainsi que par la mobilisation pour leurs pairs. Ils formaient non pas une « communauté d'appartenance », à l'image de toute famille, mais une « communauté d'expérience ». Comme toute famille, l'association organisait des fêtes et se serrait les coudes face aux difficultés. Mais la communauté s'est progressivement défaits. A la fin de l'enquête, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Les résidents n'ont plus les mêmes aspirations. Ils sont divisés. Ils sont un peu comme ces couples évoqués par Maurice Blanchot qui n'éprouvent plus de désirs et qui continuent tristement à cohabiter. Comme quoi le partage de l'espace est une condition pour faire communauté mais celle-ci n'est pas suffisante. Il arrive que la

seule chose qui relie soit la contiguïté. Dans ce cas, la communauté peut être dite « négative ». Elle est la « communauté de ceux qui n'ont pas de communauté » (Blanchot, 1983). Dès lors rien d'étonnant à ce que les derniers résidents quittent l'association et à ce que seuls restent, dans la maison de vie Josipe, Hervé et sa famille.

Au Train de Nuit, les relations sociales sont différentes. D'après un premier résident, c'est « *un espace non pas familial mais convivial* ». Selon un second, « *ici c'est pas une maison. Par contre, il y a de la convivialité, de l'ambiance* ». Les qualificatifs utilisés sont assez révélateurs. La « convivialité » ou l'« ambiance » pourraient être rapportées à la famille ou à la maison. Ce n'est pas le cas ici. On peut faire l'hypothèse qu'elles correspondent davantage à celles trouvées dans des espaces extérieurs, à l'image du restaurant ou du café. Il y a d'ailleurs des ressemblances. Au Train de Nuit, comme dans un café, l'accès n'est pas libre mais il fait l'objet d'une régulation (conditions d'accès). Entouré de proches et d'inconnus, il est possible de parler de soi ou de l'actualité, de passer un bon moment et parfois de faire des rencontres.

Qu'en est-il au Patio ? Une résidente parle des relations entre pairs : « *j'ai appris à connaître les autres. Je suis contente. On s'entend bien. On discute ensemble. On plaisante. On fume ensemble. On s'invite aussi, par exemple, pour boire le café* ». D'après un autre : « *on n'est pas une famille. On n'est pas des amis. Mais on n'est pas non plus entre inconnus. On est, je dirais, de bons voisins !* ». En tâtonnant, ce résident arrive à préciser de manière fine les relations. On bascule à nouveau dans le registre de la maison, du voisinage et, plus précisément, du bon voisinage. Autrement dit, il y a quelque chose de l'ordre du chez-nous au Patio. Mais ce n'est pas un chez-nous familial. C'est un chez-nous plus large. C'est celui qui est partagé par les voisins. La notion de voisin semble adaptée car, comme la plupart des voisins, les résidents du Patio ne se sont pas choisis. La notion de voisin signifie aussi que les résidents ont conscience de faire partie d'un ensemble. Ils vivent sous le même toit comme d'autres sont des voisins parce qu'ils partagent une table, habitent la même rue ou alors des quartiers adjacents. Il faut cependant ajouter que d'autres résidents du Patio entretiennent des relations plus étroites. Et sans doute la frontière entre le bon voisinage et l'amitié est-elle mince. Néanmoins, celle avec la famille paraît distancée. Ainsi par rapport à Main dans la

Main, il n'y a pas la même histoire. Au quotidien les relations ne sont pas aussi denses, les activités nombreuses et portées par les résidents eux-mêmes. Mais qui sait le devenir de cette communauté fondée récemment dans laquelle apparaissent, rappelons-le, un résident surnommé Papi et une autre, Sylvie, qui peut jouer un rôle comparable à celui d'une mère ou d'une maîtresse de maison ?

Chapitre 10 - S'en sortir : le rôle de l'hébergement

Que fabrique l'hébergement ? Que se passe-t-il durant ce temps ? L'hébergement n'est pas vécu par les résidents de manière statique mais dynamique. Les résidents affrontent des épreuves, nouent des relations et parfois changent considérablement. Plus largement, quel sens prend l'hébergement dans le parcours des résidents ? Il faut alors regarder dans deux directions : l'avant et l'après hébergement. Au cœur de notre réflexion figure la question de la « sortie ». L'hébergement permet-il de « s'en sortir » ? L'expression a caractère d'évidence. Pourtant, elle recèle une certaine complexité. Qu'est-ce que s'en sortir ? Est-ce quitter la rue et l'hébergement pour accéder à un logement individuel ? Dans une perspective bien plus sombre, est-ce décéder comme l'indique Daniel Terrolle qui s'est intéressé à la mort des SDF à Paris (Terrolle, 2002) ? Dans la thèse, la mort des enquêtés est apparue à trois reprises en particulier. Elle n'a pas été observée mais racontée par des tiers à Main dans la Main. Plus important, s'en sortir n'est pas un processus réductible à l'accès au logement. Il peut s'engager dès l'hébergement. Cependant, cela n'a rien d'automatique. Il ne fonctionne pas forcément pour tous. Il s'opère aussi selon des rythmes variant en fonction des personnes parce qu'elles ont des parcours, des problèmes et des besoins différents. C'est pourquoi la sortie peut être longue et incertaine. Elle met en jeu d'autres dimensions que le rapport à l'espace comme les relations sociales, l'activité ou la possibilité d'être utile, les addictions, la capacité de sortir d'un temps présent enfermant pour se projeter à nouveau.

En nous appuyant sur les parcours des résidents, nous allons maintenant étudier la question de la sortie hébergement par hébergement car chacun y répond de manière spécifique. Main dans la Main offre aux résidents la possibilité de s'en sortir collectivement puis, après un temps donné, individuellement. Au Train de Nuit, les résidents sortent du dispositif mais, pour la plupart, ils ne s'en sortent pas : ils demeurent dans l'hébergement d'urgence, dans d'autres abris précaires ou alors ils optent pour des solutions temporaires. Le Patio se veut en revanche une sortie en lui-

même. Si cette affirmation se vérifie, elle présente néanmoins des limites pour certains résidents car ils demeurent dans l'assistance. Précisons avant d'aller plus loin que l'enquête se déroule à un instant donné du parcours des résidents. Cela signifie que les faits observés dans le présent ne sont pas figés dans une dynamique précise. Sans doute peuvent-ils évoluer en sens inverse. Un résident du Train de Nuit qui ne s'en sort pas peut très bien enclencher une dynamique positive suite à une rencontre. Tout comme un résident de Main dans la Main ou du Patio qui s'en sort peut s'effondrer devant l'apparition ou le retour de certains problèmes.

I - Le collectif : une voie vers la sortie

1 - De la mobilisation à la mise en place d'un hébergement alternatif : une première pierre pour « s'en sortir »

Main dans la Main a mis en place un hébergement particulier. Il n'a pas la même stabilité que les autres. Il dépend fortement des résidents permanents, de leur personnalité et de leur parcours. En résumé, on peut dire ici que l'histoire de l'hébergement est aussi celle des hébergés. Elle a comme principal atout d'être une aventure collective. Nous allons voir tout d'abord comment les résidents se sont mobilisés et ont mis en place un hébergement alternatif. En faisant preuve de patience et d'ingéniosité, ils ont créé un collectif qui s'est consolidé et qui a gagné en reconnaissance. On peut dire que, ce faisant, une première pierre a été posée dans le processus conduisant à « s'en sortir ».

Force est de constater préalablement que la mobilisation des SDF et, plus largement, d'autres groupes en situation de précarité, est perçue comme éminemment problématique. Selon Robert Castel dans Les métamorphoses de la question sociale, « on pourrait s'étonner qu'un désastre comme 3,5 millions de chômeurs n'ait déclenché aucun mouvement social de quelque ampleur. Il a en revanche suscité un nombre incroyable de discours et un nombre conséquent de mesures d'accompagnement (...) ils ont raté le train de la modernisation et restent sur le quai avec très peu de bagages (...)

ils peuvent difficilement être pris en compte pour ce qu'ils sont car leur qualification est négative - inutilité, non forces sociales -, et ils en sont généralement conscients. Lorsque le socle sur lequel s'était édifiée son identité sociale fait défaut, il est difficile de parler en son nom propre, même pour dire non. La lutte suppose l'existence d'un collectif et d'un projet pour l'avenir. Les inutiles au monde ont le choix entre la résignation et la violence sporadique » (Castel, 1995, p.666-667). Plus précisément, concernant les sans domicile, Julien Damon constate que « *des actions collectives de sans abri qui vivent des détresses et un isolement plus fort encore que des chômeurs logés conservant un soutien familial, sont donc, a priori peu probables (...) Les mobilisations protestataires de SDF sont donc très difficiles à envisager dans la mesure où la constitution du groupe est très improbable. Avec une collectivité si faiblement soudée et si peu organisée, la protestation sera probablement rare ou éphémère* » (Damon, 2002, p.67- 68). En résumé, quand chacun est isolé et que l'identité est « négative », le regroupement et la mobilisation semblent impossibles ou improbables. Notons que Julien Damon opère une gradation. Plus la situation des personnes est précaire, moins la mobilisation est faisable et durable. A l'évidence, on comprend les arguments avancés. Mais le regard sociologique n'est-il pas déterministe ? N'a-t-il pas tendance à enfermer ? C'est une critique que l'on peut adresser à la science qui se projette en faisant l'hypothèse que rien de nouveau ne peut advenir (Taleb, 2010) car elle se fonde sur l'observation des régularités et la déconsidération des faits minoritaires et exceptionnels.

Pour revenir à la sociologie, il est significatif que Robert Castel, dans des entretiens menés par Claudine Haroche, revienne sur les Métamorphoses de la question sociale et invite à ne pas envisager les individus seulement sous un angle négatif. Même si leur existence est fragilisée ou précaire, ils ne sont pas seulement passifs (Castel, Haroche, 2001). Et cela se vérifie dans l'action collective. Un mouvement comme celui de Main dans la Main n'est pas une exception. D'autres également qualifiables d'improbables de prime abord peuvent être cités. Ils concernent les personnes sans domicile mais aussi les prostituées ou encore les immigrés en situation irrégulière. Djemila Zeneidi-Henry a étudié un groupe de SDF bordelais qui, dans les années 1994, s'est organisé et a mené des activités d'occupation et de squat pour obtenir finalement la responsabilité d'une

résidence sociale (Zeneidi-Henry, 2002). Dans une perspective historique, Kim Hopper explique l'importance de la mobilisation en faveur des sans domicile aux États-Unis. Pour citer quelques actions exemplaires, en 1984 plus de cent personnes sans domicile ainsi que des militants occupent la mairie de Columbus dans l'Ohio. En 1987, ils sont des milliers à se faire entendre lors d'une marche organisée à l'échelle nationale. Deux ans après, en 1989, ils sont plus de 250 000 à converger vers Washington pour manifester à l'occasion des élections présidentielles. Parallèlement, dès les années 1982, des mouvements s'organisent à l'échelon national afin de faire avancer la cause des sans domicile (Hopper, 1998). Dans un autre contexte, Lilian Mathieu, lui, s'est intéressé aux prostituées. Il explique qu'en 1975 les prostituées lyonnaises se sont mobilisées car elles étaient victimes de répression policière. Elles ont su être solidaires, se structurer autour d'un leader et compter sur des soutiens extérieurs. Elles ont fait parler d'elles dans les médias jusqu'à être imitées par des prostituées habitant d'autres villes. Et pourtant cette mobilisation n'allait pas de soi car elles ont rencontré des difficultés comme la stigmatisation et le manque d'expérience en matière d'action collective (Mathieu, 1999). La mobilisation des travailleurs étrangers en situation irrégulière autour des années 1980, étudiée par Johanna Siméant, peut sembler encore plus improbable. Ils ne forment pas de groupe *a priori* puisque d'origines diverses. Ils n'ont pas de papier d'identité et en se rendant visibles, à travers par exemple des actions comme la grève de la faim, ils sont susceptibles d'être arrêtés et expulsés. En dépit de ce risque, on a assisté un peu partout en France à des mobilisations de sans-papiers qui ont abouti en permettant de nombreuses régularisations (Siméant, 1994).

Main dans la Main a été créée en décembre 1997. L'action commence toutefois un an avant. Durant l'hiver 1996, un événement à Saint-Étienne va provoquer un « déclic » parmi un groupe de sans domicile. C'est ce que raconte Hervé dans le livre de Main dans la Main, source d'accès privilégiée au passé associatif :

« La mort frappe les SDF » annonçait le journal. Nous avions lu cet article... comme beaucoup de Stéphanois ! Un mec qu'on connaissait... qui zonait... était décédé dans la nuit du jour de l'An... Cette nuit où tous les gens font la fête, c'était donc encore bien plus triste ! Mais le plus

choquant : cet article donnait l'impression que le gars avait festoyé dans un distributeur de banque... il avait réveillé avec un copain dans un sas de la « Société Générale ». Évidemment comme il avait trop mangé et, surtout trop bu, il en était mort ! On passait totalement sous silence la vraie cause de sa mort : le froid ! Cette nuit là, le froid avait été extrêmement rigoureux (...) Cette banalisation d'infos nous avait révoltés ! « On va le faire savoir aux gens ». On c'était quelques potes ! A Saint-Étienne je vendais « Macadam » dans la rue. J'avais rencontré un certain nombre de gens sympas avec lesquels je squattais plus ou moins. Au tout début, peut-être, deux ou trois personnes ? Nous ne devons être guère plus de quatre ou cinq quand nous avons commencé à nous mobiliser vraiment. Une association de chômeurs nous avait permis de faire des photocopies et des petites affiches (...) Nous les SDF, nous voulions nous rassembler pour rencontrer les gens et leur dire comment se passaient les choses (et se passent toujours !). Étions-nous les premiers SDF à prendre la parole ? Nous voulions ce droit à la parole pour crier notre désaccord avec cette info et dénoncer les vraies raisons de cette mort. Et aussi, nous voulions dénoncer le social » (Pepin, Proton, 2001, p.12).

Que constate-t-on ? Tout d'abord un proche d'un groupe de SDF meurt pendant les fêtes de fin d'année. Cela n'est pas dit mais on peut penser que cette mort résonne en chacun des membres du groupe. Elle est dramatique car elle apparaît déformée à travers le prisme des médias. Tout cela pousse à la réaction et l'émotion devient une ressource pour le groupe. Le sentiment de révolte envahit au point de jeter dans la résistance, l'affrontement social et la lutte pour la reconnaissance (Honneth, 2008). Le groupe s'empare de l'étiquette SDF. Auparavant, elle n'était semble-t-il pas endossée puisqu'il est question, d'après Hervé, de « *mec* », de « *potes* » ou de « *gens* ». Cela a son intérêt pour le groupe qui gagne en consistance et vis-à-vis d'autrui car la figure du SDF est connue et publique. Aussi, le collectif a plus de chances de marquer les esprits.

Comme le dit Érik Neveu, « *un mouvement social se définit par l'identification d'un adversaire. Si des collectifs se mobilisent « pour » - une hausse de salaire, le vote d'une*

loi - cette activité revendicative ne peut se déployer que « contre » un adversaire désigné : employeur, administration, pouvoir politique » (Neveu, 2005, p.10). Dans notre contexte, on note que deux adversaires ont été identifiés et ciblés : les médias et le « social ». Ce dernier terme désigne les institutions et les dispositifs qui prennent en charge la pauvreté. Le « *social* » est cité car les membres du groupe connaissent son fonctionnement et ses dysfonctionnements qui, précisément, peuvent amener à dormir dehors et à mettre sa vie en danger. Néanmoins, le collectif est engagé uniquement sur un registre critique. Il n'a rien de concret à proposer. Dès lors, il n'est pas étonnant que la mobilisation s'essouffle malgré une manifestation rencontrant un certain succès auprès de personnes extérieures au groupe :

« Ça n'avait pas été une vraie manif mais, seulement, un grand coup de gueule. Pourtant, se retrouver à deux ou à trois cents dans la rue, c'était déjà pas si mal !? Ce n'était pas cinquante ! Deux à trois cent personnes qui manifestaient, c'était un bon moyen d'attirer l'attention sur nous, gens de la rue qui avons tant à dire (...) nous avons envoyé un petit courrier aux associations dites caritatives ou humanitaires. Il n'était venu personne (...) Assez rapidement, nous serions oubliés mais pas définitivement. Un peu plus tard, nous retrouverons les gens que nous avons rencontrés et qui nous avaient soutenus. Quelque part, nous avons dû laisser une petite trace » (Pepin, Proton, 2001, p.14).

Cette manifestation va permettre de faire connaître le groupe de SDF. Quelques mois après, au printemps 1997, ils vont être invités à s'exprimer dans le cadre d'une recherche action, portant sur les manques des structures d'hébergement à Saint-Étienne, à l'initiative de la DDASS et d'autres associations. Pour le collectif cela constitue une forme de reconnaissance. La recherche action va durer plusieurs mois. Elle va conclure que les structures d'hébergement sont trop sélectives : les couples sont séparés, les personnes ayant des animaux de compagnie ne sont pas autorisées. En outre, les horaires sont trop contraignants et il n'y a pas d'activité dans les structures. Faute de moyens financiers, la recherche ne va aboutir à aucune initiative concrète et le groupe de SDF en ressort évidemment déçu. Pour autant, il ne baisse pas les bras. A l'approche

de l'hiver, il décide de passer à nouveau à l'action. Inspiré par les conclusions de la recherche action, il souhaite créer une structure d'hébergement « par » et « pour » les SDF. A cette fin, un premier squat est tenté. Au bout de quelques heures, les SDF sont délogés par les forces de l'ordre. Quelques jours après, ils essaient à nouveau d'investir un lieu. Des précautions sont prises cette fois :

« Avant de passer à l'action, nous avons déjà conçu un premier petit dépliant. Nous le modifierons rapidement avant de le distribuer dans les rues de Saint-Étienne. Nous y demandions aux Stéphanois de venir nous aider à investir un lieu : « rendez-vous à 15H45, place Badouillère, nous irons ensemble occuper le lieu ». Mais sur le dépliant comme au Progrès, nous n'avions pas précisé où l'investissement se ferait. Seulement le lieu du rassemblement (...) Sur à peu près une quarantaine de personnes en tout, nous n'étions que sept SDF. Il y avait des étudiants. Je me souviens d'Anne et de Béatrice, deux jeunes filles de 18 ans. Il y avait des artistes intermittents, André et bien sûr Gisèle. Pleins de gens étaient là ! Christine de Radio Dio, Frédéric de Chérie FM. Déjà le truc sympa ! Ces gens nous ont accompagnés sans savoir réellement ce que nous allions faire... et nous sommes arrivés devant la maison. Elle était abandonnée, je crois depuis seize ou dix sept ans ? Pas murée, donc squattable ! Notre première nuit... très dure ! Nous étions crevés mais nous n'avions pas pu dormir à cause du froid... même si nous étions ensemble, nous avions peur ! Nous ne savions pas de quoi serait fait le lendemain. Comment cela allait-il se passer ? Le lendemain matin, nous nous sentirons un peu mieux. Une nuit ! C'était déjà ça ! Nous avons gagné du temps ! C'était le samedi. A la première heure, plein de gens, plein de Stéphanois, sont venus ou revenus taper à notre porte pour nous soutenir. Dans le hall, sur du papier fixé au mur, les gens écrivaient leur nom en gros avec un marqueur... leur adresse, leur numéro de téléphone ! Un comité de soutien se constituait. Ça a été fabuleux ! »
(Pepin, Proton, 2001, p.26-30).

Ce deuxième squat va réussir car il est organisé en amont. Ayant conscience de la nature des arènes publiques, le groupe y lance un appel par tracts et dans la presse. Sensibilisés par la cause, des acteurs extérieurs relativement hétérogènes (étudiants, artistes, radios locales, tout un chacun) le rejoignent et font grandir le collectif. Notons que si les SDF sont minoritaires, ils restent toutefois au cœur du collectif. Ainsi, bien des ambiguïtés sont évitées. Comme le montre Cécile Pechu, des organisations comme le Droit au logement (DAL) ou le Comité des mal-logés (CML) sont portées par des militants c'est-à-dire des personnes qui n'ont pas de problèmes de logement. Pour parvenir à leurs objectifs, elles tentent de faire adhérer et d'entraîner les personnes mal-logées dans des actions collectives. Ces dernières adhèrent mais pas forcément pour les raisons souhaitées par les premiers. Elles pensent qu'elles seront mieux aidées et protégées en cas de problèmes. Ce qui fait qu'elles participent peu ou pas aux actions et subissent les critiques des militants (Pechu, 1996).

Pour revenir à Main dans la Main, profitant de l'élan, le collectif se constitue en association début décembre. Rapidement, des tractations vont s'engager avec les pouvoirs publics : ceux-ci demandent de quitter les lieux et proposent deux appartements flambant neufs pour reloger les résidents. Au risque de tout perdre, le groupe refuse la proposition dite « raisonnable ». Il craint en effet de se retrouver divisé. Vers la mi-janvier, une nouvelle proposition est faite, plus en adéquation avec le projet associatif. Il s'agit des locaux de l'ancienne école. Après quelques hésitations, le groupe accepte. Le squat est finalement abandonné. L'école est nettoyée de fond en comble et aménagée avec des biens récupérés (meubles, matelas, couvertures, couverts). Les compétences de tous sont mises à profit. Un sympathisant aide pour la maçonnerie, un résident s'occupe de la plomberie, un autre de la menuiserie. Les pièces sont transformées en cuisine, salle d'eau, bureau et en chambres. Elles sont repeintes, carrelées, isolées. L'hébergement prend forme et prend vie. Le nombre de résidents accueillis augmente progressivement. Au mois de septembre, l'association compte 25 résidents.

Tout en traversant un certain nombre d'événements malheureux (conflits, décès) qui néanmoins vont la souder, Main dans la Main va ensuite rapidement évoluer. En 2009,

elle développe son activité, ouvre le magasin le Trois Mâts et se lance dans les *catering*. Elle obtient des subventions pour l'accueil (Allocation Logement Temporaire) ainsi qu'un agrément permettant d'avoir des contrats emploi solidarité (CES). En outre, elle attire l'attention. Elle remporte le prix d'une association de chefs d'entreprises (le trophée « Élan »). Des articles sont publiés dans le journal (le Progrès). La radio (Daniel Mermet de France Inter) et la télévision (France 3) viennent faire des reportages. Parfois des hommes politiques, dont Daniel Cohn Bendit, visitent les lieux. Bref l'association obtient en peu de temps du succès. Et si individuellement les membres fondateurs de Main dans la Main pouvaient se percevoir comme ayant socialement peu de valeur, collectivement ils acquièrent des preuves incontestables de reconnaissance. Comment assumer ce nouveau statut ? En outre, quels sont les effets du collectif sur l'individu ? Les résidents en ressortent-ils changés ? Et quelle est la nature de ce changement ?

2 - Les effets de la vie collective : transformation et stabilisation individuelles

On voit à Main dans la Main combien la dimension collective est importante dans la mobilisation et la construction d'un hébergement alternatif. Le témoignage suivant de Gisèle, l'ancienne présidente, précise les effets au niveau individuel :

« Il y a des rencontres qui font qu'on arrive à donner le meilleur de soi-même. Chez certains, j'ai eu la chance de rencontrer le côté le plus lumineux. Ils se sont surpassés ! ».

D'après Jean-Christian :

« Ce qui était marrant, c'est que si tu les prenais individuellement, tu te disais mais c'est pas possible, il va rien se passer avec eux. Et collectivement, il y avait un truc extraordinaire (...) A Main dans la Main, il s'est vraiment passé quelque chose. Quelque part, on a envie de dire que c'est magique ! Dans le cadre de Main dans la Main, il y a des gens qui trouvent leur place. Ils prennent une valeur qu'ils n'auraient pas ailleurs

comme par exemple dans des cadres structurels lourds, soi-disant très insérant professionnellement et par le logement. Et finalement eux n'ont pas réussi. Et en faisant rien, puisque Main dans la Main a jamais dit faire du social, Main dans la Main a réussi à faire progresser les choses ».

Traditionnellement, l'insertion se fait de manière individuelle par le travail et par le logement. A Main dans la Main, l'option choisie est clairement différente. La résolution est collective. Ce qui est proposé, c'est une place dans une communauté. En répondant à ce besoin fondamental, l'association permet à nouveau l'action. Mieux elle la dynamise. Sur le plus long terme, le cadre construit par les résidents produit également des effets. On serait tenté de parler de « transformations silencieuses », pour reprendre l'expression de François Jullien. Il désigne ainsi des mouvements continus, minimes et imperceptibles au jour le jour, comme le fait de grandir ou de vieillir, dont nous prenons conscience à certains moments propices à la réflexivité (Jullien, 2009).

Les parcours de Pépito et de Pierre à Main dans la Main reflètent ces transformations. Pépito a 30 ans. Il a été résident à l'association pendant à peu près trois ans avec des périodes d'interruption pendant lesquelles il partait sur la route. Au quotidien, comme lors de l'entretien, il se montre secret et ne souhaite pas parler de son passé. Il dira simplement « être un enfant de la DDASS originaire des alentours de Saint-Étienne ». Pierre a 36 ans. Il a été résident à l'association pendant plus d'un an. Il est originaire de la région parisienne. Il dit avoir vécu son adolescence dans la rue avec des bandes, puis avoir passé un temps en prison suite à un trafic de drogue. Pour désigner ceux qu'il a fréquentés, il parle souvent de « lousps » et de rapports de domination. Il est ensuite venu à Saint-Étienne pour « changer d'air ».

Avant de résider à Main dans la Main, Pépito était tout simplement « dans la rue ». Il a fait plusieurs structures d'hébergement sans y trouver son compte. Il parle notamment d'un hébergement où « ce n'était pas une bonne mentalité » car il s'est endetté et d'un autre « où ils s'en foutent. T'es juste là-bas pour dormir et manger, puis c'est tout ». Pépito semblait errer et ne plus rien attendre des structures. Proche de l'urgence, il recherchait un abri et il a tenté sa chance à Main dans la Main sur les conseils d'une

assistante sociale. Pierre, lui, avait son propre appartement. Il a découvert l'association grâce au Trois Mâts. Il l'a testé en s'y investissant. *« Comme ça a accroché et que d'être seul c'est pas évident »*, il a renoncé après plusieurs mois à son chez lui pour *« habiter à l'asso »*. Les deux se sont intégrés assez vite à Main dans la Main et sont devenus des résidents permanents. Pour Pépito, il ne pouvait en aller autrement car *« j'ai un tempérament de bosseur (...) je me suis lancé direct. On m'a fait confiance et voilà ! »*. Familier de la vie en petite communauté (les bandes, la prison), Pierre n'a pas eu de problème pour s'adapter. Il s'est investi de plus en plus jusqu'à encadrer des résidents.

En examinant le chemin parcouru depuis son entrée dans l'association, Pépito note combien il a changé. Il entrevoit nettement la différence entre l'autre qu'il était et celui qu'il est devenu :

« Au début que je suis arrivé, j'étais un peu bizarre. Je n'étais pas comme tu me vois aujourd'hui. Ça n'a rien à voir. Ça a rien à voir du tout. J'avais beaucoup de problèmes d'alcool, de drogues. Mais après ça s'est calmé, ça a évolué ».

Plus loquace, Pierre témoigne aussi d'un changement :

« Ici ça me laisse du temps pour essayer de trouver une solution parce que moi ce souci-là que j'ai depuis longtemps m'empêche complètement d'avancer. Je le vois. J'ai 36 ans... Je n'ai jamais eu le temps de réfléchir. Parce que quand t'es dans la dope, t'es tout le temps à l'affût et t'as pas le temps de te poser, de réfléchir. Tandis que là, en faisant un truc qui me plait, en gérant mes journées, voilà c'est ça qui est intéressant. S'intégrer ici c'est un choix. Mais j'ai pas dit que je relevais tous les jours ce choix. Y a des fois je suis abattu. J'avance plus. J'arrive plus à réfléchir (...) Moi rien que de me remettre au travail tous les jours. De me réveiller. D'avoir une hygiène de vie. De manger à des heures régulières. De fréquenter des

gens différents. Tout ça c'est déjà beaucoup et en plus on m'a donné des responsabilités ».

Pierre ne vit plus comme autrefois dans un rythme effréné. Il a stoppé sa course. Aussi, il peut examiner son passé. On comprend que cela soit indispensable. Ce dernier le rattrape, ne le laisse pas en paix et nuit à son quotidien. Plus largement, à travers ces deux résidents, on réalise l'importance de la place offerte à Main dans la Main. Ils sont reconnus en tant que sujet. On leur fait « *confiance* ». On leur accorde des « *responsabilités* ». Comme le cadre est souple, ils peuvent évoluer à leur rythme, se réapproprier leur corps (se laver) et stabiliser suffisamment leurs problèmes (solitude, drogue) pour pouvoir vivre désormais dans leur propre appartement. En termes schématiques, Main dans la Main permet de glisser de l'exclusion sociale à la reconnaissance. Dans la première situation, l'individu n'est pas un interactant comme les autres. On ne lui reconnaît pas une capacité d'élaborer un jugement moral. Et lui-même ne se considère pas comme tel. Par conséquent, sa capacité d'agir est entravée. Dans la seconde situation, il a la possibilité de se rapporter positivement à lui-même. En effet, il est reconnu dans ses qualités et dans ses capacités. Loin d'être dépourvu de valeur, il est un élément précieux de la société (Honneth, 2008).

3 - Les limites de la vie collective : quel devenir et quelle sortie de l'hébergement ?

Pierre et Pépito ont été obligés de quitter l'association suite à des démêlés avec Hervé. Par conséquent, ils n'ont pas vraiment rencontré le problème que nous allons exposer à présent. La force de Main dans la Main, le collectif ou le cadre communautaire, est aussi sa faiblesse. C'est ce qu'explique Jean-Christian :

« Finalement Main dans la Main a un problème essentiel. On n'a pas su donner la possibilité d'être individuellement. Ils ne pouvaient être que collectivement. Et quand t'es rien, c'est bien quand tu deviens quelque chose collectivement. Mais finalement, à un moment donné, ça pose problème parce que t'as envie d'être toi-même. Et c'est un peu gênant de se

dire qu'on existe que par quelque chose. Et arrive le moment où on a envie de prouver qu'on peut exister autrement. Du coup les gens partent (...) Avec Fleming ça a été flagrant. A tel point qu'il ne voulait pas partir parce qu'il voulait rester avec les copains dans le collectif. Mais il était avec sa copine. Ils venaient d'avoir un petit. Et la pression devenait trop forte. Sa copine lui demandait de plus en plus souvent de partir. Et ben il a fallu lui dire de partir à Fleming. Il n'a pas pu le dire lui-même. Et pourtant c'est ce qu'il fallait qu'il fasse. A un moment donné, tu t'appuies sur le collectif pour repartir. C'est un peu étouffant ce collectif. On a des gens pour qui le futur est problématique. Main dans la Main ne pose pas de questions sur le futur individuel. Il parle de futur collectif mais pas de futur individuel ! ».

Le témoignage de Jean-Christian donne à voir un processus au bout duquel le résident doit pouvoir s'extraire du collectif. Et s'il peut partir de lui-même, il peut tout autant ne pas le faire et être poussé par ses pairs. La difficulté est grande pour le résident. Il lui faut renoncer à sa place acquise dans le collectif, se mettre en danger et se construire à l'extérieur. Dès lors, Main dans la Main peut rappeler les communautés Emmaüs. Un idéal est proposé à ses membres. Il peut être intégré et permettre de mettre à distance le monde de la rue. Mais *« plus le compagnon est installé à Emmaüs, capable de tirer un profit optimal de sa position communautaire, plus le monde du dehors constitue un sujet d'anxiété, un ensemble de questions que l'on apprend à ne plus se poser, tournant ainsi la page de l'insertion extra-communautaire »* (Bergier, 1992, p.154). La communauté peut induire un lien fort de dépendance et fait primer le futur collectif sur les perspectives individuelles. Sur ce point, Main dans la Main et les communautés Emmaüs semblent proches. Cependant la première diffère car elle est un espace ouvert où les rencontres sont possibles et amènent, comme dans le cas cité par Jean-Christian, vers la sortie de l'hébergement.

Rappelons qu'Hervé a rencontré sa compagne à l'association et qu'ils ont eu une petite fille. De fait, il a lui aussi rencontré des difficultés. Pour mieux comprendre sa situation, il importe de revenir sur son parcours. Hervé a 50 ans. Il est un des membres fondateurs de l'association. Aussi, il y réside depuis sa création. Autrefois, il dirigeait une petite

entreprise vendant des antennes de réception par satellite. Suite au dépôt de bilan en 1992, il s'est retrouvé à la rue. Pendant plusieurs années, il a sillonné les routes et les villes de France. Il s'est finalement arrêté à Saint-Étienne. Cependant, durant son périple, il a fait une halte à Sète. Avec d'autres SDF, ils ont formé un petit groupe et se sont organisés. Ils ont repéré une maison qu'ils souhaitaient investir. Ils ont rencontré le maire, un interlocuteur réceptif, et lui ont proposé le projet. Mais ils n'ont pas obtenu la maison et le groupe s'est dissous. L'expérience a été de courte durée. Hervé en retire toutefois une leçon : *« je me suis rendu compte à ce moment-là que, pendant un temps donné, les gens s'étaient rassemblés et avaient essayé de dialoguer sur quelque chose de concret. C'était plus du rêve de rue. Ça commençait à devenir quelque chose de possible. Après je me suis dit que peut-être un jour les circonstances se reproduiraient »*. Autrement dit, il a impulsé à Sète une première action collective formant un « avant » Main dans la Main.

Hervé a de nombreuses qualités. Il a toujours été au cœur de l'action. Dès le début de l'association, il est allé sur le devant de la scène. Il a pris la parole. Hervé sait d'ailleurs « bien parler ». Pour reprendre une formule étonnante de Clastres, il est en quelque sorte le « maître de mots ». Ce qui revient à dire, chez les indiens d'Amérique du Sud, qu'il est le chef. Comme dans les sociétés occidentales, il y a un rapport entre le pouvoir et la parole. Néanmoins, si dans les sociétés occidentales le chef a le droit à la parole, dans les sociétés primitives elle est un devoir, le chef qui ne remplit pas cette obligation peut très bien être destitué de sa fonction (Clastres, 1974). De ce point de vue, Hervé s'est montré constant. Il a d'ailleurs fédéré autour de lui et il a fait remporter des succès à l'association. Hervé apparaît comme une figure charismatique au sens de Max Weber pour qui le charisme est *« la qualité extraordinaire d'un personnage (...) doué de forces ou de caractères surnaturels ou tout du moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels (...) la domination charismatique, en tant qu'elle est extraordinaire, s'oppose très nettement aussi bien à la domination rationnelle, bureaucratique en particulier, qu'à la domination traditionnelle, en particulier patriarcale et patrimoniale »* (Weber, 1922 et 1995, p.320-323).

Hervé semble indispensable à Main dans la Main. Selon Jean-Christian : « *Hervé, tant qu'il sera à Main dans la Main, l'association tournera. Jusqu'au jour où lui dira stop et ce sera foutu* ». Le président pense à peu près la même chose : « *l'esprit de Main dans la Main, c'est l'esprit d'Hervé. Ça plaît ou ça plaît pas. Mais c'est comme ça* ». Il y a donc une interdépendance forte entre le leader et l'association. Par conséquent, il est encore plus complexe pour lui que pour les autres résidents de quitter l'association. Il s'en sent responsable. C'est ce qu'explique bien l'ancienne présidente : « *ce qui le distingue de tous les autres dans l'histoire, c'est qu'il a jamais pu s'en sortir. Les autres ont toujours pu s'évader. Lui non (...) il peut plus et en même temps il ne peut pas lâcher* ». Le principal intéressé résume la teneur des liens en une phrase : « *pour moi, c'est une contrainte. C'est-à-dire, ce n'est pas un bébé, c'est un boulet !* ». En somme, le leader se retrouve prisonnier du cadre qu'il a lui-même construit.

Toutes ces observations questionnent la « sortie d'une carrière de survie », selon l'expression empruntée à Pascale Pichon (Pichon, 2003). Cette expression peut qualifier les résidents permanents de Main dans la Main. Ils n'oscillent plus entre la rue et l'assistance. Ils ont négocié une place dans celle-ci. Autrefois usagers, ils sont maintenant intervenants. Logiquement, ils sont pris dans un temps intermédiaire ou une passerelle entre un « avant » et un « après ». Comme le dit justement Pascale Pichon, cela constitue une manière de « s'en sortir sans en sortir » (Pichon, 2003). Ils ont réussi à se rattacher à un collectif. Ce qui leur a permis de stabiliser leur situation. Et après ? Ainsi que l'écrit Bertrand Bergier dans son étude sur les affranchis - les SDF, drogués, marginaux et inemployables qui s'en sont sortis - la situation n'est pas simple à ce moment donné du parcours des personnes. Elles peuvent s'estimer parfaitement insérées dans un mode de vie qui leur convient. Par ailleurs, elles sont attachées à ce mode de vie. Elles ont acquis un statut, des valeurs, des règles qui régissent les conduites individuelles et collectives, des relations sociales. Pourquoi y renoncer ? Et comment ? En effet, elles peuvent le faire mais uniquement à condition d'avoir autre chose à quoi se rattacher. Sans cela, elles peuvent se retrouver en souffrance car confrontées au vide et à un grand décalage avec tout un chacun qui ne peut les comprendre (Bergier, 2000). Pour les résidents de Main dans la Main, il peut être prématuré de se rattacher à quelque chose d'extérieur. D'ailleurs, si plus en avant dans le processus de sortie, il s'agit de

s'extraire du présent, de se ressaisir de sa propre histoire et de redéployer des perspectives (Pichon, 2003), notons que Pépito et Pierre n'en sont pas là. Pour une part conséquente, ils sont encore pris dans le temps présent. Ils donnent l'impression d'une force fragile. Ils ont la volonté de s'en sortir mais rien ne dit qu'ils y parviendront. Hervé, lui, est plus avancé. Il a sa famille, de nombreuses relations, des compétences incontestables. Si ses projets sont plus élaborés, il n'en demeure pas moins indécis. L'association doit-elle accueillir à nouveau ? Ou alors doit-il quitter l'association et, par exemple, créer une petite entreprise de *catering* ?

Hervé ne va pas sans rappeler le leader d'un mouvement bordelais, proche de Main dans la Main, sur lequel Djemila Zeneidi-Henry a enquêté. Comme lui, ce dernier est issu du monde de la rue. Il s'est fortement impliqué dans le collectif. Après l'expérimentation du squat et de la résidence sociale, suite à de forts actes de violence et à des divergences entre les acteurs, le collectif a explosé et il s'est retrouvé livré à lui-même : « *l'ancien et charismatique président des SDF comme l'avait surnommé un autre SDF est plus ou moins à la rue, entre l'hôpital où il se fait soigner pour alcoolisme et le monde des squats et de la zone où il tente de réanimer les restes moribonds de la CSDF (Coordination des Sans Domicile Fixe). Leader sans cause, il erre épisodiquement dans les rues de Bordeaux avec plein de rêves dans la tête, des rêves d'internationale de SDF* » (Zeneidi-Henry, 2002, p.150). On peut imaginer le dilemme qui traverse Hervé. Même si Main dans la Main n'est plus ce qu'elle était, comment-y renoncer ? Comment accepter la fin de la communauté, des idéaux et peut-être même de l'association ? D'autant qu'elle a joué un rôle important dans son parcours en le réhabilitant. Que perd-il en la quittant ? Que peut-il trouver en dehors de celle-ci ? Comment vivre au présent un passé glorieux, devenir un autre et ne pas vouloir redevenir celui qu'il a été ?

II - Tenir et sortir de l'hébergement d'urgence sans s'en sortir

Voyager, c'est laisser le dehors rentrer en soi et être transformé. Après un voyage, on n'est plus tout à fait le même. Le voyage peut être lointain mais aussi proche. On peut découvrir du nouveau à l'autre bout du monde comme au coin de la rue. Pour cela, une condition doit être remplie : il faut être maître de son temps, à l'inverse des touristes qui courent sans cesse et dont le temps est planifié de bout en bout (Tahon, 2005). Il faut reconnaître que le voyage au Train de Nuit est bien étrange. Il est immobile. En outre, le temps est hors du contrôle des résidents. Ils doivent se plier aux temporalités de la structure : elle est ouverte durant l'hiver, ferme ses portes en journée, les petits déjeuners et repas sont pris à heure fixe. Et, comme le stipule la charte, « *les passagers doivent se faire enregistrer chaque jour avant 19H00 faute de quoi ils perdront le bénéfice de leur place* ». La fermeture en journée a des conséquences évidentes pour les résidents. Ils s'ennuient. Comme d'autres, Nasser essaie de s'occuper au mieux. Il lui faut résister à la « *sensation d'être au bord du vide* » qui régulièrement l'envahit. Le matin, en sortant du Train de Nuit, il se rend au Relais SOS¹¹¹ pour prendre un café et le repas de midi. Ensuite, il gagne la Péniche¹¹². Il y prend à nouveau un café, il s'y repose et discute avec quelques bénévoles. A la fin de l'après-midi, il retourne au Train de Nuit. Quand il ne fait pas trop froid, Nasser privilégie la marche à pied aux transports en communs. Cela lui donne l'occasion de faire un peu d'activité. Et, en effet, les structures se situant dans différents arrondissements de l'agglomération lyonnaise, Nasser peut dans une même journée faire plusieurs kilomètres à pied. En marchant, il évite aussi de se retrouver sans rien faire, il se réapproprie un peu de son temps, occupe son corps et permet à son esprit de s'évader pour mieux supporter le présent (Le Breton, 2000).

¹¹¹ Un accueil de jour géré par l'association le Foyer Notre Dame des Sans Abri.

¹¹² Un accueil de jour aménagé dans un bateau amarré sur les berges du Rhône.

1 - Ceux qui se dirigent vers la sortie

Compte tenu des différentes temporalités et des conditions d'accueil, il n'est pas étonnant que le Train de Nuit n'offre pas la possibilité, comme à Main dans la Main, d'une « transformation de soi ». Moralement, il permet au mieux de tenir et de ne pas tomber plus bas. Il faut rappeler à ce sujet, toujours selon la charte, que « *le Train de Nuit est un lieu d'hébergement d'urgence. Sa vocation est essentiellement d'offrir un abri aux personnes en difficulté. Outre le gîte et le couvert, le Train de Nuit offre aussi une orientation et un suivi social aux personnes qui en font la demande* ». Prioritairement, les objectifs de l'hébergement ciblent les besoins vitaux. Il peut arriver qu'un accompagnement se mette en place. Des droits sont ouverts, une domiciliation est établie, un accès à des soins est rendu possible. De temps à autre, des résidents sortent de l'hébergement d'urgence pour un hébergement plus pérenne ou un logement. « *L'insertion se fait au compte-gouttes* », dit un travailleur social. Et à chaque fois, c'est un peu une victoire.

En une saison au Train de Nuit, j'ai observé quelques résidents qui ont accédé à un « mieux », souvent grâce à une offre mobilisée au sein même de l'association (Habitat et Humanisme). Deux ont obtenu un petit studio. Trois autres ont eu une place dans un hébergement (structure d'hébergement temporaire, CHRS, maison relais). Tous sont satisfaits de la situation. Ils ont leur chambre, leur clé et un certain temps devant eux. Pour autant, arriveront-ils à se maintenir dans leur studio ou dans ces différents hébergements ? Sur le plus long terme, parviendront-ils à sortir de l'assistance ?

Il arrive que d'anciens résidents, désormais logés, reviennent au Train de Nuit. Jean-François, 60 ans, est de ceux-là. Il a quitté la structure un an auparavant. Désormais, il a un petit appartement où il vit seul. Sa situation est stable mais il éprouve le besoin de revenir au Train de Nuit. Il donne un coup de main si on lui demande. En réalité, il semble plutôt là pour revoir des visages familiers et boire un café en présence d'autres. On peut penser que cet ancien résident ne s'en est pas encore sorti. Il ne s'est peut-être pas approprié le nouvel environnement et recréé des relations sociales. Comme l'explique Djemila Zeneidi-Henry à partir d'un exemple assez typique, ces deux

dimensions sont importantes : une personne sans domicile est relogée dans un beau quartier, loin de son ancien squat. Elle décore son studio, essaie d'arrêter l'alcool, reprend contact avec sa famille. Cependant, elle n'arrive pas à tenir. Loin de son ancien espace de vie et des relations sociales qui vont avec, elle est déracinée. Petit à petit, elle abandonne son logement pour retourner avec ses anciens collègues de galère (Zeneidi-Henry, 2003).

2 - Ceux qui ne s'en sortent pas

Qu'en est-il des autres résidents ? D'où viennent-ils et où vont-ils ? Avant d'arriver au Train de Nuit, certains étaient sur Lyon même, d'autres viennent de villes voisines ou de pays étrangers. Ils ont pu emprunter l'abri précaire (rue, bois, squat), l'hébergement d'urgence ou les grands foyers. La plupart ne restent que quelques jours au Train de Nuit. Ils partent d'eux-mêmes et disparaissent sans laisser de trace. Quelques uns sont exclus de la structure quand ils font preuve de violence. Quant à ceux qui restent jusqu'à la fermeture, il leur faut endurer cette ultime épreuve durant laquelle les tensions augmentent.

On peut imaginer les inquiétudes voire les angoisses des résidents. Le peu qui a été bâti va être perdu et même va disparaître. De plus, où vont-ils aller ? Risquent-ils de se retrouver à la rue ? Pour Rabat, demandeur d'asile, « *la fin du Train de Nuit, c'est pas la fin de nos besoins !* ». Certains anticipent mais rien n'est simple. Bernard a fait des demandes dans plusieurs hébergements qui sont restées sans suite. « *Ils examinent ma candidature* », dit-il avec un brin d'ironie. Rabat a lui aussi tapé aux portes de plusieurs structures. Il n'a obtenu que des réponses négatives et conclut : « *on est les exclus des exclus. Un : on est demandeur d'asile. Et deux : on n'a pas de famille. Donc on n'est pas prioritaire. Je vais vous dire. C'est simple, on est des moins que rien !* ». Peut-on seulement le contredire ? Les structures spécialisées dans la prise en charge des demandeurs d'asile se focalisent sur les familles. Les isolés, eux, se retrouvent souvent cantonnés dans l'hébergement d'urgence. En outre, les premiers, à l'inverse des seconds, ont d'office un accompagnement spécifique offrant plus de chances d'obtenir le statut de réfugié (Bourgeois, Ebermeyer, Sevin, 2004).

Dans un tel contexte, un sentiment d'injustice se développe. Et il n'est pas vraiment étonnant que plusieurs résidents se regroupent et refusent de partir le dernier jour. Le « mouvement » n'ira cependant pas loin et sera tué dans l'œuf par Jean-Christian. Ces résidents quitteront comme les autres le Train de Nuit. On peut constater à ce propos que les destinations des résidents sont hétérogènes. Certains s'en vont dans des structures d'hébergement comparables au Train de Nuit. Ils y ont une place réservée. Deux d'entre eux, grâce à leurs économies, envisagent de prendre une chambre à l'hôtel pendant quelques jours. Un autre va chez des amis qui acceptent de le dépanner mais seulement pour deux ou trois semaines : « *il va falloir que je fasse vite. Je ne sais pas trop à quelle porte taper après. Si je pouvais éviter les foyers, ce serait bien* ». Bernard qui n'a pas obtenu de réponse des structures d'hébergement décide de partir dans le nord voir sa sœur. Il pense qu'« *elle devrait m'héberger au moins pour quelques jours* ». Et après ? Il ne sait pas. Cinq sont sans hébergement et sans logement. Vont-ils dormir dehors ? Selon un bénévole, « *c'est d'autant plus probable que plusieurs structures ferment en même temps et que les autres ne peuvent pas prendre en charge tous les résidents qui sortent comme ça !* ». Nasser gagne son squat situé dans un beau quartier du centre de Lyon. Si l'on suit la typologie de Florence Bouillon, il s'agit d'un squat d'habitation, distinct du squat d'activités qui est politique ou artistique. La démarche est donc sensiblement différente. Les occupants du squat d'habitation tentent d'échapper aux foyers ou encore aux marchands de sommeil. Point sensible pour tous en raison de la menace d'expulsion, les relations de voisinage qui dépendent de la taille du squat, du type de quartier, des comportements des squatteurs et de la perception des voisins (Bouillon, 2011). Le squat de Nasser est de petite taille. En outre, Nasser est quelqu'un de discret. Il n'empêche que l'emplacement ne semble pas tout à fait idéal. Les voisins sont loin d'être des habitués. Et il est vraisemblable qu'il soit considéré comme une nuisance dont il faut se débarrasser. En tous cas, loin d'être inquiet, Nasser est même plutôt satisfait de son sort. Quelques jours après, il va être rejoint par d'autres résidents. Ensemble ils vont s'approprier les lieux.

On peut retenir des divers exemples que « sortir » de l'hébergement, ce n'est pas « s'en sortir ». Les solutions adoptées par les résidents sont de l'ordre du provisoire. En outre,

notons qu'ils sont loin de compter exclusivement sur l'assistance. Quelques uns semblent vouloir s'en affranchir. Sans doute est-ce de courte durée. Comme les autres, ils devront à nouveau la solliciter. En élargissant un peu la focale, on constate que, dans les grandes lignes, la situation des résidents entre l'« avant » et l'« après » Train de Nuit est similaire. Elle reste instable, tributaire du temps présent. De fait, comment se reconstruire et se projeter ? Le Train de Nuit est assez typique de l'hébergement d'urgence qui, pour reprendre Julien Damon, est une action rapide, peu coûteuse, traitant la dimension la plus visible et la plus spectaculaire (les SDF victimes du froid) au détriment du problème de fond, synonyme de solutions à plus long terme. En institutionnalisant l'urgence, les politiques publiques ont paradoxalement contribué à éloigner les personnes sans domicile du droit commun (Damon, 2002).

III - Sortir d'un long parcours de rue

Au Patio, les temporalités ne sont pas celles du Train de Nuit. Les résidents ont du temps devant eux. Ils peuvent rester dans la structure. De plus, au quotidien, les temps collectifs ne sont pas imposés. Un résident peut déjeuner dans son appartement ou même dormir à l'extérieur. Ainsi que nous allons le constater, ces temporalités sont un des éléments favorables à la transformation de soi. Pour mieux prendre la mesure de cette dernière, il faut revenir sur les parcours des résidents. Ceux-ci sont loin d'être ordinaires. Bien souvent, les résidents ont derrière eux un « long parcours de rue ». Pour en prendre la mesure, nous allons voir tout d'abord le parcours d'Olivier puis celui de Serge. Ensuite, nous nous intéresserons au temps vécu dans le Patio par l'ensemble des résidents afin de mettre en évidence les transformations de soi conduisant à s'en sortir. Les exemples d'Olivier et de Serge ont été sélectionnés en raison de leur caractère typique. Olivier relève de la psychiatrie. Il a été hébergé dans des foyers. Il a squatté. Tout comme il est passé par l'hôpital psychiatrique dont il dépend toujours. Quant à Serge, s'il a fréquenté l'assistance, il était autrefois un « routard ». Cela signifie qu'il a largement sillonné les routes de France. Ajoutons que les deux parcours présentés sont des reconstructions réalisées *a posteriori*. Comme le dit Numa Murard, ils sont un point de vue singulier, énoncés à un moment singulier, sur un aspect singulier (Murard,

2002). Ce n'est pas exactement ce que les résidents ont vécu mais ce dont ils se souviennent au présent lors de l'entretien. De plus, les éléments biographiques récoltés ont fait l'objet d'un traitement pour être présentés dans un ordre chronologique. Autrement dit, ils n'ont pas forcément été énoncés de la sorte. Enfin, les parcours ne sont pas exhaustifs. Ce sont les grandes lignes qui ont été présentées, en sachant que certaines périodes n'ont pas été abordées par les résidents, soit parce qu'ils ne le souhaitaient pas, soit parce que leur mémoire faisait défaut.

1 - Le parcours des résidents avant l'entrée au Patio

1.1 - Olivier : « se bouger » en dépit d'épreuves extrêmes

Olivier a 65 ans. Il a intégré le Patio très précisément le 27 mars 2008. Il dit avoir une bonne raison de se souvenir de la date car « *c'est le jour où je me suis fait expulser de mon appartement. Je suis arrivé directement ici* ». En fait, son assistante sociale, dit-il, avait anticipé l'expulsion. Elle lui a proposé de venir au Patio et a bâti un dossier. Olivier est originaire du sud de la France. Il a habité notamment à Avignon et à Nice. En suivant les conseils d'un proche, il est arrivé dans la région Rhône-Alpes où il est devenu vendeur du Macadam Journal. C'est apparemment la seule activité exercée durablement. Il a été vendeur dans plusieurs villes : Bourg en Bresse, Ambérieu, Grenoble et Lyon. Il s'est arrêté dans cette dernière ville parce qu'il y a, dit-il, plus d'activités sportives et culturelles. Petit à petit, il a appris les ficelles du métier jusqu'à devenir l'un des meilleurs vendeurs du Macadam Journal. Il faisait cela aussi bien dans des centres commerciaux que sur un croisement de route ou sur un marché. Pour diversifier, il partait parfois vendre ses journaux à l'extérieur de Lyon (Villeurbanne ou Villefranche sur Saône). D'après lui, c'est toute la différence avec « *ceux qui se mettaient à une place, devant un commerce ou à la sortie d'une bouche de métro et qui n'en bougeaient pas !* ».

Dans ces différentes villes, Olivier essayait généralement de se loger par ses propres moyens : « *je suis souvent allé de squat en squat. Généralement en dehors de la ville. Parce que les squats en ville, ça ferme vite ! Souvent je repérais des villas abandonnées*

et je m'y installais ». Toutefois, il a fréquenté abondamment l'assistance. Rétrospectivement, il reste marqué par deux expériences : le « Père Chevrier » (le grand foyer lyonnais) et le « Vinatier » (un hôpital psychiatrique). Dans les deux cas, la cohabitation était difficile. Il a rencontré toutes les contraintes qui peuvent en découler (vol, violence, saleté). Au Vinatier, il a particulièrement été confronté à la surveillance et au contrôle du personnel : *« c'était total surveillance ! On avait souvent le droit à des ordres, à des remarques blessantes. Et c'était tout le temps fermé ! »*. Dans un monde décrit comme clos et étouffant, Olivier avait peu de marges de manœuvre. Face au personnel, la désobéissance n'était pas de mise. Il devait accepter sans broncher des remarques portant atteinte à l'estime de soi. Après avoir vécu en hôpital psychiatrique, il a accédé pour la première fois à son propre logement, celui dont il a été expulsé en raison d'impayés de loyer. Au présent, il est toujours suivi par la psychiatrie. Il s'y rend régulièrement pour recevoir un traitement, des injections qui agissent à retardement et qui, comme une camisole chimique, contiennent sa maladie psychique.

1.2 - Serge : poser son sac après vingt ans de rue et de route

Serge a 64 ans. Il n'arrive pas à situer dans le temps son entrée au Patio. Il sait seulement que *« c'était au début de l'année 2008 »*. Serge est originaire du Havre. Spontanément, il parle de sa jeunesse sous un angle particulier : *« mon père buvait. D'ailleurs, il est mort de ça ! Il se tapait ses trois litres de rouge sur le chantier (...) il me forçait, je faisais comme lui et ses copains. Sinon j'avais une branlée »*. Comme pour se justifier, Serge ne manque pas d'établir un lien de causalité. Il boit parce qu'il a imité le comportement de ses proches. A l'âge de la majorité, il n'attend pas plus longtemps pour quitter le domicile parental et fuir son père. Il s'engage dans l'armée dont il conserve un bon souvenir. Il se remémore volontiers ses exploits sportifs, les soirées arrosées avec ses collègues, les quelques séjours au trou où il allait après avoir désobéi. Après l'armée, il emménage avec sa compagne. Il devient notamment gardien d'immeuble dans un HLM en banlieue parisienne. Pendant vingt ans, il vit avec sa compagne, puis il rompt, à moins que ce ne soit l'inverse. Quoiqu'il en soit, il quitte l'appartement conjugal.

Dans le récit délivré, il prend la route peu de temps après. Équipé de son sac à dos et d'un duvet, seul ou accompagné, il marche et circule de ville en ville. A l'occasion, il fait du stop ou prend le train en resquillant. Comme il le raconte lui-même : « *des fois, je dormais dans les bois. C'est pas facile. Le matin, tu te prends la rosée (...) Et puis si t'as rien à manger, tu te lèves et tu marches le ventre vide. Faut tenir ! D'autres fois, je m'abritais dans un squat (...) La route, je l'ai faite aussi à deux. On faisait attention l'un à l'autre, on discutait. Faut faire gaffe à ça. Quand t'es seul, au bout d'un moment, tu peux te mettre à parler aux arbres !* ». Serge ne va pas tarder à accumuler les kilomètres à son compteur. En effet, il passe dans les villes suivantes : Marseille, La Rochelle, Cannes, Cassis, Toulon, Angoulême, Bordeaux, Nice, Poitiers, Grenoble, Saint-Étienne, le Havre, Chambéry, Antibes, Annecy, Lille, Paris, Angers, Béthune, Montpellier, la Rochelle, Lourdes, Strasbourg. Outre les villes, il s'arrête également dans des petits villages. Ils sont pratiques, dit-il, car il n'y a pas de monde, il est possible de se faire rapidement un peu d'argent et de trouver un coin où dormir.

Selon ses mots, Serge n'est pas « *un SDF mais un routard. C'est pas la même chose !* ». Comme d'autres qui ont fait cette expérience, il en retire une certaine fierté. Il n'est pas resté captif d'un territoire donné. Il a su rester dans une démarche active. Dans la continuité de la figure du cheminot ou du vagabond du 19^{ème} siècle qui allait de ville en ville pour chercher du travail, il a voyagé, appris à connaître les routes et les réseaux de sociabilité afin d'en tirer partie au mieux (Jouenne, 2003). Serge ne peut pas reconstituer son périple de ville en ville. Et ce d'autant plus qu'au cours de celui-ci il s'est en quelque sorte perdu. De ses propres mots : « *il y a un moment où je ne savais plus où j'étais ni où j'allais. C'était dur* ». En revanche, son parcours présente des régularités. Tout d'abord, l'hiver il descendait plutôt dans le sud pour avoir moins froid. Ensuite, il revenait occasionnellement à Paris et, plus fréquemment, dans sa ville natale (le Havre). On voit donc que la direction empruntée par Serge ne relève pas que du hasard, elle est également déterminée par son histoire personnelle et son attachement aux lieux et à leurs ressources matérielles et symboliques. Enfin, il a assez souvent fait appel à l'assistance. L'hiver, il allait régulièrement dans les communautés Emmaüs. Cependant, « *d'accord on est nourri, logé. Mais casser des chaudières et des cuisinières à la masse ça va ! C'est pour cela que dès que les beaux jours revenaient, ni*

une ni deux, je me cassais ! ». Serge connaît aussi l'Armée du Salut, il a séjourné chez des moines trappistes ou bien encore dans une communauté chrétienne. Dans cette dernière, *« il fallait prier. On avait droit à trois clopes par jour. Et on n'avait même pas un pécule. On travaillait pour Dieu comme disait la responsable. Pour moi, on était exploité. Alors au bout de quelques jours, j'ai pris mon sac et je suis parti !* ». Serge s'inscrit dans l'assistance. Toutefois, il ne supporte pas les contraintes propres à celle-ci. Quand il en a les moyens, il prend ses distances.

Sous les coups de l'alcool, de la fatigue et de la violence, la résistance de Serge s'amenuise. De plus, il vieillit. Pour ces raisons, il est accepté dans une maison de retraite à Lyon. Comment abandonner un mode de vie pour un autre si différent ? Après avoir connu une certaine forme de liberté, il doit se plier à un règlement et répondre aux injonctions des professionnels de l'établissement. Il n'y parvient pas et décide de prendre à nouveau la route. Compte tenu de son état, cela ne durera pas cette fois. De retour à Lyon, il s'arrête dans une association : *« j'ai poussé la porte du CAO (Centre d'Accueil et d'Orientation) (...) J'ai rencontré Nadine et Steve mon éducateur. Ils sont bien (...) Un jour, j'ai dit à Nadine : « je te promets je vais m'en sortir !* ». Sans elle, je serais dans la merde. Ils m'ont permis de venir ici (au Patio) ». On devine qu'il y a eu rencontre au sens fort du terme. Plus de deux ans après, Serge se souvient de la promesse faite qui résonne encore et qui l'encourage à s'en sortir.

2 - Le temps du Patio : se transformer et s'en sortir

L'installation dans le Patio ne s'est pas faite facilement pour Serge : *« au début je me croyais pas chez moi, je dormais dehors. Je ne me rendais pas compte que j'avais une maison. Et puis un jour j'ai pris conscience de la chance* ». Pour Serge le déclic tient en grande partie à la qualité du bâti, aux relations sociales teintées d'affection réciproque, à l'ancrage dans un village agréable et pratique. En réalité, le déclic trouve une autre raison. Selon un professionnel, Serge a appris qu'il avait de graves problèmes de santé. Apparemment tout cela l'a fait réfléchir et agir. Il a entrepris une cure de désintoxication. Plusieurs mois après, il tient bon. A force d'exercices, il a retrouvé partiellement l'usage de ses jambes et utilise moins son déambulateur. Il a aussi

singulièrement changé d'aspect. Il s'est acheté des vêtements, coupé les cheveux et la barbe, abandonnant l'image du clochard. Ce faisant, Serge évoque la possibilité de rencontrer des femmes. Au Patio, il lui arrive de dire quelques mots doux aux résidentes. Ce qui montre d'ailleurs, comme l'écrit Vincent Caradec, que la vieillesse, l'amour et la sexualité ne sont pas incompatibles, à l'inverse de certaines représentations sociales qui imaginent cet âge comme privé des passions de la chair (Caradec, 2008).

Serge est sans doute celui dont la transformation est la plus spectaculaire. Concernant les autres, Sylvie s'est imposée comme la maîtresse de maison du Patio. Elle prépare des repas, fait l'animation et aide. Elle participe à la construction d'une vie commune qui, au fil des occasions ordinaires et des fêtes, gagne en intensité. Sylvie trouve ainsi un certain équilibre. Selon sa référente, « *elle est autonome dans le collectif* ». Élisabeth dont l'état psychique s'est sérieusement dégradé a, par la suite, trouvé une stabilité d'une autre manière. Elle vit un mode particulier de prise en charge qu'on nomme l'hospitalisation séquentielle. Tous les deux mois, elle part à l'hôpital trois jours. Apparemment, cela porte ses fruits. Elle va mieux. « *Comme ça, je peux tenir* », dit Élisabeth. Elle a intégré le va-et-vient entre le Patio et l'hôpital au point de comparer ce dernier à sa « *résidence secondaire* ».

On peut dire que la rue et l'alcool sont liés. Pour tenir, les personnes sans domicile peuvent boire quotidiennement et devenir dépendants de cette drogue. Mais il ne suffit pas de quitter la rue pour s'en sortir. Il faut aussi arrêter l'alcool. Lors d'une visite au Patio en 2008, Sylvie m'expliquait avec humour qu'« *ici ça boit dedans. Ça boit dehors. Ça boit tout le temps. A la limite, on pourrait brancher directement un camion citerne plein d'alcool sur la maison !* ». Un an et demi après, un tel scénario n'est plus valable. Parmi sept résidents qui consommaient de l'alcool, six ont nettement diminué voire stoppé leur consommation. On peut penser que le changement de cadre y est pour beaucoup. Avec Serge, c'est manifeste. Comment arrêter de boire quand on est sur la route et qu'on lutte pour survivre ? L'exemple de Serge donne aussi à voir combien l'arrêt peut être difficile. Il ne se fait pas du jour au lendemain. Il est ponctué de hauts et de bas.

La diminution ou l'arrêt de l'alcool a des conséquences individuelles et collectives. Autrefois Myriam buvait énormément. Elle raconte : « *c'est dingue. Mais avant, j'avais plus ma tête. Je ne savais pas quelle année on était. J'ai perdu la mémoire. Je me suis rendu compte cette année qu'on était en 2009 !* ». C'est en s'installant au Patio et en gérant sa consommation d'alcool qu'elle a recouvré sa mémoire : les repères temporels lui reviennent et parfois des souvenirs refont surface, non sans l'émouvoir. Désormais, elle va plus facilement vers les autres. Serge fait un constat similaire. Avant, il était « *capable de foutre son poing sur la gueule au premier qui l'emmerdait. Maintenant, non* ». Son agressivité s'est bien estompée voire elle a disparu. Dans le lieu de vie, il discute, plaisante et rend service à ses pairs.

Deux remarques s'imposent quant aux effets du Patio sur les résidents. Premièrement, ils ne sont pas les mêmes pour tous. Au grand dam de leurs pairs, Carmen continue de faire la manche et Papi traîne dans le village, la bouteille de rouge à la main ou le goulot à la bouche. En somme, il ne suffit pas d'accéder et de se maintenir durablement dans un hébergement pour se défaire des anciennes habitudes. Et quand ces dernières sont trop tenaces, le risque d'exclusion se profile. Deuxièmement, nous avons vu à Main dans la Main que la transformation de soi incite à quitter l'hébergement. Qu'en est-il au Patio ? Les points de vue des résidents sont assez contrastés. En raison de problèmes de santé, Jean-Claude ne veut pas se projeter : « *qui sait où je serai dans six mois ? Pour l'instant, je suis bien ici* ». Serge et Olivier souhaitent clairement rester dans l'hébergement. D'après le second, « *pourquoi quitter le paradis quand on l'a trouvé ?* ». Ce qui donnerait à penser que le Patio est comme une dernière demeure, un lieu où vivre, rester et peut-être mourir. Du côté des résidentes, Sylvie et Élisabeth se projettent et parlent de temps à autre d'un appartement. On peut cependant s'interroger. La première, si elle en avait l'occasion, serait-elle prête à renoncer à la place acquise au Patio ? Quant à la seconde, il faut dire qu'elle a des doutes : « *est-ce j'aurai la même chose ou mieux ? Je ne crois pas. Alors forcément...* ». Il n'est pas simple de se projeter quand l'incertitude est grande. En outre, ces deux résidentes habitent le Patio depuis peu de temps. Par conséquent, elles n'ont pas encore épuisé ses possibilités. Leur projet prendront-ils forme et vie ? Resteront-elles encore longtemps au Patio ? Nul ne le sait. En tous cas, le fait de se projeter prouve qu'elles sont en train de s'en sortir. Par ailleurs,

n'est-ce pas une manière de rendre le quotidien plus acceptable, même si les perspectives n'aboutissent pas ? Plus largement, n'est-ce pas le propre de l'homme de ne pas se satisfaire de sa condition et de vouloir être ailleurs ?

Conclusion

Rappelons que la thèse a pour fils conducteurs les notions de comparaison et d'expérience. L'expérience, c'est celle des enquêtés et celle de l'enquêteur sur laquelle il faut revenir maintenant. Il y a expérience sur le terrain dans la rencontre avec les enquêtés. Il y a aussi expérience quand, de retour chez-soi, il s'agit d'analyser, d'écrire et d'assembler les matériaux. Il semble adéquat de parler d'expérience dans la mesure où un fait singulier se produit relevant de l'essai et de la découverte. Pour aller plus loin, l'essai c'est la réflexion sur mon parcours, la possibilité de présenter les données récoltées sous la forme de chroniques puis sous une forme plus analytique. L'essai, c'est aussi la diversification des sources littéraires pour ne pas s'enfermer dans un domaine (la sociologie et l'ethnologie) ou, pour être plus exact, pour en sortir afin de mieux y retourner. Contrairement à ce que j'imaginai avant de commencer la thèse, cela montre que, tout en prenant en compte le cadre de cette dernière, il est possible de faire preuve d'une certaine originalité ou créativité.

La découverte, c'est celle des enquêtés à travers une thématique mais aussi de soi-même, les deux pouvant être liés. Ce qui peut troubler et questionner le sens de la recherche. En reprenant mon parcours, j'ai réalisé qu'il y avait des parallèles entre ma situation et celle des enquêtés. Dans une moindre mesure que ces derniers, j'ai été confronté au début de mon parcours professionnel à une forme de précarité. Il a fallu du temps pour que j'en sorte. Et écrire à ce propos, comme certains sans domicile « se racontent », a été aidant. Cette précarité a fait que je me suis particulièrement retrouvé dans la thématique de l'habiter qui contient des questions existentielles propices à resurgir en temps de crise. Par ailleurs, cette thématique me convient d'autant plus qu'elle fait écho à ma sensibilité en invitant, comme cela est expliqué plus loin, à ouvrir l'analyse, à prendre en compte ce qui est essentiel, à considérer les faits ou les personnes dans leur globalité et non pas de manière partielle ou cloisonnée. Ce qui peut se produire avec force dans les sciences humaines ou dans l'action sociale.

A ne pas en douter, l'expérience de la thèse s'inscrit dans l'espace ainsi que dans le temps. Insistons à présent sur cette dernière dimension. Si la notion d'expérience peut renvoyer à un fait vécu sur le court terme (une hallucination par exemple), il n'en va pas de même dans le contexte de la thèse. En effet, elle prend place dans un temps

qualifiable de long. Commencée en 2002, elle a été achevée en 2013. Il aura donc fallu onze ans pour la réaliser. Il y a des raisons personnelles et professionnelles à cela. En outre, la thèse a nécessité un temps de maturation, ce dernier ne se commandant pas. A l'origine, j'imaginai que cinq ou six ans suffiraient à la terminer. Puis j'ai réalisé que j'étais engagé sur un temps plus long, quasiment sans fin. Mais la situation n'était pas que déplaisante. Le fait de travailler régulièrement sur la thèse, de la construire patiemment, de la voir se consolider, était même source de satisfaction.

Passons maintenant à l'expérience des enquêtés. Pour l'appréhender, il faut se placer dans une perspective comparative et procéder hébergement par hébergement. De la sorte, cela permet de faire ressortir leurs spécificités. Le premier, Main dans la Main, un hébergement par et pour les SDF, a été observé suite à plusieurs années d'activité. Dans un contexte marqué par de fortes tensions, il s'est avéré qu'il déclinait et que la communauté n'existait tout simplement plus. A une exception près, le leader, les membres les plus impliqués ont quitté l'association pour avancer dans leur parcours. Le Train de Nuit, un hébergement d'urgence, est une structure bien différente. Il est plus stable dans son organisation et dans le déroulement du quotidien. Pour autant, il n'en demeure pas moins une épreuve pour les résidents, en raison de la précarité de l'hébergement, des vols ou encore de la violence. Par ailleurs, le quotidien du Train de Nuit n'est pas figé. A chaque saison, il apparaît au début de l'hiver puis disparaît à la fin de celui-ci, un peu comme un train qui resterait en gare quelque temps pour filer ensuite vers une destination inconnue. Ceci a évidemment des conséquences dramatiques sur les résidents car, à l'approche de la fermeture de la structure, ils ne savent pas où ils vont dormir. Par rapport aux deux autres hébergements, le Patio pourrait apparaître comme un endroit reposant, conformément à son nom d'ailleurs. Et cela se comprend quand on constate la qualité du bâti et de l'environnement, le petit nombre de résidents accueillis ou encore la souplesse du cadre. Néanmoins, la cohabitation y est également contraignante. En outre, si les résidents ont la possibilité de se stabiliser et d'aller mieux, cela ne se fait pas sans difficultés, ils sont parfois rattrapés par leurs addictions ou des problèmes psychiques qui entraînent de graves crises. Ce à quoi il faut ajouter la localisation de l'hébergement, loin de Lyon, qui peut être néfaste pour certains résidents.

Toujours dans une perspective comparative, l'expérience des enquêtés peut être saisie cette fois de manière thématique, en apportant des éléments de réponse à la question centrale de la thèse : « qu'est-ce que l'habiter précaire ? ». Premier point, dans les trois structures étudiées, il est possible, grâce à certain nombre de gestes relevant de l'habiter (nettoyer, ranger, aménager, décorer) de se construire un espace à soi, celui-ci variant d'une forme simple, le « coin à soi » qui apparaît au Train de Nuit, à une forme plus élaborée, le « chez-soi », particulièrement présente au Patio.

Deuxième point, l'hébergement est un monde fortement éprouvant pour les résidents. Ils font face à des contraintes exercées par l'institution (la surveillance et le contrôle) mais aussi par leurs pairs (le vol, la violence, la saleté, la cohabitation avec un autrui indésirable). Pour autant, ils savent réagir et s'organiser collectivement. Cela se vérifie de manière exemplaire à Main dans la Main qu'on peut considérer comme un « chez-nous », mais aussi dans les deux autres structures, même si la solidarité n'y revêt pas une telle intensité.

Troisième point, l'enquête amène des éléments de compréhension relatifs à la « sortie », déjouant ainsi les idées reçues sur le caractère irréversible de la situation des personnes sans domicile. Et, comme le montre le Patio, cela vaut aussi pour celles qui semblent avoir le plus de difficultés. Par sortie, il est question de prendre ses distances vis-à-vis de la rue, de l'abri ou de l'hébergement précaire, ne plus vivre dans l'urgence et dans l'insécurité, bref se stabiliser d'un point de vue résidentiel et retrouver le maintien de soi. La sortie varie en fonction des structures. C'est au Train de Nuit que les possibilités sont le plus réduites. A Main dans la Main et au Patio, elles sont davantage présentes, en raison des conditions d'hébergement, de l'importance des relations sociales et de la possibilité de jouer un rôle dans le collectif ou d'être utile socialement. La sortie est un processus qui se présente sous différentes formes. S'en sortir, cela peut être acquérir une nouvelle place dans l'assistance, comme à Main dans la Main et au Patio. Cela peut être aussi sortir de l'assistance, comme pour ceux qui accèdent à leur propre logement et qui retrouvent alors leur liberté. D'un point de vue temporel, le processus de sortie peut être court comme il peut durer. Souvent il faut du temps pour se reconstruire, c'est-à-dire pour se poser, prendre ses repères et se projeter à nouveau. En outre, le processus de

sortie n'est pas unidirectionnel. Il peut comporter des arrêts ou des pas en arrière. Ainsi quand l'orientation d'une personne sans domicile vers une solution d'hébergement ne lui convient pas et l'entraîne à nouveau dans la rue. Ou alors quand le résident, après une période stable dans un hébergement, voit son état vaciller du fait de problèmes d'addiction.

En offrant un chez-soi au Patio ou un chez-nous à Main dans la Main, les hébergements rappellent les expérimentations menées dans le cadre du *housing first*. Comme dans ces dernières, l'accent est mis sur l'environnement comme facteur de changement individuel. L'habitat durable est une condition première de stabilisation. Il y a toutefois des différences avec le *housing first*. Ce dernier procède plutôt classiquement puisque les personnes ciblées accèdent à leur propre logement et sont suivies individuellement par des professionnels (Girard, Estecahandy, Chauvin, 2009). Alors qu'à Main dans la Main et au Patio, il y a une dimension collective. L'habitat est partagé. Et il y a entraide. Dans la première structure, l'entraide est un fondement. Elle est possible grâce à l'intervention des résidents qui ont pris la place des professionnels. Ce qui démontre que les personnes sans domicile ne sont pas qu'une cible pour un dispositif. Ils peuvent très bien décider, organiser leur quotidien et mettre en œuvre les conditions favorables à leur sortie.

En résumé, l'habiter précaire met en jeu trois dimensions : l'espace, la cohabitation et le temps. Que penser de ces trois dimensions ? Il est difficile de dire laquelle est la plus importante. On peut prétendre que c'est le rapport à l'espace qui prime car l'hébergement offre repli, protection et intimité. Il permet aussi de se restaurer et de recouvrer ses forces. En outre, c'est à partir de celui-ci que le quotidien est organisé. Cette perspective pose problème car elle peut induire que l'hébergement suffit aux résidents en répondant à leurs besoins vitaux, à savoir le gîte et le couvert. Comme les autres besoins sont secondaires, il est possible de les traiter ultérieurement. On retrouve cette logique dans l'hébergement d'urgence et dans la tradition asilaire. Mais qu'est-ce qu'un besoin vital ? En effet, sans relations et activités sociales ou lorsque le temps fait défaut, l'espace privatif peut ne pas être approprié ou alors il risque d'être défait et vidé de sa substance par son occupant. Par conséquent, on ne peut pas séparer ces trois

dimensions. De même, on ne peut pas les opposer. Il est plus juste de prétendre qu'elles sont complémentaires et qu'elles forment un tout. Chaque individu les assemble à sa manière et, selon ses besoins ou ses envies, peut en privilégier une sur les deux autres. En ce sens, l'habiter a bien un rapport avec l'habitat mais il ne s'y limite pas. Cela veut dire que les résidents ne font pas qu'habiter l'hébergement. Comme tout un chacun, ils habitent bien d'autres espaces : l'environnement de l'hébergement, la ville, d'autres structures faisant partie de l'assistance ou encore, pour quelques uns, leur lieu de travail. Par ailleurs, ils habitent aussi le temps. Ils conservent des souvenirs, agissent au présent, ont des rêves et tentent quelquefois de former des projets. Quand bien même ces liens sont fragiles, ils existent et ils doivent-être pris en compte. De fait, les enquêtés peuvent être vus certes comme des résidents mais aussi comme des voisins, des citoyens, des clients, des membres d'une famille, etc... Dès lors, adopter une perspective en termes d'habiter, c'est s'intéresser à l'hébergement et au rapport à l'espace, tout en allant au-delà c'est-à-dire en appréhendant la personne dans ce qui est essentiel pour elle (profiter de son espace privatif, régler des problèmes de santé, aider ses pairs, cultiver une passion, s'occuper d'un animal de compagnie, travailler, etc...) ainsi que dans sa globalité (les différents espaces-temps habités).

Afin d'avancer et d'ouvrir la réflexion, il faut désormais revenir sur des points importants. Tout d'abord, en comparant les hébergements, la thèse peut donner l'impression d'une gradation. En bas de l'échelle, il y aurait le Train de Nuit, la structure la plus précaire et la plus dure pour les résidents. En haut de l'échelle, il y aurait le Patio, sorte de paradis pour les vieux SDF. Coincée entre les deux, on trouverait Main dans la Main qui propose des conditions de vie décente dans un cadre présentant néanmoins des limites. Si cette gradation est en partie fondée, il convient de la prendre avec précaution. La réalité du Train de Nuit n'est pas celle de Main dans la Main ou du Patio. Les moyens humains, matériels et financiers sont moins importants. Tout comme le public est plus divers et ses problématiques multiples. Autre élément incitant à prendre avec précaution cette gradation, l'hébergement est un monde fait de nuances. Le Train de Nuit n'est pas que dureté et précarité. Il peut y avoir appropriation des lieux. La convivialité et l'entraide sont présentes. Main dans la Main n'est pas qu'une formidable initiative par et pour les SDF. Elle a prouvé ses limites dans la direction de l'association

par le leader, dans les difficultés à faire cohabiter les résidents et à inscrire son action dans la durée. Quant au Patio, on peut y voir un écueil majeur : loin de la ville et des activités, les résidents peuvent se retrouver comme enfermés dans la structure. Ainsi que le rappellent Brousse, Firdion et Marpsat : « *il faut prendre en garde que le souci d'adapter des dispositifs d'insertion par le logement aux personnes ayant séjourné longtemps dans la rue (comme dans le cas des maisons relais en France) ne se traduise par la mise à l'écart de ces personnes du reste de la société* » (Brousse, Firdion, Marpsat, 2008, p.89). Cette mise à l'écart est problématique car elle prolonge celle vécue précédemment. En outre, comme les stimulations manquent, elle peut accélérer le vieillissement des résidents, en contradiction avec les objectifs de la structure qui visent l'autonomie de la personne. Si l'hébergement fait penser à une cage dorée dans le temps présent, peut-il devenir un dernier chez-soi ressemblant à un mouiroir ? Sans certitude à ce sujet, le risque mérite néanmoins d'être pointé.

Ensuite, dans les trois hébergements enquêtés, il y a comme deux forces qui entrent en tension. D'un côté, il y a une volonté que les résidents s'approprient les lieux, comme tout un chacun chez-soi. D'un autre côté, ils demeurent dans l'assistance et sont soumis à ses lois, comme les usagers de certaines institutions particulièrement cadrantes (l'hôpital, l'école, l'armée). Autrement dit, ils ont des règles de vie à respecter. Plus grave, leur vie privée peut être enfreinte. On peut émettre l'hypothèse que les structures enquêtées, voire la plupart des hébergements, comprennent en leur sein deux modèles qui sont en confrontation : celui de la « maison » versus celui de « l'institution ». Il peut y avoir un équilibre entre ces modèles, comme l'un des deux peut prendre le dessus. Le premier s'est plutôt développé récemment, témoignant d'évolutions qualitatives dans l'hébergement. Le second a toujours existé. Il est constitutif de l'apparition de nouvelles structures (CHU, CHR) dans les années 1970 et 1980, peu ou prou dans la continuité de formes plus anciennes (asile de nuit, hôpital général, etc...). Dans le modèle de la maison, l'individu s'approprie les lieux et développe des relations sociales familiales. Dans le second modèle, il se produit un mouvement bien différent puisque c'est plutôt l'institution qui s'approprie l'individu et qui le soumet à un traitement de masse. Il est cependant évident que les deux modèles ne sont pas complètement distincts. Il peut

régner un ordre disciplinaire dans la maison tout comme il peut y avoir appropriation des lieux dans l'institution.

Tout cela amène deux remarques. Premièrement, les résidents sont soumis dans l'hébergement à ce que Gregory Bateson nomme une « double contrainte » (Bateson, 1980). Ils ont à supporter la réception de messages contradictoires émis par l'institution. C'est pourquoi, lorsque les résidents du Patio hésitent à parler de chez-soi au sujet de l'hébergement, ils ne sont pas incohérents. Leur propos reflète tout simplement une ambiguïté institutionnelle. Deuxièmement, les contraintes subies sont fortes et dérogent aux normes ordinaires. Ainsi quand un intervenant s'introduit dans les espaces privés des résidents. Ce que tout un chacun n'accepterait pas chez-soi. Simultanément les individus qui supportent ces contraintes peuvent être fragilisés. C'est dire que l'assistance est en décalage avec la situation des résidents qui auraient besoin de plus de considération et de liberté pour être à même de tenir au quotidien et de s'en sortir.

Enfin, il faut revenir sur les ressources des résidents. Ils ont accumulé de l'expérience en traversant des continents, en sillonnant les routes de la France, en découvrant et en se familiarisant avec certaines villes. Ils ont aussi accumulé de l'expérience au fil des rencontres et des liaisons, en habitant leur logement, en ouvrant des squats, en séjournant dans l'assistance ou à l'hôpital. Sans compter les emplois occupés et les activités apparentées, standards ou moins conventionnels (vente de journaux de rue, manche, etc...). Nous avons vu qu'au présent ils s'approprient l'hébergement et d'autres espaces, discutent ensemble, plaisantent et se conseillent, régulent la violence et l'alcool, organisent des fêtes, se rassemblent et agissent collectivement. Ils peuvent même prendre la place des intervenants sociaux. Et s'ils sont capables de faire « avec » ces derniers, ils peuvent aussi faire « contre » en les déstabilisant, en mentant ou en volant des biens à l'institution. Preuves supplémentaires de leurs capacités, les résidents plaisantent au sujet de leur situation pourtant dramatique, ils « se racontent » avec précision à l'enquêteur. De même, ils savent porter un jugement sur l'assistance qui ne verse pas uniquement dans la critique.

Au terme de la thèse, les ressources des résidents apparaissent avec force. Elles confirment combien les étiquettes peuvent être réductrices (SDF, alcoolique, victime, marginal, etc...). Elles s'opposent, comme cela a été démontré, à certains discours scientifiques qui décrivent par le négatif et qui, sans le vouloir, tendent à stigmatiser. Les ressources des résidents sont un signe fort d'une « commune humanité » (Joseph, 2003). C'est-à-dire que malgré toutes les difficultés, ils continuent de s'attacher à des lieux et à des personnes, ils restent porteurs de valeurs. Cependant, contrairement à ce que la liste tout juste dressée peut laisser imaginer, ils ne sont pas exceptionnels. De même, selon Stéphane Rullac, il ne faut pas réagir à l'inverse de Declerck et faire des personnes sans domicile des « super stratèges » qui seraient avant tout des êtres libres (Rullac, 2004). Comme tout un chacun, ils ont des travers et des limites. Pour être plus juste, on peut prétendre qu'ils sont des hommes ordinaires qui vivent des situations extraordinaires.

Reste que la reconnaissance et la prise en compte des personnes sans domicile ne va pas de soi. Que l'on regarde en direction des passants qui souvent les ignorent, des intervenants sociaux qui peuvent éprouver des difficultés à mettre en lumière et à mobiliser leurs ressources, ou encore des décideurs politiques dont la volonté est discutable du fait de l'aggravation de la situation des personnes sans domicile. Mais si les décideurs ont un rôle central - corriger les inégalités et répondre à un impératif de justice sociale - la solidarité n'en demeure pas moins une affaire éminemment collective. Pour tous il est important de « compter avec » les personnes sans domicile (Joseph, 2003). Cela signifie leur permettre de s'exprimer et d'agir. Dans cette perspective, les ressources mises en évidence ne peuvent être que facilitatrices. Cela implique de considérer que les personnes sans domicile ne se situent pas hors du social ou à la frontière de l'humanité mais qu'elles font partie intégrante de la société, elles en sont citoyennes et elles doivent être considérées comme des *alter ego*. Du point de vue de Simmel, c'est tout le problème de la charité qui transforme le pauvre en un objet alors qu'il doit être lui aussi en mesure de donner quelque chose. Ainsi il y a interaction et événement sociologique, possibilité que se déploient des forces réparatrices et inclusives. C'est pourquoi, écrit-il, il ne faut pas traiter l'homme comme un moyen mais toujours comme une fin (Simmel, 1908 et 1988).

Bibliographie

Agamben Giorgio, Qu'est-ce qu'un dispositif ?, Rivages, 2007.

Agier Michel, Aux bords du monde, les réfugiés, Flammarion, Paris, 2002.

Albera Dionigi, Terrains minés in Ethnologie française, volume 31, 2001, pp. 5-13.

Astier Isabelle, Le contrat d'insertion. Une façon de payer de sa personne ? in Politix, n°34, 1996, pp. 99-112.

Augé Marc, Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Seuil, 1992.

Austin John L., Quand dire c'est faire, Seuil, Paris, 1970.

Authier Jean-Yves, Les relations de voisinage in Dictionnaire de l'habitat et du logement (sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Driant), Armand Colin, 2002.

Bachelard Gaston, La poétique de l'espace, PUF, Paris, 2001 (1957).

Ballain René, Maurel Élisabeth, Le logement très social, Éditions de l'Aube, 2002.

Barley Nigel, L'anthropologie n'est pas un sport dangereux, Payot, 2001.

Bateson Gregory, Vers une écologie de l'esprit t.1, Seuil, Paris, 1977.

Baudelaire Charles, Le spleen de Paris, Librio, Paris, 2010 (1859).

Beaud Stéphane et Weber Florence, Guide de l'enquête de terrain, La Découverte, Paris, 2003.

Becker Howards s., Outsiders. Études de sociologie de la déviance, Métailié, Paris, 1985.

Becker Howards s., Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales, La découverte, Paris, 2002.

Becker Howards s., Écrire les sciences sociales, Economica, 2004.

Becker Howard s., Le travail sociologique. Méthode et substance, Presse Académique de Fribourg, 2006.

Bégout Bruce, Lieu commun, Allia, Paris, 2011.

Belin Emmanuel, Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositive et expérience ordinaire, De Boeck Université, 2002.

Benjamin Walter, Paris, capitale du 19ème siècle, Allia, 2004 (1939).

Bentham Jeremy, Panoptique, Mille et une nuits, 2002 (1791).

Berger Peter, Luckmann Thomas, La construction sociale de la réalité, Armand Colin, 2006.

Bergier Bertrand, Compagnons d'Emmaüs. Sociologie du quotidien communautaire, les Éditions Ouvrières, Paris, 1992.

Bergier Bertrand, Les affranchis. Étiquetés SDF, drogués, marginaux, inemployables... ils s'en sont sortis !, L'Harmattan, 2000.

Bertaux Daniel, Le récit de vie, Armand Colin, 2005.

Berthoud Gérald, La comparaison anthropologique : ébauche de la méthode in Revue européenne des sciences sociales n°138, 2007, pp. 67-82.

Blanchot Maurice, La communauté inavouable, Minuit, Paris, 1983.

Brian Éric, Portée du lexique halbwach sien in La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte (Maurice Halbwachs), PUF, Paris, 2008.

Bromberger Christian, L'ethnologie de la France et ses nouveaux objets. Crise, tâtonnements et jouvence d'une discipline dérangeante in Ethnologie française n°27, 1997, pp. 294-312.

Boltanski Luc, Sociologie critique et sociologie de la critique in Politix, volume 3, n°10, 1990, pp. 124-134.

Boltanski Luc, La souffrance à distance, Métailié, Paris, 2007.

Bordreuil Samuel, Hommes à la rue aux États-Unis in Annales de la Recherche Urbaine n°57-58, décembre 1992 - mars 1993, pp. 134-145.

Bouillon Florence, Le squat : problème social ou lieu d'émancipation ?, Rue d'ULM, 2011.

Bouilloud Jean-Philippe, Devenir sociologue. Histoires de vie et choix théoriques, Érès, 2009.

Bourdieu Pierre, L'illusion biographique in Actes de la Recherche en Sciences Sociales, volume 62, n°1, 1986, pp. 69-72.

Bourdieu Pierre, Choses dites, Minuit, Paris, 1987.

Bourgeois Frédérique, Ebermeyer Sophie, Sevin Mélanie, L'hébergement des demandeurs d'asile à Lyon : pratiques locales et devenir des demandeurs in Revue Française des Affaires Sociales n°4, 2004, pp. 202-222.

Boutaleb Boubekar, Vieillir en foyer : les immigrés algériens retraités dans les foyers de la Région Parisienne in Logements de passage (sous la direction de Claire Lévy-Vroelant), L'Harmattan, Paris, 2000.

Briand Pierrette, Donzeau Nathalie, Être sans-domicile, avoir des conditions de logements difficiles, INSEE Première n°1330, 2011.

Brousse Cécile, de la Rochère Bernadette, Massé Emmanuel, Hébergement et distribution de repas chauds : qui sont les sans-domicile ?, INSEE Première, n°824, 2002.

Brousse Cécile, Firdion Jean-Marie, Marpsat Maryse, Les sans-domicile, La Découverte, Paris, 2008.

Bruneteaux Patrick, Lanzarini Corinne, Les entretiens informels in Sociétés Contemporaines, n°30, 1998, pp. 157-180.

Bruzulier Jean-Luc, Haudebourg Guy, Cachez ce pauvre que je ne saurais voir, ENSP, 2001.

Caradec Vincent, Sociologie de la vieillesse et du vieillissement, Armand Colin, 2008.

Castel Robert, Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat, Arthème Fayard, 1995.

Castel Robert, Du travail social à la gestion sociale du non-travail in Esprit, mars-avril 1998, pp. 28-45.

Castel Robert, Haroche Claudine, Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi, Arthème Fayard, 2001.

Cefaï Daniel, L'enquête de terrain, La Découverte, 2003.

Certeau (de) Michel, L'invention du quotidien. 1. Arts de faire, Gallimard, 1990.

Chaté Anne, Le nom des maisons, fragments d'un discours sur soi ? In Ethnologie française, n°33, PUF, 2003, pp. 483-491.

Chômei Kamo No, Notes de ma cabane de moine, Le Bruit du Temps, 2010.

Choppin Katia, Gardella Édouard (sous la direction), Les sciences sociales et le sans-abrisme, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2013.

- Clastres Pierre, La société contre l'État, Minuit, Paris, 1974.
- Clifford James, Le récit anthropologique comme texte littéraire in L'enquête de terrain (Daniel Cefaï), La Découverte, 2003.
- Colson Daniel, Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze, LGF, 2001.
- Corbin Alain, Le miasme et la jonquille, Flammarion, 1986.
- Cour des Comptes, Rapport public thématique sur les personnes sans-domicile, 2007.
- Damon Julien, La question SDF, PUF, Paris, 2002.
- Damon Julien, Les mobilisations et protestations collectives en faveur des SDF : quelques jalons dans l'histoire récente in RFAS, 2002, pp. 65-80.
- Darmon Muriel, Le psychiatre, la sociologue et la boulangère. Analyse d'un refus de terrain in Genèses, n°58, mars 2005, pp.98-112.
- Davies Mike, City of quartz. Los Angeles, capitale du futur, La Découverte, 2000.
- Declerck Patrick, Les naufragés, Plon, Paris, 2001.
- Deleuze Gilles, Logique du sens, Minuit, Paris, 1969.
- Deleuze Gilles, Michel Tournier et le monde sans autrui in Vendredi ou les limbes du Pacifique (Michel Tournier), Gallimard, 1969.
- Deleuze Gilles, Pourparlers, Minuit, Paris, 1990.
- Deleuze Gilles, Claire Parnet, Dialogues, Flammarion, Paris, 1996.
- Depaule Jean-Charles, L'impossibilité du vide : fiction littéraire et espaces habités in Communications, n°73, Seuil, 2002, pp. 233-243.
- Derrida Jacques, Dufourmantelle Anne, De l'hospitalité, Calmann-Lévy, 1997.
- Descola Philippe in Comment je suis devenu ethnologue (sous la direction d'Anne Dhoquois), Le Cavalier Bleu, Paris, 2008.
- Descola Philippe, Les lances du crépuscule, Pocket, 2006.
- Desjeux Dominique, Monjaret Anne, Taponier Sophie, Quand les français déménagent. Circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France, PUF, Paris, 1998.

Despret Vinciane, Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie des émotions, Seuil, Paris, 2001.

Detienne Marcel, Comparer l'incomparable, Seuil, 2009.

Devereux Georges, De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement, Flammarion, Paris, 1980.

Devert Bernard, Un toit pour mes frères. Sept propositions pour une économie solidaire, CLD, 2007.

Douglas Mary, De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou, La découverte, Paris, 2001.

Douville Olivier, Fêtes et contextes anthropologiques in *Adolescence*, n°53, 2005, pp. 639-648.

Dray Dominique, Victimes en souffrance. Une ethnographie de l'agression à Aulnay-sous-bois, LGDJ, 1999.

Dubar Claude, Les tentatives de professionnalisation des études de sociologie : un bilan prospectif in *A quoi sert la sociologie* (sous la direction de Bernard Lahire), La découverte, Paris, 2002.

Dubéchet Patrick, La sociologie au service du travail social, La Découverte, Paris, 2005.

Dubet François, Sociologie de l'expérience, Seuil, Paris, 1994.

Dubet François, Le déclin de l'institution, Seuil, 2002.

Duras Marguerite, Écrire, Gallimard, 1993.

Durkheim Émile, Les règles de la méthode sociologique, PUF, Paris, 1999 (1937).

Durkheim Émile, De la division du travail social, PUF, Paris, 2007 (1893).

Ehrenberg Alain, L'individu incertain, Calmann-Lévy, 1995.

Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Gallimard, 1965.

Elias Norbert, La dynamique de l'Occident, Calmann-Lévy, 1975.

Elias Norbert, Du temps, Fayard, 1996.

Farge Arlette, Le goût de l'archive, Seuil, Paris, 1989.

Farge Arlette, Des lieux pour l'histoire, Seuil, Paris, 1997.

- Farge Arlette, Laé Jean-François, Fracture sociale, Desclée de Brouwer, Paris, 2000.
- Farge Arlette, Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux in Terrain n°38, 2002, pp. 67-78.
- Favret-Saada Jeanne, Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage, Gallimard, 1977.
- Favret-Saada Jeanne, Contreras Josée, Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage, Gallimard, 1993.
- Filiod Jean-Paul, Le désordre domestique. Essai d'anthropologie, L'Harmattan, 2003.
- Fondation Abbé Pierre, Rapport annuel, 2008.
- Fontaine Astrid, Double vie. Les drogues et le travail, Seuil, Paris, 2006.
- Foote Whyte William, Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain, La Découverte, 2002.
- Foucault Michel, Surveiller et punir, Gallimard, Paris, 1975.
- Foucault Michel, Dits et écrits II, Gallimard, Paris, 2001.
- Frère-Michelat Claude, Collectionneurs dans leurs murs in Chez-soi. Objets et décors : des créations familiales ? (sous la direction de Martine Segalen et Béatrix Le Wita), Éditions Autrement, Paris, 1993.
- Frégné Cédric, Les vendeurs de la presse SDF. Itinéraire d'une recherche in Esprit Critique, volume 6, n°1, 2004, pp. 177-186.
- Gaboriau Patrick, Clochards, Julliard, 1993.
- Gaboriau Patrick, Terrolle Daniel, Ethnologie des sans-logis. Étude d'une forme de domination sociale, L'Harmattan, 2003.
- Garfinkel Harold, Recherches en ethnométhodologie, PUF, Paris, 2007.
- Garrabé Jean, 100 mots pour comprendre la psychiatrie, Seuil, Paris, 2006.
- Geertz Clifford c., Bali. Interprétation d'une culture, Gallimard, Paris, 1983.
- Geremek Bronislaw, La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours, Gallimard, 1987.
- Ghasarian Christian (sous la direction), De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive, Armand Colin, 2002.

- Ginzburg Carlo, Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice in Le Débat n°6, 1980, pp. 4-44.
- Ginzburg Carlo, Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier au XVIème siècle, Aubier, 1993.
- Girard Vincent, Estecahandy Pascale, Chauvin Pierre, La santé des personnes sans chez-soi, 2009.
- Girard René, Celui par qui le scandale arrive (entretiens), Desclée de Brouwer, 2001.
- Girola Claudia m., Rencontrer des personnes sans abri. Une anthropologie réflexive in Politix vol 9, n°34, 1996, pp. 87-98.
- Glaser Barney, Strauss Anselm, La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative, Armand Colin, 2010.
- Goffman Erving, Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux, Minuit, Paris, 1968.
- Goffman Erving, La mise en scène de la vie quotidienne 1. La présentation de soi, minuit, Paris, 1973.
- Goffman Erving, La mise en scène de la vie quotidienne 2. Les relations en public, Minuit, Paris, 1973.
- Goffman Erving, Stigmate. Les usages sociaux des handicaps, Minuit, Paris, 1975.
- Gold Raymond, Observation et participation dans l'enquête sociologique in L'enquête de terrain (Daniel Cefaï), La Découverte, 2003.
- Goody Jack, La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage, Minuit, Paris, 1979.
- Gotman Anne, La question de l'hospitalité aujourd'hui in Communications, n°65, 1997, pp. 5-19.
- Hannerz Ulf, Explorer la ville, Seuil, Paris, 1971.
- Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, L'hébergement d'urgence : un devoir d'assistance à personnes en danger, 10ème rapport, 2004.
- Heidegger Martin, Essais et conférences, Gallimard, 1958.
- Honneth Axel, La lutte pour la reconnaissance. Éditions du Cerf, Paris, 2008.

Hopper Kim, Du droit à l'hébergement au droit au logement. Quinze ans de mobilisation en faveur des sans-domicile aux États-Unis (1980-1995) in Sociétés Contemporaines, n°30, 1998, pp. 67-93.

Ion Jacques, Le travail social au singulier, Dunod, 1998.

Ion Jacques (sous la direction), Travail social et souffrance psychique, Dunod, Paris, 2005.

Ion Jacques, Ravon Bertrand, Institutions et dispositifs in Le travail social en débat (sous la direction de Jacques Ion), Découverte, Paris, 2005.

James William, Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste, Seuil, 2007 (1909).

Jankélévitch Vladimir, Le je-ne-sais-quoi et le presque rien 1. La manière et l'occasion, Seuil, 1980.

Joseph Isaac, Erving Goffman et la microsociologie, Puf, Paris, 1998.

Joseph Isaac (sous la direction), Villes en gares. Éditions de l'Aube, 1999.

Joseph Isaac, Le ressort politique de l'assistance, le moralisme et l'expérience de l'induction morale in Les SDF, visibles, proches, citoyens, 2003.

Joubert Catherine, Stern Isabelle, Déshabillez-moi. Psychanalyse des comportements vestimentaires, Hachette Littératures, 2005.

Jouenne Noël, Les logiques de l'éviction du routard in Ethnologie des sans-logis. Étude d'une forme de domination sociale (sous la direction de Patrick Gaboriaux et Daniel Terrolle), L'Harmattan, 2003.

Jullien François, Procès ou création, une introduction à la pensée chinoise, Seuil, 1989.

Jullien François, Conférence sur l'efficacité, PUF, Paris, 2005.

Jullien François, Les transformations silencieuses, Grasset, 2009.

Jury d'audition, Conférence de consensus. Sortir de la rue, rapport, 2007.

Kaufmann Jean-Claude, La vie HLM, usages et conflits, les Éditions Ouvrières, Paris, 1983.

Kaufmann Jean-Claude, Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère, Nathan, Paris, 1997.

Kaufmann Jean-Claude, Portes, verrous et clés : être chez-soi in Ethnologie française, n°26, Armand Colin, 1996.

Kaufmann Jean-Claude, Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus, Nathan, 1998.

Kaufmann Jean-Claude, L'invention de soi. Une théorie de l'identité, Armand Colin, 2004.

Kaufmann Jean-Claude, L'entretien compréhensif, Armand Colin, 2011.

Kerbrat-Orecchioni Catherine, Théorie des faces et analyse conversationnelle in Le parler frais d'Erving Goffman, Minuit, Paris, 1989.

Kerouac Jack, Le vagabond américain en voie de disparition, Gallimard, 1969.

King Stephen, Écritures. Mémoires d'un métier, Albin Michel, 2001.

Kurita Yasuyuki, Ordre et désordre domestique in Chez-soi. Objets et décors : des créations familiales ? (sous la direction de Martine Segalen et Béatrix Le Wita), Éditions Autrement, Paris, 1993.

Laé Jean-François, La fonction de l'intimité dans l'hébergement in Logements de passage (sous la direction de Claire Lévy-Vroelant), L'Harmattan, Paris, 2000, pp. 85-92.

Laé Jean-François, Proth Bruno, Les territoires de l'intimité, protection et sanction in Ethnologie française, n°32, 2002, pp. 5-10.

La Mache Denis, L'art d'habiter un grand ensemble HLM, L'Harmattan, Paris, 2005.

Laplantine François, L'anthropologie, Payot, Paris, 2001.

Lapoujade David, William James. Empirisme et pragmatisme, PUF, Paris, 1997.

Laval Christian, Ravon Bertrand, De la relation d'aide à l'aide à la relation in Le travail social en débat (sous la direction de Jacques Ion), La Découverte, Paris, 2005.

Laval Christian, Des psychologues sur le front de l'insertion. Souci clinique et question sociale, Érès, 2009.

Latour Bruno, Changer de société, refaire de la sociologie, La Découverte, 2007.

Lebleux Dominique, Les vicissitudes du terrain en institution. Le cas d'un foyer d'accueil pour personnes sans logement in Ethnologie des sans-logis. Étude d'une forme de domination sociale (sous la direction de Patrick Gaboriaux et Daniel Terrolle), L'Harmattan, 2003.

Le Breton David, Anthropologie du corps et modernité, PUF, Paris, 1990.

Le Breton David, Les passions ordinaires, Armand Colin, Paris, 1998.

- Le Breton David, Éloge de la marche, Métailié, 2000.
- Leduc Jean, Les historiens et le temps, Points, 1999.
- Lepoutre David, Coeur de banlieue, Odile Jacob, Paris, 1997.
- Le Roux Yves, Lederman Danie, Le cachalot. Mémoires d'un SDF, Ramsay, Paris, 1998.
- Levi Primo, Si c'est un homme, Julliard, 1987 (1958).
- Lévinas Emmanuel, Totalité et infini. Essai sur l'extériorité, LGF, 2008.
- Lévi-Strauss Claude, La pensée sauvage, Plon, 1962.
- Lévy-Vroelant Claire, Héberger in Dictionnaire de l'habitat et du logement (sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Driant), Armand Colin, 2002.
- Lévy-Vroelant Claire, Retour sur une catastrophe annoncée : le logement précaire dans la capitale in Mouvements n°42, La Découverte, 2005, pp. 84-89.
- London Jack, Le peuple d'en bas, Phébus, Paris, 1999 (1903).
- Lovell Anne m., Mobilité des cadres et psychiatrie « hors les murs » in La folie dans la place. Pathologie de l'interaction (sous la direction de Isaac Joseph, Joëlle Proust), EHESS, 1996, pp. 55-81.
- Lytard Jean-François, La phénoménologie, Puf, Paris, 2011.
- Maffesoli Michel, Essais sur la violence banale et fondatrice, CNRS, Paris, 2009.
- Malinowski Bronislaw, Les Argonautes du Pacifique occidental, Gallimard, 1989 (1922).
- Malinowski Bronislaw, Journal d'ethnologue, Seuil, Paris, 1985 (1967).
- Marc Edmond, Picard Dominique, L'interaction sociale, PUF, Paris, 1989.
- Marchetti Anne-Marie, Perpétuités. Le temps infini des longues peines, Plon, 2001.
- Mathieu Lilian, Une mobilisation improbable : l'occupation de l'église Saint-Nizier par les prostituées lyonnaises in Revue Française de Sociologie, n°40, 1999, pp. 475-499.
- Martucelli Danilo, Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine, Armand Colin, Paris, 2006.
- Mauss Marcel, Sociologie et anthropologie, PUF, Paris, 1950.

- Merleau-Ponty Maurice, L'oeil et l'esprit, Gallimard, Paris, 1964.
- Meyer-Bolzinger Dominique, La méthode de Sherlock Holmes. De la clinique à la critique, Campagne Première, 2012.
- MIPES, Être une femme sans domicile après 50 ans, 2009.
- Mishima Yukio, Le soleil et l'acier, Gallimard, 1973.
- Molinier Pascale, Laugier Sandra, Paperman Patricia, Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité, Payot et Rivages, 2009.
- Morin Edgar, Introduction à la pensée complexe, Seuil, Paris, 2005.
- MRIE, Dossier annuel, 2011.
- MRIE, Réseau Personne Dehors, Connaissance des personnes sans logement ou hébergement fixe dans l'agglomération lyonnaise. Qui sont-elles ? Quelles attentes ? Quels recours ?, 2009.
- Mucchielli Laurent, Violences et insécurité. Fantômes et réalités dans le débat français, La Découverte, Paris, 2001.
- Muller Jean-Claude, Du monologue au dialogue ou de l'ambiguïté d'écrire des deux mains in *Anthropologie et Sociétés*, n°3, volume 28, 2004, pp. 147-163.
- Murard Numa, Biographie : à la recherche de l'intimité in *Ethnologie française*, n°32, 2002, pp. 123-132.
- Neveu Érik, Sociologie des mouvements sociaux, La Découverte, 2005.
- Noiriel Gérard, Penser avec, penser contre, Belin, 2003.
- Orwell George, 1984, Gallimard, 1950.
- Osaki Ritsuko, Le péril de l'impur. Organisation de l'espace dans les intérieurs japonais in *Espaces domestiques. Construire, habiter, représenter* (sous la direction de Béatrice Collignon et Jean-François Staszak), Bréal, 2003.
- Pechu Cécile, Quand les exclus passent à l'action. La mobilisation des mal-logés in *Politix*, volume 9, n°34, 1996, pp. 114-133.
- Pelège Patrick, L'aide sociale à l'hébergement. Genèse et transformation d'un dispositif d'intervention sociale : de la réadaptation à la réinsertion sociale, thèse de doctorat, EHESS, 2002.

Pepin Hervé, Proton Gérard, Nous voulons être utiles ! Ce château planté sur les nuages, Actes Graphiques, 2001.

Péré-Christin Évelyne, Le mur. Un itinéraire architectural, Alternatives, Paris, 2001.

Perec Georges, Espèces d'espaces, Galilée, 2000.

Pernin Frédérique, Petite philosophie du lecteur, Milan, 2008.

Perrot Martine, de la Soudière Martin, L'écriture des sciences de l'homme : enjeux in Communications n°58, Seuil, 1994, pp. 5-21.

Pétonnet Colette, L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien in L'Homme, tome 22, n°4, 1982, pp. 37-47.

Pétonnet Colette, L'anonymat urbain in Penser la ville de demain : qu'est-ce qui institue la ville ?, L'Harmattan, Paris, 1994, pp. 17-21.

Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique, Voyage en grande bourgeoisie, PUF, Paris, 2005.

Pichon Pascale, Survivre sans domicile fixe, étude socio-anthropologique sur les formes du maintien de soi, thèse de doctorat, Université Lumière Lyon II, 1995.

Pichon Pascale, Vivre sans domicile. L'épreuve de l'habitat précaire in Communications, n°73, Seuil, 2002, pp. 11-29.

Pichon Pascale, Sortir de la rue : de l'expérience commune de la survie à la mobilisation de soi in Les SDF, visibles, proches, citoyens, 2003.

Pichon Pascale, Thierry Torche, S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe. Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2007.

Pichon Pascale, Elodie Jouve, Katia Choppin, David Grand, Sortir de la rue : les conditions d'accès au chez-soi, rapport DGAS 2009.

Pinte Étienne, Hébergement d'urgence : quelle politique ?, Rue d'ULM, 2008.

Pollak Michael, L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale, Métailié, Paris, 1990.

Porquet Jean-Luc, La débîne, Flammarion, 1987.

Prolongeau Hubert, Sans domicile fixe, Hachette, 1993.

Proust Marcel, Sur la lecture, Actes Sud, 1993 (1906).

Queiroz (de) Jean Manuel, Ziolkowski Marek, L'interactionnisme symbolique, PUR, 1997.

Rautenberg Michel, Déménagement et culture domestique in Terrain, n°12, 1989, pp. 54-66.

Ricœur Paul, Parcours de la reconnaissance, Stock, 2004.

Ricœur Paul, De la traduction, Bayard, 2004.

Roselyne Orofianna, Le travail de la narration dans le récit de vie in Souci et soin de soi, liens et frontières entre histoire de vie, psychothérapie et psychanalyse (sous la direction de Christophe Niewiadomski, Guy de Villers), L'Harmattan, Paris, 2002, pp. 173-191.

Rosselin Céline, Habiter une pièce. Une ethnographie des espaces par la culture matérielle, thèse de doctorat, Université Paris V, 1998.

Rostaing Corinne, La compréhension sociologique de l'expérience carcérale in Revue Européenne des Sciences Sociales, n°135, 2006, pp. 29-43.

Rouay-Lambert Sophie, La retraite des SDF. Trop vieux pour la rue, trop jeunes pour la maison de retraite in Annales de la Recherche Urbaine n°100, 2006, pp. 137-143.

Rullac Stéphane, L'urgence de la misère. SDF et SAMU social, Les Quatre Chemins, 2004.

Rullac Stéphane, Et si les SDF n'étaient pas des exclus ? Essai ethnologique pour une définition positive, L'Harmattan, Paris, 2004.

Sartre Jean-Paul, Huis clos, Gallimard, 1999 (1947).

Schütz Alfred, L'étranger, Allia, Paris, 2003 (1944).

Schütz Alfred, Le chercheur et le quotidien, Klincksieck, Paris, 2008 (1971).

Serfaty-Garzon Perla, Chez-soi. Les territoires de l'intimité, Armand Colin, Paris, 2003.

Serres Michel, Le mal propre. Polluer pour s'approprier ?, Le Pommier, Paris, 2008.

Siméant Johanna, Immigration et action collective. L'exemple des mobilisations d'étrangers en situation irrégulière in Sociétés contemporaines, n°20, 1994, pp. 39-62.

Simmel Georg, Digressions sur l'étranger in l'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine (présentation Yves Grafmeyer, Isaac Joseph), Aubier, 1990 (1908).

Simmel Georg, Métropoles et mentalité in l'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine (présentation Yves Grafmeyer, Isaac Joseph), Aubier, 1990 (1903).

- Simmel Georg, Secret et sociétés secrètes, Circé, 1996 (1908),
- Simmel Georg, Les pauvres, PUF, Paris, 1998 (1908).
- Simmel Georg, La philosophie du comédien, Circé, 2001 (1908).
- Simmel Georg, Les grandes villes et la vie de l'esprit, L'Herne, 2007 (1903).
- Singly (de) François, Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune, Nathan, 2000.
- Soutrenon Emmanuel, Critique d'une représentation des clochards en naufragés in Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°159, 2005, pp. 88-115.
- Stettinger Vanessa, Le métro, le café, la maison : triptyque d'une sociologie de la précarité, thèse de doctorat, Université Paris 7, 2001.
- Strauss Anselm, Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme, Métailié, Paris, 1992.
- Süskind Patrick, Le parfum. Histoire d'un meurtrier, Fayard, 1986.
- Tabboni Simonetta, Les temps sociaux, Armand Colin, Paris, 2006.
- Tahon Thierry, Petite philosophie du voyage, Milan, 2005.
- Taleb Nassim Nicolas, Force et fragilité. Réflexions philosophiques et empiriques, Les Belles Lettres, Paris, 2010.
- Tanizaki Junichirô, Éloge de l'ombre, Verdier, 2011.
- Teissonnières Gilles, Le gardiennage des pauvres : les logiques sociales de l'urgence in Ethnologie des sans-logis. Étude d'une forme de domination sociale (sous la direction de Patrick Gaboriaux et Daniel Terrolle), L'Harmattan, 2003.
- Tellier Frédéric, Alfred Schütz et le projet d'une sociologie phénoménologique, PUF, Paris, 2003.
- Terrolle Daniel, La mort des SDF : un révélateur social implacable in Études sur la mort, n°122, 2002, pp. 55-68.
- Thalineau Alain, L'hébergement social : espaces violés, secrets gardés in Ethnologie française, n°32, PUF, Paris, 2002, pp. 41-48.
- Thomas William Isaac, Définir la situation in l'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine (présentation Yves Grafmeyer, Isaac Joseph), Aubier, 1990.

- Tönnies Ferdinand, Communauté et société, PUF, Paris, 2010 (1887).
- Tournier Michel, Vendredi ou les limbes du Pacifique, Gallimard, 1969.
- Virilio Paul, Le futurisme de l'instant. Stop éject, Galilée, Paris, 2009.
- Wacquant Loïc, Corps et âme. Carnets ethnographique d'un apprenti-boxeur, Agone, 2002.
- Watzlawick Paul, Helmick Beavin Janet, Jackson Don D., Une logique de la communication, Seuil, Paris, 1972.
- Weber Max, Économie et société 1. Les catégories de la sociologie, Plon, 1995 (1922).
- Winkin Yves, Erving Goffman. Les moments et leurs hommes, Seuil/Minuit, 1988.
- Winkin Yves, Anthropologie de la communication, Seuil, Paris, 2002.
- Wirth Louis, Le phénomène urbain comme mode de vie in l'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine (présentation Yves Grafmeyer, Isaac Joseph), Aubier, 1990 (1938).
- Woolf Virginia, Une chambre à soi, Denoël, 1992 (1929).
- Zeneidi-Henry Djemila, Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre, Bréal, 2002.
- Zeneidi-Henry Djemila, La rue domestiquée in Espaces domestiques. Construire, habiter, représenter (sous la direction de Béatrice Collignon et Jean-François Staszak), Bréal, 2003.
- Zourabichvili François, Deleuze. Une philosophie de l'événement, PUF, Paris, 1994.